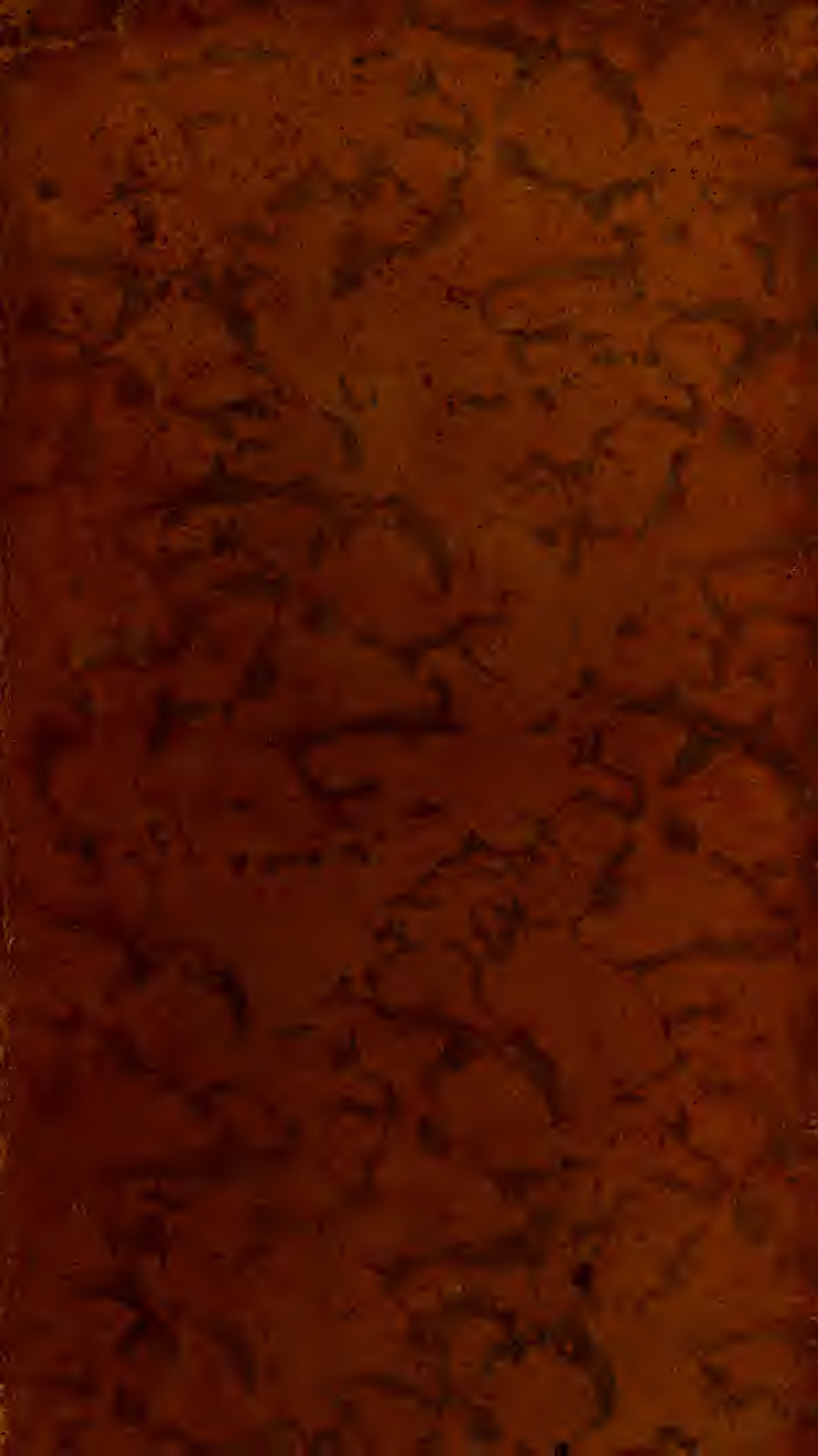



FIDE ET FORTITUDINE



LE
CABINET
DES FÉES.

TOME TRENTIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La ſuite des Contes des Génies, ou les charmantes leçons d'Horam, fils d'Asmar, ouvrage traduit du perſan en Anglois, par ſir Charles Morell, ci-devant ambaſſadeur des établiſſemens anglois dans l'Inde, à la cour du grand mogol, & en françois ſur la traduction angloiſe.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

TOME TRENTIÈME.



A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

LES CONTES DES GÉNIES,

OU

LES CHARMANTES LEÇONS D'HORAM, FILS D'ASMAR.

Suite du Conte des Enchanteurs ; ou Mifnar, fultan de l'Inde.

Le fultan de l'Inde, quoique naturellement ennemi du fafte, céda aux confeils du vifir, & paffa la nuit dans fon nouveau pavillon, dont la pompe attira une foule innombrable de peuple curieux de voir tant de magnificence.

On fçut bientôt dans le camp d'*Ahubal*, que fon ennemi avoit fait dreffer une tente fuperbe : chacun en exaltoit la fplendeur & la richeffe. La tente d'*Ahubal* ne fembloit plus rien en comparaifon de celle du fultan.

Ahaback & *Desra*, qui étoient pour lors dans le pavillon du prince révolté, entendant publier tant de merveilles de la tente somptueuse de *Misnar*, résolurent de se rendre invisibles pour aller la voir de près, & connoître par eux-mêmes si la renommée n'en exageroit point la magnificence.

Ils quittèrent *Ahubal*, & mettant chacun une bague à leur doigt, ils se rendirent invisibles, & passèrent furtivement les sentinelles des deux armées.

A la vue du superbe pavillon, les fureurs de la haine & de la méchanceté se ranimèrent dans leurs cœurs. Le souvenir de la mort de leurs frères qu'ils virent retracée, y excita encore les feux de la vengeance.

Ils se hâtèrent de revenir vers *Ahubal*, à qui ils racontèrent ce qu'ils avoient vu, tâchant de lui inspirer l'animosité qui les transportoit.

Le prince trembla à ce récit. Il changea de couleur; il frémit de se voir surpassé en magnificence par son frère.

» Faites-moi une tente plus fastueuse que » celle de *Misnar*, dit-il aux enchanteurs, » ou congédiez votre armée, & livrez-moi

» à la rigueur du destin qui fait échouer
» toutes mes entreprises «.

» Mon prince, répondit *Ahabak*, ne
» perdez pas courage pour si peu de chose.
» Nous pouvons vous dresser, en un instant,
» un pavillon bien supérieur à celui du sul-
» tan. Mais ne sera-t-il pas plus glorieux
» pour vous de vous emparer en même-
» temps de sa gloire, de sa demeure & de
» son trône ? Que demain à la pointe du
» jour, les trompettes se fassent entendre.
» La trève est finie : ou si elle ne l'est pas,
» nous n'avons point de parole à garder avec
» un usurpateur. Attaquons l'ennemi avant
» qu'il soit sur la défensive. Qui sait si nous
» ne nous reposerons pas demain sous ce
» même pavillon, qui nous cause aujour-
» d'hui tant d'envie & de chagrin «.

Ahubal & *Desra* applaudirent au conseil d'*Ahabak*. On donna ordre aux troupes de marcher à l'ennemi le lendemain de grand matin & de surprendre l'armée du sultan.

Les soldats de *Misnar* se reposoient dans leurs tentes, lorsque le bruit se répandit que les ennemis marchoient en ordre de bataille pour les attaquer.

Le visir *Horam* se mit promptement à la tête de ses meilleures troupes; mais au lieu

de les mener droit aux ennemis, il tourna ſur la droite & alla occuper un défilé dans les montagnes derrière le pavillon, d'où il envoya dire au ſultan qu'il lui avoit aſſuré une retraite en cas de malheur.

Les ennemis attaquèrent l'armée du ſultan avec tant de précipitation & de chaleur, qu'il ne s'en apperçut que lorſqu'il n'étoit plus temps d'y remédier. Dans cette extrêmité, il raſſembla à la hâte les ſoldats reſtés dans ſon camp, & qui n'avoient pas ſuivi *Horam*, & il ſe prépara à faire face à l'ennemi. Il envoya en même-temps vers le viſir, pour lui dire de quitter les montagnes & de venir le ſeconder.

Cependant les ſoldats de *Miſnar*, les officiers ſurtout, donnoient les plus grandes preuves de courage & d'intrépidité. Le ſultan s'expoſoit lui-même au plus fort de la mêlée. La réſiſtance fut longue & vigoureuſe. Enfin, ſes troupes écraſées par le plus grand nombre, s'ouvrirent de toutes parts; obligé de céder à la force, il fit battre la retraite, & ſe retira avec les débris de ſon armée vers les montagnes où le viſir l'attendoit, pour protéger & aſſurer ſa retraite.

Ahubal pourſuivit les fuyards juſques dans es défilés des montagnes, où ils entrèren

foms les auſpices du viſir, qui arrêta aiſément les troupes d'*Ahubal*, déjà fatiguées par l'acharnement du combat.

Les ennemis furent contraints de rebrouſſer chemin. Ils rentrèrent dans le camp du ſultan, où ils firent un butin conſidérable.

Ahabak & *Deſra* ſe glorifioient de leurs ſuccès. *Ahubal* ſe voyoit en un jour maître de l'*Inde*, vainqueur du ſultan, ſon frère, & poſſeſſeur du riche pavillon.

Ahubal ne put avoir tant de grandeur & de magnificence, ſans être frappé d'étonnement. Mais il fut ſaiſi d'horreur en voyant la mort de ſes anciens amis retracée en broderie d'or & d'argent ſur le contour extérieur de la tente.

» Il eſt juſte, dit le prince aux enchan-
» teurs, il eſt juſte que vous vous vengiez
» de mon orgueilleux frère. Pour moi, je
» ne pourrai jamais me réſoudre à habiter
» une tente élevée comme un monument de
» la défaite de mes amis, autant que comme
» un trophée à la gloire du ſultan. Que ce
» pavillon ſerve de demeure à *Ahabak* &
» *Deſra*. Que les nations viennent y con-
» templer en même temps & le malheur de
» vos frères & vos glorieux ſuccès. Mes
» amis, paſſez ici la nuit. Cette gloire vous

» appartient après une ſi grande victoire.
» Demain je ferai tranſporter ce pavillon
» dans mon camp, où il ſera placé à côté
» du mien «.

Les enchanteurs furent flattés & ſatisfaits du diſcours d'*Ahubal*. On prépara un magnifique feſtin ſous la tente de l'infortuné ſultan, qui erroit ſur les montagnes, manquant du néceſſaire pour lui & pour ſon armée.

Miſnar, accablé ſous le poids du malheur, en rejeta toute la faute ſur l'imprudence du viſir. Il fit aſſembler ſes officiers généraux, & ordonna qu'on amenât *Horam* devant eux. Le viſir fut jugé coupable, & *Miſnar*, les larmes aux yeux, prononça la ſentence de mort contre lui.

Le ſultan croyoit faire un acte de juſtice. Cependant le remords lui faiſoit dire malgré lui : « demain le malheureux *Horam* ſera
» compté parmi les morts « !

Horam écouta ſon arrêt de mort ſans en être ému. « Ma vie, diſoit-il, eſt entre les
» mains de mon roi, & le ſang de ſon eſ-
» clave eſt à ſa diſcrétion «.

Cent hommes ayant à leur tête un officier affidé, eurent ordre de garder le viſir juſqu'au matin.

L'infortuné ſultan ſe retira ſous une tente obſcure, qu'on lui avoit dreſſée à la hâte. Il s'y retira, non pour repoſer, mais plutôt pour s'abîmer dans la penſée de ſon malheur.

Il diſoit, en lui même: « J'ai perdu mon » royaume: j'ai perdu un bien plus précieux » que tous les royaumes! *Horam*, mon ami, » mon plus cher ami, *Horam* a été infidèle » à ſon maître, à ſon ami! N'étions-nous » pas comme les cèdres des forêts élevés » enſemble & l'un à côté de l'autre, comme » les arbres plantés ſur les bords des riviè- » res d'*Arvar*? Nos ames étoient comme » deux ſœurs jumelles, & nos eſprits, ſem- » blables aux étoiles *Leman* & *Upnor*, dont » l'une ne brille jamais ſans l'autre dans les » ténèbres de la nuit. Le cœur de *Miſnar* » étoit dans le ſein de ſon ami: il étoit dans » ſon ſein, comme l'enfant eſt dans les bras » de ſa mère. Il s'y repoſoit avec confiance, » avec la plus grande ſécurité «....

Tandis que le ſultan s'occupoit de ces triſtes penſées, on vint lui dire que le capitaine à qui il avoit confié la garde du viſir, étoit avec lui à la porte de ſa tente; qu'ils demandoient à y être introduits, pour lui communiquer une affaire importante.

» *Horam* vient-il mettre le comble à sa » perfidie, s'écria le sultan? Après m'avoir » fait perdre mon royaume, vient-il m'ôter » la vie? S'il est un traître, qu'il entre & » qu'il consomme sa trahison «.

Ce capitaine entra dans la tente du sultan, accompagné du visir chargé de fers.

« Etre de mon ame! Maître souverain de » mes pensées & de mes volontés, dit *Ho-* » *ram*, en se prosternant aux pieds du sul- » tan, souffre que ton esclave te parle en- » core une fois avant de mourir. Souffre » qu'avant de rendre le dernier soupir je te » montre plus de richesses au centre de ces » montagnes, qu'il n'y en eut jamais dans » ton palais de *Dély*, & qu'il n'y en a » sous les tentes superbes de tes ennemis: » richesses capables de te rendre toute ta » gloire, & de changer tes larmes en alle- » gresse...

» Malheureux *Horam*, répondit le sultan, » n'est-ce point assez de m'avoir plongé » dans l'abîme de la douleur & de la mi- » sere? Viens-tu m'abuser encore par de » nouvelles illusions? Où est mon royaume, » mon pavillon royal, mon armée? J'ai » tout perdu par tes pernicieux conseils.

» Montre-moi donc les tréfors qui doivent
» me dédommager d'une fi grande perte.

L'officier conduifit alors *Horam* hors de la tente du fultan, qui les fuivit fans favoir où ils alloient.

Le vifir, chargé de fers, marchoit à pas lents. Le Capitaine renvoya fes foldats à leur pofte. Il accompagnoit *Horam*, tenant toujours le fabre nud fur fa tête.

La nuit étoit obfcure. *Mifnar* fuivoit fans pouvoir reconnoître les lieux où le vifir le menoit.

Ils traversèrent plufieurs montagnes, pafsèrent plufieurs ruiffeaux formés par les eaux qui tomboient du haut des rochers. Ils arrivèrent à une caverne fpacieufe, creufée au vafte fein des montagnes.

Horam y entra. Levant alors fes chaînes, il frappa à une petite porte qui étoit à l'extrémité de la caverne.

La porte s'ouvrit auffi-tôt, & quatre efclaves, portant un flambeau à la main, s'avancèrent pour éclairer *Horam* & fa fuite.

Les efclaves fe profternèrent jufqu'à terre devant leurs maître & devant le fultan qu'ils reconnurent. *Horam* leur demanda fi tout étoit tranquille & en fûreté.

» Oui, feigneur, répondirent les efcla-

» ves, nous n'avons point été troublés dans
» ces ſombres demeures, depuis que nous
» y ſommes par vos ordres «.

» Où eſt *Camul*, dit le viſir «?

Il eſt en ſentinelle, la hache à la main, répondirent les eſclaves.

» Quelle heure de la nuit avons-nous,
» demanda encore le viſir »?

» La troiſième garde de la nuit eſt paſſée,
» lui répondirent ſes eſclaves «.

Alors le viſir ſe tournant vers *Miſnar*, il lui dit: » entrez, magnifique ſeigneur,
» & voyez vos ennemis expirer devant
» vous «.

» De quels ennemis parlez-vous, répli-
» qua le ſultan? Quelle eſt cette caverne
» myſtérieuſe où vous m'avez conduit?
» Quel eſt ce *Camul*, & pourquoi eſt-il ar-
» mé d'une hache? *Horam*, me menez-
» vous à de nouveaux malheurs? Songez
» que le ſabre du capitaine de ma garde eſt
» levé ſur votre tête, prêt à frapper au
» moindre ſigne que je lui ferai ".

Le ſultan entra par la petite porte, ſuivant le viſir & l'officier qui le gardoit. Les quatre eſclaves portoient des flambeaux devant eux.

Miſnar traverſa ainſi un long défilé coupé



Frappez, magnifique Sultan, frappez, et separez la Corde de l'anneau de fer ou elle est attachée.

C. P. Marillier dir. Devalnet Sc.

dans les montagnes. Il vit de loin un homme armé d'une hache, affis fur une pierre. Neuf lampes brûloient devant lui.

Camul, voyant approcher le vifir & le fultan, fe profterna devant eux. Le vifir fe profterna auffi aux pieds de *Mifnar*, & le pria de prendre la hache des mains de *Camul*, fon efclave.

„ Quelle hache furprenante eft celle-ci, „ s'écria le fultan en la prenant ? Comment „ a-t-elle pu fe conferver fans rouille dans „ les entrailles de la terre " ?

Le fultan ayant pris la hache, *Camul* recula la pierre fur laquelle il étoit affis. Ils virent une groffe corde, dont un des bouts étoit enfoncé dans le roc ; l'autre étoit attaché à un anneau de fer d'une grandeur prodigieufe.

„ Frappez, magnifique fultan, dit *Horam* ; „ frappez, & féparez la corde de l'anneau „ de fer où elle eft attachée ".

Le fultan obéit à l'ordre de fon vifir. Il leva la hache de *Camul*, coupa la corde & la fépara de l'anneau de fer.

La corde détachée rentra précipitamment dans le fein de la montagne, fans que le fultan vît perfonne la retirer. Mais il attendoit avec impatience quelle feroit l'iffue de

là ſéparation myſtérieuſe de la corde. Il dit au viſir : „ où ſont donc les richeſſes pour „ leſquelles tu m'as fait quitter ma tente ? „ toutes tes promeſſes ſont donc vaines ? „ Je ſuis encore la dupe de tes paroles trom- „ peuſes, & tu abuſeras de ma confiance „ juſqu'au dernier moment " !

„ O mon ſeigneur & mon maître, re- „ pliqua reſpectueuſement *Horam !* que je „ meure comme un traître, ſi j'en impoſe „ au glorieux ſultan de l'*Inde !* Je n'ai plus „ rien à vous montrer. Pardonnez-moi mon „ audace, & ſi vous la jugez criminelle, „ vengez-vous par l'épée de la juſtice. Son- „ gez ſeulement que mon intention étoit „ pure ".

„ Quoi ! reprit le ſultan irrité, tu m'as conduit ici par des ſentiers eſcarpés, pendant les horreurs de la nuit, pour me faire couper une corde en deux ! Tu m'as fait entrer dans les profondeurs des montagnes, ſeulement pour y voir les paſſages que tes eſclaves y ont creuſés, & qu'ils gardent par les ordres de leur maître, plus méchant qu'eux. Traître, reconduis-moi à ma tente. Demain au lever du ſoleil tu recevras le juſte châtiment de tes forfaits ".

Ainſi parla le ſultan. Ils ſortirent tous

trois du ſein de la caverne. *Miſnar* rentra dans ſa tente en frémiſſant de colère ; & l'officier, étonné de ce qu'il avoit vu, remit le tranquille viſir dans ſa priſon.

Le lendemain à la pointe du jour, les ſoldats de *Miſnar* parurent ſous les armes.

Le bruit des tymbales retentiſſoit dans les montagnes. On éleva un échafaud de quarante pieds de hauteur.

Le ſultan ſortit de ſa tente, au bruit des tymbales, & ordonna que l'on menât *Horam* au ſupplice.

Horam ſoutenoit courageuſement ſa diſgrâce. Son ſang-froid ſurprit tout le monde. Il ſe livra lui-même aux mains de celui qui devoit exécuter la ſentence de mort portée contre lui. Déjà on lui avoit paſſé au cou la corde fatale, lorſqu'un meſſager, ſuivi de pluſieurs ſentinelles, vint en hâte au camp.

Le Meſſager demanda avec empreſſement à être préſenté au ſultan, il lui parla ainſi :

„ *Ahabak* & *Deſra*, les protecteurs de ton frère rébelle ſont morts. L'armée d'*Ahubal* eſt dans la plus grande conſternation ; & les amis du glorieux ſultan de l'*Inde* ſouhaitent de le voir pourſuivre ſes ennemis,

comme les lions pourſuivent en rugiſſant ; les ânes ſauvages dans les forêts. "

Pluſieurs eſpions arrivèrent ſucceſſivement au camp, & confirmèrent tous la nouvelle de la mort des enchanteurs.

Miſnar fit ſuſpendre l'exécution du viſir ; on le remit dans ſa priſon, & le ſultan ſe diſpoſa à attaquer les ennemis.

Cependant *Ahubal* repoſoit tranquillement dans ſa tente. Ses gardes l'éveillèrent de plus grand matin qu'à l'ordinaire, pour lui annoncer la mort de ſes amis *Ahabak* & *Deſra*.

„ Hélas ! s'écria le triſte *Ahubal*, en verſant un torrent de larmes, mes amis ſont-ils morts ? Quel coup, quel malheur me les enlève ? Quel nouveau ſtratagême *Miſnar* a-t-il mis en œuvre contre moi ? La prudence de ces ſages a-t-elle pu échouer contre celle d'un enfant ? Hélas ! quel ſecours dois-je implorer déſormais contre lui ? quelles armes dois-je employer à le combattre, s'il peut triompher ſi aiſément du pouvoir ſupérieur des magiciens ? "

„ O Prince ! répondirent les gardes d'*Ahubal*, nous avons reconnu trop tard les ſtratagêmes de nos ennemis. Au deſſus du ciel du pavillon ſuperbe qu'*Horam* avoit conſtruit

pour ſon maître, l'induſtrieux viſir avoit fait cacher une pierre énorme, auſſi vaſte que le pavillon. Une force cachée la tenoit ainſi ſuſpendue, & il avoit des moyens ſecrets de la faire tomber quand il voudroit. Lorſqu'*Ahabak* & *Deſra* ſe repoſoient ſous le pavillon des fatigues de la veille, leurs gardes ont entendu un grand bruit avant le lever du ſoleil. Ils accourent, ils volent pour ſecourir leur maître. La pierre énorme étoit tombé ſubitement. *Ahabak* & *Deſra* ont été écraſés par ſa chûte. Leurs corps reſtent encore enterrés ſous le pavillon; car cinquante des plus forts de tes ſoldats n'ont pas été capables de remuer la pierre. "

A ces mots, *Ahubal*, conſterné, perdit toute eſpérance de voir ſes affaires rétablies. Avant qu'il fût remis de ſa conſternation, on vint lui dire que les ſoldats du ſultan étoient au milieu de ſon camp, où ils maſſacroient tout ce qu'ils rencontroient, ſans que perſonne ôſât leur oppoſer la moindre réſiſtance.

Le prince rébelle étoit ſi hors de lui-même, qu'au lieu d'aſſembler ſon armée, & de ſe préparer au combat, il prit la fuite avec ceux qui voulurent le ſuivre. *Miſnar*, profitant de ſa bonne fortune, reprit d'abord

ſa tente, & s'empara encore de celles de ſes ennemis qui lui abandonnèrent leur camp & leurs richeſſes.

Miſnar, fier d'une victoire ſi complette, fit pourſuivre les fuyards par un détachement de ſon armée. Il ordonna enſuite qu'on amenât le viſir devant lui, & en préſence de ſes officiers généraux; il lui demanda avec hauteur quelle part il avoit eue au ſuccès du jour, & quels exploits il avoit fait depuis qu'il avoit le commandement en chef de l'armée.

« Gloire de mes yeux, lumière de mes » pas, *dit Horam*, en s'inclinant profon» dément devant ſon maître : il eſt vrai, » l'artifice de ton eſclave eût été ſans fruit, » ſi un autre que mon ſeigneur eût mené » ſes troupes au combat. Ainſi, la gloire » de ce jour t'appartient toute entière. Mais » qui t'a délivré des deux enchanteurs, » *Ahaback* & *Deſra*? Mon ſeigneur doit » donc ſavoir que quand ton eſclave apprit » que ces infames magiciens ſe préparoient » à ſoutenir ton frère rébelle, je compris ,, que la prudence, et non la force, pou,, voit ſeule triompher de leurs enchante,, mens.

,, Alors je demandai à mon ſeigneur le

„ commandement en chef de ſon armée ;
„ pendant quarante jours ſeulement, temps
„ néceſſaire pour exécuter mes projets. Je
„ fis propoſer une trève qui fut agréée, et
„ je négligeai de combattre les troupes
„ d'*Ahubal*, malgré l'ardeur de tes ſol-
„ dats, et les conſeils de tes officiers.

„ J'agiſſois ainſi, parce que je ſavois que
„ toute victoire ſeroit incapable de réduire
„ tes ennemis, juſqu'à ce que les enchan-
„ teurs eux-mêmes fuſſent détruits. En effet,
„ quel avantage euſſions-nous tiré d'un com-
„ bat qui auroit défait une armée, ſi cette
„ armée défaite pouvoit toujours être ſuc-
„ ceſſivement remplacée par une plus forte ?

„ Je commençai donc par renforcer l'ar-
„ mée de mon ſeigneur, & je le fis à pro-
„ portion de l'augmentation de celles d'*Aba-*
„ *back* & de *Dêſra*, afin que nous ne fuſ-
„ ſions pas écraſés par le nombre.

„ Sur ces entrefaites, le ſuperbe pavillon
„ que l'on dreſſa pour *Ahubal* m'inſpira
„ un ſtratagême, & au moyen duquel je
„ me flattois de délivrer le glorieux & ſage
„ *Miſnar* des enchanteurs, ſes plus cruels
„ ennemis.

„ Je voulois ſur-tout tenir mon deſſein
„ caché. Je fis donc enclorre un terrein

„ auprès des montagnes, planté de grands
„ arbres tout à l'entour. J'y fis élever une
„ tente, & je publiai que ce pavillon, où
„ l'art & la nature déployoient à l'envi leurs
„ richeſſes, avoit été érigé à l'honneur du
„ ſultan de l'*Inde*, afin qu'il ne ſe laiſſât
„ point ſurpaſſer en magnificence par ſon
„ frère *Ahubal*. Mon véritable deſſein étoit
„ de tendre un piége aux enchanteurs : les
„ richeſſes prodiguées dans la ſtructure de
„ ce pavillon étoient une amorce pour les
„ tenter & les y attirer. Je fis couper, avec
„ beaucoup de peine, dans la montagne
„ voiſine, une pierre auſſi grande que l'em-
„ placement du pavillon ; & avec un tra-
„ vail infini on la leva à l'aide de pluſieurs
„ machines, au-deſſus du ciel du pavillon,
„ en l'appuyant ſur quatre piliers d'or.

„ Une corde d'une force proportionnée
„ au poids qu'elle devoit ſoutenir, embraſ-
„ ſoit cette pierre énorme de quatre côtés,
„ paſſoit par un des piliers dans la terre,
„ & s'étendoit le long d'un chemin ſecret
„ creuſé dans les montagnes, juſqu'à une
„ caverne ſouterraine, taillée dans le côté
„ oppoſé du rocher, où elle étoit attachée
„ à un anneau de fer. Alors je fis reculer
„ les piliers, à l'exception de celui par où

„ la corde passoit ; & la pierre se trouva
„ ainsi suspendue au-dessus de la tente, prête
„ à tomber dès qu'on couperoit la corde.
„ Le pavillon se trouva achevé lorsque
„ les enchanteurs arrivèrent au camp d'*Ahu-*
„ *bal*. Quoique j'eusse des indices certains
„ qu'ils n'attendroient pas la fin de la trève,
„ & qu'ils nous attaqueroient dès le jour
„ même, je fis semblant d'ignorer leur des-
„ sein perfide ; mais je disposai tellement
„ l'armée de mon seigneur, que le plus grand
„ nombre pût me suivre derrière les mon-
„ tagnes avant le combat, & que le reste
„ pourroit se sauver ensuite avec peu de
„ perte, n'étant pas possible aux ennemis
„ de nous poursuivre dans les défilés des
„ rochers, qui leur sont inconnus.
„ Je ne doutois pas qu'*Ababack* & *Desra*,
„ enflés de leurs succès, ne prissent posses-
„ sion du pavillon royal...
„ Levez-vous, fidèle *Horam*, dit le sul-
„ tan *Misnar* ; je comprends aisément le
„ reste. C'est vous qui m'avez délivré de
„ mes ennemis. Mais pourquoi m'avez vous
„ donné lieu de soupçonner votre fidélité
„ en me cachant vos desseins » ?
« C'étoit pour ne pas compromettre l'hon-
„ neur de mon seigneur, répondit le visir.

„ Mon projet pouvoit ne pas réuſſir. Je vou-
„ lois en porter ſeul la honte, & la con-
„ centrer dans mon cœur, au cas que mon
„ ſtratagême échouât „.

Ce noble aveu du viſir excita l'admiration de toute l'armée. On attendoit avec empreſſement que ſon pardon fût prononcé.

Le ſultan l'embraſſa en l'appelant ſon ami, ſon cher & fidèle viſir, l'appui de ſon trône, & le vainqueur de ſes ennemis. L'air retentit des acclamations des ſoldats & de leurs chefs. Ils répétoient tous, les uns à l'envi des autres : " Vive *Miſnar*, le maître
„ de nos cœurs ! Vive *Horam*, le premier
„ & le plus fidèle de ſes eſclaves „ !

L'armée d'*Ahubal*, diſperſée, fuyoit au haſard ; car le prince, plus épouvanté que les autres, n'eut pas aſſez de préſence d'eſprit pour faire une retraite en ordre. Les reſtes de ſon armée euſſent péri infailliblement dans cette fuite malheureuſe, ſi le géant *Kifri* ne ſe fût préſenté aux yeux d'*Ahubal*, à l'iſſue d'un paſſage étroit au milieu des rochers.

Le géant, irrité de la mort de ſes frères, promenoit çà & là ſon indignation, ſans ſuivre une route déterminée. La fureur étoit peinte ſur ſon front & dans ſes yeux. Son aſpect

aſpect n'étoit pas moins terrible que celui d'un ennemi qui pourſuit la victoire. *Ahubal*, ſaiſi d'épouvante à la vue de ce monſtre, tomba preſque mort.

“ Qui es-tu, dit *Kifri*, avec une voix „ de tonnerre; qui es-tu, toi qui fuis comme „ le chevreuil, & qui tremble comme la „ timide gazelle? Tu fuis, comme une fille „ au ſon des trompettes, & tu augmentes „ les cris de ceux que ta lâcheté & ta crainte „ ont laiſſé tomber autour de toi „.

« Prince de la terre, répondit *Ahubal*, je „ ſuis l'ami d'*Ulin*, d'*Ollomand*, de *Happuck*, de *Taſnar*, d'*Ahabach* & de *Deſra*. „ C'est moi qui, ſoutenu par le pouvoir des „ enchanteurs, ai diſputé à *Miſnar* le trône „ de l'*Inde* „.

A ces mots le géant *Kifri* s'écria dans ſon indignation : “ Maudits ſoient ceux qui s'u„ niſſent avec toi, malheureux enfant de la „ crainte, vil reptile, indigne du ſecours „ des forts & des ſages, indigne de la pro„ tection de notre race divine! Lâche, étoit„ ce donc la peine qu'*Ollomand* déployât „ pour toi la force de ſon bras? Les plaines „ de l'*Inde* devoient-elles être arroſées du „ ſang de *Deſra*, notre ſouveraine, pour „ un miſérable qui cède au moindre effroi?

„ O terre ! rends témoignage de la baſſeſſe „ de cet inſecte & de ſon indignité. Non, „ il ne mérite pas que nous combattions „ pour lui, que nous nous liguions contre „ *Mahomet*, pour répandre le ſang de ſes „ adorateurs ſur les autels de ſon culte vain „ & frivole. O eſprits des braves & des „ forts ! mon ame eſt remplie de fureur en „ voyant nos amis étendus sur la pous- „ ſière ! Que leur ſang, lâche & timide „ reptile, que leur ſang ſoit ton éternel „ affront „ !

Ainſi parla *Kifri* : ſes yeux étinceloient comme l'éclair dans les horreurs d'une nuit obſcure, & ſes narines ſouffloient la tempête & la deſtruction.

Auſſitôt le géant prit le prince tranſi de peur, comme un vautour prend dans ſes griffes le lièvre craintif; & l'élevant au haut des airs, il le jeta rudement contre la cime d'un rocher eſcarpé. Le ſang d'*A-hubal* couloit à grands flots le long de la montagne, comme la pluie qui tombe d'un nuage épais & obſcur. Son cadavre fracaſſé & déchiré en pièces par cette chûte violente, pendoit ſur le tocher, prêt à devenir la pâture des oiſeaux de proie.

La mort du prince ne ſuffiſoit pas à la

rage de *Kifri*. Tous ceux qui avoient ſuivi le malheureux *Ahubal* dans ſa fuite, éprouvèrent le même ſort. Raſſaſié de ſang & las de carnage, le géant ſe repoſa. Son vaſte corps couvroit pluſieurs montagnes.

Mais le repos de *Kifri* fut auſſi furieux que l'avoit été ſon emportement. Les ſonges de ce monſtre énorme furent comme les penſées des ennemis de Dieu. *Ulin* s'offrit à lui dans les viſions de la nuit, & l'ombre enſanglantée de *Happuck* étoit devant les yeux de ſon imagination.

« Ennemi de notre race, lui dirent l'un » & l'autre, où eſt celui qui devoit nous » rendre notre gloire éclipſée, en vengeant » notre ſang? Où eſt *Ahubal*, qui penſoit » dans ſon cœur que perſonne ne pouvoit » le vaincre, ſinon quelqu'un de notre race? » Ses ſombres penſées ſont accomplies par » ta cruauté, & le pouvoir des enchante- » mens eſt fini » !

Le géant, troublé par ces apparitions nocturnes, s'éveilla tout hors de lui-même La lune pourſuivoit ſa courſe au-deſſus des montagnes, & l'ombre tremblante des arbres de la forêt augmentoit l'horreur de la nuit. Il leva ſes yeux terribles vers le ſud. Un vent violent y aſſembloit les nuées de

la tempête. L'orage grondoit autour de lui & le menaçoit. Le ciel raſſembloit ſes foudres. *Kifri* étoit plus irrité qu'épouvanté : ſes regards égarés étoient comme les voiles d'un vaiſſeau battu de la tempête.

Les pins tomboient du haut des montagnes, & les débris des rochers croûloient confuſément à ſes pieds.

Les yeux du géant étinceloient de fureur & de déſeſpoir, ils paroiſſoient comme deux aſtres au fort de l'orage. Il voyoit avec dédain la guerre des élémens. Le déſordre de la nature ne l'ébranloit pas. Il oſa blaſphêmer hautement contre *Alla* & *Mahomet* ſon prophête, en diſant :

« Sont-ce là les œuvres du Dieu de la » nature ? Eſt-il courroucé contre la ché» tive créature qu'il a faite ? A-t-il arroſé » à regret les arbres de ces forêts qui élè» vent leurs têtes ſuperbes dans les nues ? » Les a-t-il fait croître juſqu'à une ſi pro» digieuſe hauteur, pour les détruire par ſa » foudre ? S'il ſe plaît dans la deſtruction, » qu'il voye une nouvelle mort au-deſſus » de ſon pouvoir. *Kifri* ne veut plus vivre » ſon eſclave ſur la terre : il va réunir ſon

» destin à celui d'*Ollomand* son frère (1) ».

Ainsi parla le géant. Il courba son corps pour embrasser le rocher immense sur lequel il avoit reposé; & par sa force incroyable, il arracha de la terre cette masse énorme qui y étoit depuis le commencement.

La terre, déchirée, gémit jusques dans ses fondemens : ses entrailles mugirent. *Kifri*, sans s'émouvoir, lança contre le ciel ces vastes ruines de la terre.

Mais le rocher retomba sur la tête coupable du géant, & l'écrâsa par son poids. Ainsi fut punie la présomption de *Kifri*. Les villes de l'*Inde* tremblèrent de sa chûte. Les eaux de l'Océan remontèrent jusqu'aux côtes de l'Asie. La terreur & l'épouvante étoient peintes sur les fronts des habitans de l'Orient. Ils craignirent d'être ensevelis

(1) Le discours du géant *Kifri* est beaucoup plus long dans l'original. Mais le Traducteur a craint que ses blasphêmes, dignes d'un infidèle, ne révoltassent l'oreille du lecteur chrétien. Il auroit même supprimé ce commencement, s'il n'étoit pas immédiatement suivi de la mort du géant, & si cette mort n'amenoit pas une morale utile. Tel est le sort ordinaire des athées, qui blasphêment audacieusement contre la Providence divine. Leur impiété les conduit souvent à attenter sur leur vie, & à mourir en désespérés comme *Kifri*.

dans les horreurs d'une nuit éternelle. Mais *Alla* envoya ſon ſoleil éclairer les contrées heureuſes qu'habitent ſes favoris.

Le ſultan apprit la nouvelle de la mort de *Kifri* par un de ceux qui avoient accompagné *Ahubal* dans ſa fuite, & qui, à l'aſpect du géant, s'étoient cachés dans un antre des rochers.

“ *Horam*, dit *Miſnar* à ſon fidèle viſir, ,, nos ennemis ſont détruits. Sept d'entr'eux ,, ont péri. Il ne reſte plus qu'une femme ,, foible, dont nous n'avons rien à redou- ,, ter. *Kifri*, la terreur de l'Aſie, eſt tombé ,, le dernier, après avoir ſacrifié à ſa fureur ,, *Ahubal*, le traître *Ahubal*. L'armée du ,, prince rebelle eſt diſperſée, & mes pro- ,, vinces vont rentrer dans le devoir. Néan- ,, moins ne négligeons rien de ce que preſ- ,, crit la prudence. Je tiendrai ſur pied une ,, armée formidable, prête à marcher au ,, moindre mouvement. J'enverrai des gou- ,, verneurs fidèles pour garder mes pro- ,, vinces, & les contenir dans la ſoumiſſion. ,, Il eſt de la prudence de ſe précautionner ,, contre le danger, avant même qu'il ſoit ,, venu ,,.

Le viſir *Horam* approuva les intentions

du ſultan. *Miſnar* revint en triomphe à *Dély*, ſa capitale.

La paix & la juſtice régnèrent avec le jeune ſultan. Quoiqu'il eût ſi ſouvent éprouvé la droiture & la fidélité de ſon viſir, il crut néanmoins qu'il devoit régner par lui-même, & ne point laiſſer aux ſoins d'un autre le bien qu'il pouvoit faire par ſes propres mains.

“ Viſir, diſoit-il ſouvent à *Horam*, mes „ ſujets ſont-ils heureux? Puis-je encore „ ajouter à leur proſpérité? C'eſt pour eux „ que je règne, & non pour moi-même. „ Je punis le crime, comme un père uſe „ d'une ſévérité néceſſaire envers ſes en„ fans. Mais j'aime mes ſujets, & je tâche „ de gagner leurs cœurs par mes bienfaits. „ Un père peut regarder ſes enfans d'un „ air triſte & auſtère; s'il leur ſourit, ils „ s'eſtiment heureux. Ne vous ſouvenez„ vous plus, *Horam*, de l'hiſtoire de *Ma„ houd*? Qui peut m'aſſurer que quelque „ Magicien, auſſi barbare que *Bennaskar*, „ ne tourmente pas avec autant de cruauté „ une tendre victime auſſi innocente que la „ princeſſe *Hemjunah* „.

„ O mon ſeigneur & mon maître, ré„ pondit le viſir, les fatigues & les dan-

„ gers de la guerre ne m'ont jamais fait
„ perdre un moment le ſouvenir de cette
„ princeſſe malheureuſe, à qui la ſorcière
„ *Ulin* fit ſubir une indigne métamorphoſe,
„ ainſi qu'au pauvre *Mahoud* „.

„ Je n'ai pas non plus oublié leur misère,
„ repartit *Miſnar;* mais les ſoins & les
„ embarras du gouvernement m'ont empê-
„ ché juſqu'ici de faire des recherches après
„ eux. La princeſſe eſt ſans-doute chez
„ ſon père, le roi de *Caſſimir;* & *Mahoud*
„ eſt peut-être parmi les habitans de *Dély*,
„ où il demeuroit avant ſon malheur. Viſir,
„ donnez ordre aux cadis de chaque quar-
„ tier de la ville de chercher ſur leurs re-
„ giſtres le nom & la demeure de ce fils
„ d'un riche jouaillier; & qu'on me l'amène
„ dès demain, ſi on le trouve „.

L'ordre du ſultan fut exécuté. Tous les cadis ſe donnèrent beaucoup de peine pour s'informer de *Mahoud.* Son nom n'étoit connu ni d'eux, ni de perſonne dans la ville; & toutes leurs perquiſitions furent inutiles.

Le lendemain *Horam* vint au divan, & dit à *Miſnar* qu'on n'avoit rien découvert au ſujet de *Mahoud.*

Le ſultan en fut ſenſiblement affligé. Il répondit aux requêtes qu'on lui préſenta;

& après avoir rendu à chacun la justice qui lui étoit due, il renvoya chercher le visir.

" *Horam*, lui dit-il avec attendrissement, le pauvre *Mahoud* est certainement dans la ville. Mes cadis n'ont pas fait leur devoir. Tout n'est pas en ordre; *Horam*, c'est moi qui vous le dis. Croyez que ce fils malheureux du riche jouaillier de *Dély* se feroit une gloire de venir me dire qu'il a été compagnon du sultan de l'*Inde* dans les jours de son malheur. Je suis sûr qu'il se feroit présenté aux pieds de mon trône, si quelqu'obstacle ne l'en empêchoit ",.

" Maître de mes volontés, répondit le visir, si *Mahoud* est dans la ville, & que pour des raisons particulières il se tienne déguisé, comment est-il possible que les cadis le découvrent? Où iront-ils reconnoître un homme obscur qu'ils n'ont jamais connu, & qui prend plaisir à se cacher ",?

" Dans une ville bien gouvernée, dit le sultan, l'habitant le plus obscur est aussi connu des magistrats que le plus distingué. La bonne police a toujours inventé & employé des moyens sûrs pour reconnoître un malfaiteur qui cherche à se cacher. Un homme qui n'ose rendre témoignage de lui,

même eſt un ennemi de la ſociété. On peu obliger les citoyens vertueux à ſe faire connoître, & à déclarer leurs profeſſions, ſans que leur liberté en ſouffre. Ceux qui rougiſſent de leurs actions cherchent ſeuls les ténébres, & il eſt du devoir des magiſtrats d'éclairer la conduite des méchans pour qu'on s'en défie. Le ſecret & l'obſcurité ſont trop ſouvent les miniſtres de la méchanceté. Le prince qui voudroit empêcher le mal qui ſe commet ouvertement & en ſecret, n'auroit rien de mieux à faire que de donner à chacun de ſes ſujets une marque diſtinctive, ſelon le ſexe, l'âge & la profeſſion : car la fourberie ſe cache ſous le maſque de l'hypocriſie, & les hommes les plus mal intentionnés affectent de paroître les plus irréprochables. Mais avant d'établir des réglemens efficaces à cet égard, je veux moi-même connoître le véritable état de ma capitale. Et je tirerai avantage du déſordre qui y règne, pour me mettre en état d'y remédier d'une manière plus convenable. Viſir, procurez-moi deux habits de déguiſement, l'un pour moi, l'autre pour vous. Cependant, que l'émir *Matſerak* ſoit envoyé en ambaſſade au ſultan de *Caſſimir*, pour s'informer de la princeſſe *Hemjunah* ;,,

Le viſir envoya deux habits de faquir au palais; & dès le même ſoir le ſultan déguiſé ſe promena dans la ville accompagné de ſon viſir.

A peine furent-ils ſortis du palais, qu'un faquir, une corne à la main, les ſalua, & leur demanda s'ils vouloient partager avec lui les aumônes qu'il avoit reçues.

Le ſultan accepta l'offre de l'inconnu, craignant de l'offenſer par un refus.

Ils ſe retirèrent auſſitôt dans un endroit ſecret; le faquir étranger tira de ſa beſace les proviſions qu'on lui avoit données : il en offrit à ſes frères, & ils commencèrent leur repas.

“ Mon frère, dit le faquir au ſultan déguiſé, je vois bien que vous êtes encore novice dans votre profeſſion. Vous n'avez pas cet air libre & dégagé qui ſert au beſoin. Vous ne connoiſſez pas le monde. Je préſume, à votre contenance, que vous auriez été fort embarraſſé, ſi vous aviez fait la rencontre que je fis hier au ſoir en approchant de cette ville ”.

“ Quelle rencontre fites-vous donc, demanda avec empreſſement le nouveau faquir? Les apparences ſont trompeuſes. Quoi-

que je sois moins communicatif que vous, je me crois aussi brave & aussi intrépide „.

“ Hélas ! dit le faquir, je commence à craindre que vous ne soyez un faux frère. Ne savez-vous pas que nous sommes communicatifs entre nous, & réservés avec les profanes, au milieu de qui nous vivons ? Quelles austérités avez-vous pratiquées ? Quelles marques de pénitence & de sainteté avez-vous à montrer ? Par la foi dont je fais profession, je vous quitte & ne veux plus discourir avec vous, si vous ne me donnez des preuves certaines que vous n'êtes pas un imposteur, un faux frère „.

Le visir voyant l'embarras du sultan, prit la parole, & dit au faquir :

“ O digne faquir ! d'où venez-vous ? êtes-vous donc si étranger à notre communauté que vous ne connoissiez pas *Elezren*, le patriarche des saints, dont la sainteté remplit la ville de *Dély*, devant qui les émirs s'inclinent respectueusement, que le peuple adore en baisant la trace de ses pas. Je vois bien que vous n'êtes à *Dély* que depuis fort peu de temps, puisque la renommée d'*Elezren* n'est point encore parvenue jusqu'à vous „.

“ Mon frère, repartit le faquir ; la re-

nommée d'*Elezren* ne se borne pas à la seule ville de *Dély*. Toute l'Asie le révère comme un saint. Mais où sont les marques de la sainteté empreinte sur son front & sur ses joues ? Où est la maigreur de la pénitence ? où sont les traces des larmes que ce favori d'*Alla* ne cesse de répandre pour la conversion des pécheurs ? Non, jeune hypocrite, l'âge & l'expérience ne se jettent point indiscrettement dans les filets de la jeunesse. Le sage éléphant se garde des piéges que lui tendent les fous. Mais ne pensez pas que votre présomption reste impunie, & que la sainteté de notre profession soit ainsi profanée par l'impiété sacrilège d'une jeunesse insensée ,, !

Le faquir se lèva brusquement; & courant çà & là dans les rues, il faisoit retentir l'air de ses plaintes.

A ses cris la populace s'assembla autour de lui; & quand on sut que deux jeunes téméraires s'étoient déguisés en faquirs, on entoura de toutes parts le sultan & son visir. Le peuple superstitieux vouloit les immoler à sa fureur. *Misnar* & *Horam* étoient fort embarrassés. Le visir prit un ton imposant, & s'écria d'une voix forte: " Es-

claves, arrêtez, reconnoiſſez votre ſultan ſous l'habit d'un faquir; proſternez-vous devant le dieu de l'*Inde*, l'idole de ſon peuple „.

Heureuſement pour eux, les plus proches du ſultan le reconnurent auſſitôt, & le protégèrent contre les inſultes de la populace effrénée. Sans cela, il étoit à craindre que le diſcours du viſir ne fût pris pour un vain prétexte dont ils ſe ſervoient, afin d'échapper à la juſte punition de leur crime.

Quand le faquir vit que celui qu'il avoit pris pour un faux frère, étoit le véritable *Miſnar*, ſultan de l'*Inde*, & que chacun ſe proſternoit devant lui, il voulut prendre la fuite.

“ Mes amis, dit le ſultan, qu'on arrête ce miſérable, qu'on ne le laiſſe pas échapper. Et vous, *Horam*, ayez ſoin qu'il ſoit conduit en priſon dès ce moment, qu'il y paſſe la nuit ſous bonne garde, & qu'il ſoit amené demain au divan de la juſtice „.

“ La volonté de mon roi eſt un ordre immuable, répondit *Horam*; mais je ſupplie mon ſeigneur de retourner à ſon palais, & de ne ſe plus expoſer à la merci d'une populace inſolente „.

Miſnar ſuivit volontiers le conſeil du viſir,

Le peuple lui fit un passage jusqu'au palais. L'air retentissoit de ces cris de joie : " Vive *Misnar*, vive notre sultan, la gloire de ses esclaves ".

Le sultan, de retour à son palais, dit au visir :

" *Horam*, chacun a une destinée parti-
" culière qu'il ne sauroit éviter. La folie de
" ceux qui quittent le droit chemin, pour
" se livrer aux caprices de leur imagination
" déréglée, est assez sensible par l'aventure
" qui vient de nous arriver. Il est bon que
" chacun reste dans sa vocation, & cher-
" che à s'y distinguer, sans se mêler de celle
" d'autrui, où il n'y a que de la honte &
" du déplaisir à gagner pour quiconque n'y
" est pas destiné. Mais en interrogeant publi-
" quement ce faquir dans le divan, je ne
" ferai que donner plus d'éclat à une aven-
" ture qui n'est pas à notre gloire. Je vou-
" drois donc qu'on me l'amenât aussi secret-
" tement qu'il sera possible. *Horam*, les
" foiblesses des princes sont toujours trop
" visibles. C'est pour eux un motif de plus
" de ne rien faire qui ne puisse être su &
" approuvé de tout leur peuple ".

Le visir obéit. Le faquir, chargé de fers, parut devant le sultan,

Couvert de honte, saisi de frayeur, il s'avança en tremblant aux pieds de son maître & de son juge; & frappant la terre de son front, il dit:

“ Que le prophête rende témoignage à la ,, vérité! *Alla* le sait, je n'ai point tué ,, l'homme dans ma colère; je n'ai voulu ,, que défendre ma propre vie ,,....

“ De quel homme parles-tu, dit le sultan ,, étonné en l'interrompant? Qui as-tu tué, ,, malheureux faquir? Que ta frayeur rende ,, témoignage contre toi ,,!

“ Hélas! répartit le faquir, que mon sei- ,, gneur daigne m'écouter. J'ai offensé la ,, justice du sultan, mon maître; & le sang ,, de mon frère me poursuit.

,, Je voyageois hier pendant la chaleur ,, du jour. Je vis un lieu enclos d'un mur ,, épais, que je pris pour un cimetière où ,, reposent les morts. La porte étoit ouver- ,, te. J'y entrai pour me mettre à l'ombre.

,, En entrant j'apperçus à une des extrê- ,, mités une tombe ouverte. J'avance: ar- ,, rivé sur le bord du tombeau j'entends un ,, bruit confus, comme les voix unies de ,, plusieurs personnes. Je craignis que ce ne fût ,, l'ouverture d'une caverne de voleurs: je ,, ne savois si je devois avancer ou fuir ,,.

„ Cependant, un jeune homme coëffé d'un turban ſort tout-à-coup de la tombe. En me voyant il tire ſon ſabre, & s'élance ſur moi pour me frapper. Je n'eus que le temps de prendre une pierre qui étoit à mes pieds. Je la lui jetai, & il tomba à la renverſe. J'avançai vers lui, j'arrachai le ſabre de ſes mains, & j'allois l'exterminer, lorſqu'il éleva la voix, en diſant : Tu es maître de ma vie ; mais prends garde à ce que tu vas faire, homme inſenſé ; car en m'ôtant la vie, tu l'arraches à deux „

“ Interdit & ne pouvant comprendre comment il étoit poſſible que j'ôtaſſe la vie à deux perſonnes, en me vengeant de cet aſſaſſin qui avoit voulu me tuer ſans que je l'euſſe offenſé, j'héſitai, & je crois que je lui euſſe pardonné. Mais voyant ma main tomber, il la ſaiſit & voulut m'arracher le ſabre que je ne tenois plus que foiblement. Je repouſſai ſes efforts, & d'un ſeul coup je lui coupai la tête „.

“ Je pris la fuite auſſi-tôt, craignant d'être attrapé par ſes compagnons. J'entrai dans la ville de *Dély*, où j'ai paſſé tranquillement la nuit & aujourd'hui, vivant des aumônes des fidèles, juſqu'à ce que j'ai rencontré

mon ſeigneur & ſon viſir ſous l'habit de deux faquirs „.

“ Et pourquoi t'es-tu donc accuſé toi-même, reprit le ſultan, puiſque tu ne l'as tué qu'en défendant ta vie „.

“ Modèle des juſtes, répondit le faquir, je ne me reproche pas de m'être vengé de l'aſſaſſin. Le ciel m'en eſt témoin. Je ne lui ai ôté la vie que parce qu'il vouloit avoir la mienne. La néceſſité ſeule m'a forcé à ce meurtre. Mon ame eſt ſeulement troublée, parce qu'il m'a dit qu'en lui ôtant la vie, je l'ôterois à deux. J'ai craint qu'il n'y eût quelque myſtère caché ſous ces paroles; ou peut-être il a voulu prédire que ſa mort ſeroit cauſe de la mienne „.

“ Si le fait eſt tel que tu le dis, continua le ſultan, les remords du crime ne tombent que ſur l'aggreſſeur. Ton récit me ſemble pourtant ſi ſingulier, que je veux en être éclairci par d'autres que par toi. Tu n'obtiendras la liberté que lorſque j'aurai envoyé mon viſir, avec une troupe de ſoldats, pour reconnoître l'endroit que tu as nommé „.

Auſſi-tôt le viſir commanda aux gardes de monter à cheval. La curioſité du ſultan fut

ſi grande, que, quoiqu'il fût tard, il voulut accompagner ſon viſir.

La compagnie des gardes ſe rendit aux ordres du viſir. *Miſnar* & *Horam* montèrent ſur leurs courſiers. Le faquir, entre deux gardes, les conduiſoit.

Ils arrivèrent bientôt à la porte de l'enclos, *Horam* deſcendit de cheval avec dix gardes. Ils avancèrent à pied, conduits par le faquir qui les mena au tombeau où il avoit entendu un bruit confus de voix, & d'où le jeune homme étoit ſorti.

Ils trouvèrent le corps de l'aſſaſſin étendu aſſez près du tombeau, & ſa tête à quelques pas delà; ce qui leur fit ajouter foi aux paroles du faquir.

Les gardes deſcendirent dans le tombeau. Ils n'y trouvèrent perſonne. Mais ils apperçurent vers l'autre extrêmité du cimetière une eſpèce de monument ou châſſe de pierre formée de deux morceaux de marbre noir, que couvroit une troiſième pièce du même marbre.

Les gardes voulurent lever cette pierre: leurs efforts furent inutiles.

Le viſir, inſtruit de ces particularités, en fit le rapport au ſultan. *Miſnar*, qui n'avoit pas oublié les ſtratagêmes que les enchan-

teurs avoient imaginés pour le ſurprendre ; craignoit quelque nouveau piége de leur part. Il étoit incertain & irréſolu ſur le parti qu'il avoit à prendre.

Tout-à-coup la lune s'obſcurcit, le ciel paroît embrâſé comme une fournaiſe : on entend un bruit effroyable qui ſemble ſortir du centre de la terre : une puanteur inſoutenable ſe répand dans l'air. Du ſein d'un nuage de feu on voit ſortir une femme d'un aſpect auſſi terrible que hideux : elle étoit portée ſur un monſtre à cent pieds.

Du côté oppoſé, vers l'orient, la nuit diſparoît contre l'ordre de la nature, le ciel brille de l'azur le plus pur. Le ſoleil revient ſur ſes pas pour éclairer la marche gracieuſe d'une nymphe aimable qui ſemble deſcendre du ciel. La douceur brille ſur ſon viſage, l'amour reſpire ſur ſes lèvres.

“*Hyppacuſan*, dit la nymphe céleſte, s'adreſſant à la vieille ſorcière, pourquoi viens-tu oppoſer tes armes impuiſſantes à la force des cieux : *Miſnar* eſt le favori d'*Alla*. Mais s'il commet une injuſtice, le Tout-puiſſant ſaura t'employer comme un inſtrument de vengeance pour punir le prince rebelle. Ne préſume donc pas de ton pouvoir, femme hautaine. Connois les bornes

de ta force, & ne prétends pas faire la guerre au ciel. Crains que les fidèles *génies* ne répriment ton insolence : crains d'être comptée au nombre de ceux dont les corps étendus sur les rochers servent de pâture aux bêtes féroces „.

“ Vile esclave de la lumière, répondit la sorcière *Hyppacusan*, je méprise tes menaces, & le vain éclat qui t'environne. Le désordre & la guerre, la terreur & le carnage, le cahos & la destruction, sont plus agréables à mes yeux, & plus chers à mon cœur que la splendeur des cieux qu'habite ton maître. Sache, esprit vain & superbe, que j'aimerois mieux être ensevelie dans les sombres cavernes de la mort à côté de mes frères massacrés, que d'être assise avec les esclaves tes semblables sur les trônes du paradis „.

“ Femme aussi méprisable qu'impie, répliqua la nymphe divine, cesse de blasphêmer le nom de ton créateur, & les œuvres qu'il a faites. Apprends à respecter le Tout-puissant que tu n'es pas digne d'honorer „.

En achevant ces mots, une flamme comme une épée à deux tranchans sortit de la bouche de la déesse, & alla frapper *Hyppacusan* au milieu du nuage de feu qui l'en-

vironnoit. La ſorcière jetta un cri horrible, & s'enfuit vers les ſombres retraites de l'occident.

La nymphe deſcendit alors vers le ſultan. L'éclat éblouiſſant qui l'environnoit diſparut. *Miſnar*, ſon viſir *Horam*, & ſes gardes ſe proſternèrent devant cet eſprit céleſte.

“ Levez-vous, *Miſnar*, dit la déeſſe, levez-vous, ô favori du ciel! --- Entrez hardiment dans le tombeau où les enchantemens d'*Hyppacuſan* viennent de finir „.

Le ſultan vouloit répondre, mais la nymphe ne lui en laiſſa pas le temps. Elle le conduiſit précipitamment vers le tombeau, en lui ordonnant d'y entrer avec elle, & d'ouvrir le monument qui étoit au fond.

Quand il leva la pierre de marbre qui le fermoit, un ſoupir ſortit de la terre, & une beauté parfaite ſe réveilla comme d'un profond ſommeil.

“ Être adorable, dit le ſultan avec une tendre émotion & un reſpect égal au doux ſentiment qu'il éprouvoit à la vue de la belle inconnue! être adorable, dites-moi qui eſt celle que j'ai le bonheur de délivrer de la demeure des morts „.

“ Ah! dit l'étrangère en ouvrant les yeux, es-tu l'indigne *Bennaskar* ou le vil *Mahoud*?

Ah! laiſſez-moi dormir juſqu'à la mort, afin que je ne voie plus les horreurs de la vie „.

" Quoi ! s'écria le ſultan, frappé d'étonnement & ravi de joie, eſt-ce la princeſſe de *Caſſimir* que je retrouve „ ?

" *Hemjunah*, princeſſe illuſtre, dit le viſir *Horam*, vous voyez à vos pieds le glorieux *Miſnar*, le magnifique ſultan des *Indes* „.

La princeſſe jetoit autour d'elle des regards ſurpris, incertains, égarés.

" O *Hemjunah* ! dit le *Génie*, ne doute point de la vérité des paroles du viſir *Horam*. Le ſultan de l'*Inde* eſt devant toi : c'eſt *Macoma*, ton ange tutélaire, qui t'en aſſure „.

" O *Génie !* la reſſource & la conſolation des affligés, lui répondit la princeſſe raſſurée, le doute diſparoît devant toi. Mais ne t'étonne pas de mon incertitude. Toute ma vie n'a été qu'une ſcène d'illuſion. *Alla*, ô *Alla !* pourquoi as-tu fait la plus foible de tes créatures, la plus ſujette aux preſtiges du menſonge & de l'erreur „ ?

" Douter de la ſageſſe & de la providence divine, interrompit *Macoma*, c'eſt faire comme l'enfant de la folie qui ſe pare de la majeſté de la raiſon. Va, miroir d'équité & d'intelligence, étends ta main, & meſure les cieux innombrables des fidèles :

prends ta balance égale, & pèse la sagesse de ton créateur, & l'équité de ses œuvres. Va enfin t'unir à la race maudite de la fureur de qui je t'ai préservée, & raille avec ces insensés la bonté infinie que tu ne peux comprendre „. ---

“ O *Génie !* épargne ma foiblesse, répondit *Hemjunah* d'un ton pénétré. Mon esprit s'est égaré. Je reconnois la folie de mes pensées. Foible est l'enfant de la terre, & ses pensées ne sont que confusion „.

“ Il est vrai, dit *Macoma*, l'homme est foible, mais doit-il être orgueilleux ? Ta foiblesse ne devoit-elle pas te préserver des pensées de l'orgueil & de la présomption ? Ne te souviens-tu plus que le sultan *Misnar* a souffert comme toi & avec toi, pour avoir manqué de confiance en celui qui peut tout. A ce moment, *Hyppacusan* te feroit retomber dans l'affreuse léthargie d'où je t'ai tirée, si *Alla* qui a vu tes souffrances n'avoit pitié des plaintes qu'elles t'arrachent „.

“ Béni soit *Alla*, dit la princesse ! & bénis soient ses serviteurs qui aiment à instruire & à secourir le foible & l'affligé „.

“ Se repentir de ses fautes, continua le *Génie*, c'est en implorer le pardon, & le mériter. *Hemjunah*, quoique longtemps opprimée

primée par les méchans, quoique longtemps accablée ſous le poids du malheur, a toujours été pure & innocente. Sa chaſteté a conſervé la fleur de ſa beauté au ſein de la triſteſſe & de l'affliction. Mais je ne parlerai point de ſes malheurs, perſonne n'eſt plus en état de les peindre que celle qui les a ſoufferts „.

“ Sultan de l'*Inde*, ajouta *Macoma* en parlant à *Miſnar*, je remets la princeſſe de *Caſſimir* entre vos mains, perſuadé que vous la traiterez ſi noblement & ſi généreuſement, que la délicateſſe de ſes ſentimens n'en ſera point offenſée. Envoyez d'abord un ambaſſadeur à ſon digne & vertueux père, pour lui apprendre le ſort de ſa fille chérie.

„ Les leçons de *Macoma*, dit le ſultan proſterné juſqu'à terre, ſont les leçons de la vertu & de l'humanité; ſa volonté ſera accomplie. “

Le *Génie* diſparut. *Miſnar* détacha quelques-uns de ſes gardes avec ordre de ſe rendre en diligence à *Dély*, & de dire au chef des eunuques de préparer & amener un Palanquin avec tout ce qui ſeroit néceſſaire pour conduire commodément la princeſſe de *Caſſimir*.

Pendant ces préparatifs, le ſultan & ſon

visir entretinrent *Hemjunah*. *Horam* desiroit ardemment d'entendre le récit de ses aventures. Le sultan n'en avoit pas une moindre envie ; mais il différa de lui parler, jusqu'à ce que, de retour au palais, elle se fût remise des fatigues qu'elles avoit essuyées.

Les chef des eunuques arriva avec un Palanquin & des esclaves. La princesse rentra à *Dély* avant le jour. On la conduisit d'abord au palais de *Misnar*, où on lui avoit préparé les plus beaux appartemens : elle y fut reçue par les premières femmes du sérail.

Cependant le sultan n'avoit pas oublié de faire élargir le faquir. Il alla au divan comme à l'ordinaire ; & après avoir rendu la justice, il rentra dans son palais pour prendre quelque repos.

La princesse de *Cassimir*, pénétrée de reconnoissance, s'étant un peu remise de ses fatigues passées, envoya le chef des eunuques au sultan, le soir du même jour, lui faisant demander la permission de venir se jeter à ses pieds, en reconnoissance de sa délivrance.

Misnar reçut avec joie ce gracieux message. Il fit venir son visir, & entra avec lui dans son sérail. La princesse de *Cassimir* étoit assise sur un trône d'ivoire, au milieu d'un cercle nombreux de femmes & d'esclaves.

La princeſſe deſcendit du trône, dès qu'elle vit le ſultan, & ſe proſterna devant lui. *Miſnar* s'empreſſa de la relever en la prenant par la main, & lui diſant : „ Levez-vous, princeſſe adorable : ne vous abaiſſez point ainſi devant votre eſclave „.

Hemjunah répondit : „ O mon illuſtre libérateur ! la renommée qui augmente ordinairement les vertus des princes, ne peint que foiblement les rares qualités du ſultan de l'*Inde*. Ceux qui ne l'ont point vu ne peuvent avoir qu'une idée fort imparfaite de ſon mérite “.

„ Si la flatterie pouvoit me plaire, répondit le ſultan, ce ſeroit ſans-doute dans la bouche de la princeſſe de *Caſſimir*. Mais je veux vous mettre ſur un ſujet plus élevé, qui donnera une plus juſte matière à notre admiration. L'aimable *Hemjunah* a promis de nous raconter ſes aventures ſurprenantes. *Horam*, le fidèle ami de mon cœur, & le compagnon de nos malheurs, eſt venu avec moi en entendre le récit “.

„ Prince, dit *Hemjunah*, j'aurois tort de vous faire un myſtère de ce que vous déſirez tant ſavoir “.

Le ſultan fit ſigne aux eſclaves de ſe retirer.

CONTE HUITIEME.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE CASSIMIR.

TEL eſt ſouvent le ſort des grands, dit la princeſſe de *Caſſimir*, de voir leurs intérêts particuliers ſacrifiés au bien public. La gloire & l'honneur ſont des motifs qui rendent le ſacrifice moins dur à votre ſexe, ô prince ! mais pour nous, nous ſommes immolées ſans que l'on conſulte aucun de nos ſentimens ; & nous n'avons d'autre moyen d'être utiles au bien public, qu'en donnant notre main contre l'inclination de notre cœur. Telle devoit être ma deſtinée. Je n'avois pas encore treize ans : mon père me promit au prince de *Géorgie*. Quand ma mère m'apprit cette fatale nouvelle, je lui repréſentai reſpectueuſement mon extrême jeuneſſe : j'ajoutai que je ne connoiſſois point

le prince de *Géorgie*, & qu'il m'étoit impoſſible de me décider en ſa faveur, ſans ſavoir s'il avoit des vertus qui méritaſſent mon eſtime & mon affection.

„ Ma chère enfant, me dit *Chederazade*; il ne faut pas conſidérer uniquement notre propre avantage dans les engagemens de la vie. Il faut que notre bonheur particulier ſoit joint à l'utilité publique. Votre père a des obligations au prince de *Géorgie*, qui lui a rendu de grands ſervices dans les dernières guerres, & il ne ſauroit mieux les reconnoître qu'en lui donnant ſa fille unique. Tous les peuples de *Caſſimir* approuveront votre choix, qui s'accordera ſi bien avec leurs vœux, & ils ſe réjouiront de voir leur bienfaiteur heureux en poſſédant leur princeſſe ".

„ Mais, madame, répondis-je, le bonheur des ſujets de mon père exige-t-il de moi un pareil ſacrifice? Exige-t-il que je ſois exilée dans un pays étranger, dont j'ignore les mœurs & le langage? Les peuples de *Caſſimir* me regardent-ils donc comme un monſtre dont l'abſence doit contribuer à leur gloire & à leur félicité? Hélas! où ſera la douce union des cœurs, où ſeront les délices de l'amour, dans un engagement précipité avec un inconnu "?

„ Les plaiſirs imaginaires de l'amour, me répliqua *Chederazade*, ſont de vains preſtiges inventés par les mauvais *Génies* pour augmenter le nombre des enfans déſobéiſſans. La ſaine raiſon & la vraie politique ne reconnoiſſent point le deſpotiſme de l'amour. La convenance eſt la mère de l'union parmi les princes & l'affection en eſt la fille. Le feu de la paſſion eſt bientôt éteint par le caprice, la jouiſſance, le dégoût & la réflexion. Les nœuds que forme l'intérêt & l'utilité, tant dans les ſociétés privées que dans les alliances publiques, ſont éternels. Voilà, *Hemjunah*, des raiſons aſſez fortes pour vous engager à condeſcendre aux vues de votre père; & je ne doute pas qu'elles ne faſſent impreſſion ſur vous, ſi vous avez aſſez de prudence & de ſageſſe pour en ſentir la ſolidité. Si vous manquez de la prudence néceſſaire pour faire un choix convenable, il eſt juſte que vous vous laiſſiez inſtruire & conduire par ceux qui ſont en état de diriger vos demarches vers le plus grand bien ".

Chederazade me quitta. Je verſois un torrent de larmes. Livrée à mes réflexions, j'enviſageois en frémiſſant la dureté de mon ſort.

Ma nourrice *Eloubrou* avoit été témoin des ordres ſévères de ma mère, & du de-

voir cruel qu'elle venoit de m'imposer. Elle tâcha de me consoler; mais ses paroles glissoient sur mon cœur, comme un vent léger sur la pente des rochers. Pour comble de malheurs, je vis entrer le chef des eunuques, qui me dit de me préparer à recevoir le sultan mon père.

Le sultan de *Cassimir* entra dans mon appartement, & je me prosternai devant lui.

„ *Hemjunah*, me dit-il, le prince de *Géorgie* est mon ami. Je veux lui donner ma fille ".

Cette brusque annonce d'un malheur que je n'avois garde de soupçonner la veille, me frappa comme un coup de foudre. Je m'évanouis en la présence du sultan, sans avoir la force de lui répondre; & quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai sur un sopha, & ma nourrice étendue à mes pieds.

„ Mon aimable princesse, me disoit *Eloubrou*, qu'il est dur pour moi de vous voir ainsi affligée, & que je crains d'augmenter encore votre affliction par les nouvelles que je suis chargé de vous annoncer!

„ Parlez, *Eloubrou*, lui répondis-je en soupirant, ne craignez rien; que peut-il m'arriver de pis que mon mariage avec un prince étranger?

„ Princesse, me dit-elle, on attend le

prince de *Géorgie*, il doit venir ce ſoir. On fait déjà les apprêts de la noce. On règle le cérémonial, on arrange le feſtin; & déja les muſiciens ſont avertis.

„ Cruelle *Eloubrou*, lui répartis-je, que viens-tu m'annoncer? Je ſerai cette nuit la victime des volontés de mon père. Je ſerai donnée en récompenſe au deſtructeur des villes, au raviſſeur des vierges; car tel eſt par état un conquérant!

„ Non, princeſſe adorable, reprit vivement une jeune eſclave de la ſuite d'*Eloubrou*. Non, vous ne ſerez point livrée en proie au prince de *Géorgie*. Repoſez-vous-en ſur moi ".

Ma fidelle nourrice fut étonnée, & de ce que ſon eſclave diſoit, & du ton affirmatif dont elle le diſoit. Elle voulut appeler le chef des eunuques. Mais l'eſclave fit un ſigne de la main, & *Eloubrou* reſta immobile devant elle, ainſi que le reſte des eſclaves.

„ Princeſſe, continua-t-elle, je ſuis l'amie des malheureux, le Génie vengeur des enfans opprimés par l'autorité ſévère & capricieuſe de leurs parens. Donnez-moi votre main, & je vous délivrerai du monſtre que vous redoutez.

„ Quoi! dis-je en tremblant, je redoute l'alliance du prince de *Géorgie*, parce qu'il

eſt étranger, & je me fierois à une eſclave que je ne connois point, & je fuirois la cour de mon père, ſans ſavoir où elle me conduiroit. Non. ---

„ Eh bien! reſtez & ne vous plaignez plus de la dureté de votre ſort, me dit l'eſclave. J'entends une muſique guerrière qui vous annonce l'arrivée du Prince. Adieu, maîtreſſe chérie du fier & indomptable *Géorgien*.

J'entendis, en effet, le bruit des tymbales mêlé au ſon aigu des trompettes. Je ne doutai point que le prince ne fût arrivé, & qu'il n'allât entrer au ſérail avec mon père. Je tendis la main à l'eſclave, en lui diſant: „ Délivrez-moi de la colère de mon père ".

L'eſclave me prit la main avec empreſſement: elle ſouffla de ſa bouche une vapeur légère qui remplit la chambre, & nous nous élevâmes dans un nuage.

J'ignore comment je ſortis du palais de mon père. La nouveauté de cet enlèvement me frappa de frayeur, & je m'évanouis. Quand je revins à moi, j'étois dans un appartement magnifique; & en ouvrant les yeux, je vis un jeune homme debout devant moi.

„ Charmante princeſſe, adorable *Hemju*;

nah, me dit-il en se jetant à mes pieds, puis-je espérer que vous agréerez le service que je viens de vous rendre en vous délivrant du prince de *Géorgie*?

„ Eh ! quel service m'as-tu rendu, lui demandai-je ? Hélas ! --- Où m'as-tu conduite ? Qui es-tu, homme téméraire, qui oses rester debout devant la princesse de *Cassimir* ? *Eloubrou*, ma fidèle *Eloubrou*, où êtes-vous ? Où est *Pickſag*, le chef de mes eunuques ? Où sont mes esclaves ? Où sont les gardes du sérail ?

„ Princesse, répondit le jeune homme, ne vous fatiguez point à les appeler. Ils sont dans le royaume de *Cassimir*, où nous les avons laissés, & vous êtes à *Dély*, dans la maison du marchand *Bennaskar*. Mais pour ne vous pas laisser plus long-temps dans l'incertitude de votre sort, sachez, ô princesse ! qu'il y a plusieurs années que je fais le commerce de *Cassimir* à *Dély*. Quoique je ne vous eusse jamais vue, je ne pouvois manquer d'entendre parler de votre extrême beauté, toutes les fois que je venois à *Cassimir* ; car vous étiez le sujet de toutes les conversations. On ne parloit partout que de la princesse *Hemjunah* ; il n'étoit pas même permis de louer une autre beauté.

„ Epris de vos charmes sur le rapport de

sa renommée, je résolus de vous voir ou de mourir. Pour cet effet, je tentai plusieurs fois de corrompre la fidélité de vos gardes, des eunuques du sérail, & même de votre nourrice *Eloubrou*. Ce fut en vain. Mes offres furent rejetées. Voyant que tout artifice humain étoit inutile, j'eus recours à un pouvoir surnaturel. Je recherchai ceux qui possédent l'art d'enchanter. J'eus de la peine à trouver un magicien ; ce qui me fit douter quelque temps qu'il y en eût.

Enfin, un soir que je revenois de mon magasin, je m'entendis appeler par mon nom. Je détourne la tête, & je vois une femme avec un manteau brun sur ses épaules, & un voile sur son visage, elle me dit : « *Bennaskar*, suivez-moi ».

Comme je pensois toujours à la belle *Hemjunah*, & comme on se flatte aisément sur la réussite de ce qu'on desire avec passion, je m'imaginai sans peine que cette femme étoit instruite de ce qui se passoit dans mon cœur, & que mes vœux alloient être accomplis. Je la suivis.

Après m'avoir fait traverser différentes rues, elle s'arrêta devant une grande maison. Je comptois que la porte s'ouvriroit, & que nous entrerions. Au contraire, je

vis ma conductrice frapper la terre du pied, & disparoître à mes yeux.

Je ne perdis pas toute espérance. J'attendis constamment jusqu'à la nuit, espérant ou qu'on ouvriroit, ou que la femme reparoîtroit.

On n'ouvrit point la porte, & la femme ne reparut point. Ainsi, après avoir attendu plusieurs heures en vain, je repris le chemin de ma maison.

Le chagrin & l'amour m'empêchèrent de dormir. Je me levai le lendemain de grand matin. Je sortis. A peine étois je dans la rue que j'apperçus la magicienne qui me faisoit signe de la suivre. J'obéis sans hésiter.

Sûrement, disois-je en moi-même, elle possede un pouvoir plus qu'humain. Elle a jeté ses regards sur moi, j'obéirai à ses volontés.

Elle me mena par les mêmes rues que la veille jusqu'à la maison devant laquelle j'avois passé plusieurs heures du soir précédent. Dès que nous y fûmes arrivés, ma conductrice disparut en s'enfonçant sous la terre, comme la première fois.

Quoique très-fâché de me voir trompé une seconde fois, je résolus pourtant de rester là jusqu'à la nuit, & d'y attendre pa-

tiemment une nouvelle apparition de la magicienne, jufqu'à ce que les gardes de la ville m'obligeaffent de me retirer.

La nuit vint, fans que mon attente fût fatisfaite. Je rentrai chez moi aussi incertain qu'auparavant de ce que me vouloit cette femme.

Le lendemain j'allois, comme de coutume, à mon magafin. En fortant, je revis la même femme qui m'attendoit à l'entrée du marché par où je devois paffer. Elle me fit figne de la fuivre.

Cette conftance de fa part à me rechercher m'infpira de la confiance. Après l'avoir déjà fuivie deux fois, je ne pouvois guères refufer de la fuivre une troifième. Elle me mena devant la maifon que j'avois eu le temps de contempler à loifir. Puis elle difparut de la même manière que la veille & le jour précédent.

Mais je n'abuferai point de votre patience, ô princeffe! par un récit particulier des courfes que me fit faire cette femme. La même fcène fût répétée pendant onze jours confécutifs. Le douzième, je vins encore devant la maifon avec ma conductrice. Elle difparut, & je reftai comme immobile, dans l'attente de ce qui arriveroit. La porte s'ouvrit;

je vis ſortir pluſieurs eſclaves armés de chaboucks. Ils m'aſſaillirent, en diſant que j'étois un voleur qui rôdoit depuis pluſieurs jours autour de la maiſon.

J'avois beau leur dire mon nom & les aſſurer que j'étois un marchand de la ville, connu pour un honnête-homme, ils ne vouloient pas entendre raiſon. J'eſſuyai une grêle de coups. La réſiſtance eût été vaine. Je cherchai mon ſalut dans la fuite, & grâce à l'agilité de mes jambes, je fus bientôt hors des mains de ces aſſaſſins.

De retour chez moi, je me livrai au chagrin que me cauſoit une telle aventure, où, après avoir été trompé tant de fois par une malheureuſe ſorcière, j'ai reçu cent coups de chabouck pour récompenſe de mon aſſiduité à la ſuivre. Au milieu de mes plaintes, je ſentis ma chambre trembler, & je vis la magicienne ſortir de deſſous le plancher. Sa vue me conſola.

« *Bennaskar*, me dit-elle, je ſuis *Ulin*, l'amie des malheureux, & la protectrice de tous ceux qui ont recours à mes enchantemens. Il y a long-temps que j'ai les yeux attachés ſur vous. Je connois vos penſées. J'ai voulu éprouver votre foi. C'étoit pour m'aſſurer ſi vous croyiez réellement à la ma-

gie, que je vous ai trompé tant de fois. *Alla* veut que ses adorateurs le servent en êtres raisonnables. Nous qui aimons à le contrarier en tout, nous exigeons une obéissance aveugle de ceux qui nous rendent hommage „.

“ Qui que tu sois, princesse ou *Génie*, m'écriai-je, mets *Hemjunah* dans mes bras, & je te consacre le reste de mes jours.

“ Si tu m'es fidèle; répondit *Ulin*, je te livrerai la princesse de *Cassimir*, dès demain, avant le coucher du soleil „.

“ *Ulin* me déclara alors ce qu'elle desiroit de moi en retour du service que je lui demandois, & je lui promis de faire en tout sa volonté.

“ Eh bien ! me dit-elle, va préparer ton palais de *Dély* à recevoir la belle *Hemjunah*. Mes esclaves t'y porteront. Pour moi, je vais aller représenter une esclave de la princesse, & tu peux compter que je te l'amènerai incessamment „.

“ Elle prononça ensuite quelques paroles magiques que je n'entendis pas, & je vis paroître un esclave noir.

Transporte mon ami *Bennaskar* dans son palais de *Dély*, lui dit-elle. Ajoute à ses

trésors tout ce que l'art des enchantemens peut produire.

L'esclave noir me prit dans ses bras, & dans un instant je me trouvai dans ma maison de *Dély*, qui est à présent un palais enchanté. *Ulin* a rempli ses promesses : je possède la belle & adorable princesse *Hemjunah*,,.

Tel fut le récit que me fit *Bennaskar*. Je lui répondis comme il convenoit à mon rang.

" Marchand de *Dély*, ne parlez point avec tant d'assurance. Ne vous flattez pas que la princesse de *Cassimir* puisse devenir l'épouse de *Bennaskar*. Il vaudroit mieux pour vous donner avis au sultan de l'*Inde* que je suis ici, afin qu'il me fît reconduire chez mon père ,,.

" Et vous, princesse, me dit-il, ne soyez pas si fière ; songez que vous êtes au pouvoir du marchand dont vous dédaignez l'alliance ,,.

" Esclave, lui dis-je d'un ton impérieux, *Mahomet* ne souffrira point que tu opprimes l'innocence, ni que tu déshonores celle qui ne t'a point offensé ,,.

" Vraiment, répliqua l'impie *Bennaskar*, *Mahomet* auroit bien de l'occupation, s'il se mettoit en peine d'empêcher tout le mal

qui se commet dans le monde. Non, ma princesse, nous n'avons rien à craindre; nous sommes ici en sûreté. *Ulin* me protège „.

“ Mais que t'a donc demandé la magicienne pour prix de son secours, & que lui as-tu promis ? Réponds, misérable ; à quel prix as-tu acheté mon innocence, & le droit de me maltraiter ainsi „ ?

“ Vous l'allez voir tout-à-l'heure, répondit *Bennaskar*. Entrez dans la chambre nuptiale, & votre curiosité sera satisfaite „.

“ Traître, infâme, lui dis-je, oses-tu me parler ainsi „ ?

“ Princesse, me répliqua-t-il, que me serviroit de feindre avec vous ? *Ulin* vous a livrée à *Bennaskar*. Suivez-moi de bon cœur, ou vous me suivrez par force „.

J'étois indignée de son insolence. “ Hélas ! m'écriai-je dans l'amertume de ma douleur, où est *Chéderazade*, ma bonne & tendre mère ? Où est mon père, le sultan de *Cassimir* ? Où sont les peuples innombrables soumis à sa puissance ? Faut-il que sa fille périsse victime déplorable d'un marchand de *Dély* „ !

Bennaskar étoit sourd à mes plaintes. Il se jeta sur moi, me prit entre ses bras, & m'enleva par force de la chambre où nous étions.

Je rempliſſois la maiſon de mes cris. Le barbare, inſenſible à mes larmes, continua de me tranſporter de chambre en chambre.

Me voyant au pouvoir de ce vil raviſſeur, l'eſclave d'une ſorcière, je m'aviſai d'un ſtratagême que je crus propre à retarder au moins de quelques inſtans mon déshonneur. C'étoit l'unique reſſource qui me reſtoit dans la ſituation où je me trouvois.

“ *Bennaskar*, lui dis-je d'un ton moins irrité, pourquoi uſer de violence envers une princeſſe innocente ? Pourquoi me porter ainſi d'appartement en appartement ? Allez-vous m'enterrer au centre de votre palais ? Sans-doute vous ne voulez pas déshonorer le ſang qui coule dans mes veines. Mettez-moi en liberté, envoyez chercher le cadi ; & puiſque mon deſtin veut que je ſois l'épouſe de *Bennaskar*, que j'aie au moins des témoins & des preuves légales de la légitimité de mon mariage. C'est une choſe que vous ne pouvez me refuſer „.

“ Non, non, répondit mon cruel raviſſeur, que vous ayez des preuves de votre mariage, ou que vous n'en ayez point, c'eſt ce qui m'importe aſſez peu, pourvu que j'en goûte les fruits. Mon impatience ne peut ſouffrir de délai. Demain nous par-

lerons de ces formalités : nous songerons à votre honneur, quand ma passion sera satisfaite ; mais à présent, les momens sont trop précieux pour les perdre en de vaines formalités „.

Ainsi parla cet homme féroce.

Il m'emportoit toujours entre ses bras. Nous arrivons à une chambre voûtée. Il me remet sur un sopha, & ferme la porte avec empressement.

“ A présent, continua le traître, je dois accomplir la promesse que j'ai faite à *Ulin*. Vous allez voir, ô princesse ! à quel prix j'ai obtenu la possession de vos charmes „.

Transportée d'indignation, saisie de frayeur, & presque sûre d'un malheur que je ne voyois plus aucun moyen d'éviter, j'eus confiance en la bonté du prophète qui délivre les justes des piéges des méchans. Je ne me suis point trompée dans mon attente. Bennaskar prit la lampe qui pendoit de la voûte au milieu de la chambre. Il répandit une poudre sur la flamme, en disant ces mots qui me firent fremir.

„ Vaine protectrice de la vertu d'*Hemjunah*, hâte-toi de venir ; sois témoin du triomphe d'*Ulin*, ton ennemie „.

A ces mots, la voûte trembla. *Bennaskar*

parut interdit. Une voix ſortit de la muraille, & tâcha de le raſſurer, en lui criant : „ *Bennaskar*, ſaiſis ta proie, & ne crains point les vains efforts de mon ennemie *Macoma* „.

Le vil raviſſeur, encouragé, me prit dans ſes bras, s'efforçant de me jeter ſur un lit nuptial préparé pour être le théâtre de mon dèshonneur. Tout-à-coup ma libératrice parut dans un nuage d'azur. Son air majeſtueux en impoſa à *Bennaskar*.

„ Malheureuſe princeſſe, me dit-elle, que votre imprudence vous a été funeſte ! dans quel danger elle vous a précipitée, malgré mes ſoins, ma vigilance & mon pouvoir ? Si vous n'aviez pas écouté une eſclave infidelle, jamais l'enchantement de la ſorcière *Ulin* n'auroit triomphé de nous. Tu t'es perdue par ta faute, malheureuſe *Hemjunah* ; & puiſqu'elle t'a livrée au méchant *Bennaskar*, il n'eſt plus en notre puiſſance de te délivrer des mains de ce mortel déteſtable „.

Bennaskar, que la préſence de *Macoma* avoit d'abord intimidé, oſa inſulter à mon malheur devant ma protectrice.

„ *Hemjunah* m'appartient, s'écria-t-il d'un air triomphant : *Ulin* ne m'a point trompé.

O princeſſe ! continua le monſtre, ſoumettez-vous à votre deſtinée. Que votre *Génie* tutélaire ſoit témoin de mon bonheur qu'il ne peut empêcher „.

En achevant ces mots, il oſa porter la main ſur moi. Je lui réſiſtai. *Macoma* s'avança auſſi-tôt vers lui, & le frappa de ſa baguette, en diſant : „ Vil eſclave de l'iniquité, crois-tu que le ciel livre l'innocence à la diſcrétion du méchant ? Crois-tu qu'il ne puiſſe confondre tes deſſeins injuſtes ? il eſt vrai, l'imprudence de la princeſſe m'empêche de pouvoir la délivrer de tes mains. Mais j'ai aſſez d'empire ſur toi pour rendre tes efforts inutiles. Toutes les fois que tu oſeras regarder la princeſſe, elle perdra l'uſage de ſes ſens, & toi tes deſirs „.

Bennaskar, irrité, s'écria : „ Ta colère eſt vaine, & ta malédiction ſera ſans effet, *Génie* impuiſſant. Je vais conſulter *Ulin*, la maitreſſe de mon ſort. Elle ſaura me ſouſtraire à ton pouvoir „.

L'enchantereſſe *Ulin* entra auſſi-tôt dans le cabinet voûté, dont *Mahoud* vous a fait la deſcription : „ O ennemie de notre race ! dit-elle en frémiſſant de rage, qu'as-tu dit ? Fatale négligence ! Pourquoi n'ai-je pas prévu ta malice ? pourquoi n'ai-je pas ſongé

à prémunir *Bennaskar* contre l'effet de la ſentence que tu viens de prononcer contre lui ? mais puiſque l'arrêt cruel en eſt porté, je vais y ajouter une nouvelle circonſtance.

„ A moi, mon fidèle eſclave, continua-t-elle en frappant du pied. " Un nain, d'une figure hideuſe, entra auſſi-tôt dans la chambre par une porte inviſible.

„ Nègre, lui dit-elle, ſois l'humble ſerviteur de *Bennaskar* mon ami. Quand tu verras cette fille rebelle, privée de l'uſage de ſes ſens, tu l'enterreras ſous le pavé de cette chambre. Et vous, *Bennaskar*, ajouta-t-elle, recevez cette fiole. Quand vous voudrez jouir de la converſation de la princeſſe, qu'un eſclave affidé verſe une goutte de cette liqueur ſur ſes lèvres, *Hemjunah* revivra, & du cabinet voiſin, vous pourrez lui parler & l'entendre, pourvu qu'elle ne vous voie pas ; car je ne puis détruire l'effet des enchantemens de *Macoma*, juſqu'à ce que la princeſſe ſe rende à vos deſirs ; mais cela ne tardera pas.

„ Mes enchantemens, reprit *Macoma* ! Tu verras, malheureuſe *Ulin*, tu verras ſi l'effet en ſera durable. Mais l'indignation du ciel eſt à ſon comble, & ſa vengeance

n'eſt pas complette. Encore un moment, & notre pouvoir ſur *Hemjunah* & ſur *Bennaskar* ceſſera „.

Sans doute *Macoma* vouloit parler ici de votre glorieuſe victoire ſur l'enchantereſſe *Ulin*. Elle continua de la ſorte.

„ Pour achever la juſte vengeance du ciel, voici ce qui arrivera. Quoique la princeſſe de *Caſſimir* ſoit au pouvoir de *Bennaskar*, ces lieux témoins de ſon malheur, mais non pas de ſa honte, reſteront cachés à tous les mortels, juſqu'au jour où ta race aura l'avantage ſur nous. Seulement lorſque le diſque de la pleine lune ſera parfait, *Bennaskar* pourra venir viſiter ces appartemens. Cependant, ne craignez rien, *Hemjunah*, ajouta-t-elle en m'adreſſant la parole, mes enchantemens ne peuvent rien ſur les juſtes, ſans leur conſentement. La princeſſe de *Caſſimir* ne ſera point déshonorée, ſi elle ne le veut. *Mahomet* punit ton imprudence par cette pénible épreuve; mais ſi tu reſtes fidèle & vertueuſe, tu triompheras de tes ennemis „.

Bennaskar ne put entendre ce diſcours ſans frémir de rage. Il ſe tourna vers moi. Je tombai auſſi-tôt dans un profond ſommeil. J'ignore ce qui ſe paſſa enſuite.

Je me réveillai au goût d'une liqueur agréable que je ſentis couler ſur mes lèvres. Je vis un eſclave noir devant mes yeux. J'étois à moitié enterrée. Ils m'avoient ôté mes vêtemens, & j'eus honte de paroître ainſi devant un eſclave. J'entendis en même-temps la voix de *Bennaskar*, qui me parloit du cabinet voiſin.

„ Malheureuſe princeſſe, me diſoit-il, trop malheureuſe *Hemjunah*, l'impitoyable *Macoma* t'a retenue enterrée un mois entier dans l'ombre de ce tombeau, d'où je n'ai pu te tirer qu'à la pleine lune. *Ulin* & *Bennaskar*, tes amis, cherchent à te rendre la vie. Dis ſeulement que tu veux condeſcendre à mes deſirs, & les enchantemens de *Macoma* ceſſeront.

„ Monſtre féroce, lui répondis-je, oſes-tu bien encore me parler. J'ignore qu'il y eût un mois que je dormois tranquillement ſous cette voûte, depuis que j'ai vu le *génie Macoma*. Je remercie le ſaint prophète de m'avoir délivrée pendant tout ce temps de la préſence de *Bennaskar* „.

„ Orgueilleuſe princeſſe, me répliqua le traître, mon eſclave t'inſpirera des ſentimens plus humbles „.

En même-temps il ordonna à l'eſclave noir

noir de me tirer de la fosse où j'étois enterrée, & de me donner cinquante coups de chabouck.

Il seroit inutile, ô prince ! de vous raconter tout ce que m'a fait souffrir ce tyran barbare. Je restai ainsi cachée pendant trois mois. Chaque pleine lune je recevois la visite de *Bennaskar* & d'un esclave noir. Il me renouvelloit ses infâmes propositions, & ma constance à les rejeter étoit toujours suivie des mêmes cruautés qu'il faisoit exercer sur moi par son esclave, jusqu'à ce que, las de tant de barbarie, il daignât sortir du cabinet; & par sa présence, m'ôter l'usage de mes sens.

Mahoud vous a raconté ce qui se passa dans la chambre voûtée à la pleine lune du troisième mois. Je reprendrai mes aventures au moment où il me quitta, après m'avoir remis un livre.

Benneskar, voyant que son *Mahoud* lui avoit manqué de foi, sortit & revint peu après avec lui. Il le fit entrer dans le cabinet, puis vint seul au tombeau où j'étois; me toucha & me dit : „ Venez, belle princesse, les enchantemens de *Macoma* sont finis. Votre protectrice vous a entièrement livrée à la discrétion de *Bennaskar* „.

A ces mots, je jetai un grand cri, espérant de me faire entendre du cadi. Ce fut en vain. *Bennaskar* me tira du tombeau, je le suivis, entraînée par un pouvoir supérieur. Nous sortîmes de la chambre voûtée & de sa maison. Je me trouvai seule avec lui dans une plaine déserte.

Le *génie Macoma* nous apparut. Mon cœur se réjouit en la présence de mon ange tutélaire.

„ Misérable, dit *Macoma*, en parlant à à *Bennaskar*, tu as osé violer mes ordres, en faisant sortir la princesse de la chambre voûtée, où l'enchanteresse *Ulin* a été contrainte de céder à ma puissance. Mais je te remercie de ton indiscrétion. Ce que l'imprudent *Mahoud* n'a pu effectuer, tu l'as exécuté toi-même. Reçois le juste châtiment de ton crime „.

Dès qu'elle eut prononcé ces derniers mots, *Bennaskar* disparut, comme une vapeur qui tombe & rentre dans le sein de la terre. Son corps tomba en cendres & se mêla à la poussière de la plaine. De sa cendre s'éleva l'enchanteresse *Ulin*, qui me dit d'un ton irrité.

„ La mort de *Bennaskar* ne vous soustraira pas à mon pouvoir. Aimable princesse, allez retrouver votre libérateur *Ma-*

houd. Je l'avois destiné à expier par le feu sa témérité. Mes desseins ont été traversés. Il rampe dans la forêt de *Tarapajan*, dont il infecte l'air. Vil reptile, rampe comme lui sous une forme hideuse „.

Telles furent les suites de mon imprudence, ô magnifique sultan ! Ainsi les moindres fautes que nous commettons, sont souvent accompagnées d'une longue suite de malheurs.

Le sultan de l'*Inde* interrompit la princesse de *Cassimir* : " Aimable *Hemjunah*, lui dit-il, je n'ai jamais ressenti tant d'inquiétude dans le cours des longues & pénibles campagnes que j'ai faites, que pendant le peu de momens que vous avez mis à me raconter vos malheurs. Mais ô princesse ! permettez-moi de vous faire une seconde demande. Je suis aussi en peine de savoir par quel accident étrange vous avez été enfermée dans le tombeau de la mort, où je vous ai trouvée, que je l'étois d'apprendre comment vous étiez tombée au pouvoir du cruel & infâme *Hennaskar* „.

" O prince ! dit *Hemjunah*, en soupirant, l'histoire en est réellement étrange. Hélas ! de nouvelles indiscrétions ont amené de nouveaux malheurs „.

Après ce court préambule, la princeſſe continua le récit de ſes aventures.

Auſſi-tôt que votre victoire ſur l'enchantereſſe *Ulin* nous eût rendu notre première forme, je me retrouvai dans le ſérail de mon père à *Caſſimir*.

Ma nourrice *Eloubrou*, déſolée d'avoir perdu ſa chère princeſſe, étoit dans l'appartement d'où la vile ſorcière m'avoit enlevée, & elle rempliſſoit le palais de ſes cris.

„ Fidèle *Eloubrou*, lui dis-je, lève-toi, regarde ta chère *Hemjunah*. Où eſt le ſultan *Zebenezer*, mon père, & la tendre *Chederazade*, la mère de mon cœur „ ?

A ma voix, *Eloubrou* parut ſortir d'une profonde extâſe. Ses yeux étonnés reſtoient fixés ſur moi, ſans qu'elle pût prononcer une ſeule parole. Enfin, elle me dit d'une voix foible & tremblante :

“ Qu'eſt-ce que je vois ? Eſt-ce l'eſprit de l'aimable *Hemjunah* qui n'eſt plus „ ?

“ Non, ma chère *Eloubrou*, lui répondis-je, en volant à elle pour l'embraſſer ; non, ce n'eſt point l'ombre d'*Hemjunah* ; c'eſt la princeſſe elle-même que *Miſnar*, ſultan de l'*Inde*, a délivrée du pouvoir & des enchantemens de l'exécrable *Ulin*.

“ Oh ! s'écria *Eloubrou*, plût au ciel

que ta tendre mère pût jouir, comme moi, du bonheur de te revoir ?

„ Eh quoi ! repris-je ; *Eloubrou*, que dîs-tu ? Où eſt la reſpectable *Chederazade*, à qui je dois le jour ?

„ Princeſſe, me répondit ma nourrice, qui aura la dureté d'affliger votre cœur par ce récit funeſte ?

Hélas ! dis-je en ſoupirant, ma tendre mère n'eſt-elle plus ? A-t-elle paſſé le lac embrâſé pour aller chercher ſa fille déſobéiſſante ?...

Je tombai évanouïe dans les bras d'*Eloubrou*.

O prince ! ſon récit étoit trop vrai. Epargnez à mon cœur la répétition d'une ſcène ſi cruelle. Il y avoit dix jours que *Chederazade*, la chère *Chederazade* étoit morte. *Zebenezer*, accablé de la double perte de ſon épouſe & de ſa fille, s'étoit enfermé dans le tombeau de ma mere.

Eloubrou courut au tombeau où mon père ſe nourriſſoit des larmes de la douleur. Elle avertit les gardes que j'étois revenue.

Cette nouvelle tempéra un peu l'amertume du chagrin de *Zebenezer*. Mais elle ne le tira point du lieu de ſon affliction, où il reſta un mois entier, ſelon le ferment

qu'il en avoit fait. Seulement il donna ordre que, pendant ce temps, ses esclaves m'obéissent.

Mon deuil ne fut pas moins rigoureux que celui de mon père. Je m'enfermai dans mon appartement, comme dans un tombeau, & ne voulus voir personne que ma fidèle *Eloubrou*.

Neuf jours se passèrent ainsi dans le silence de la solitude. Loin de nous consoler l'une l'autre, nous nous affligions comme à l'envi; car *Eloubrou* étoit aussi sensible que moi à la perte de ma bonne mère.

Le dixième jour au matin, le grand visir, qui gouvernoit dans l'absence de mon père, fit appeler *Eloubrou*.

Elle l'alla trouver & revint incontinent.

“ Princesse, me dit-elle, un inconnu, nommé *Mahoud* demande à vous parler. Le visir, ayant appris qu'il avoit contribué à votre liberté, attend vos ordres pour savoir quel traitement honorable il doit faire à votre libérateur ,,.

Au nom de *Mahoud*, je revins de ma sombre mélancolie.

“ O *Eloubrou*! dis-je à ma nourrice, *Mahoud* mérite ma reconnoissance, & le fils du jouaillier de *Dély* sera récompensé des

ſervices qu'il a rendus à ta maîtreſſe „.

“ Hélas! répondit *Eloubrou*, l'excès de l'affliction à-t-il troublé l'eſprit de ma chère princeſſe, juſqu'à lui faire prendre le prince *Mahoud* pour le fils d'un eſclave „.

“ S'il eſt prince, repris-je, il m'a caché juſqu'à préſent ſa naiſſance & ſon état; ou il n'eſt pas le *Mahoud* que je me ſouviens d'avoir vu dans les déſerts de *Tarapajan* „.

“ Vous en jugerez quand il paroîtra devant vous, répondit *Eloubrou*; mais il demande une audience particulière „.

“ Eh bien! dis-je, qu'on l'introduiſe ici dans mon appartement. Que mes eſclaves reſtent dans la chambre voiſine, prêts à venir dès que je les appellerai „.

Eloubrou obéit. Elle introduiſit le marchand *Mahoud* en ma préſence, & ſe retira. *Mahoud* tomba à mes pieds, en diſant:

“ O princeſſe! le plus bel ouvrage d'*Alla*, pardonnez ma témérité d'oſer approcher ſi près de votre perſonne adorable. J'ai joint le menſonge à la témérité, en prenant le titre de prince, auquel je confeſſe n'avoir aucun droit, comme je n'ai pas les moyens de le ſoutenir „.

“ Eh! qui t'a rendu ſi hardi, répondis-je fièrement „?

“ Que la mort, dit *Mahoud*, en frappant la terre de ſon front, que la mort ſoit le châtiment de mon crime. Daignez ſeulement entendre les motifs de ma préſomption „.

“ Parlez, lui dis-je „ :

“ Auſſi-tôt que les jours de notre métamorphoſe furent accomplis, continua *Mahoud*, je me trouvai dans la capitale de *Dély*, aſſez proche de la maiſon où *Bennaskar* m'avoit invité d'entrer, comme ſon ami. La vue de cette maiſon d'iniquité me donna des aîles. Je courois dans les rues de *Dély* ſans ſavoir où j'allois ; mais je fuyois un lieu que j'avois en horreur. Après avoir bien couru, j'arrivai dans la rue où j'avois ſi follement dépenſé les richeſſes de mon père. Mon ancienne maiſon étoit habitée par un homme encore plus fortuné que moi ; & la porte étoit aſſiégée par une foule de ces amis qui encenſent les tréſors des riches.

“ Ce ſpectacle me rappela mes folies & mes malheurs. Quoique fatigué, je me mis à fuir de nouveau, eſpérant me repoſer ailleurs. En traverſant une petite rue, je découvris la place publique, où le cadi m'avoit condamné aux flammes.

“ Ici mon ſang ſe glaça dans mes veines: mes cheveux ſe dreſſèrent ſur ma tête. Hélas ! malheureux *Mahoud*, la capitale de *Dély* t'offre par-tout des objets propres à augmenter l'amertume de ta misère, en rappelant à ta mémoire les ſcènes les plus déplorables de ta vie. Tu ne trouveras point ici de conſolation. L'armée de ton ſultan couvre la plaine. Que ne vas-tu te joindre à ſes troupes ? Que ne vas-tu te jeter aux pieds du ſultan *Miſnar* ? Il ſe ſouviendra d'avoir rampé avec toi dans la pouſſière de *Tarapajan*.

„ Plein de ces penſées, je marchai vers la parade royale. Je rencontrai ſur la place un capitaine à qui j'offris mes ſervices.

„ Heureuſement pour moi on fit un détachement qui eut ordre de joindre la grande armée. Je fus de ce détachement, & avant la nuit nous arrivâmes au camp du ſultan.

„ J'allai d'abord vers la tente royale. Je ne tardai pas à rencontrer le viſir *Horam*, qui alloit au pavillon du ſultan.

“ Je me jetai à ſes pieds, en lui diſant qui j'étois. L'orgueilleux viſir me regarda avec dédain, & me fit punir de ma témérité „.

Le ſultan regarda fixément ſon viſir : *Horam* parut ſurpris.

Mais la princeſſe de *Caſſimir* fit ſemblant de ne pas appercevoir leur émotion ; & ſans s'arrêter, elle continua de la ſorte le récit de ſes aventures.

“ Je ne perdis point courage, pourſuivit *Mahoud*; quoique je n'euſſe pu trouver grace aux yeux du viſir *Horam*, j'eſpérai que *Miſnar*, le ſage & glorieux ſultan de l'*Inde*, m'écouteroit favorablement. Je réſolus donc de l'aller trouver, & de me proſterner à ſes pieds. Mais, hélas ! la vanité des grandeurs met un voile ſur les yeux de tous les hommes.

„ Le ſultan *Miſnar*, m'entendant parler de ſa métamorphoſe & de la mienne, me traita d'inſenſé, & me fit chaſſer de ſa préſence & de ſon camp comme un impoſteur „.

A ces mots, *Miſnar* perdant patience, interrompit la princeſſe, & lui dit : “ O *Hemjunah !* vous connoiſſez aſſez ma façon de penſer, & ma conduite envers vous en eſt un gage aſſez sûr, pour juger ſi *Mahoud* vous a dit la verité. Quand vous m'avez dit que mon viſir l'avoit rejeté avec mépris, je me ſuis ſenti indigné contre *Horam* ; mais

à présent je suis convaincu qu'il nous a calomniés l'un & l'autre „.

La princesse reprit : “ Je ne veux point anticiper la conclusion de mon histoire : la suite satisfera pleinement le sultan & son visir.

„ Je fus chassé du camp, me dit *Mahoud*, & je me vis ainsi maltraité par ceux dont j'attendois quelque secours.

„ J'errois dans la campagne sans savoir où aller. Je vis passer une caravanne ; je demandai à quelques-uns des valets où ils alloient. Ils me dirent que la caravanne alloit à *Cassimir*.

„ Je la suivis, & pendant tout le voyage, je n'ai vécu que des aumônes des marchands. A mon arrivée j'ai trouvé la capitale en deuil, & dans la plus profonde affliction. On m'a dit que la sultane *Chederazade* n'étoit plus ; que votre père, le glorieux *Zebenezer* pleuroit dans le tombeau de sa chère épouse ; que l'aimable *Hemjunah*, retirée dans son appartement, ne voyoit qu'*Eloubrou*, qui partageoit son affliction, & que le visir *Hobaddan* tenoit les rênes du gouvernement.

„ Il n'y avoit pas moyen de voir la charmante princesse de *Cassimir*, sans en de-

mander la permiſſion au premier viſir. Et quelle eſpérance avois-je de l'intéreſſer en ma faveur, après avoir été rejeté d'*Horam*, le compagnon de mon infortune ?

„ Ces idées augmentoient mon affliction, & je déſeſpérois de la voir finir. Un marchand qui m'obſervoit depuis quelques heures, m'ayant vu lever pluſieurs fois les yeux vers le ciel, & pouſſer de longs gémiſſemens, m'appela & me dit : Jeune homme, qu'avez-vous ? Quel eſt le ſujet de votre chagrin ? Je regardai autour de moi, & ayant apperçu le marchand qui m'appeloit, je courus vers lui. Ma douleur m'inſpira une feinte qui l'attendrit.

„ Je lui dis que j'étois un prince fort connu d'*Hemjunah* la gloire de *Caſſimir*; & que, s'il vouloit me faire avoir ſeulement pour un jour un habillement, un équipage & une ſuite convenables pour paroître devant vous, ô princeſſe ! je le paierois dix fois de ſa complaiſance.

„ Il n'eſt guères vraiſemblable, me dit le marchand, qu'un prince & un gueux ſoient la même perſonne. Mais puiſque j'ai tant fait que de m'informer de vos affaires, je vous fournirai tout ce que vous me demandez, ſous la condition que, ſi vous n'ê-

tes pas réellement ce que vous prétendez être, vous viendrez avec moi devant le cadi, & vous vous engagerez à me servir pendant dix ans en qualité de mon esclave „.

„ La nécessité fait faire bien des choses. J'acceptai les conditions du marchand. Je parus avec lui en présence du cadi, & je signai ce qu'il voulut ; savoir, qu'il me fourniroit tout ce qui convenoit à l'équipage d'un prince étranger qui vient visiter une aussi grande princesse que la fille du sultan de *Cassimir* ; & que, si après lui avoir été présenté, *Hemjunah* ne me reconnoissoit pas pour le prince *Mahoud*, le même qui l'avoit délivrée des malheurs qu'elle venoit d'éprouver, je me soumettrois à être dix ans l'esclàve du marchand.

„ Suivant cet accord, il m'a donné les riches habits avec lesquels je parois devant vous, ô princesse ! & le nombreux cortège d'esclaves qui forment ma suite. Son crédit auprès du premier visir m'a donné entrée dans ce palais. A présent, ô princesse ! mon sort est entre vos mains ; à moins que vous ne daigniez me pardonner une supercherie innocente, qui seule pouvoit me procurer la vue de ma bienfaitrice, je vais languir

pendant dix ans dans un honteux esclavage, au sein de l'opprobre „.

„ Il n'est pas nécessaire de feindre, lui dis-je, & je puis vous épargner ces dix ans d'esclavage, sans vous faire passer pour un prince. J'enverrai chercher le marchand. Je le dédommagerai au-delà de ses désirs, & je vous mettrai en état de vivre honorablement, selon votre première profession „.

“ Hélas! me répondit *Mahoud*, ne comptez pas satisfaire aisément un marchand avide de gain. Vous ignorez ce qu'il vous demandera, quand il verra que vous vous intéressez pour moi. Si on découvre l'accord que j'ai fait avec lui, sans être réellement prince, je serai la risée de la capitale, & jamais je n'y aurai de crédit „.

“ Eh bien donc! soyez prince, lui dis-je, puisque vous voyez tant de difficulté à perdre un titre que vous avez pris si légèrement „.

J'appelai *Eloubrou*, à qui je dis de faire préparer un appartement dans le palais de mon père pour le prince *Mahoud*, & de lui faire donner une suite convenable à son rang.

Eloubrou exécuta mes ordres. *Mahoud*, plein de joie, se jeta à mes pieds, & baisa le bord de ma robe.

“ Levez-vous, prince, lui dis-je; *Eloubrou* vous conduira au palais de mon père „.

Je ne tardai pas à me repentir de la facilité avec laquelle je m'étois rendue complice de la fausseté criminelle de *Mahoud*. Le marchand, devenu fier & insolent, oublia que son titre de prince n'étoit qu'un vain fantôme de son imagination.

Il me venoit voir tous les jours. Il se contint d'abord dans les bornes du respect; il osa ensuite me parler de son amour. Il porta l'insolence jusqu'à me proposer de demander à mon père son consentement pour notre union, & d'en presser l'accomplissement, dès que le deuil de ma mère seroit fini.

Outrée de tant de hardiesse, je le chassai de ma présence. Il se retira en murmurant, même en me menaçant.

Dès qu'il fut sorti, je contai son histoire à ma fidèle nourice. Je lui dis les propositions qu'il avoit osé me faire, & les menaces dont mon refus avoit été suivi.

“ Les menaces de *Mahoud* sont de peu de conséquence, me dit *Eloubrou*; cependant, il est de la prudence de ne mépriser aucun ennemi, quelque foible qu'il soit. On veillera sur cet insolent. En attendant, ma chère

princeſſe, continua-t-elle, ſouffrez que je vous parle avec effuſion de cœur.

„ Notre ſexe n'eſt jamais plus en danger, que lorſqu'il s'expoſe volontairement aux ſurpriſes de l'homme. Celle qui met dans ſon ſein un ſerpent qu'elle pouvoit écrâſer, en ſera piquée. Celle qui élève un impoſteur au-deſſus du rang qui lui convient, doit s'attendre à être abaiſſée par lui. L'amour & la préſomption, unis enſemble, ne diſtinguent plus le bas de la vallée du ſommet de la montagne, & le chardon croît à l'égal du lys & de la roſe. Si *Mahoud*, ſimple marchand, a oſé s'arroger le titre & les honneurs d'un prince, que n'oſera-t il pas à préſent que vous l'avez, pour ainſi dire, établi dans un rang où il eſt preſque votre égal? Ceux qui ne veulent pas détruire les mauvaiſes plantes avant qu'elles mûriſſent, & qu'elles ſoient montées en graine, ne peuvent plus s'en délivrer, lorſque le vent en a diſperſé la ſemence „.

A peine *Eloubrou* avoit-elle fini de parler, qu'un eſclave de mon père entra, & me dit de la part de *Zebenezer*, de me rendre au tombeau de ma mère où il m'attendoit. Je pris mon voile & je ſuivis le garde au tombeau de *Chederazade*, la favorite d'*Alla*.

J'entrai avec crainte & tremblement dans ces ſombres demeures de la mort. Le premier objet qui frappa ma vue, ce fut mon père, pleurant à genoux devant le corps embaumé de ma reſpectable mère.

„ Malheureuſe *Hemjunah*, me dit ce vieillard vénérable, approchez & voyez les reſtes de ma chère *Chederazade*".

Mon cœur étoit ſerré de douleur. Je m'avance avec peine vers l'endroit où repoſoit le corps de ma tendre mère, & je tombe aux pieds de *Zebenezer*.

„ Levez vous, ma fille, me dit-il".

En diſant ces mots, il me prend bruſquement entre ſes bras. Je lève les yeux ſur lui. O ſpectacle effroyable! ce n'étoit plus mon père. J'étois entre les bras du traître *Mahoud*.

Saiſie d'horreur, je voulus crier, ce fut en vain. Je ſentis ma langue glacée d'épouvante, & ma voix expira ſur mes lèvres.

„ O princeſſe, me dit le cruel *Mahoud*, d'un air triomphant, ſage & prudente princeſſe, quel avantage vous tirez de votre prévoyance! C'eſt en vain que vous voudriez me réſiſter. Celle qui cherche à tromper les autres, ne mérite-t-elle pas d'être elle-même trompée? Perſonne ne viendra

à votre ſecours. Dès que vous voudrez appeler quelqu'un, vous perdrez l'uſage de la voix.

,,Quoi! *Mahoud*, lui répondis-je, en eſſayant de l'adoucir, eſt-ce là le prix que vous réſerviez à mon amitié? Je vous ai ſauvé de l'opprobre & de l'eſclavage, en vous faiſant paſſer pour ce que vous n'étiez pas.

,, Princeſſe, dois-je vous ſavoir gré d'un menſonge, me dit-il avec fierté? Ceux qui donnent un faux caractère à leurs amis, leur apprennent à les tromper; & vous voyez que j'ai bien profité de votre leçon. Mais ne parlons point d'amitié. L'amitié, ô *Hemjunah*! eſt fondée ſur la vertu, & *Mahoud* y a renoncé dépuis qu'il eſt entré au ſervice de la ſage *Hyppacuſan*. C'eſt par ſon conſeil que j'ai forgé le conte qui m'a donné l'entrée de ce palais, & les moyens de vous perdre. Si vous aviez eu aſſez de prudence pour vous défier de mon impoſture, jamais je n'aurois eu aucun pouvoir ſur vous ni ſur votre père. Nous mettons ainſi notre gloire à ſurprendre les enfans de *Mahomet*, malgré ſa protection. Vous voyant rebelle à mes deſirs, je vous ai laiſſé avec votre fidèle *Eloubrou*, pour aller implorer l'aſſiſtance d'*Hyppacuſan*. Elle m'a fait entrer in-

visiblement dans ce tombeau, & par le pouvoir de mes enchantemens, j'ai pris les traits de *Zebenezer* votre père, je vous ai fait appeler, & vous avez eu la complaisance de vous rendre à mes ordres.

„ Maintenant, ô princesse obéissante! il faut porter la complaisance jusqu'au bout. Vos cris seroient inutiles. *Hyppacusan* vole sans cesse au-dessus de *Dély*, observant les mouvemens du sultan *Misnar*. Tandis que nous sommes dans ce séjour de la mort, personne ne viendra nous y troubler".

Mahoud me montra ensuite mon père *Zebenezer*, qu'il avoit privé de tout sentiment, par le pouvoir de son art sacrilège. Il étoit couché dans un cercueil de marbre noir, dans l'endroit le plus reculé du tombeau. Mon cruel ravisseur fit serment de ne point user de violence contre moi; mais il jura aussi que je resterois enfermée dans le tombeau, jusqu'à ce que je consentisse à ses desirs.

Cet arrêt me parut très-doux en comparaison du malheur que j'appréhendois.

Je ne vous répéterai point, ô royal sultan! les importunités que j'essuyai de la part de *Mahoud*, les prières & les instances qu'il me fit. Tout fut inutile. Lassé par ma résis-

tance, il jeta ſur mes yeux le profond ſommeil dont vous m'avez délivrée. J'ignore combien de temps j'ai paſſé dans cette inſenſibilité léthargique.

„ PRINCESSE, dit le ſultan, nous, nous réjouiſſons tous de votre délivrance; mais, ſuivant votre rapport, il eſt à craindre que votre reſpectable père, le ſultan *Zebenezer*, ne dorme encore dans le tombeau. Il eſt à propos d'invoquer *Macoma*, en le ſuppliant de le délivrer du pouvoir des enchantemens „.

Miſnar envoya auſſi-tôt des officiers au tombeau pour y chercher le corps de *Zebenezer*. Il fit venir auſſi des hommes célèbres dans la ſcience des enchantemens, & leur ordonna d'invoquer le *génie Macoma*. Leur art ſe trouva en défaut. *Macoma* fut ſourde aux invocations du ſultan & de ſes ſages.



Suite de l'hiſtoire de la Princeſſe de Caſſimir.

CEPENDANT, tandis que le ſultan *Miſnar* & ſon viſir *Horam* tâchoient de conſoler la princeſſe affligée, les ambaſſadeurs que l'on avoit envoyés à *Caſſimir*, revinrent avec les plus fâcheuſes nouvelles. Ils rapportèrent que le viſir *Hobaddan* avoit pris le titre de ſultan, & que tout le royaume de *Caſſimir* avoit reconnu ſon autorité.

A cette nouvelle accablante, *Hemjunak* s'évanouït. Le ſultan s'empreſſoit de la faire revenir, en l'aſſurant qu'il marcheroit lui-même à la tête des armées de *Dély*, contre le rebelle *Hobaddan*.

Mais il dit enſuite au viſir *Horam*: „ Soyons auſſi prudens que juſtes. *Horam*, prenez le commandement de nos armées, marchez contre *Hobaddan*, & rendez le royaume de *Caſſimir* à ſon légitime ſouverain. Moi, je reſterai pour maintenir l'ordre & la diſcipline dans mon empire. J'eſpère que dans peu je vous reverrai couvert de gloire, & m'apportant la tête du coupable *Hobaddan* “.

Le viſir *Horam* partit ſans délai avec trois

cent mille hommes des meilleures troupes de *Dély*. Au moyen de plusieurs marches forcées, il atteignit les frontières de *Cassimir*, avant que le prétendu sultan *Hobaddan* eût connoissance de son arrivée.

Dès qu'*Horam* fit connoître aux provinces frontières de *Cassimir*, qu'il venoit remettre la princesse *Hemjunah* sur le trône de ses ancêtres, les habitans accoururent en foule se ranger sous ses étendards. En peu de jours son armée se trouva forte de cinq cent mille hommes. Alors il marcha vers la capitale de *Cassimir*.

Au bruit de son arrivée & de l'augmentation de ses troupes, *Hobaddan* jugea que la partie n'étoit pas égale. Il envoya une ambassade au visir *Horam*, pour l'assurer que lui & son armée se confioient en la clémence du sultan *Misnar*, & de ses troupes que commandoit son visir, s'il vouloit bien les recevoir à merci.

Horam, flatté de ce succès, ne souhaitoit rien plus que de retourner triomphant à *Dély*, sans répandre une goutte de sang. Il répondit aux envoyés d'*Hobaddan*, que, s'il remplissoit sa parole, il n'avoit rien à craindre ni pour sa personne ni pour ses troupes.

Dès le lendemain, *Hobaddan* parut à

la tête de ſon armée ; il avoit l'air ſuppliant. Ses ſoldats avoient leurs armes renverſées. En cette manière, ils marchèrent vers le camp du viſir *Horam.*

Celui-ci, pour affermir *Hobaddan* dans les ſentimens de ſoumiſſion qu'il lui ſuppoſoit, avoit placé au front de ſon armée les troupes qu'il avoit levées dans les provinces de *Caſſimir.* Elles étoient ſoutenues par celles qu'il avoit amenées avec lui ; & qu'il avoit placées aux flancs & aux derniers rangs du corps de ſon armée.

Quand *Hobaddan* fut à portée d'en être entendu, au lieu de jeter ſes armes à terre, il tira ſon cimeterre, & parla ainſi aux troupes qui étoient devant lui :

„ O mes frères & mes compatriotes! ſouvenez-vous que nous avons été élevés par les mêmes méres, & inſtruits par les mêmes pères. Ecoutez ce que l'amour de la patrie & mon affection pour vous me dictent en ce moment.

„ Qui venez-vous combattre ? ô mes frères ! Quel ſang venez-vous répandre dans ces plaines cultivées par vos pères ? Eſt-ce notre ſang qui doit engraiſſer ces terres pour préparer une plus riche moiſſon à des étrangers, nos ennemis ? Etes-vous aſſez

ſimples pour vous laiſſer prendre à un piége auſſi groſſier, que celui dont ſe ſervent les troupes du ſultan de l'*Inde*, pour ravager impunément nos frontières, pénétrer juſqu'au ſein de nos provinces, & aſſervir notre nation entière ? Ne ſavez-vous pas que la princeſſe de *Caſſimir* eſt morte depuis longtemps ? Et que nous veulent donc les ſoldats de *Miſnar* ? Ils cherchent nos tréſors, ils veulent s'en rendre maîtres en ſe baignant dans notre ſang. Les fruits de nos vallées & les riches productions de nos montagnes, voilà ce qui leur met les armes à la main, plutôt que les intérêts d'une princeſſe qui n'eſt plus. Ils veulent nous rendre leurs eſclaves, & nous ſommes aſſez dupes pour courir au-devant des fers dont ils viennent nous enchaîner ! Adieu la gloire & le bonheur dont nous avons joui juſqu'à cette heure ; adieu les fruits de notre travail & de notre induſtrie. Notre pays va paſſer à d'autres maîtres, dont nous ne ſerons que les eſclaves. Nous cultiverons encore nos terres, mais les fruits en appartiendront à d'autres. Nos biens & nos maiſons deviendront la proie de ces raviſſeurs. Nos femmes & nos filles s'inclineront devant ces fiers conquérans, & nous, ſemblables

femblables aux bêtes des champs ? nous tracerons un pénible fillon, expofés à l'ardeur brûlante du midi ; ou nous arracherons pour eux, des entrailles de la terre, des tréfors qui nous étoient deftinés ".

Horam, indigné de la malice & de la préfomption d'*Hobaddan*, ordonna à fes archers de l'accabler de leurs traits. Une grèle de flèches tomba fur le prétendu fultan, mais elles s'émoufsèrent contre fon armure, & tombèrent à fes pieds fans le bleffer.

Hobaddan fut tirer avantage de ce prodige apparent. „ Mes amis, s'écria-t-il d'une voix triomphante, vous voyez une grande marque de la protection du ciel fur nous. Les traits d'*Horam* font comme la paille qui couvre les champs après la moiffon, ou comme la pouffière des chemins qui ne pénètre point les habits du voyageur. Ne vous roidiffez point contre les ordres du ciel. Suivez ce que la nature, la raifon & votre fécurité vous prefcrivent. Quittez une armée ennemie, & venez vous joindre à ceux qui défendent votre liberté & vos biens, pour les défendre avec eux ".

A ces mots, toutes les recrues qu'*Horam* avoit faites dans le royaume de *Caffimir*, quittèrent brufquement leurs rangs, &

joignirent aux troupes d'*Hobaddan*. L'inſtant étoit favorable pour le prétendu ſultan. Il chargea l'armée ennemie avec une impétuoſité incroyable.

Les ſolda ts d'*Horam* firent d'abord bonne contenance, & ſoutinrent courageuſement cette violente attaque. Mais leurs traits tomboient toujours ſans effet ſur l'armure d'*Hobaddan*. Tel étoit le pouvoir des enchantemens d'*Hyppacuſan*, qui, en même temps qu'elle veilloit ſur les démarches de *Miſnar* à *Dély*, protégeoit *Hobaddan* à *Caſſimir*. Les guerriers d'*Horam*, voyant que leur courage & leur réſiſtance étoient inutiles contre des hommes qu'un pouvoir ſurnaturel rendoit invulnérables, ſe mirent à fuir comme les oiſeaux de l'air devant l'oiſeleur qui les pourſuit.

Hobaddan profita de ſon avantage. Il harcela les fuyards le reſte du jour & toute la nuit. Le viſir lui-même eut bien de la peine à échapper à la fureur des ennemis. Dans cette déroute générale, il fut tellement abandonné de tous ſes ſoldats & officiers, qu'il n'avoit perſonne pour envoyer à *Dély* porter la nouvelle de ſa défaite.

Mais la renommée, toujours prompte &

infatigable à répandre les mauvaises nouvelles, fit entendre sa voix terrible jusques dans la capitale de *Dély*, & *Misnar* apprit avec douleur que son fidèle *Horam* avoit été défait par l'armée victorieuse d'*Hobaddan*.

La princesse *Hemjunah* se livra à l'excès de sa tristesse. Elle rejetoit toute sorte de consolation. Le sultan *Misnar* résolut d'assembler toutes ses troupes & de marcher au secours d'*Horam*, car s'étant déclaré protecteur de la princesse, il vouloit à toute force lui rendre les états de son père.

Il fit assembler ses armées, ordonna de nouvelles recrues, mêla les troupes nouvelles avec ses vieux soldats, laissa des garnisons convenables dans ses provinces & dans ses places les plus fortes, pour prévenir les révoltes, & s'avança avec une armée formidable vers les frontières de *Cassimir*.

Le visir *Horam*, caché dans la cabane d'un paysan, dont la fidélité lui étoit connue, avoit fait savoir au sultan à quelle extrémité il étoit réduit. Ses messagers lui apprirent la résolution de *Misnar*, & le secours qu'il lui amenoit. *Horam* rassembla ce qui lui restoit de gens; & avec cette poignée d'hommes, reste d'une si formidable armée, il vint au-devant de son maître. Il

ſe jeta à ſes pieds, en implorant ſa clémence.

„ Levez-vous, viſir, lui dit le ſultan; je vous pardonne votre malheur, & la perte de mes ſoldats. Je ne m'attendois pour-tant pas qu'*Hobaddan* ſurprendroit la prudence & la valeur d'*Horam*. J'eſpère au moins qu'il ne nous trompera pas une ſeconde fois. Nous avons appris à nous défier de ſes ruſes, & nous ſommes beaucoup plus forts que lui en nombre. Vos marches forcées avoient affoibli vos troupes, & elles étoient peu en état de ſoutenir un choc violent. Menons-les aux ennemis à petites journées, tenons-les toujours fraîches & en état de combattre. Envoyons des eſpions de tous côtés, & tenons-nous conſtamment ſur nos gardes. *Horam*, c'eſt notre prudence qui nous a fait triompher d'*Ulin* & d'*Happuck*, d'*Ollomand* & de *Taſnar*. *Ahaback* & *Deſra* ſont tombés ſous nos coups, & nous redouterions les vains efforts d'un foible viſir, qui mène une petite troupe de rebelles parmi les rochers du royaume de *Caſſimir*! Soyons prudens & courageux, & nous aurons bon marché de ces ennemis. Ils ſe diſſiperont devant nous, comme le ſoleil levant chaſſe les ombres de la nuit “.

Les deux armées, celle du ſultan de l'*Inde*, & celle du prétendu ſultan de *Caſſimir*, parurent en préſence l'une de l'autre. Les troupes de *Miſnar* furent charmées de voir combien elles étoient ſupérieures en nombre à leurs ennemis. Cependant cette ſupériorité n'empêcha pas le ſultan & ſon viſir de les contenir dans une exacte diſcipline, & de prendre toutes les précautions qui euſſent été néceſſaires dans des circonſtances contraires.

Les armées s'obſervèrent quelque temps, reſtant à la vue l'une de l'autre, ſans vouloir engager le combat, à moins d'un avantage marqué. Chacun de ſon côté cherchoit une occaſion favorable.

Enfin, le ſultan apprit que la maladie s'étoit miſe parmi une partie des troupes d'Hobaddan, campées près d'un marais dans un terrain humide. Alors le ſultan fit attaquer l'ennemi, & dirigea tout l'effort du combat vers cette aîle du camp où étoient les malades.

L'eſpoir du ſultan fut trompé. Hobaddan commandoit juſtement à cette aîle de ſon armée, avec ſes troupes choiſies qu'il y avoit poſtées dès le matin, ayant fait tranſporter les malades à l'arrière-garde. Il re-

poussa vigoureusement l'attaque de Misnar, & eut bientôt l'avantage.

Les troupes de l'aîle droite de l'armée du sultan, emportées par une valeur indiscrette, sortirent de leurs rangs sans ordre & sans discipline; ce qui dérangea toute la disposition de l'attaque, & mit la confusion dans la plus grande armée que l'on ait jamais vue.

Hobaddan, attentif à tout, observa un meilleur ordre. Son armée, beaucoup moins nombreuse, sembloit se multiplier. Elle fut par-tout victorieuse. La troupe choisie qu'il commandoit en personne, fit tout fuir devant elle.

Le sultan & son visir tâchèrent en vain de rallier leurs troupes, & de les reconduire à l'ennemi. La confusion étoit trop grande. Ils prirent le parti de la retraite qui étoit assez sûre parmi les déserts sablonneux qui séparent le royaume de Cassimir des états de Dély.

Le sultan, qui cédoit avec peine la victoire à son ennemi, essaya une seconde fois de remettre l'ordre parmi son armée épouvantée. Tandis qu'Horam rétablissoit les rangs de l'infanterie, Misnar rassembloit les escadrons & les remettoit, quoiqu'ils pris-

ſent la fuite, dans le meilleur ordre qu'il étoit poſſible.

Ils étoient encore ſupérieurs en nombre, parce qu'ils s'étoient diſperſés dès le commencement du combat. Ils pouvoient revenir à la charge, & arracher la victoire des mains de leurs ennemis. Miſnar & Horam dirent & firent tout ce qu'ils purent pour leur perſuader de retourner en bon ordre attaquer de nouveau l'armée d'Hobaddan qui les pourſuivoit aſſez foiblement. Ce fut en vain. Ils étoient tellement ſaiſis d'épouvante, qu'ils dirent qu'ils jetteroient plutôt leurs armes que de retourner aux ennemis.

Miſnar & Horam déſeſpérant de leur inſpirer le courage dont ils étoient eux-mêmes animés, furent contraints de les conduire dans le déſert, où ils ſavoient que, ne trouvant aucune ſorte de munitions, ils mourroient d'inanition. Les regards du ſultan ſur ſon viſir étoient comme ceux d'un père qui voit la main de la mort étendue ſur la tête de ſes enfans. Les regards du viſir ſur le ſultan annonçoient les mêmes ſentimens.

Après deux jours de marche, pendant leſquels ils vécurent du reſte de quelques proviſions qu'ils avoient ſauvées du pillage

de leur camp, ils rencontrèrent quelques petits ruiſſeaux. Telle étoit la ſoif qui dévoroit les ſoldats, que pluſieurs moururent en ſe déſaltérant.

Ils ne ſongeoient qu'au mal préſent. Miſnar, leur ſultan & leur père, étoit accablé de la plus profonde douleur.

Pour comble de malheur, les eſpions qu'ils avoient envoyés à la découverte, rapportèrent qu'Hobaddan les ſuivoit à grands pas; qu'après avoir remis ſon armée des fatigues du combat, il s'étoit mis en marche pour venir hâter leur mort dans les déſerts, où ils manquoient de tout.

Le ſultan frémit à cette nouvelle. Son armée, déſeſpérée, s'en prit à lui & à ſon viſir. La révolte fut générale. Miſnar & Horam ſe virent priſonniers au milieu de leurs propres ſoldats, qui demandoient leur ſang en expiation des maux qu'ils ſouffroient pour la défenſe de leur cauſe.

Le chef de la révolte étoit Ourodi, ancien ennemi du fidèle Horam. Il avoit fait paſſer ſon animoſité dans tous les cœurs. Il oſa commander aux propres archers du Sultan de l'attacher à un poteau, lui & ſon viſir.

Miſnar, témoin de la rage effrénée de

ſes troupes, ſe jeta à genoux, & implora le ſecours d'Alla & de ſon prophète.

Les archers ſe diſpoſoient à exécuter les ordres audacieux d'Ourodi, lorſqu'on apperçut une grande lumière du côté de l'orient. Ceux qui étoient aux derniers rangs de l'armée du même côté, virent une femme, toute éclatante de lumière, qui traverſoit les ſables du déſert.

Dans un moment elle fendit la preſſe des ſoldats aſſemblés en foule autour du lieu où ils alloient conſommer leur crime, en immolant à leur fureur le ſultan & le viſir.

„ Miſnar, dit la déeſſe, lève-toi, & ne crains pas ces hommes de boue, vils inſtrumens d'un pouvoir magique. Je ſuis le *génie* Macoma, que Mahomet envoie à ton ſecours, lorſque les reſſources humaines deviennent impuiſſantes pour te délivrer de tes ennemis.

„ Reprends donc l'autorité que tu dois avoir ſur tes ſujets. Qu'ils te ſoient ſoumis, comme tu l'es toi-même à Alla. Qu'ils ſe proſternent en préſence du Dieu du ciel, & qu'ils ſoient témoins du châtiment qu'il va tirer de ceux qui mépriſent la loi de ſon prophète,

„ Mais apprends, par ta propre expérience, quelle folie il y a à mettre tout ſon eſpoir dans la force & la prudence humaine, au lieu de compter ſur la protection d'Alla.

„ La terre lui appartient, ô Miſnar! & le ciel eſt l'ouvrage de ſes mains. Que le ſage ne préſume donc pas de ſa ſageſſe; que le foible ne déſeſpère pas de ſa misère. Car quoique les montagnes ſemblent plus belles au coup d'œil, ce ſont les vallées qui recueillent la roſée du ciel. Mais Alla peut couvrir de verdure le ſommet aride des montagnes, & deſſécher les ſources des vallées. Ainſi tu vois que, malgré tous les efforts que tu as pu faire pour détruire tes ennemis, Alla a permis qu'ils triomphaſſent de ta prudence & de tes forces. Il peut également les faire ſuccomber ſous tes coups, malgré l'état de foibleſſe & d'humiliation où ils t'ont réduit, toi & ton armée. Reconnois donc que tu n'es qu'un inſtrument dans les mains de celui qui eſt la force „.

„ O Alla! tu es la force, s'écria Miſnar; tu peux humilier les grands de la terre, abattre leur puiſſance, & confondre leurs projets. Les forts & les puiſſans de la terre ne s'élèveront point impunément contre toi „.

Le ſultan parloit encore ; & déjà on vit l'armée ennemie d'Hobaddan paroître ſur les ſables brûlans du déſert.

“ Quoique le pouvoir d'Alla ſoit infini, reprit le *génie*, cependant il peut opérer les plus grandes choſes par les moyens les plus foibles. Le géant & le nain ſont égaux devant lui. Mais je ne veux point perdre en parole un temps que je dois employer à agir. Tu vas être témoin de la puiſſance d'Alla. Qu'aucun de tes ſoldats ne ſorte du camp. Qu'ils reſtent tranquilles à leurs places. Qu'ils lèvent ſeulement les yeux vers l'endroit où s'avancent leurs ennemis, ils les verront conſumés par une peſte affreuſe,,.

A peine le génie eut-il fini de parler, que l'air s'obſcurcit tout-à-coup. Un nuage épais tomba précipitamment ſur l'armée d'Hobaddan.

Les ténèbres durèrent quelques heures ſans que les troupes du ſultan en puſſent reconnoître la cauſe. La clarté revint par degrés. Tous les yeux étoient tournés vers le camp d'Hobaddan. Ils le virent couvert d'une multitude innombrable de ſauterelles.

„ Tes ennemis ne ſont plus, ô ſultan ! dit Macoma. Vois à préſent la ſorcière Hyp-

pacuſan qui avoit pris les traits du rebelle Ourodi „.

„ La gloire d'extirper cette race maudite appartient au ſultan de l'Inde, dit le viſir Horam en s'inclinant devant le génie Macoma ; autrement je l'ambitionnerois, & je m'eſtimerois heureux de pouvoir délivrer le monde de ces eſprits malfaiſans „.

La gloire dont vous parlez, répondit le génie, a déjà été donnée à un autre. L'inſecte aîlé, pouſſé par le ſouffle de la colère d'Alla, s'eſt précipité ſur le ſein d'Hyppacuſan, & l'a privée de la vie „.

Le viſir Horam reçut avec humilité cette réprimande du génie. Les paroles de Macoma étoient des paroles de vérité. On vint dire au ſultan que le rebelle Ourodi étoit mort ſubitement, ſans qu'on pût deviner la cauſe de ſa mort, & qu'en mourant, ſa figure s'étoit changée en celle d'une ſorcière hideuſe.

„ O Miſnar ! continua le génie, quoique vos ennemis ſoient morts, la main qui les a terraſſés ne vous eſt pas moins néceſſaire pour vous faire ſubſiſter dans ces déſerts. C'eſt pourquoi Alla y a ouvert des ſources d'eaux pures ; & ces plaines arides vous fourniront tous les rafraîchiſſemens

dont vous pouvez avoir besoin pour vous & pour vos troupes. Pour comble de bonheur, le sultan Zebenezer, délivré des enchantemens de la cruelle Hyppacusan, vous attend avec la princesse sa fille. Ils ignorent les merveilles qui ont été opérées en votre faveur. Je laisse à votre prudence le soin de les leur raconter, si vous le jugez à propos „.

Le sultan Misnar comprit très-bien le sens des paroles mystérieuses du génie Macoma. Mais avant de permettre à ses troupes de jouïr des bienfaits d'Alla, il donna ordre qu'ils se prosternassent devant le maître immortel du monde.

Il leur en donna l'exemple, qui fut suivi de toute son armée. Après avoir adoré Alla, les troupes voulurent se jeter aux pieds de leur sultan, & lui demander pardon de leur révolte; mais le modeste Misnar ne voulut pas le permettre.

„ Est-il étonnant que le troupeau s'écarte du droit chemin, dit-il, quand le berger lui-même s'égare dans les montagnes? Prenons Alla & son prophète pour nos guides & nos défenseurs. Alors nous n'aurons à craindre ni les prestiges de la présomption, ni les fureurs de la révolte „.

La protection d'Alla conduisit heureusement Misnar, son visir & ses troupes jusqu'aux portes de Dély. Zebenezer & Hemjunah les attendoient. Ils furent au-devant du sultan qu'ils rencontrèrent au moment qu'il entroit dans son palais.

Misnar s'avança respectueusement vers le vénérable vieillard. Zebenezer s'écria en le voyant : „ O Mahomet ! est-il possible que le sultan de l'Inde & le prince de Georgie soient un seul & même homme „ !

A ces mots, la princesse Hemjunah fut également surprise & confuse. Elle se jeta aux pieds de son père, fondant en larmes, & le conjurant de lui pardonner les maux que sa désobéissance avoit attirés sur lui & sur elle.

„ O sultan ! mon illustre & respectable ami, dit Misnar, ce que vous dites est vrai. Je suis réellement celui qui a passé chez vous pour le prince de Georgie. Daignez me pardonner ce déguisement „.

Et ! quel pardon me demandez-vous, ô sultan, répondit Zebenezer „ ?

J'avois les plus fortes raisons de ne me pas faire connoître, reprit Misnar. Mon père Dabulcombar, obsédé par les traîtres qui lui conseilloient de disposer de son trône en faveur de mon jeune frère Ahubal,

prit le parti de m'éloigner pour me souſtraire à leurs piéges. Il voulut que je voyageaſſe. Il m'engagea, par l'appas de la gloire, à ſervir quelque ſultan étranger, & à me rendre recommandable par les armes. Pour cet effet, je fus obligé de cacher mon rang, & il me donna le titre de prince de Georgie.

„ Ainſi deguiſé, je vins à la cour de Caſſimir, vous offrir mes ſervices, que vous daignâtes accepter, ô reſpectable ſultan! Alla protégea la juſtice de vos armes, & ſe ſervit de moi pour défaire vos ennemis. Vos troupes, qui méritèrent toute la gloire de nos ſuccès, voulurent m'en faire honneur; ainſi je gagnai votre eſtime.

„ J'appris quelle récompenſe vous vouliez donner à mes foibles ſervices. Je fus flaté de l'honneur d'une ſi noble alliance. Je déſirai de voir la princeſſe Hemjunah, que l'on gardoit étroitement dans l'endroit le plus retiré du ſérail, dans la crainte de l'accompliſſement d'un ancien oracle, qui avoit dit qu'un étranger l'enlèveroit à ſes parens. Au moins on me le dit ainſi, quand je parlai de la voir. Cependant une de ſes eſclaves me donna l'entrée du ſérail, je vis l'aimable Hemjunah; & depuis ce moment elle fut maîtreſſe de mon cœur. Je venois

vous ſupplier d'avancer l'heure d'une union ſi déſirée ; lorſque j'appris que Dabulcombar, mon pere, alloit rejoindre le prophète dans le ſéjour de ſes élus. Je partis ſur le champ pour Dély, dans l'eſpoir de revenir bientôt vous demander mon adorable princeſſe, non plus ſous le déguiſement d'un prince obſcur, mais avec le titre glorieux du ſultan de l'Inde. J'arrivai aſſez tôt pour recevoir les derniers ſoupirs de Dabulcombar, qui expira entre mes bras.

„ Mon fils, me dit-il en mourant, les méchans ont conſpiré contre vous. Commencez par affermir votre règne, & à vous délivrer vous même de tout danger, avant d'entraîner les autres dans votre ruine.

„ Je compris le ſens de ces mots. Dès que j'eus rendu les derniers devoirs à Dabulcombar, je ſongeai à appaiſer les troubles intérieurs de mon empire, avant de me faire connoître au ſultan de Caſſimir. Mais Alla a tellement uni enſemble nos deſtins, qu'il n'eſt pas néceſſaire de vous répéter le reſte de mes aventures. Je vous en crois ſuffiſamment inſtruit. Seulement la princeſſe Hemjunah voudra bien me pardonner de ne lui avoir rien révélé d'un ſecret ſi intéreſſant, lorſqu'elle m'a dit qu'elle

avoit été enlevée de la cour de son père par le pouvoir des enchantemens. Je me réservois à lui ouvrir mon cœur lorsque j'aurois appris de sa propre bouche, que le prince de Georgie, qu'elle dédaigna, n'avoit point de rival plus heureux „.

“ O glorieux sultan ! dit la princesse, ce seroit en vain que je voudrois dissimuler des sentimens qui peut-être ont déjà paru, avant que je fusse certaine de mon bonheur. Souffrez que je vous dise librement que j'aime autant le sultan de l'Inde, que j'eus d'aversion pour le prince de Georgie, sans l'avoir vu. Mon cœur vole au devant des ordres de mon père. Et à présent que je connois le généreux Misnar, je sens qu'il obtiendroit encore ma main, sous le nom du prince de Georgie ».

La réponse d'Hemjunah combla de joie les deux sultans. Horam, le fidèle Horam ne fut pas moins content de voir son maître & la princesse de Cassimir si bien disposés à se récompenser mutuellement des maux qu'ils avoient soufferts l'un pour l'autre.

Toute la cour attendoit avec impatience le jour où se célébreroit cette noce royale. Le bon vieillard Zebenezer remercioit le ciel d'avoir vécu assez long-temps pour

voir sa fille sultane de l'Inde, & Misnar le plus heureux des enfans d'Alla.

Quand le génie Macoma eut achevé son conte, le sage Iracagem conclut ainsi la séance.

» Les enfans d'Alla sont libres ; mais le meilleur usage qu'ils puissent faire de leur liberté, c'est de se confier en la puissance du maître de toutes choses, non pas que cette confiance les rende indolens, lâches & foibles, en leur faisant négliger les ressources de la prudence. L'esprit d'en-haut est actif & industrieux ; & lorsque la prudence se trouve unie à la religion, Alla les fait triompher de l'adversité ; ou, s'il permet qu'ils soient éprouvés, il leur donne la force & la résignation pour supporter avec patience, même avec allégresse, les maux qu'il leur envoie.

„ Apprenez donc, ô disciples des génies immortels ! apprenez à ne jamais oublier combien vous avez besoin du secours d'Alla, malgré toutes les ressources de la sagesse & de l'expérience. Celui-là est véritablement sage qui ajoute la foi aux œuvres ; & celui-là seul est vraiment religieux, dont les œuvres ont la foi pour principe.

„ Mais les leçons de Macoma & de ses

illuſtres frères ſuffiſent à préſent. Que les fidèles gardiens des enfans des hommes les inſtruiſent dans les ſciences que l'on eſtime avec raiſon ſur la terre, ſciences dont nous ſommes les inventeurs, & que nous n'avons enſeignées qu'à un petit nombre de mortels chéris, qui par nos ſoins ont briſé les chaînes de l'ignorance, & diſſipé les épaiſſes ténèbres où l'univers étoit plongé : hommes vraiment reſpectables, dont la gloire brillera dans tous les âges, parce que tous les âges recueilleront les fruits des travaux & des inſtructions par leſquels ils ont poli la nature groſſière, & l'ont enrichie des plus belles découvertes des arts & des ſciences „.

Dès que le ſage Iracagem eut fini de parler, les génies inférieurs ſe levèrent, & conduiſirent leurs pupilles dans les appartemens particuliers, où ils les inſtruiſirent aiſément dans les arts & les ſciences utiles qu'on n'apprend ſur la terre qu'à force de travail pénible & aſſidu.

Après ces exercices, toute la compagnie revint dans le ſallon accoutumé, où Iracagem admira l'air content & modeſte de cette vertueuſe jeuneſſe dont le cœur & l'eſprit donnoient à chaque inſtant de nou-

velles preuves du progrès qu'ils faiſoient.

“ La ſcience, dit le ſage Iracagem, polit les mœurs; la vertu & la religion peuvent ſeuls élever l'eſprit vers les biens immortels. Négliger la première, c'eſt fermer les yeux à la lumière du jour. Mépriſer les autres, c'eſt vouloir ramper ſur la terre, lorſque le ciel eſt ouvert pour nous recevoir. L'homme ſage & prudent ſe ſert de la ſcience au profit de la vertu; il en fait deux compagnes inſéparables. Adiram, gracieux génie, vous nous voyez diſpoſés à recevoir vos charmantes leçons, à écouter les merveilles que vous avez à nous raconter „.

Adiram ſe leva, & commença ainſi un nouveau conte également inſtructif & agréable.



CONTE NEUVIEME.

SADAK ET KALASRADE.

LA mémoire de Sadak vit encore dans la plaine d'Erivan, où il tira l'arc du fort, & chaſſa les ennemis des fidèles ſur les montagnes glacées du nord.

Lorſqu'Amurath donna la paix à la terre, Sadak ſe retira avec ſa chère Kalaſrade dans le palais de ſes ancêtres, qui étoit bâti ſur les bords élevés du Boſphore, & commandoit une des plus belles vues du monde.

Sadak, fier & impétueux ſous la tente & dans les combats, étoit d'un commerce doux & affable dans ſon heureuſe retraite, embellie de toutes les grâces de la nature inculte, & des richeſſes de l'art ſecondé d'un goût délicat.

Le palais de Sadak s'élevoit au milieu d'une grande & vaſte terraſſe qui dominoit la mer, & avoit en perſpective les côtes de l'Europe. Un grand bois le couvroit par derrière, & de chaque côté des côteaux & des vallées délicieuſes diverſifioient agréablement cette ſcène champêtre.

Les jardins étoient irréguliers ; mais leur irrégularité contribuoit à les rendre plus charmans. Sadak trouvoit dans leurs boſquets des plaiſirs ſupérieurs à ceux dont jouiſſoient les ſuperbes habitans de la cour Ottomane.

Pour ajouter à ſon bonheur dans ce paradis terreſtre, ſa chère & aimable compagne l'avoit fait père d'une nombreuſe poſtérité.

Tandis que Sadak & Kalaſrade étoient aſſis à l'ombre des pins, leurs enfans jouoient ſous leurs yeux dans la plaine.

L'ame guerrière de Sadak ſe faiſoit dèjà connoître dans la vivacité de ſes fils & dans les aimables conteſtations qu'ils avoient enſemble ; & la douceur charmante de Kalaſrade étoit peinte ſur le front & dans les regards de ſes filles.

Ainſi cet heureux couple poſſédoit les plus grands tréſors de la terre, des enfans héritiers des vertus de leurs honnêtes parens.

Sadak, à qui les travaux pénibles de la guerre rendoient ſa retraite plus agréable, avoit réſolu d'y paſſer le reſte de ſes jours, & de s'y conſacrer entièrement à l'éducation de ſes enfans.

Kalaſrade avoit conſervé la beauté de ſa jeuneſſe, que l'âge ſembloit avoir reſpectée : tous ſes déſirs ſe rapportoient à Sadak : Sadak faiſoit ſon bonheur. Son cœur ſe réjouiſſoit en la préſence de Sadak ; &, lorſqu'il étoit abſent, elle ſoupiroit après ſon retour. L'amour de Sadak égaloit la tendreſſe de Kalaſrade. Il la trouvoit chaque jour plus belle & plus aimable. La ſeule Kalaſrade occupoit ſes penſées ; elle ſeule poſſédoit ſes affections.

Le temps qui affoiblit la paſſion la plus violente, donnoit une nouvelle force à leur amour ; & plus ils goûtoient la pureté de leur bonheur, moins ils en déſiroient d'autre.

Sadak ne donnoit point à ſes fils l'exemple d'une vie molle & oiſive. Ils le ſuivoient à la chaſſe, & il les èxerçoit lui-même aux armes. Chaque jour il les menoit dans les plaines de Rezeb ; & à peine le plus petit de ſes quatre fils pouvoit-il porter un arc, qu'à l'exemple de ſes frères, il apprenoit à lancer une flèche au but.

“ O mon père! dit Codan le plus âgé; lorſqu'ils s'exerçoient dans la plaine; ô mon père! quelle épaiſſe fumée ſort du bois, & quel tourbillon de flammes s'élève dans les airs„!

Sadak, qui lançoit alors un trait d'une main vigoureuſe, tourna ſubitement la tête du côté du bois, & vit la flamme qui s'élevoit au-deſſus des arbres.

“ Mes enfans, leur dit-il d'un air tranquille, ne craignez rien, continuez vos exercices, tandis que je vais aller voir ce que c'eſt. Je laiſſe quatre eſclaves avec vous. Le reſte me ſuivra vers le bois enflammé„.

Sadak ne vouloit pas épouvanter ſes enfans; mais il n'étoit que trop sûr du malheur qui venoit de lui arriver. Son palais étoit en feu, & il ſe hâta d'aller retirer ſa chère Kalaſrade & ſes filles du ſein des flammes.

Sadak précéda ſes eſclaves, & il arriva le premier au palais. Il étoit déſert; tous ſes eſclaves épouvantés avoient fui dans le bois. Il les fit revenir, & leur demanda avec empreſſement ſi Kalaſrade & ſes filles étoient ſauvées.

A leur conſternation, il ne douta pas qu'elles ne fuſſent encore dans le palais. Il s'élança au milieu des flammes qui s'oppoſoient

ſoient à ſon paſſage, & pénétra juſqu'aux appartemens les plus reculés, où étoit celui de Kalaſrade & de ſes chères filles.

" Kalaſrade, ma chère Kalaſrade, où es-tu, s'écria-t-il „?

Kalaſrade ne répondoit point.

Sadak éleva la voix, en criant avec plus de force : " Kalaſrade, ma chère Kalaſrade, où es-tu „?

Kalaſrade ne répondoit point.

Sadak, allarmé, chercha ſa bien-aimée de tous les côtés du Harem. Il vint à l'appartement de ſes trois filles, où il les trouva étendues par terre, avec leurs eſclaves, s'attendant à tout moment à être dévorées par les flammes.

" Levez-vous, mes enfans, dit Sadak. Prenez courage en la préſence de votre père qui vient vous ſauver. Mais où eſt votre mère, où eſt ma chère Kalaſrade „?

" Hélas! nous n'en ſavons rien; lui répondirent ſes filles d'une voix mourante; quelques eſclaves l'ont enlevée de ſon appartement, lorſqu'elle ſe hâtoit de venir à notre ſecours „.

" Béni ſoit le prophête! elle eſt en ſûreté, s'écria Sadak. Mais venez, mes enfans, hâtez-vous de ſortir du palais. Venez à moi, je

vous porterai dans mes bras au travers des flammes. Plongez-vous ſeulement dans le bain, afin que vos vêtemens mouillés réſiſtent au feu „.

En paſſant par le bain des femmes, elles ſe plongèrent elles-mêmes dans le baſſin, & les eſclaves en firent autant à l'exemple de leur maître.

Sadak, arrivé avec ſes trois filles à la partie antérieure du palais, qui étoit en feu, prit les deux aînées entre ſes bras, & les porta au travers des flammes, juſqu'à l'entrée du bois. Ses eſclaves le ſuivirent. Il regarde autour de lui ; & ne voyant pas la plus jeune de ſes filles : " Je ſauverai mon enfant, s'écria-t-il, ou je périrai avec elle „.

Il traverſa une troiſième fois les flammes. La plus jeune de ſes filles s'étoit évanouïe, lorſque ſon père l'avoit quittée. Il la trouva preſque ſans vie.

Une ſeule de ſes femmes étoit auprès d'elle, réſolue de mourir, plutôt que d'abandonner ſa jeune maîtreſſe à la violence des flammes.

Sadak prit ſon cher tréſor entre ſes bras, & commanda à l'eſclave de relever ſa robe & de le ſuivre généreuſement au travers des flammes.

Heureuſement le vent portoit le feu d'un

autre côté du palais : de ſorte que ce père généreux courut moins de riſque cette fois que la première.

Sadak, ayant ainſi ſauvé ſes trois filles, demanda à ſes eſclaves où l'on avoit conduit ſa chère Kalaſrade. Perſonne ne put répondre à ſes queſtions.

Ses eſclaves étoient raſſemblés autour de lui, & il lui fut aiſé de s'appercevoir qu'il en manquoit quatre, outre ceux qu'il avoit laiſſés dans la plaine auprès de ſes fils.

Le feu étoit ſi violent qu'il n'avoit guères d'eſpérance de ſauver une partie de ſes tréſors. Il laiſſa ſeulement dix eſclaves pour travailler à éteindre le feu s'il étoit poſſible, & à arracher à la fureur des flammes ce qu'ils pourroient. Il en envoya d'autres chercher leur maîtreſſe Kalaſrade & ſes quatre eſclaves, dans les différens boſquets du jardin, & dans les villages d'alentour. Il donna ordre à ſix autres de conduire ſes filles dans la plaine de Rezeb, où elles trouveroient leurs frères, & de ſe retirer dans un village voiſin. Il avoit auſſi ordonné à ceux qui étoient allés chercher Kalaſrade, de la mener au même lieu, s'ils avoient le bonheur de la trouver.

Après ces diſpoſitions, Sadak s'enfonça

dans l'épaiſſeur du bois, & dans les ſentiers les moins uſités, appelant ſa chère Kalaſrade, & les eſclaves qui étoient égarés.

Il erra ainſi inquiet juſqu'à l'entrée de la nuit. Il avoit fait pluſieurs milles dans le bois : voyant ſes recherches inutiles, il prit le parti de revenir à ſon palais, dans l'eſpérance que ſes eſclaves auroient peut-être été plus heureux que lui.

Il traverſa de nouveau le bois, à la clarté que les nuages y réfléchiſſoient : car l'air ſembloit embrâſé. Il parvint à la terraſſe intérieure, où il vit les débris fumans du ſuperbe édifice qui n'étoit plus.

Les flammes parurent ſe rallumer à ſa préſence. Ses eſclaves vinrent à lui en pleurant : ils n'avoient point de nouvelles de leur maîtreſſe. Sadak, qui le matin contemploit avec tant de ſatisfaction la campagne riante qu'embelliſſoit le palais de ſes ancêtres, n'y voyoit plus qu'une ſcène lugubre & pleine d'horreur, éclairée par la lueur des feux qui conſumoient ſes biens.

Cependant, aucune perte ne le touchoit autant que celle de ſa chère Kalaſrade. Il ne doutoit plus qu'on ne lui eût ravi la compagne de ſa vie, & que les mêmes eſclaves qui la lui enlevoient, n'euſſent mis le

feu à ſon palais, pour accomplir impunément leur coupable deſſein. Cette penſée le rempliſſoit de la plus profonde affliction. Il oublioit tous ſes autres malheurs pour ne ſonger qu'à celui d'avoir perdu celle qu'il adoroit, qu'il ſe figuroit être livrée à la diſcrétion de ſes raviſſeurs.

,, O Alla! diſoit Sadak en frémiſſant d'horreur, ô Alla! fortifie ma foi; apprends-moi à reconnoître, même au milieu de cette nuit affreuſe, que ta miséricorde eſt plus grande que les maux qui nous accablent, & que tu as toi-même tracé les ſentiers de la deſtruction où la misère atteint le juſte. Mes penſées ſe confondent, mon eſprit ſe trouble, je ſuis frappé d'effroi. Mais tes yeux percent les ténèbres de l'abîme, & tu guides les pas de tes ſerviteurs dans les vallées de la déſolation. Cependant tu es juſte, pardonne ma foibleſſe; verſe le baume de l'eſpérance ſur mon ame ulcérée par les coups terribles que tu lui portes «.

Alla écouta la prière fervente de ſon ſerviteur. Le cœur de Sadak fut fortifié par une ſainte eſpérance.

Ses eſclaves avoient retiré quelques effets du ſein des flammes. Quand Sadak les eut mis en lieu de ſûreté, il alla retrouver ſes

enfans au village où ils l'attendoient. Il tâcha de leur cacher la profonde douleur dont ſon cœur étoit atteint; au lieu de s'affliger avec eux, il s'efforça de les conſoler de la perte de leur tendre mère.

Les amis de Sadak vinrent le trouver au village où il étoit raſſemblé avec ſa famille. Les parens de Kalaſrade lui offrirent de prendre ſoin de ſes enfans, tandis qu'il chercheroit ſa femme bien-aimée, & qu'il pourſuivroit ſes indignes eſclaves.

Sadak accepta avec reconnoiſſance l'offre de Mepiki, le père de Kalaſrade; & ayant embraſſé tendrement ſes enfans, il prit le chemin de la mer. Il entra dans une felouque, pour ſe rendre à Conſtantinople.

Amurath venoit d'entrer au divan. Il étoit aſſis ſur ſon trône. Sadak vint ſe jeter à ſes pieds.

» Lève-toi, brave ſoldat, lui dit Amurath.

» Sadak, continua le ſultan, le bruit de votre bonheur s'eſt répandu par toute la terre. Ceux qui ne portent point envie à la couronne Ottomane, déſirent encore d'être auſſi heureux que Sadak l'eſt dans ſa retraite paiſible & agréable. Sadak a-t-il quelque choſe à déſirer? Pourquoi vient-il ſe proſterner en ſuppliant aux pieds d'un monarque?

» Un ſoldat met ſa joie dans les regards bienfaiſans de ſon prince, répondit Sadak. L'œil gracieux d'Amurath fut l'aſtre de mon bonheur, juſqu'au moment où un revers funeſte eſt venu troubler la joie délicieuſe dont je jouiſſois ſous ſon heureuſe influence.

» Que veut dire Sadak, reprit le Sultan? Quels déſaſtres ſont venus le chercher dans ſa paiſible retraite?

» J'exerçois mes quatre fils dans la plaine de Rezeb, dit Sadak; je leur apprenois l'art que leur prince chérit le plus, lorſque le feu a pris à l'héritage de mes pères; & avant que je puſſe ſecourir ma chère Kalaſrade, quatre eſclaves l'avoient déjà enlevée. Je l'ai fait chercher de tous côtés. Je l'ai cherchée par-tout. Je n'en ai point de nouvelles. Tel eſt, ô Amurath! le motif qui m'amène au pied de ton trône glorieux.

» Brave ſoldat, répondit le ſultan, je te rendrai ton bonheur, je l'augmenterai, ſi je puis. Haſnadar Baski te paiera au double la valeur de ce que tu as perdu. Je te donne vingt de mes eſclaves; & pour ce qui eſt de ta femme; donne carrière à tes déſirs; tu peux chercher par-tout où tu voudras une nouvelle Kalaſrade ».

Les paroles d'Amurath furent comme le

trait de la mort dans le cœur de Sadak. Il répondit en soupirant : » O prince ! ordonne plutôt que la justice poursuive les ravisseurs. Le plus grand don que tu puisses me faire, c'est de me rendre ma chère Kalasrade.

» Sadak, dit le sultan, ne doute pas que Kalasrade, qui a été si long-temps au pouvoir de tes esclaves, ne soit contente à présent de son nouvel état. Au lieu d'être l'esclave d'un seul, elle est à cette heure la maîtresse de quatre. Une femme seroit-elle capable de troubler le cœur d'un guerrier ? Le sort de la guerre les met dans nos bras ; & en changeant de maître, elles changent d'affection ».

Comme le chêne est brûlé par la foudre, ainsi le cœur de Sadak étoit tourmenté par les discours d'Amurath. Cependant il eut assez d'empire sur lui-même pour cacher le trouble de son ame. Il s'inclina jusqu'à terre devant le sultan, & se retira.

Il parcourut ce même jour le Bisisten & toutes les places publiques, en s'informant de Kalasrade & de quatre esclaves. Il vint ensuite au côté de la ville où se tiennent les *levents* ou porteurs d'eau. Point de réponse satisfaisante. Personne n'avoit vu Ka-

lafrade, ni les quatre efclaves: perfonne n'en avoit entendu parler.

Ce mauvais fuccès redoubloit fon chagrin; mais il ne l'empêcha point de pourfuivre fes recherches exactes. Il parcourut fucceffivement les côtes oppofées de l'*Europe* & de l'*Afie*. Deux mois entiers fe pafsèrent dans des courfes inutiles. Il ne put même obtenir aucun éclairciffement qui lui fît conjecturer où fes efclaves avoient conduit leur proie.

Cependant Kalafrade fouffroit le plus cruel traitement. Son fort étoit encore plus à plaindre que celui de Sadak.

Le matin qu'elle fut enlevée, elle étoit affife fur un fopha, entourée de fes efclaves. Elle entendit crier au feu de tous les côtés du palais; & dans un inftant elle vit la flamme qui s'élançoit dans l'air de trois endroits différens.

La confufion étoit générale. Kalafrade n'oublia pas fes enfans. Elle voloit à leur fecours, lorfqu'elle fut faifie par quatre efclaves qui l'entraînèrent par force hors du palais.

Ils s'enfuirent avec leur proie à une des extrémités de la terraffe, où une petite galère les attendoit, couverte par les arbres, dont l'ombre s'étendoit au loin fur l'eau.

Ils la remirent aux mains d'un vieux eunu-

que qui étoit dans la galère, & qui, lui ayant jeté un voile noir ſur la tête, la menaça de la jeter dans la mer, ſi elle oſoit crier ou réſiſter.

Les menaces de l'eunuque furent vaines. Kalaſrade ne voyoit point de plus grand malheur que celui de perdre Sadak. Elle remplit l'air de ſes cris lugubres.

L'eunuque, ſentant qu'il ne gagneroit rien par ſes inſtances, cria aux rameurs de faire force de rames, pour s'éloigner au plus vîte de la côte.

Kalaſrade, enfermée dans la galère, ignoroit où on la menoit. Le trajet ne fut pas long. On aborda bientôt: quatre eunuques noirs ſe préſentèrent à la deſcente de la galère; & ayant enveloppé la belle fugitive d'une vaſte couverture de ſoie, ils l'emportèrent, ſans ſe laiſſer attendrir par ſes cris.

Au bout de quelque temps, ils firent une pauſe, & laiſsèrent à l'infortunée Kalaſrade la liberté de reſpirer.

La belle affligée, jetant des regards inquiets autour d'elle, vit qu'elle étoit dans un jardin planté de cyprès.

Elle ſe jeta aux pieds de celui de ſes raviſſeurs qui lui ſembla le chef des autres: elle le conjura d'avoir pitié d'une mère malheureuſe, d'une épouſe infortunée que l'on

enlevoit impitoyablement à ſes chers enfans, & au plus tendre des époux.

Les eunuques ne répondirent point. Celui qui commandoit aux autres leur fit ſigne d'envelopper Kalaſrade dans la couverture de ſoie, & de la porter plus loin.

Ils firent bientôt une nouvelle pauſe, & la laiſsèrent en liberté.

La femme de Sadak leva ſon voile. Les eſclaves avoient diſparu. Elle étoit dans une chambre obſcure, dont les fenêtres étoient garnies de grilles de fer.

A un coin de la chambre, ſur une petite table, étoit un vaſe rempli de riz bouilli, & une cruche d'eau.

Kalaſrade courut à la porte, les eſclaves l'avoient fermée en ſe retirant.

Il lui étoit impoſſible de fuir. Elle ignoroit où elle étoit. Livrée à ſa douleur, verſant un torrent de larmes, elle ſe plaignoit en ces termes qu'interrompoient ſes ſoupirs.

» Hélas! pourquoi m'arrache-t-on des bras de celui que j'aime? Sadak, où étois-tu, ô toi la lumière de mes yeux! lorſque la main de l'oppreſſeur étoit ſur le ſein de ta Kalaſrade? Où étoit la force de ton bras, l'intrépidité de ton ame, lorſqu'ils enlevèrent ta Kalaſrade à ſes chers enfans? O

fidèle Sadak ! pourquoi ſuis-je privée de la lumière de tes yeux ? Pourquoi ſuis-je privée de tes tendres regards qui verſoient la joie dans mon cœur ? O Sadak ! n'avons-nous pas partagé enſemble la lumière & les ténèbres ? Dans le ſein de Sadak j'étois à l'abri de la tempête ; & je triomphois dans ſes bras.

» Ah Sadak ! Sadak ! Entends la voix de Kalaſrade, avant que le vil raviſſeur s'empare de ſon cher tréſor. Mon amour pour toi, ô Sadak, étoit pur comme l'eau qui tombe du ciel. Les penſées de Kalaſrade n'eurent jamais que toi pour objet. Le matin je me réjouiſſois aux premiers rayons du ſoleil, parce qu'ils me procuroient le doux plaiſir de contempler mon bien-aimé. Lorſque Sadak ſe levoit, mon cœur ſoupiroit. Lorſqu'il menoit ſes fils à la chaſſe, (chaſſe cruelle !) mes yeux l'accompagnoient dans le bois, & mes penſées le ſuivoient dans la plaine. Lorſqu'il revenoit, ſa préſence étoit pour mon ame comme les accords mélodieux d'une muſique céleſte. Lorſqu'il ſourioit, ſon ſourire gracieux me charmoit comme la douce lumière du matin. Lorſqu'il parloit, le tendre ſon de ſa voix pénétroit mon ame, comme la roſée du ciel

s'insinue dans le sein de la terre, pour la fertiliser. Ta démarche étoit gracieuse comme les ondes que forme dans l'air le palmier de la montagne, lorsque le vent agite ses branches. Oh! quel barbare t'a arraché d'entre mes bras! Ah! malheureuse Kalasrade, tu es à présent comme le voyageur au milieu des loups de la forêt; tu es comme un étranger qui erre au hasard dans une plaine couverte de neige».

Kalasrade passa plusieurs jours de suite dans les pleurs. Elle ne vit qu'une vieille esclave muette qui venoit assidûment chaque jour lui porter pour toute nourriture, un peu de riz bouilli & une cruche d'eau. Quelque peu qu'il y en eût, c'étoit toujours trop pour la belle femme de Sadak, qui ne se nourrissoit que de ses larmes & de sa douleur.

Jusques-là Kalasrade ne pouvoit conjecturer quelles étoient les vues de son ravisseur, & pourquoi il la tenoit si étroitement enfermée. Ne voyant personne venir la chagriner, elle commença à supporter un peu plus patiemment sa situation; mais le souvenir de Sadak & de ses chers enfans l'affectoit toujours d'une manière également vive & douloureuse.

Enfin elle vit paroître un des esclaves

noirs qui l'avoient enlevée. Il portoit une robe verte & un turban jaune. A son aspect, Kalasrade recula d'horreur au fond de la chambre. L'esclave la poursuivit avec un regard effroyable, & la prit par le bras.

La belle Kalasrade, se sentant saisie, remplit la chambre de ses cris. Ses larmes & ses gémissemens n'émurent point l'esclave furieux ; il lui dit d'un ton déterminé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit dessein d'en faire sa maîtresse.

A ces mots, Kalasrade redoubla ses cris. L'esclave la pressoit entre ses bras, lorsque tout-à-coup cinquante eunuques entrèrent dans l'appartement, se saisirent de l'esclave noir, & délivrèrent Kalasrade de ses embrassemens impurs.

La femme de Sadak fut étonnée de cette délivrance merveilleuse ; mais elle fut saisie d'un nouvel effroi, lorsqu'elle vit approcher le puissant Amurath.

» Que cet esclave, dit le monarque, perde la vie pour l'injure qu'il a osé faire à la beauté »

Kalasrade, entendant l'ordre du sultan, se jeta à ses pieds, & lui dit les larmes aux yeux :

» Seigneur, toi qu'Alla a envoyé sur la

terre pour être le protecteur de la vertu & le vengeur du crime, tu vois à tes pieds la compagne de ton serviteur Sadak. O puissant prince! lorsque Sadak apprenoit à ses fils à marcher sur les traces glorieuses de ses ancêtres, quatre de ses esclaves ont mis le feu à sa maison, sont entrés dans le Haram, m'ont enlevée & mise dans une galère, où me couvrant d'un voile obscur, ils m'ont conduite dans cette caverne affreuse, où jusqu'à ce jour j'ai été seule & livrée à ma douleur. Mais il y a quelques momens que cet esclave infâme, que je soupçonne être l'auteur barbare de mes malheurs, est entré d'un air furieux, pour me rendre victime de sa passion impure; heureusement les gardes de mon seigneur m'ont délivrée de sa méchanceté cruelle. Ce que je demande au puissant Amurath, c'est qu'il permette à son esclave de retourner vers Sadak. Daigne, ô prince glorieux! me donner quelques-uns de ces gardes, mes libérateurs, pour me conduire à la maison de Sadak, ton serviteur ».

Dès que Kalasrade eut fini de parler, Amurath fit signe aux eunuques de se retirer. Il prit la belle affligée par la main, & la pria de se lever.

» Belle Kalafrade, lui dit-il, je fuis charmé de votre récit ingénu. Cependant, ô reine de mon cœur! vous n'êtes pas dans la maifon d'un efclave, mais dans les jardins du férail d'Amurath ».

A ce début, Kalafrade changea de couleur. La pâleur de la mort ternit l'éclat de fes joues & de fes lèvres. Elle s'évanouit & tomba, comme une fleur dont un vent impétueux brife la tige.

Amurath la fit fecourir d'abord par quelques femmes du férail. Elle ne revint que difficilement; & dès qu'elle vit encore Amurath devant elle, elle s'évanouit derechef.

Cependant, au bout de quelques heures, elle reprit l'ufage de fes fens. Alors Amurath lui parla ainfi:

» Non, ma chère Kalafrade, il n'eft pas poffible au maître de la terre de déguifer fes penfées, ni de parler contre les fentimens de fon cœur. La diffimulation eft le partage des efclaves. Le foleil n'a point d'ombre, & le monarque de l'*Afie* ne connoît point de déguifement. Kalafrade, je ne vous laifferai pas longtemps en proie aux tourmens de l'incertitude, & aux fupplices de la crainte.

» Sachez donc, ô belle & aimable Kala-

frade ! que j'étois jaloux de mon efclave Sadak, qui fe vantoit de goûter un bonheur fupérieur à celui de fon maître ; & que je conçus le deffein d'abattre & d'humilier fa préfomption.

» Les janiffaires étoient prêts à exécuter mes ordres. Sa vie n'eût coûté qu'une parole. Mais je jugeai que la mort ne puniroit point affez fa folie ; & je le réfervai à une autre efpèce de torture.

» Je donnai ordre au chef de mes eunuques de corrompre quelques-uns des efclaves de Sadak, de les engager à mettre le feu aux quatre coins de fa demeure, de fe faifir de Kalafrade, & de la conduire à mon férail ; non pas que j'euffe alors aucun deffein particulier fur vous. Non ; la femme de Sadak me fembloit indigne de fervir aux plaifirs d'Amurath. Mais fachant que vous vous glorifiez auffi dans la poffeffion de Sadak, qui faifoit le bonheur de votre vie, j'avois réfolu de vous faire partager fon châtiment ; & pour cet effet je vous fis mettre dans cette fombre demeure, & nourrir groffièrement pendant quelques jours. J'ai fu votre premier défefpoir, j'ai fu que, vous voyant tranquille fans être importunée, vous commenciez à vous réfigner à votre

ſort. Alors j'ai ordonné à un de vos eſclaves d'aller vous trouver, & de vous forcer à condeſcendre à ſes vœux. Mais telle eſt ma jalouſe fureur, que ma vengeance n'eut pas été complette, ſi je n'euſſe été témoin de votre honte. J'ai ſuivi l'eſclave, à deſſein de me tenir caché, & d'obſerver ce qui ſe paſſeroit entre vous & lui. Je ſuis venu au moment qu'il entroit. Mais, ô aimable Kalaſrade! quel a été mon attendriſſement, lorſque j'ai vu les charmes que j'allois ſacrifier à ma vengeance!

» Dès que j'ai vu ces grâces à qui tout doit céder, j'ai juré la mort de l'eſclave qui avoit oſé concevoir la penſée de les profaner. J'ai fait ſigne à mes eunuques de ſe ſaiſir de cet infâme; & déjà ſon ſang coule en expiation de ſon inſolence.

» Mais ce n'eſt pas-là tout ce qu'Amurath veut faire pour la maîtreſſe de ſon cœur. Kalaſrade aura lieu de ſe féliciter que le ſultan de l'*Aſie* ait penſé à châtier la préſomption de Sadak. Les courts inſtans de votre chagrin, ô Kalaſrade! feront pour vous la ſource du plus grand bien que votre ſexe puiſſe déſirer. Vous avez gagné le cœur d'Amurath. Ses paroles ne ſont point vaines.

J'en atteste Mahomet. *Kalafrade* sera la sultane bien-aimée d'Amurath.

La tendre *Kalafrade* fut frappée de ces mots comme de la foudre. Elle tomba évanouïe entre les bras du chef des eunuques qui étoit derrière elle.

« Doubor, dit Amurath, je vois que Kalafrade ne peut résister à l'excès de la joie dont elle est transportée. Tandis qu'elle est dans l'extase d'un bonheur trop grand pour une mortelle, faites-la porter dans les plus riches appartemens du sérail, où celles que nous honorons de nos faveurs jouissent de la présence de leur seigneur. Qu'on lui rende les hommages dûs à la sultane du monarque de l'Asie ».

Tandis que Doubor & les autres eunuques s'empressoient à exécuter les ordres du sultan, Amurath entra au bain, & se fit habiller magnifiquement.

Il envoya demander ensuite au chef des eunuques si Kalafrade étoit revenue de l'extase où il l'avoit laissée.

Le chef des eunuques vint trouver Amurath, la tristesse peinte dans les yeux.

« Quoi! dit Amurath en voyant l'air affligé de son esclave, la belle Kalafrade n'est-elle pas encore revenue du premier trans-

port de sa joie qui la presque suffoquée »?

» Seigneur de ma vie, répondit Doubor, nous avons usé de tous les remèdes imaginables pour faire revenir notre belle maîtresse : elle est encore étendue sans mouvement sur le sopha où nous l'avons mise ».

« Si cela est ainsi, reprit Amurath, j'irai dans l'appartement voisin, d'où je pourrai contempler, sans être vu, la joie qui naîtra dans son cœur, lorsque ses yeux verront la magnificence qui l'environne ».

Amurath passa dans l'appartement voisin de celui où étoit Kalasrade, d'où il put la contempler à loisir. Elle ouvrit bientôt les yeux, elle vit avec un mouvement d'indignation les richesses prodiguées autour d'elle.

Les muets étoient debout des deux côtés de la femme de Sadak, les plus belles esclaves étoient à terre sur de riches tapis, & formoient deux cercles autour du sopha : plus loin les eunuques étoient sous les armes, n'osant lever les yeux. A cette vue, Kalasrade s'écria dans son désespoir : » Sadak, ô Sadak ! viens me délivrer de cette pompe horrible » !

Dans son emportement, elle brisa les magnifiques bracelets de diamans qu'on avoit attachés à ses bras pendant son évanouis-

ſement, les guirlandes du rubis qui flottoient ſur ſes vêtemens, les riches colliers de perles & d'émeraudes qui pendoient ſur ſa gorge. Puis ſe regardant avec un peu plus de ſatisfaction, elle dit : » Si j'ai encore quelques attraits qui puiſſent tenter les méchans, & les porter à outrager l'honneur de Sadak, je les ſacrifierai à notre foi mutuelle ».

En même-temps elle porta ſes mains délicates ſur les lys & les roſes de ſes joues, & avant que les eunuques puſſent l'en empêcher, elle ſe mit le viſage en ſang.

Amurath ne put ſe contenir davantage; il entra dans l'appartement, & vit la femme de Sadak toute couvert de ſon ſang.

« Eſclaves, dit-il aux eunuques, votre vie me répondra de votre négligence. Vous m'avez privé de tout mon bonheur. Voyez ma chère Kalaſrade, comme elle eſt défigurée! Amurath ne jouira point de ſes embraſſemens!...

» Mais, ajouta-t-il avec plus de fureur, ſi leur négligence mérite la mort, quelles tortures doivent être réſervées à celle qui oſe penſer à l'amour d'un eſclave, lorſque le grand & puiſſant Amurath a daigné l'introduire dans le ſérail de ſes plaiſirs ».

» Oui, grand prince, je mérite la mort;

dit Kalaſrade en ſe jetant aux pieds d'Amurath ; je mérite la mort : qui me la donnera ? Hélas ! Qui peut m'abſoudre de la foi que j'ai donnée ? ou... »

« Eſclave, reprit Amurath en s'éloignant d'elle, ne ſouille point mes vêtemens de ton ſang impur, ni mes oreilles par les cris de ta rébellion. Je te laiſſe ici trois jours, juſqu'à ce que les traces de ton déſeſpoir aient diſparu. Diſpoſe-toi à recevoir alors mes careſſes, ou à voir la tête de Sadak noircir au ſoleil devant les fenêtres du ſérail ».

Amurath laiſſa Kalaſrade baignée dans ſon ſang & dans ſes pleurs. Mais il donna ordre au chef des eunuques de reſter auprès d'elle, d'avoir ſoin qu'on lavât & pansât ſes bleſſures ; de manière que ſa beauté n'en ſouffrît point.

Le belle inconſolable rejeta tout ſecours. Abîmée dans ſa douleur profonde, elle refuſa conſtamment de goûter des mets délicieux qu'on ſervit devant elle. Doubor ſe jeta à ſes pieds, & la pria de conſidérer les ſuites que pouvoit avoir ſa réſiſtance.

Kalaſrade dédaigna de répondre à ſes repréſentations. Son eſprit étoit trop frappé du malheur préſent, pour en imaginer de plus terrible que celui d'être la victime de la paſſion d'Amurath.

Le jour ſuivant, Kalaſrade s'affligeoit, aſſiſe ſur le même ſopha. Elle penſoit à ſon cher Sadak. Elle vit, par haſard, un petit oiſeau perché ſur la fenêtre de ſon appartement qui donnoit ſur les jardins du ſérail, & qui étoit ouverte. De la fenêtre, l'oiſeau vola ſur le doigt de Kalaſrade; & là, déployant ſon petit goſier, il ſembloit vouloir charmer par ſa douce mélodie le chagrin dont elle étoit atteinte.

Quand l'oiſeau eut fini ſon ramage innocent, Kalaſrade, ſurpriſe de ſon extrême familiarité, le careſſa, en lui diſant: « Aimable chantre de l'air, le ciel t'a donné les aîles de la liberté. Tu voles ſans contrainte où tu veux. Tu bâtis ton nid loin de la malice des hommes; & tes petits repoſent dans un lieu où Amurath ne t'empêche point de voler ».

Les plaintes de Kalaſrade furent interrompues par une petite voix à laquelle elle prêta attention, ne s'imaginant pas d'abord qu'elle pût venir de l'oiſeau. Elle entendit diſtinctement ces mots:

« Aimable maîtreſſe des penſées de Sadak, ne t'étonne point d'entendre parler un oiſeau. Les cauſes les plus foibles peuvent produire les plus grands effets dans

la main du fort. Ainſi Alla ſe ſervit de l'organe d'une colombe, pour donner ſes inſtructions céleſtes au prophète de la Mecque.

Kalaſrade envie mon ſort, parce qu'elle me regarde comme un enfant de la liberté, Son imagination ſe figure que je vole ſans ceſſe ſur les aîles du plaiſir. Elle voit mon vol rapide dans les plaines de l'air; elle entend mes chants dans les bocages, mais elle n'eſt pas temoin de mes travaux dans ces mêmes boſquets, & des craintes continuelles où je ſuis des dangers auxquels m'expoſe mon extrême foibleſſe. Si la plume légère qui m'élève au-deſſus de la terre, me rend ſupérieur aux hommes à cet égard, cependant ils ont trouvé l'art de me rendre ce ſecours inutile, lorſqu'ils ont réſolu de me perdre : je meurs dans les piéges qu'ils me tendent. Mais il me ſuffit de ſavoir que je ſuis la créature d'Alla, dont la ſageſſe a donné des bornes aux facultés des êtres vivans.

» A préſent, ô Kalaſrade! il vous ſemble que j'ai paſſé ces bornes; c'eſt en vertu d'un ordre ſupérieur, & pour obéir à la puiſſante Adiram, qui préſide au ſort de la famille vertueuſe de Sadak. C'eſt elle qui vous parle par ma voix, & qui ſe ſert de cet artifice innocent pour venir conſoler Kalaſrade, malgré

malgré le jaloux Amurath. Voici ce qu'elle dit à la femme de Sadak :

» Belle affligée, esclave d'un vil oppresseur, ne craignez point les maux qui sont des épreuves de la vertu, & non les fruits corrompus du vice. Le méchant ne triomphera pas toujours. Le bâton sur lequel il s'appuie se brisera. Les nuages qui couvrent les campagnes retombent en pluie bienfaisante pour les fertiliser ; & lorsque l'orage est passé, le calme qui succède en a plus de douceur. Il est glorieux pour les enfans de la foi de souffrir avec patience les revers, & de résister avec courage aux tentations les plus délicates ».--

L'oiseau alloit continuer de répéter les leçons d'Adiram, lorsque le chef des eunuques entra. Le chantre aîlé prit la fuite, & s'envola par les fênetres du jardins du sérail.

Doubor s'approcha du sopha de Kalasrade, & se jeta à ses pieds.

« Aimable Kalasrade, dit l'eunuque tremblant, c'est à l'intercession d'Elar, le père glorieux du seigneur de tes pensées, que Doubor doit la vie. Lorsque le grand Elar, père de Sadak, combattoit sous les étendards de Mahomet, vers les frontières de l'Esclavonie, & que les habitans de Sagrab fuyoient devant lui, la veuve de mon père

& ſes filles étoient au nombre des fugitifs. Ma pauvre mère, qui me donnoit alors le ſein, m'avoit chargé ſur ſes épaules, & elle tenoit par la main mes deux ſœurs qui avoient peine à la ſuivre. Ainſi chargée & embarraſſée, elle n'étoit pas en état de marcher auſſi vîte que ſes frères; & ceux-ci, ſongeant uniquement à ſe ſauver eux-mêmes, refusèrent de porter ſon bagage, ayant aſſez du leur à porter.

» Ma mère Idan ſentit qu'il lui ſeroit inutile de vouloir prendre la fuite avec ſes enfans incapables de la ſuivre; & réſolue cependant de ne les point abandonner à la fureur des ennemis, elle s'aſſit ſur le bord du chemin & tandis que je pendois à ſon ſein, elle embraſſoit tendrement ſes deux filles.

» Tandis qu'elle recevoit leurs innocentes careſſes, elle apperçut de loin l'avant-garde de l'armée de Mahomet. Deux janiſſaires virent la miſérable veuve, & vinrent à elle. L'âge avoit fait diſparoître les graces de ſes joues. Mais ſes deux filles fixèrent leur attention. Liberak, l'aînée, étoit belle, & les pleurs qui couloient de ſes yeux reſſembloient à des perles ſur l'éclat vermeil de ſon teint: elle étoit comme une roſe couverte des larmes de

l'aurore. Hirab, la cadette, auſſi déſolée que ſa ſœur, étoit auſſi belle.

» Celle-ci eſt pour moi, dit un des janiſſaires, en ſe ſaiſiſſant de la charmante Liberak. Et moi, je prends l'autre, ajouta ſon camarade en voulant ſe ſaiſir de l'aimable Hirab „.

» Idan, ma pauvre mère, tenoit fortement ſes deux filles par la main, invoquant intérieurement les Dieux des chretiens, & les appelant à ſon aide. Les janiſſaires s'efforçoient de ravir leur proie, & ils trouvèrent plus de réſiſtance qu'ils n'en attendoient. Le premier voyant qu'il ne pouvoit obtenir autrement Liberak, tire ſon cimeterre, & coupe la main de la malheureuſe Idan, qui tenoit ſa fille.

» L'autre raviſſeur, voyant le ſuccès barbare de ſon camarade, ſe mettoit en devoir d'obtenir Hirab par la même voie; lorſqu'Elar, qui commandoit cette avant-garde, arriva avec le reſte de ſa troupe. Voyant le deſſein cruel du janiſſaire, il le frappa de ſon cimeterre, & l'étendit mort ſur le chemin.

» Le premier s'enfuit, craignant le même ſort. Elar eut compaſſion d'Idan & de ſes enfans. Il lui donna une garde, & envoya cher-

cher un habile médecin pour panſer ſa bleſſure.

» Ce fut en vain : Idan ne profita point de la généroſité d'Elar. Affoiblie par la grande quantité de ſang qu'elle perdit, elle expira entre les bras de ſes deux filles, avant qu'on pût la ſecourir.

» Liberak & Hirab, collées ſur le viſage de leur mère Idan, ne ceſſoient de pleurer. Les eſclaves qu'Elar avoit mis auprès d'elles pour les ſervir, ne purent parvenir à leur faire prendre la moindre nourriture. Elles paſsèrent ainſi les trois jours que dura la déroute des Eſclavons pourſuivis par les Turcs. Il ne fût pas poſſible de les arracher de deſſus le corps mort de leur bonne & tendre mère. J'étois nourri par un eſclave d'Elar.

» Mes deux ſœurs Liberak & Hirab, épuiſées de fatigue, & ſuccombant à l'excès de leur affliction, ſuivirent bientôt Idan dans les ſombres régions de la mort. Je reſtai ſeul aux mains de l'eſclave d'Elar. Lorſque l'armée victorieuſe revint de la pourſuite des ennemis, elle me préſenta à ſon maître, & lui raconta la mort malheureuſe de ma mère & de mes ſœurs.

» Elar, voyant quelque vivacité dans mes yeux, me voulut du bien : il ordonna

à l'eſclave, ma nourrice, de me préſenter à Mahomet, ce qu'elle fit; & Mahomet me fit élever pour le ſervice de ſon ſérail. La première choſe que j'appris, ce fut l'hiſtoire que je viens de vous répèter, & qui me fut racontée par l'eſclave, ma nourice.

» Après cela, ô Kalaſrade, vous ne devez pas être ſurpriſe de mon affection pour Sadak, le fils de mon premier maître Elar, dont la généreuſe protection m'avança auprès de Mahomet, & fut ainſi la première cauſe de l'honneur & du poſte avantageux dont je jouis par la faveur du puiſſant Amurath. Mais hélas! dois-je eſpérer d'être cru ſincère & réellement attaché à la perſonne de Sadak, moi qui, par l'ordre d'Amurath, ai corrompu ſes eſclaves, & les ai aidés à amener ſa femme bien-aimée dans ce ſérail?

» En vérité, belle & fidèle Kalaſrade, mon ignorance doit me ſervir d'excuſe. Elevé dans ces lieux, jamais je n'y connus d'autre loi que la volonté de mon maître, & j'ai cru juſqu'ici qu'il n'y avoit point de femme qui ne dût s'eſtimer heureuſe de poſſéder la tendreſſe du puiſſant Amurath.

» Mais le déſeſpoir de la femme de Sadak, ſa conſtance, & le généreux mépris qu'elle

témoigne pour une grandeur qui doit être le prix de l'infidélité, me font sentir jusqu'à quel point j'ai offensé le brave & illustre Sadak, & dans quel abîme de malheurs j'ai plongé la vertueuse Kalasrade. Hélas! à quoi eût abouti ma résistance aux ordres d'Amurath? La mort eût été le châtiment de ma désobéissance, & un cœur plus barbare que le mien eût secondé les cruels desseins d'Amurath sur vous. Il ne s'agit plus ici de m'excuser. Je veux servir la femme de Sadak, le fils de mon glorieux protecteur. C'est la seule excuse qu'elle puisse agréer ».

« Doubor, répondit l'aimable Kalasrade, j'ai tout lieu de soupçonner la vérité de votre histoire. Mais si vous avez réellement envie de me servir, comme vous me le témoignez, ouvrez-moi les portes du sérail, & conduisez-moi à l'instant au palais de Sadak, le seigneur de mes pensées ».

« Quoi! répliqua Doubor, Kalasrade ignore-t-elle combien de gardes veillent jour & nuit autour & dans l'intérieur du sérail? Qui pourroit sortir de ces lieux sans être apperçu? O maîtresse chérie du cœur de Sadak! ne savez-vous donc pas qu'un nombre infini de muets & d'eunuques rôdent sans-cesse dans ces lieux, & que mille ja-

niſſaires entourent ces murailles, tant du côté de l'eau que du côté oppoſé? Non, belle captive, il ne faut pas ſonger à ſortir d'ici ſans le conſentement de celui qui vous y retient ».

« Ame ſervile, dit Kalaſrade, eſt-ce donc-là toute la conſolation que tu viens m'offrir? Barbare, les témoignages de ton dévouement aboutiſſent à confirmer mon malheur. Non, ſans-doute, tu n'es pas un Turc; mais un lâche apoſtat, qui te plais à tourmenter une malheureuſe que tu ne peux ſecourir. O Sadak! Sadak! étoit-ce pour cela que ton généreux père Elar épargna le ſang d'un chrétien? Etoit-ce pour qu'il fût le plus cruel inſtrument de la méchanceté d'Amurath contre toi? De tels contes ſont faits pour étouffer la pitié dans un cœur guerrier, & pour juſtifier la barbarie de ceux qui n'épargnent ni ſexe ni âge »!

Doubor, le chef des eunuques, répondit en ces termes:

« Doit-on blâmer le fier courſier de ne pouvoir voler dans la carrière ſans le ſecours de la terre qui le porte? Doit-on ſavoir mauvais gré à l'olivier de ne ſe pas couvrir des grappes délicieuſes d'où coulent les flots de vin? Quoique Doubor ne puiſſe

pas tirer Kalaſrade de ces lieux, cependant il peut trouver le moyen d'empêcher Amurath d'exécuter ſes deſſeins barbares».

« Ah! s'il étoit vrai, reprit vivement Kalaſrade,.... Fidèle & généreux Doubor, mes ſoupçons étoient injuſtes. Pardonnez quelque choſe à l'accablement où je ſuis. Le crime habite ces lieux; & la noirceur de l'ame du maître a bien dû me faire craindre que ſes eſclaves ne fuſſent auſſi méchans que lui. J'accepte votre bonne volonté, & vous me voyez diſpoſée à me laiſſer conduire par vos ſages conſeils ».

« Le plus grand foible d'Amurath, continua le chef des eunuques, c'eſt l'orgueil: ſon amour eſt l'eſclave de la fierté de ſon ame »....

« Oh! cela étant, dit Kalaſrade, en interrompant Doubor, je ferai l'imaginable pour mériter ſon mépris. Je veux paroître vile aux yeux de ſon orgueil. J'irriterai ſon ame hautaine; il me mépriſera & me chaſſera de ſon ſérail, comme une créature indigne de ſon attention».

« Hélas! reprit Doubor, vous ne connoiſſez pas toute la méchanceté d'Amurath. Belle Kalaſrade, une telle conduite le porteroit à inventer de nouveaux genres de

ſupplices pour Sadak, dont il ſait que le cœur de Kalaſrade eſt éperduement épris. Non, ma charmante maîtreſſe, il faut uſer d'un autre artifice, ſi vous voulez éviter les maux que vous craignez. Tant qu'Amurath ſera perſuadé que vous aimez Sadak, rien n'appaiſera ſa fureur. Peut-être il s'amuſera quelques inſtans à contempler le tendre objet qu'il adore. Mais bientôt ſa jalouſie réveillera dans ſon cœur la cruauté aſſoupie, & l'infortuné Sadak ſera la victime de ſa rage. Non, Kalaſrade, quand même vous paroîtriez vouloir céder à ſes déſirs, quand il jouiroit de vos faveurs, rien ne déſarmera ſa colère, s'il ſoupçonne que vous aimiez encore Sadak. Telle eſt ſon ambition féroce, il veut dominer juſques ſur les penſées les plus ſecrettes de ceux qui ſont ſoumis à ſa puiſſance ».

« O Doubor ! dit Kalaſrade, où tendent ces diſcours ? Ciel ! qu'allez-vous me conſeiller » ?

« Ne craignez rien, belle Kalaſrade, dit le chef des eunuques. Je veux vous délivrer, même des vaines terreurs de votre imagination. Dans le vaſte Océan, il y a une grande isle environnée de rochers inacceſſibles, & bordée d'écueils perfides, d'au-

tant plus à craindre qu'ils ſont plus cachés. Au centre de l'isle, ſur le ſommet d'une montagne, coule une petite ſource dont les eaux ont la vertu de faire oublier à ceux qui en boivent, tout ce qui s'eſt paſſé auparavant dans tout le cours de leur vie. Mais l'accès de cette ſource eſt ſi difficile, que perſonne n'a encore pu, juſqu'à ce jour, porter une goutte de ſes eaux ſur ſes lèvres, quoique pluſieurs mille héros aient tenté l'entrepriſe.

» Voici à préſent le conſeil que je vous donne. Quand Amurath viendra vers vous, aimable Kalaſrade, recevez-le avec douceur, avec ſoumiſſion; lorſqu'il vous preſſera de céder à la violence de ſon amour, promettez-lui de vous rendre à ſes déſirs, à condition qu'il vous procurera des eaux de la ſource d'oubli; afin que, perdant le ſouvenir de votre ancienne inclination pour Sadak, vous en ſoyez plus digne du conquérant de la terre ».

« Ah, Doubor! Doubor! répondit Kalaſrade, comment prendrai-je ſur moi de manquer au reſpect dû à Sadak, même par feinte? Je crains juſqu'à l'ombre du crime. O Sadak! ô le bien-aimé de mon ame! pourrai-je me dire la maîtreſſe de ton tyran

& du mien ? Mon cœur pourra-t-il oublier un inſtant notre union délicieuſe ? Pourra-t-il paroître l'abjurer ».

« Compagne vertueuſe de Sadak, continua l'eunuque, ne vous faites pas une peine d'un ſtratagême néceſſaire. Voyez quel ſera votre ſort & celui du maître de vos penſées, ſi vous refuſez de ſuivre ce conſeil. Ne vaut-il pas mieux paroître oublier Sadak, que de lui faire le plus grand affront qu'il puiſſe recevoir, en ſubiſſant, même malgré vous, la loi d'un amour impur » ?

« O Doubor ! dit Kalaſrade, il n'y a point de mal comparable à celui que mon cœur appréhende le plus ; & tout m'eſt permis pour éviter les careſſes infâmes d'Amurath. Sadak me pardonnera tout ce que je ferai par ce motif «.

» Belle Kalaſrade, ajouta Doubor, en prenant congé d'elle ; je n'aurois point oſé reſter ſi longtemps proſterné à vos pieds, ſi Amurath ne m'avoit ordonné d'eſſayer tous les moyens de vous fléchir, & de ne revenir que lorſque je vous aurois diſpoſée à le traiter favorablement. Je vais le préparer à ſe laiſſer tromper aux feintes promeſſes de ſa ſultane ».

“ Sa sultane, ô Doubor ! épargnez-moi ce nom odieux, dit *Kalasrade ;* il n'en est point que je déteste davantage „.

Le chef des eunuques s'inclina jusqu'à terre, & se retira.

“Le discours de Doubor, dit *Kalasrade* en elle-même, quand il fut sorti, peut bien n'être qu'un conte inventé pour charmer la douleur d'une ame affligée. Mais comme il ne sauroit me faire changer de résolution, j'agirai comme si j'y ajoutois foi. Si ses paroles sont vraies, son conseil peut m'être utile ; le pis-aller, c'est qu'elles différeront pour quelque-temps le malheur que j'ai trop lieu d'appréhender „.

Les sages instructions de l'oiseau d'Adiram, & les flatteuses espérances que Doubor venoit de donner à *Kalasrade*, avoient mis son esprit si à l'aise, qu'elle commença à permettre que ses femmes l'approchassent. Elle prit quelque nourriture : elle souffrit qu'on ornât sa beauté des riches parures qu'elle avoit brisées & déchirées deux jours auparavant.

Le soir du troisième jour, les esclaves du sérail vinrent lui annoncer la visite d'Amurath. Le sultan entra, & la femme de Sadak se prosterna en sa présence.

“ *Kalasrade*, dit *Amurath*, dites-moi, avant de vous lever, si vous mettez de la différence entre l’amour d’un esclave, & la faveur d’un monarque ; si vous volerez amoureusement entre ces bras prêts à vous recevoir, ou s’il faudra vous forcer d’être heureuse „?

“ Lumière des fidèles, maître de la terre, répondit humblement Kalasrade, toujours prosternée, votre esclave ne sauroit reconnoître assez la préférence que vous daignez montrer pour un objet qui se sent indigne de vos regards. Mais, ô mon seigneur ! ne parlez point du rang & des honneurs où vous voulez m’élever. Ménagez ma foiblesse. Craignez que mon imagination, éblouie par des pensées si sublimes, n’en soit confondue, & que l’excès d’un transport auquel mon cœur ne pourra résister, ne plonge Kalasrade dans les horreurs d’une nuit éternelle „.

“ O changement aussi merveilleux qu’inattendu ! s’écria le sultan au comble de sa joie, & se baissant pour relever Kalasrade : quelles douces paroles ai-je laissées tomber à terre ! paroles plus précieuses pour moi que mon empire. Faites-moi entendre encore ces doux sons, ô belle Kalasrade !

Que mes oreilles les entendent mille & mille fois ; & demandez au puissant Amurath la récompense que vous voudrez pour la douce violence que je vous ai faite „.

“ Hélas, hélas ! continua *Kalasrade* ; qu'ai-je osé dire en présence du sultan, mon seigneur ! Le puissant Amurath élèvera-t-il la fille d'un paysan jusqu'au faîte de la suprême grandeur ? La femme ridée de Sadak, la mère d'une famille nombreuse, la derniere des pauvres habitans des côtes du Bosphore, deviendra-t-elle la favorite d'Amurath, & la sultane de l'empire *Ottoman* ? Non, *Kalasrade* n'a pas la présomption de s'en flatter : elle sent trop sa bassesse. Insensée *Kalasrade*, Amurath rit de ta folie, & ne semble vouloir t'élever si haut, que pour rendre ta chûte plus terrible.

Comme la tortue élevée au plus haut des airs entre les griffes de l'aigle retombe avec plus de violence sur la pointe des rochers, lorsque l'oiseau superbe lâche subitement sa proie : ainsi *Kalasrade* sera honorée & comblée de gloire, jusqu'à ce qu'il plaise à ceux qui triomphent de sa bassesse, de la rendre à sa première misère, qui lui sera pour lors un tourment „.

" J'en jure par le ſang ſacré du prophète qui coule dans mes veines, dit Amurath; je remplirai ma parole; Kalaſrade ſera la ſultane de mon cœur.

Mais, reprit Kalaſrade, le puiſſant Amurath ne ſera-t-il point offenſé, ſi ſon eſclave oſe lui faire une demande? Permettra-t-il à Kalaſrade de le ſupplier d'une grace qui regarde ſon bonheur,,?

Kalaſrade, dit Amurath, avec émotion, prenez garde à ce que vous m'allez demander: car ſi l'indigne Sadak occupe encore vos penſées, & qu'il ſoit l'objet de la grâce que vous deſirez, le feu de ma colère tombera ſur vous & ſur lui,,.

" Le nom de celui qui a excité la haine d'Amurath eſt bien loin de ma langue, répondit Kalaſrade. Banniſſez de tels ſoupçons, ô Prince gracieux! --- Mais hélas! je n'ai pas lieu d'eſpérer que ma demande me ſera accordée; &, cependant, ſi elle ne l'eſt pas, je ne puis être heureuſe, ni mériter l'amour du Sultan,,.

" Non, glorieux & puiſſant Amurath; n'eſpérez point de goûter un bonheur parfait avec celle dont la joie ſera ſans ceſſe empoiſonnée par le ſouvenir importun de ce qu'elle a été autrefois. Comment pour-

rai je rendre à mon prince le juſte retour de tendreſſe que mérite ſa noble ardeur, lorſque mon pauvre eſprit ſera accablé par la triste penſée de mon premier état „.

“ Vous la perdrez bientôt, cette penſée qui vous chagrine, reprit Amurath. Mille plaiſirs vous environneront de toutes parts, ô Kalaſrade! le ſoleil & la lune ſeront tour-à-tour témoins de votre bonheur. La danſe, le chant, la muſique, le bal, le ſpectacle, des fêtes publiques & des plaiſirs ſecrets ſe ſuccéderont tour-à-tour, & leur continuité non interrompue ne vous laiſſera pas le temps de ſonger à ce que vous fûtes autrefois. Votre cœur ne formera point de déſir qui ne ſoit auſſi-tôt ſatisfait; & votre eſprit fertile ſera embarraſſé à imaginer qu'il manque quelque choſe à votre félicité „.

“ Prince de ma vie, répondit Kalaſrade, je ne doute point de votre pouvoir, ni de la ſincérité de vos diſpoſitions à mon égard. Vous me mènerez de fête en fête, de plaiſir en plaiſir; mais vous ne pourrez jamais empêcher que le ſouvenir cruel de ma baſſeſſe paſſée & de mon indignité ne répande ſon amertume ſur tous les plaiſirs que vous me promettez, & dont je ſerai incapable de goûter la douceur „.

“ Pour vous prouver ma ſincérité, & vous faire voir combien je deſire de ſatisfaire tous les deſirs de Kalaſrade, dit Amurath, vous me voyez diſpoſé à écouter votre demande, & à vous l'accorder. Mais, je vous le répète, prenez garde qu'elle n'ait Sadak pour objet „.

“ Gracieux Amurath, dit Kalaſrade, pardonnez la préſomption de votre eſclave, & je parlerai „.

“ Montrez-moi les déſirs de votre cœur, répliqua le ſultan ; & s'ils ſont compatibles avec notre amour, je les remplirai, même au prix de mon empire ; ce ne ſeroit pas payer trop cher la tranquillité de ma chère Kalaſrade „.

“ Seigneur, dit Kalaſrade, j'ai entendu parler d'une fontaine, dont les eaux ont la vertu de faire oublier à ceux qui en boivent, toute leur vie paſſée. Que le puiſſant & glorieux ſultan de l'Aſie, à qui rien n'eſt impoſſible, me jure par le Prophète, que je goûterai des eaux de cette ſource avant qu'il daigne me recevoir dans ſes bras. Lorſque les eaux d'Oubli auront effacé de mon eſprit le ſouvenir de ma vie paſſée, alors je ſerai entièrement l'eſclave d'Amurath, de corps & d'affection „.

“ Dites plutôt la maîtresse de mon cœur, répliqua vivement Amurath. O mon aimable & chère Kalasrade ! je vois que vous m'aimez, que vous voulez être entièrement à moi. Je jure donc par Mahomet, que je mériterai le bonheur où j'aspire, par mon empressement à remplir vos désirs. Je ne vous parlerai plus de mon amour, avant de vous avoir fait goûter des eaux de la fontaine d'oubli, pourvu que dans deux jours vous me trouviez quelqu'un qui me dise où elle coule „.

Kalasrade se jeta aux pieds d'Amurath, & dit : “ Seigneur, vous venez de combler votre esclave de joie. Vous ne l'avez pas seulement retirée de l'obscurité, vous avez renouvelé la source de sa vie. Ayant perdu le souvenir du passé, je pourrai désormais chercher à plaire au gracieux sultan de l'Asie, sans être inquiétée par les pensées rampantes de mon premier état „.

“ Levez-vous, belle Kalasrade, dit Amurath, transporté de joie & d'amour ; mais, ajouta-t-il, en la regardant avec tendresse, qu'ai-je fait ? J'ai différé mon bonheur de quelques jours.--- Je l'ai juré par Mahomet ; & je vais me hâter d'accomplir les désirs de Kalasrade ».

Suite du Conte de Sadak & de Kalasrade.

LA belle Kalaſrade, enchantée de la réponſe d'Amurath, s'applaudiſſoit en ſecret de la réuſſite du ſtratagême que Doubor lui avoit ſuggéré.

Le ſultan fit appeler le ſage Balobor, qui connoiſſoit toutes les productions naturelles de la terre. " Balobor, lui dit-il, vous à qui la nature a fait confidence de ſes plus intimes ſecrets, pourriez-vous me dire en quel endroit de la terre coule une ſource dont les eaux ont la vertu particulière de faire oublier à ceux qui en boivent, tout ce qui s'eſt paſſé auparavant dans le cours de leur vie ?

Si le puiſſant Amurath, répondit le ſage Balobor, veut bien me permettre d'aller conſulter mes livres, demain, avant le lever du ſoleil, je dirai au glorieux ſultan de l'Aſie, où coule cette ſource, ſuppoſé que la terre en produiſe une de cette nature ,,.

Dès que Balobor eut quitté Amurath, le prince impatient, envoya chercher le chef

des eunuques, lui fit part de l'entretien ſecret qu'il avoit eu avec Kalaſrade, & lui demanda s'il connoiſſoit la fontaine d'Oubli & où elle couloit.

Doubor reconnut, à cette queſtion, que Kalaſrade avoit ſuivi ſon conſeil, & qu'il avoit réuſſi. Mais le prudent eunuque ſe donna bien de garde d'avouer qu'il ſavoit où étoit la fontaine d'oubli. Il déguiſa les penſées de ſon cœur, & dit :

“ Fils du prophète, ton eſclave n'a point été inſtruit dans la ſcience de la nature. Mais ſi mon ſeigneur veut bien me le permettre, je conſulterai le ſage Balobor, & je ne doute pas qu'il ne puiſſe ſatisfaire à la demande du glorieux ſultan de l'Aſie „.

“ Cela ſuffit, dit Amurath, ſoyez tranquille, fidèle Doubor ; Balobor m'a promis de me dire, demain avant le lever du ſoleil, où eſt la fontaine d'oubli „.

Tandis que le ſultan conſultoit les ſages, Kalaſrade remercioit Alla de l'avoir préſervée, au moins pour un temps, du malheur qu'elle craignoit plus que la mort.

Le lendemain, le ſage Balobor ſe préſenta au palais, & demanda à être admis en la préſence d'Amurath.

“ Magnifique ſultan, lui dit-il, la ſource

d'oubli coule dans une isle déserte, dans la partie la plus méridionale de la mer Pacifique. Là, une race de génies garde cette source sacrée. L'isle est elle-même bordée de précipices, & de rochers inaccessibles. Tout à l'entour, des bancs de sable cachés, & des gouffres rapides brisent ou engloutissent les vaisseaux qui osent en approcher. La nature n'a rien épargné pour rendre cette isle inabordable ; & un naufrage inévitable y attend tous les téméraires assez hardis pour en tenter l'aventure. La fontaine est au centre de l'isle. Les écueils qui la défendent ne se peuvent dépeindre. Personne ne les a vus impunément. Mille héros, encouragés par la vertu merveilleuse de ces eaux, & par la gloire qu'une entreprise si difficile devoit leur procurer, s'ils réussissoient, ont voulu en approcher, & ils ont tous péri „.

Amurath pâlit au discours du sage Balobor. Le dépit qui le transportoit étoit peint sur son front & dans ses yeux. Il dissimula; &, sans répondre au philosophe, il se retira dans l'appartement le plus secret de son palais.

Il ne douta pas que Kalasrade ne fût parfaitement instruite de l'impossibilité où il étoit de lui procurer des eaux de la fontaine d'ou-

bli. Il se voyoit indignement joué par cette femme. Il résolut de se venger. D'abord il imagina de remettre le soin de sa vengeance aux femmes de son sérail, qu'il avoit négligées depuis qu'il étoit amoureux de Kalasrade, & qui étoient sûrement indignées qu'elle méprisât ce qu'elles regardoient comme le plus haut degré de gloire où elles pussent parvenir. Une autre pensée lui vint ensuite dans l'esprit; & il s'arrêta un moment à repaître son cœur inhumain du plaisir féroce de faire souffrir les victimes innocentes de sa méchanceté.

« Sadak, disoit en lui-même le sultan, le prudent Sadak cherche Kalasrade; je le ferai venir devant moi, & la fausseté de Kalasrade retombera sur la tête de Sadak. En tourmentant celui-ci, je punirai l'autre de la manière la plus sensible ».

Amurath donna ordre aux janissaires d'aller chercher Sadak, & de le lui amener, non par force comme un prisonnier, mais de plein gré comme un ancien favori que le sultan vouloit consulter sur quelqu'affaire importante.

Les janissaires trouvèrent l'infortuné Sadak au milieu de ses enfans, dans le même village où ils s'étoient retirés après l'embrâse-

ment de ſon palais. Ils lui montrèrent le ſceau d'Amurath, & lui dirent de les ſuivre.

« Hélas, s'écria le reſpectable vieillard, Amurath veut-il donc encore ajouter à mon malheur ? Il inſultera de nouveau à l'infortune de ſon eſclave. Pourquoi m'arracher de cette humble retraite, où mes pauvres enfans eſſuient les larmes de ma douleur ? Qu'ai-je à faire à la cour des rois, à moins que la trompette guerrière ne ſe faſſe entendre ? J'obéirai. La ſoumiſſion eſt le tribut le plus agréable qu'un eſclave puiſſe offrir à ſon maître ».

Sadak ſuivit les janiſſaires ; & lorſqu'ils l'eurent conduit devant Amurath, ils ſe retirèrent, le laiſſant ſeul avec le ſultan.

Brave ſoldat, lui dit le prince, le ſilence de la retraite a-t-il énervé votre ame ? ou bien êtes-vous encore ce guerrier intrépide, dont le bras puiſſant écraſa mes ennemis ? Votre oreille peut-elle encore ſupporter le ſon aigu de la trompette ? Le bruit des tymbales peut-il encore embrâſer votre ame d'une ardeur guerrière ? ou n'êtes-vous plus ſenſible qu'aux tendres ſoupirs que pouſſe l'amour ſur le ſein de la molleſſe ? Parlez, brave compagnon de mes anciens travaux ; Sadak peut-il encore ſuivre Amurath dans

la plaine, paſſer un torrent à la nage, ſe couvrir d'une armure peſante, gravir des rocs eſcarpés, dormir ſur un lit de neige, & ſe montrer intrépide au fort de la mêlée „?

“ Je ſuis mort au plaiſir, répondit noblement Sadak. Si la voix du ſultan mon maître m'appelle dans la plaine, il me verra affronter tous les haſards de la guerre avec l'ardeur & l'intrépidité de ma première jeuneſſe. Oui, Amurath, au moindre ſigne de ta volonté, j'irai arborer l'étendard de notre foi ſur les frontières glacées de la Ruſſie, ou ſur les ſables brûlans de l'Afrique „.

Brave & généreux Sadak, reprit le perfide Amurath, en l'embraſſant avec une fauſſe tendreſſe, je ne ſaurois douter de votre fidélité, quoique mes courtiſans, rongés d'envie, aient employé toutes ſortes de cabales pour vous rendre ſuſpect à mes yeux „.

“ Un ſoldat eſt au-deſſus de la calomnie des courtiſans, répondit Sadak. Lorſque l'occaſion ſe préſente de montrer ce qu'il eſt, il fait taire les délateurs ; & ſa fidélité n'en eſt que plus éclatante „.

“ L'occaſion ſe préſente pour Sadak, de donner des marques de ſon courage & de ſon

ſon habileté, continua l'artificieux ſultan; il s'agit d'une entrepriſe périlleuſe, digne de Sadak, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe y réuſſir „.

“ O Prince ! répondit courageuſement Sadak, je ſuis prêt à recevoir vos ordres; mais il eſt inutile de perdre le temps en paroles; je brûle d'impatience de montrer par mes actions que le ſultan de l'*Aſie* n'a point de ſoldat plus fidèle, ni plus intrépide „.

“ Sadak, dit Amurath, il faut que vous confondiez en face les hommes méchans qui ont oſé vous calomnier. Demain vous vous rendrez au divan. Vos délateurs s'y trouveront. Ce ſera une occaſion glorieuſe de convaincre ces petites ames combien la valeur d'un ſoldat eſt au-deſſus des conſeils glacés des courtiſans. Je demanderai, en preſence de toute ma cour, un homme qui oſe entreprendre la conquête de l'iſle fortunée, où coule la fontaine d'oubli, que défendent les forces unies de la nature & d'une race immortelle de *génies*. Les vils courtiſans qui vous calomnient garderont le ſilence, épouvantés des difficultés de l'entrepriſe; alors Sadak paroîtra au milieu d'eux, & ſon offre généreuſe confondra leur lâcheté „.

Sadak s'inclina reſpectueuſement devant Amurath, en diſant :

“ Le monarque des croyans ne doit pas craindre que Sadak ſe montre indigne de la faveur de ſon maître „.

Amurath, content d'avoir ainſi prévenu l'eſprit de Sadak pour le faire tomber dans le piége qu'il lui tendoit, n'alla point voir Kalafrade ce jour-là. Il ſe retira dans ſon appartement, attendant avec impatience le lendemain.

Il dormit peu. Le jour qui ſe lève également ſur le front des méchans, & ſur l'air ingénu de l'innocence, parut trop-tard au gré d'Amurath. Il ſe leva ; &, dès que l'heure de l'audience publique fut venue, il s'aſſit ſur ſon trône au milieu des grands de ſa cour. Il jeta les yeux autour de lui, apperçut Sadak à l'extrémité du Divan, & commença ainſi ſon diſcours captieux.

“ Braves & illuſtres guerriers, dont la ſageſſe dans les conſeils & le courage dans les combats, ont affermi mon trône & illuſtré mon règne, dites-moi : où Amurath trouvera-t-il un cœur généreux, un homme à l'épreuve de tous les dangers, qui aille lui chercher des eaux de la fontaine d'oubli ? Cette ſource coule au centre d'une iſle éloi-

grée & déſerte, bordée de précipices affreux, de rochers eſcarpés, de gouffres rapides. Des *génies* en gardent l'entrée, & la nature a tout mis en œuvre pour la rendre inabordable.

“ Une telle conquête, ô magnanimes guerriers ! remplira la terre d'étonnement, en montrant aux yeux de toutes les nations la ſupériorité de votre ſultan, & la bravoure de ſes ſujets. Quel eſt celui d'entre vous qui oſera ſe flatter d'ajouter un pareil luſtre à ma gloire & à la ſienne ? Mais que perſonne ne préſume de ſes forces. Tenter l'entrepriſe & n'y pas réuſſir, ce ſeroit flétrir les lauriers que nous avons moiſſonnés dans les plaines de la guerre. Conſultez votre cœur avant de me répondre. Voici les conditions auxquelles je permettrai d'entreprendre cette conquête au héros qui ſe ſentira aſſez de courage pour y réuſſir „.

“ Il jurera de ne point revenir qu'il n'apporte des eaux de la fontaine ; & il s'engagera ſur ſa vie de partir pour cette glorieuſe expédition avant la fin de cette lune „.

Amurath ceſſa de parler. Un ſilence profond régnoit dans l'aſſemblée. Tous les yeux étoient tournés ſur Sadak.

Le généreux Sadak, voyant que perſonne

ne s'offroit pour une ſi pénible entrepriſe, s'avança vers le trône du ſultan; &, s'inclinant profondément devant Amurath, il dit :

“ Illuſtre deſcendant de Mahomet, voici la main de ton eſclave qui eſt prête à exécuter tes ordres. J'affronterai tous les dangers pour remplir les vœux de ton cœur. Je jure, en préſence de cette auguſte aſſemblée, de ne point revenir que je n'apporte à mon magnifique ſeigneur des eaux de la fontaine d'Oubli; &, avant trois jours, Sadak tournera la face vers l'iſle où coule cette ſource merveilleuſe ,,.

» Sadak, dit le ſultan en élevant la voix, Amurath vous fait gré de vos offres généreuſes. Vous êtes plus brave vous ſeul, que tous les grands de mon empire. J'accepte vos ſervices, & je jure à la face du ciel que quand Sadak reviendra de ſa glorieuſe expédition, je le ferai, ou lui, ou quelqu'un des ſiens, le ſecond en puiſſance & en autorité ſur mes vaſtes Etats ».

Sadak, qui ne ſoupçonnoit pas la baſſeſſe du ſultan, ſe jeta à ſes pieds, pénétré des ſentimens du plus profond reſpect & de la plus vive reconnoiſſance. Il baiſa trois fois le dernier degré du trône de ſon ſeigneur.

Quand il se fut retiré vers le bas de l'assemblée, le chef des eunuques s'approcha de lui, & lui dit à l'oreille : » Infortuné Sadak, attendez un moment, & je mettrai dans vos mains des paroles de consolation ».

Sadak, étonné de ce discours dont il ne comprenoit pas le sens, attendit l'eunuque à la porte du Divan, fort inquiet de ce qu'il avoit à lui dire.

Avant que le sultan sortît accompagné de ses courtisans, le chef des eunuques donna mystérieusement à Sadak un billet. Celui-ci fut ému : il sortit de la ville ; & seul au pied d'un rocher, il ouvrit la lettre, & y lut ces mots.

Doubor, *qui doit la vie à l'intercession de ton père* Elar, *s'intéresse vivement pour le fils de son bienfaiteur. Hélas ! généreux* Sadak, Kalasrade *est dans le sérail du sultan ; &* Amurath--- *est ce que je n'ose écrire ! Celui-là seul qui a entrepris d'aller puiser des eaux à la fontaine d'Oubli, est capable de pénétrer dans le sérail d'* Amurath. Doubor *n'a pourtant aucun ordre à lui donner. Mais si* Sadak, *assez heureux pour tromper la vigilance des Janissaires, peut escalader la muraille qui est à l'orient du jardin,* Doubor *l'attendra cette nuit, & l'introduira dans*

l'appartement de la malheureuse Kalasrade. *Puisse* Alla *conduire les pas de* Sadak, *& empêcher que la vie qui fut sauvée par la bonté du père ne soit sacrifiée par l'imprudence du fils!*

» O Mahomet! O prophète des justes! s'écria Sadak, après avoir lu ce billet; est-il possible qu'Amurath traite ainsi celui à qui il doit l'empire & la vie? Est-ce donc là le prix de ce que j'ai fait pour lui? Je l'ai couvert du bouclier de la force au jour de la bataille. J'ai traversé le torrent à la nage, je l'ai porté tout hors d'haleine jusqu'au rocher de l'autre côté du fleuve, lorsqu'il fuyoit devant ses ennemis sur les côtes de la mer d'Azoph. J'ai appaisé ses Janissaires révoltés, lorsque, choqué de son avarice, ils demandoient le pillage de Lépanto. Je l'ai sauvé de la fureur d'Irac, le fils du rebelle Porob, qui cabaloit dans le sérail pour le déposer. Il m'a bassement dépouillé de tous mes biens, & sur-tout du précieux trésor de mon cœur, ma chère Kalasrade! Par ses honteux artifices, il m'a fait jurer d'aller chercher une mort certaine sous un ciel inconnu, pour jouir plus en sûreté du fruit de sa méchanceté. Mais Sadak méditera-t-il des projets de vengeance contre son seigneur & son maître? Fera-t-

il une cauſe publique d'une injure particulière ? Ira-t-il publier la honte du ſultan de l'*Aſie*, au riſque d'expoſer la majeſté Ottomane & la foi des Muſulmans à un opprobre éternel, peut-être à une ruine générale ? Et cependant, ô ame de ma vie ! belle & fidelle Kalaſrade, Sadak ſera-t-il inſenſible aux maux que tu ſouffres, ne fera-t-il rien pour t'en délivrer ? Kalaſrade tendra-t-elle inutilement les mains de la vertu ſuppliante ? Les larmes de la douleur & de la conſtance couleront-elles en vain de ſes yeux purs & chaſtes ? Sadak ſera-t-il ſourd à la voix de ſa bien-aimée ! O prophète ? Saint prophète ? Quel parti prendre ? Sadak s'élèvera-t-il contre ſon ſultan, pour qui il a tant de fois expoſé ſa vie ? Non. Sadak renoncera-t-il à la foi que le ſang des croyans a plantée & arroſée dans les plaines fertiles de l'*Europe* & de l'*Aſie* ? Non. Sadak ſouffrira-t-il donc patiemment l'injuſtice d'Amurath ? Ah ! c'eſt le plus affreux des tourmens ; ce ſeroit ſouffrir mille morts enſemble. Quoi ! je me révolterai contre celui qui fut mon ami, & qui eſt encore mon roi ? --- Mais, je ne dois plus balancer. Le ferment que j'ai fait dans le Divan met fin à toutes mes délibérations. Je l'ai promis ; & ma pa-

role eſt inviolable. Cependant, avant de m'exiler volontairement de ces lieux qui m'ont vu naître, je verrai Kalaſrade, ou je périrai de la main des eſclaves qui la gardent. Elle eſt à moi, malgré le bras puiſſant qui l'opprime. Amurath ratifia lui-même le vœu ſolemnel qui nous unit. Il ne peut blâmer l'amour qui m'entraîne dans ſes bras ».

Ces réflexions fixèrent Sadak dans la réſolution de s'introduire dans le ſérail du ſultan s'il étoit poſſible. Il revint à la ville pour y prendre ce dont il croyoit avoir beſoin pour l'exécution de ſon projet.

Il alla au Bezeſteïn, où il acheta un crampon de fer à cinq branches, avec un anneau au centre, une corde de ſoie longue de cinquante pieds, une petite truelle de fer & un poignard.

Ainſi armé il deſcendit le ſoir vers le côté de l'eau entre *Pera* & *Conſtantinople*. Se jetant précipitamment dans une petite barque, il entra d'abord dans le golphe Kératius, & paſſa rapidement à *Riſcula* qui eſt ſur un rocher près de la côte d'*Aſie*, en face de la muraille orientale du ſérail.

Sadak attendit la nuit en cet endroit. Il ſe flattoit de tromper la vigilance des Janiſſaires, & que les ombres qui couvriroient

alors le palais, feconderoient fon entreprife. Quand il jugea l'heure favorable, il côtoya le férail, & s'avança avec fa barque jufqu'à fix-cent pas de la côte.

La garde qui faifoit alors la ronde, s'arrêta au bruit des rames de Sadak. On dépêcha une galère pour aller voir ce que c'étoit.

Les Janiffaires dirigèrent les rameurs vers l'endroit où ils croyoient avoir entendu quelque bruit. En moins de trois minutes, Sadak apperçut une des galères royales qui s'avançoit vers lui.

Charmé de voir fi bien réuffir fon ftratagême, il fe gliffa doucement dans l'eau par le côté oppofé de fa barque. Il nagea fous l'eau, évitant la galère, & ne paroiffant que pour refpirer, jufqu'à ce qu'il atteignit la côte. Il prit terre entre *Sera-Burni* & la porte *Topcapu*, par où les efclaves du férail avoient enlevé fa chère Kalafrade.

Il n'y avoit point de temps à perdre. Sadak, ne doutant pas que les Janiffaires ne revinffent à la côte, dès qu'ils verroient qu'il n'y avoit perfonne dans la barque abandonnée au courant de l'eau, fe hâta d'efcalader la muraille. [illegible]eta fon crampon de

fer, qui s'y attacha auſſi-tôt, & au moyen de la corde, il fut bientôt ſur la muraille; elle lui ſervit enſuite à deſcendre dans les jardins du ſérail. Il détacha le crampon & la corde; & faiſant un trou dans la terre avec ſa truelle, il les y cacha. Il s'avança vers le palais par un petit boſquet aſſez couvert.

Sadak eut à peine le temps de ſe remettre un peu. Il ne tarda pas à entendre la galère qui abordoit au côté oppoſé de la muraille. Il étoit même aſſez près pour diſtinguer ce que diſoient les Janiſſaires.

Il comprit, par leurs diſcours, qu'ils avoient été fort allarmés de rencontrer une barque flottante au gré des flots, ſans y trouver perſonne; qu'ils avançoient à grands pas vers la porte *Topcapu*, pour porter l'alarme à la garde intérieure du ſérail.

Une nouvelle frayeur le ſaiſit: il entendit les pas précipités d'un homme qui le ſuivoit à la trace: il s'arrêta un moment pour prêter l'oreille. L'inconnu étoit juſtement entré dans le même boſquet où Sadak ſe croyoit caché.

Qoique Sadak fût plus troublé alors de l'approche d'un ſeul homme, qu'il ne l'avoit été autrefois à la vue d'une armée

entière, il eut aſſez de préſence d'eſprit pour tirer ſon poignard, & de courage pour ſe détourner & marcher droit à l'étranger qu'il prenoit pour un garde du ſérail. Il alloit le frapper, lorſque Doubor s'écria : » O Sadak ! épargne ton ami ».

Sadak, troublé par le bruit des Janiſſaires, & par la crainte qu'il en avoit, ne s'étoit pas reſſouvenu d'abord que le fidèle eunuque lui avoit donné rendez-vous à cet endroit. Confus de ſa mépriſe, il jeta le poignard à terre & dit :

» Mon ami, pardonnez au trouble dont je ne ſuis pas encore bien remis. Ciel ! qu'allois-je faire ! J'allois ſacrifier le ſeul homme qui m'aime ! J'ai levé le poignard du ſoupçon ſur le ſeul cœur ſenſible aux malheurs de l'infortuné Sadak !

» Brave & généreux Sadak, répondit le chef des Eunuques, vos ſoupçons ne m'étonnent point, & j'aurois tort de m'en offenſer ! L'homme vertueux ne fuit point la lumière ; & le noble guerrier n'eſt point fait aux démarches cachées d'un voleur nocturne. Mais hâtons-nous d'aller au ſérail. Entrez auparavant dans ce cabinet de verdure ; prenez cet habit de muet que j'y ai

caché pour vous. Je l'allois chercher lorſque vous m'avez ſaiſi par le bras ».

Sadak remercia le chef des eunuques, prit l'habit de muet, laiſſa les ſiens à la place dans le même cabinet, & ſuivit Doubor, ſon fidèle conducteur.

Doubor marcha vers le ſérail, faiſant ſigne aux eunuques qui étoient en ſentinelle aux différentes portes, de ſe retirer. En entrant il dit au muet de le ſuivre dans l'appartement de Kalaſrade.

Sadak étoit au comble de la joie. Il alloit voir ſa chère & tendre Kalaſrade. Mille mouvemens s'élevoient dans ſon cœur vertueux & infortuné. Cependant il ſut ſe commander à lui-même; & un air tranquille cachoit l'agitation de ſon ame.

Après avoir traverſé pluſieurs galeries, ils arrivèrent à l'appartement de la belle Kalaſrade. Doubor alloit l'ouvrir, lorſqu'il apperçut à la porte les pantoufles du ſultan. Doubor frémit à cette vue.

» O Mahomet! dit-il à voix baſſe, Amurath s'eſt levé dans le ſilence de la nuit; & il eſt dans l'appartement de Kalaſrade »!

Les paroles de Doubor furent un poiſon mortel ſur le cœur de Sadak. Son ſang ſe

glaça, & à peine put-il ſurvivre à ce coup inattendu.

» O Doubor! Doubor! s'écria d'une voix entrecoupée le malheureux fils d'Elar. O Doubor! ſoutiens-moi. Je vais tomber mort à tes pieds. --- Ah tyran! --- ô mon ami! Que vas-tu devenir! Malheureux Sadak! --- O Mahomet! O Alla! Ai-je mérité ce dernier ſupplice? Si je l'ai mérité, que ton tonnerre m'écraſe pour épargner le fidèle Doubor. Si je ne l'ai pas mérité fortifie mon cœur; tire-nous de ce danger où tu as permis que nous nous ſoyons engagés par un excès de vertu! O que ne ſuis-je un ver de terre écraſé ſous les pas d'un géant; un crapaud qui ſe nourrit d'immondices; un chameau qui voyage dans le déſert; un âne ſauvage des montagnes? Au moins, je ſerois ſeul malheureux, & je n'aurois pas entraîné Doubor dans mon infortune ».

Tandis que Sadak répandoit ſes plaintes amères dans le ſein de ſon ami, Doubor couvroit ſa tête de ſes vêtemens, de peur que le ſon de ſa voix ne pénétrât juſques dans l'appartement au travers de la muraille, & ne donnât de juſtes ſoupçons à Amurath. Mais, quoiqu'il fît, il ne put empêcher Sadak d'exhaler les ſoupirs de ſa douleur.

Il étoit comme le ſanglier de la forêt, percé des traits de mille chaſſeurs.

Au milieu de ſon affliction, la porte s'ouvrit. Amurath parut. Sadak tomba la face contre terre.

» Doubor, dit le ſultan, où étois-tu ? où ſont les gardes ? Quel eſt ce muet qui repoſoit tout-à-l'heure ſur ton ſein ? Que fais-tu à cette porte dans l'ombre épaiſſe de la nuit » ?

» O glorieux monarque ! répondit Doubor, lorſque mon maître s'eſt retiré pour repoſer, je ſuis venu faire ma ronde accoutumée, examinant toutes les gardes pour voir par mes yeux ſi tout étoit dans l'ordre & chacun à ſon poſte. A mon retour, m'appercevant que mon ſeigneur étoit levé, j'ai appelé ce muet, n'oſant pas troubler la démarche ſecrette de mon maître par le bruit de ſon garde, & je t'ai ſuivi à l'appartement de ta belle Kalaſrade. J'attendois ici, dans la penſée que mon ſeigneur pouvoit avoir des ordres à donner à ſon eſclave ; ce muet eſt tombé malade ; &, par compaſſion, je le laiſſois s'appuyer contre ma poitrine. J'ai appris par la bonté que mon ſeigneur daigne avoir pour ſon eſclave,

à imiter, selon ma foiblesse, les sublimes vertus du favori d'Alla.

» Doubor, dit Amurath, je recommande cet esclave à vos soins ; & puisqu'il est malade, je lui donne Kalasrade pour garde. Faites-le entrer d'abord dans son appartement. La belle précieuse dédaigne constamment mon amour ; les caresses du fils d'Othman dégoûtent l'esclave de Sadak. Il faut la servir selon son goût. Faites mettre ce muet sur le sopha de Kalasrade ; qu'elle s'imagine que c'est son amant, qu'elle le reçoive dans ses bras ; qu'elle l'appelle son bien-aimé, son maître, jusqu'à ce que le jour lui apprenne comment je punis ses dédains ».

Le cœur de Doubor se réjouissoit intérieurement de ces paroles d'Amurath, mais il n'en laissa rien éclater au-dehors. Sans paroître trop empressé à exécuter ses ordres, il lui répondit :

» Que l'illustre descendant d'Othman, la gloire de l'*Asie*, me permette de le suivre auparavant jusqu'à son royal appartement.

» Doubor, reprit vivement Amurath, faites ce que je dis. Esclave, obéissez à l'instant. Faites entrer ce malheureux chez Kalasrade, & qu'elle le reçoive dans ses bras ».

Le chef des eunuques s'inclina profon-

dément, & mettant ſes deux mains ſur ſa poitrine, il dit :

» La volonté d'Amurath eſt la loi de ſon eſclave ».

Dès que le ſultan ſe fut retiré, Doubor parla ainſi à ſon ami Sadak.

» Fils d'Elar, l'ami de mon cœur, le bien-aimé de Kalaſrade, qui partage avec elle mon eſtime, tu vois la protection d'Alla. Lève-toi : hâte-toi d'éxécuter les ordres d'Amurath ».

» Oui, fidèle & généreux Doubor, répondit Sadak, tu es un baume ſalutaire ſur l'ame ulcérée de ton ami, tu es un rayon céleſte dans l'eſprit de celui qui eſt affligé ; je me lèverai & je bénirai la ſource éternelle du bonheur des juſtes, qui vient d'opérer un ſi merveilleux changement en ma faveur. A préſent, ô Doubor ! je ſuis plus qu'Amurath. Je vais jouir des délices du paradis, dont Alla a défendu la poſſeſſion au monarque de l'*Aſie*. Tandis que le ſultan, rongé de chagrin & ſouillé d'injuſtice, va chercher un repos qui le fuit, je vais goûter le plaiſir le plus pur. --- Mais pourquoi tarder plus longtemps à voir Kalaſrade ? La vie eſt courte, ſes plaiſirs ſont paſſagers » !

Doubor lui répliqua ;

» Fortuné Sadak, souffrez que je prévienne Kalasrade ; elle n'est point préparée à vous voir. Votre présence inattendue produiroit sur elle un effet violent auquel elle ne pourroit peut-être pas résister dans l'état de foiblesse où elle est après avoir tant souffert. Craignez de lui donner la mort, au lieu de la voir partager votre bonheur ».

Sadak se rendit à ces raisons. Doubor entra seul chez Kalasrade, pour lui annoncer la visite de son cher Sadak.

Le chef des eunuques revint l'instant d'après, & dit à Sadak que sa chère & fidelle Kalasrade l'attendoit.

Dès qu'elle le reconnut déguisé sous l'habit d'un muet, elle vola à sa rencontre. Ses yeux exprimoient les transports de son cœur. La joie, la crainte, la surprise l'amour agitoient son ame. Elle le pressoit entre ses bras & contre son sein.

“ O Sadak ! s'écria-t-elle, en l'arrosant des larmes de sa joie, l'ame de mon ame, le roi de mes pensées, la vie de mon cœur, le protecteur de ma vertu. Ah ! combien j'ai soupiré après cet heureux moment ! Oh ! combien Kalasrade a souffert de ton absence ! Sadak, mon cher Sadak, j'étois comme la tourterelle du désert qui pleure

ſa compagne. J'étois comme la colombe qui ne ceſſe de gémir. A préſent je ſuis comme la biche qui bondit dans la plaine fleurie, ou comme l'oiſeau qui ſuce la roſée du matin ſur la fleur des orangers & des grenadiers „.

„ O tendre & conſtante Kalaſrade ! répondit Sadak, combien je vous ai cherchée ! J'ai parcouru les plaines & les forêts, appelant ma chère Kalaſrade ; & ne vous trouvant point, j'étois comme le plus lâche des eſclaves au jour de la bataille, comme un ſoldat que l'ennemi a déſarmé, comme un lion pris dans les filets des chaſſeurs, comme un léopard au milieu des eaux. A préſent je ſuis comme un héros qui écraſe ſon ennemi ; comme un conquérant dans un jour de triomphe ; ou comme un tigre qui dévore ſa proie, comme l'aigle altier qui ſe cache dans les nues. Oh ! combien j'ai de choſes à dire à Kalaſrade ! Elle eſt l'eſclave d'Amurath ! Peut-être ſouffre-t-elle avec peine que je cueille des baiſers réſervés au ſultan. Peut-être Kalaſrade n'eſt plus la femme de Sadak, mais la ſultane de l'empire Ottoman „.

„ Injuſte & cruel Sadak, répliqua la belle Kalaſrade, en verſant un torrent de

larmes ; ton cœur peut-il former des ſoupçons contre le mien ? O Sadak ! puis-je te manquer de foi, moi qui n'ai jamais formé de déſir qui n'eût Sadak pour objet » ?

« Eh ! comment, dit Sadak, avec le même air ſoupçonneux, comment la foibleſſe d'une femme auroit-elle pu réſiſter au pouvoir impérieux du fils d'Othman ; d'un tyran qui a pu arracher par force ce qu'il auroit eſſayé en vain d'obtenir par des voies plus douces » ?

« Maître aimable de mes penſées, répondit Kalaſrade, on eſt bien fort quand le pouvoir d'Alla nous ſeconde. Le prophête a exaucé mes vœux. L'oiſeau d'Adiram a verſé le baume de la conſolation ſur mon ame affligée. Le généreux & compâtiſſant Doubor m'a aidée de ſes conſeils. Elar, ton père, lui ſauva la vie ; & par reconnoiſſance, il a ſauvé l'honneur de la femme de ſon fils des piéges & des penſées infâmes d'Amurath ».

Tandis que Kalaſrade prononçoit ces derniers mots, Doubor paroiſſoit confus ; mais trop pleine de reconnoiſſance pour ſon généreux bienfaiteur, elle ne prit pas garde à la confuſion de Doubor.

« Et par quels ſtratagêmes, demanda Sa-

dak, la fidelle Kalaſrade a-t-elle ſu éviter le malheur que je craignois ?

« O roi de mes affections ! continua Kalaſrade, je n'envie point cette gloire à celui auquel ſeul elle appartient. La prudence de Doubor m'a ſauvée. Il m'a ſauvée ! il m'a fait connoître combien il s'intéreſſoit au malheur du fils d'Elar. Il m'a conſeillé de recevoir la viſite d'Amurath avec une douceur apparente, de paroître même diſpoſée à me rendre à ſes déſirs, pourvu qu'il me jurât de m'accorder une grâce que je lui demanderois comme abſolument néceſſaire pour me rendre digne de lui ».

« Et, demanda Sadak, d'un air inquiet, à quel prix Kalaſrade a-t-elle obtenu d'Amurath ce ſerment terrible » ?

« Hélas ! généreux Sadak, dit Doubor en les interrompant, que le cruel ſultan a bien ſu tourner contre nous notre ſtratagême ! Il nous a pris dans les piéges que nous lui avions tendus ».

« Que veut dire Doubor, reprit Kalaſrade, le front de Sadak ſe couvre des nuages d'une ſombre triſteſſe. Un éclairciſſement que je croyois propre à calmer ſes alarmes, produit un effet contraire. Dou-

bor ; ne dites-vous pas qu'Amurath a tourné contre nous notre ſtratagême ? Voulez-vous dire qu'il a oſé me calomnier ; que ne pouvant me ravir l'honneur, il a oſé faire un uſage malin des paroles trompeuſes par leſquelles j'ai obtenu de lui le ferment que je déſirois. Si le tyran a mal parlé de moi, il outrage la vérité. Non, Sadak, jamais Kalaſrade n'a outragé celui qui règne ſur ſon cœur. Toutes mes penſées ſont rapportées à Sadak, & je l'ai reſpecté dans mes paroles. Alla m'en eſt témoin : mon corps eſt pur comme mon ame. Amurath, le vil Amurath, n'a point porté ſes mains infâmes ſur la femme de Sadak ».

« Tranquiliſez-vous, belle Kalaſrade, dit Doubor ; & vous, brave Sadak, diſſipez vos ſoupçons. Kalaraſde a rejeté conſtamment les propoſitions d'Amurath. Vous l'avez entendu vous-même de la bouche du ſultan. Il ne s'eſt point vanté d'avoir obtenu des faveurs dont il n'auroit peut-être pas voulu, s'il ne les eût dues qu'à la force. Amurath eſt cruel & vindicatif ; mais ſa parole eſt ſacrée, & il aimeroit mieux perdre ſa couronne que manquer à ſon ferment. Ainſi vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, couple tendre & conſtant !

Voici comment il a ſu tourner nos armes contre nous mêmes, ô douce maîtreſſe du cœur de Sadak ! Quand il a ſu la difficulté d'avoir des eaux de la fontaine d'Oubli ; &, voyant que cette expédition rejetoit bien loin le moment de ſon bonheur, il a cherché les moyens de vous rendre cet intervalle auſſi douloureux qu'à lui-même ; par un artifice dont Sadak ſeul peut vous inſtruire, il l'a engagé à ſe lier par un ſerment ſolemnel, à tenter lui-même cette conquête, à partir avant trois jours & à ne remettre les pieds ſur les terres de l'empire Ottoman, que lorſqu'il auroit puiſé des eaux de cette fontaine inacceſſible „.

“ Que me dites-vous, Doubor, s'écria Kalaſrade pénétrée de la douleur la plus vive ? O Alla ! Qu'ai-je fait ? Sadak, daigne jeter un regard ſur moi. Que dis-je ? Détourne à jamais tes yeux pour ne plus voir celle qui cauſe tous tes malheurs. Oh ! maudits ſoient la langue, le cœur, & la tête coupables qui t'exilent de ces lieux ! O tendre oiſeau d'Adiram ! ô Doubor, mon conſolateur ! N'avez-vous pas vu le poiſon diſtiller de la langue perfide de l'aſpic ? Ne ſaviez-vous pas que des flammes brûlent

dans les flancs embrâſés du Sanctorin, lors même que la ſurface en eſt couverte d'herbe fleurie „.

“ O Sadak, Sadak ! laiſſe-moi plutôt m'aller jeter aux pieds d'Amurath ; qu'il ſatisfaſſe ſa brutale paſſion, & que Sadak n'aille point affronter mille morts. Hélas! quoiqu'il m'en coûte, tout eſt permis pour ſauver des jours ſi précieux. O roi de mes penſées ! les ſables perfides vont ouvrir des abîmes ſous tes pas. Les mauvais *génies* t'écraſeront du haut de leurs rochers; & ton corps abandonné ſur une rive étrangère, ſera déchiré par les vautours de l'air, ou englouti par les monſtres de la mer. Alors le cruel & injuſte Amurath, délivré de toute crainte, ſouillera les reſtes de la beauté de ta chère Kalaſrade „.

“ Non, reprit Sadak plein de rage ; ce bras frappera la tête du tyran, & le ſang Ottoman ſera verſé avant que Kalaſrade devienne la proie de la paſſion cruelle d'Amurath „.

“ Ah! Sadak, où t'emporte ta colère, repartit le chef des eunuques ? Quels noirs projets s'élèvent dans ton ame rebelle ? Mais ne penſe pas que je ſois ni un ſpectateur tranquille, ni un complice de ta ja-

loufe fureur. Fidèle à mon maître, je protégerai fa vie aux dépends de la mienne, même contre les entreprifes de Sadak. Je fuis bien éloigné d'approuver les injuftices d'Amurath, mais je ne le livrerai point au poignard d'un affaffin. Homme téméraire, modère ta fureur. Tandis que Sadak ne cherchera qu'à recouvrer fon tréfor précieux, fa chère Kalafrade, je le fervirai avec zèle. La juftice & la reconnoiffance m'en font un devoir. Mais fi Sadak ofe attenter à la vie d'Amurath, la reconnoiffance & la juftice me feront prendre la défenfe du fultan mon maître ,,.

" O généreux Doubor ! dit Sadak, tes reproches font juftes. Je ferois un malheureux, indigne de refpirer, fi, tandis que la race d'Othman eft prefqu'éteinte, j'enviois à notre fainte religion fon dernier protecteur. Non, fidèle eunuque, l'homme qui, pour une injure particulière, trouble la paix de fon pays, ne mérite ni grâce ni pitié.

" Eh quoi ! s'écria Kalafrade en fondant en larmes, c'eft donc le devoir d'un vertueux patriote, de facrifier fon bonheur particulier à l'oppreffion publique ? Pourquoi la race d'Othman eft-elle fur le trône de l'Afie, finon pour faire le bonheur des croyants ?

croyans ? Et si le tyran viole tous les devoirs de la société, n'est-ce pas lui qui trouble le premier la paix de ses sujets ? -- Mais, ô Sadak ! tu es un généreux patriote ! Tu peux voir ton palais en cendres, & ta femme arrachée de tes bras, orner le sérail du tyran ! Tu peux ramper servilement devant un prince injuste, appeler sa volonté barbare, la loi d'Alla & de son prophète ! Tel est donc l'amour de Sadak, telle est la protection qu'elle accorde à la vertu de Kalasrade ! O prophète, daigne entendre les cris de ma douleur ! Et toi, être suprême, puissant Alla ! Toi dont le pouvoir protège la foiblesse de tes serviteurs, je n'attends de secours que de toi seul. Donne-moi la force, & je défendrai ma vertu, que le cruel Sadak livre à la merci du tyran. Fortifie mon foible bras, & le méchant sera écrasé.

« O Kalasrade ! dit Sadak, demande plutôt au prophète qu'il arme Sadak de courage ; qu'il décide mon cœur incertain ; qu'il m'apprenne à accorder l'amour que j'ai pour Kalasrade, avec la soumission que je dois à la volonté de mon souverain.

« Hélas ! interrompit Doubor, j'espérois que cette entrevue auroit quelque

douceur pour Sadak & Kalaſrade. Je voulois conſoler leurs cœurs affligés ; & je vois que l'emportement de la fureur a rempli des momens dûs à l'amour. L'Orient brille déjà des premiers feux du jour. N'attendons pas que le père de la lumière, chaſſant les ombres de la nuit, rende notre retraite dangereuſe. Allons, Sadak, retirons-nous. Quittons la belle Kalaſrade, dans la ferme aſſurance qu'Alla ſaura parer le malheur que vous appréhendez, & conſerver Kalaſrade digne de vous, juſqu'à votre heureux retour.

“ Quitter Kalaſrade ! reprit Sadak en la regardant d'un air tendre & touchant ! O Doubor ! quel ordre me donnes-tu „ ? --

“ Adieu, brave & noble guerrier, interrompit bruſquement Kalaſrade ; ton maître te demande ta femme, tu dois la lui livrer. C'eſt ton premier devoir. Adieu, Sadak. Amurath approche, l'œil paſſionné, & le cœur brûlant du déſir de preſſer entre ſes bras ardens la trop vertueuſe Kalaſrade. Sadak, retire-toi dans quelque lieu obſcur à couvert des traits de la rage amoureuſe du ſultan, à moins que tu n'aimes mieux être le témoin docile & ſoumis de ſes vertueux plaiſirs. Oui, continua Kalaſ-

rade, telle eſt ton intrépide ſoumiſſion, tu pourrois voir ſans émotion la foible Kalaſrade livrée à la furieuſe paſſion du juſte Amurath, expirer entre ſes bras, non d'amour, mais d'horreur „.

O Sadak! s'écria Doubor, ſi vous reſtez encore un moment nous ſommes perdus. O Kalaſrade! ſi vous l'aimâtes autrefois, ne le retenez plus. Ne nous perdez pas, vous, lui & moi „.

Cependant, Kalaſrade adouciſſoit la dureté de ſes paroles par les careſſes qu'elle prodiguoit à Sadak; elle le tenoit étroitement ſerré entre ſes bras, & ne pouvoit ſe réſoudre à le laiſſer aller.

“ Non, dit-elle à Doubor, tu ne m'arracheras pas le ſeul bien qui me reſte. Ame baſſe & ſervile, veux-tu m'ôter Sadak pour me livrer au féroce Amurath. Laiſſe-moi jouir de la dernière heure de ma vie. Dès que Sadak m'aura quittée, mon foible bras ſaura me priver pour jamais de la vue & des embraſſemens du ſultan „.

“ Te quitter, diſoit Sadak; te livrer en proie à la tyrannie plutôt qu'à l'amour d'Amurath! Non, Kalaſrade, laiſſe venir le tyran. Nous tromperons ſa méchanceté;

nous chercherons une paix éternelle dans l'ombre de la mort „.

Doubor essaya en vain de les séparer : ils ne l'écoutoient plus. Ils s'oublioient eux-mêmes, fermoient les yeux sur le danger qui les menaçoit, eux & leur fidèle ami, pour se livrer aux emportemens d'une tendresse aveugle. En un mot, ils étoient déterminés à ne se point quitter, quoiqu'il en pût arriver.

Le jour commençoit à paroître. L'eunuque fit un dernier effort. Tout occupés de leur amour, ils étoient sourds à sa voix. Il quitta l'appartement de Kalasrade pour passer dans celui du sultan.

Sadak & sa bien-aimée ne s'apperçurent pas même que Doubor les quittoit. Ils continuoient à se prodiguer mille caresses, prenant Alla & Mahomet à témoin de la constance & de la pureté de leur tendresse mutuelle.

Au milieu des plus vives expressions de leur amour, l'oiseau d'Adiram entra par les fenêtres de l'appartement, vint se percher sur l'épaule de Sadak, & leur parla ainsi de la part de sa maîtresse.

« Nous mettons notre bonheur à consoler les affligés. Les habitans du ciel descen-

dent volontiers ſur la terre, lorſqu'ils y voient des malheureux à ſecourir, & des juſtes à protéger contre des méchans. C'eſt pourquoi, j'ai envoyé des paroles de conſolation à Kalaſrade, lorſqu'elle étoit prête à devenir la proie du tyran. Adiram a touché Doubor de compaſſion pour la belle affligée; & par ſes conſeils, Amurath s'eſt engagé par un ſerment inviolable à reſpecter la vertu de Kalaſrade, juſqu'à ce qu'il lui eût procuré des eaux de la fontaine d'oubli. C'eſt encore par le miniſtère du fidèle eunuque que Sadak a pu parvenir au bonheur de voir Kalaſrade ».

« Mais, hélas! couple malheureux, combien vous avez mal profité de ma favorable aſſiſtance! Vous avez perverti les deſſeins d'Adiram. Où eſt cette fermeté qui vous rendoit dignes de la protection de notre race céleſte? Par votre indiſcrétion, vous avez changé une conſtance vertueuſe en une paſſion criminelle. N'eſt-ce pas un crime horrible d'avoir violé les devoirs de l'amitié, & la loi de Mahomet, en ſacrifiant indignement le généreux Doubor aux emportemens de votre amour aveugle, au riſque d'en être vous-mêmes les victimes? L'amour eſt un ſentiment céleſte qu'Alla mit

dans le cœur des hommes pour les unir par les liens d'une vie ſociale, pour adoucir les cœurs ſauvages, comme l'or s'affine dans le creuſet par l'ardeur d'un feu violent. Quand il eſt réglé par la religion, le prophête l'approuve. Alla le protége. Mais les faveurs du ciel ſur les méchans ſont comme le feu de ſa colère; & la paſſion qui paſſe les bornes de la raiſon & de la religion devient l'eſclave du péché. Quoiqu'Alla ne vous ait point abandonnés, & que vous ayez dû apprendre, par les marques de ſa protection ſur vous, à vous réſigner à ſa volonté, & à ſupporter avec patience les maux attachés à l'humanité, vous vous êtes livré imprudemment au caprice de l'amour; & par une vaine confiance en vous-mêmes, vous avez préſumé de deſcendre dans les ſombres demeures de la mort, ſans y être appelés par celui qui vous a ouvert les portes de la vie. Qui êtes-vous donc pour uſurper ainſi un empire abſolu ſur des jours que vous tenez d'Alla? Qui vous a donné le droit de détruire ce temple d'argile qu'il anima de ſon ſouffle divin? Quel courage y a-t-il à aller chercher dans l'ombre du tombeau un aſyle honteux contre les dangers qui vous pourſuivent? Cependant, ſa-

chez que, ſous le règne d'Alla, le mal n'accablera point les enfans des hommes. C'eſt lorſque le péril eſt le plus grand qu'ils doivent le plus compter ſur ſon aſſiſtance divine, puiſqu'alors il peut ſeul les délivrer. Mais la conſtance de ceux qui ſouffrent eſt la meſure de ſa protection ſur eux. Il ne manque jamais aux juſtes. Il n'appartient donc qu'à lui ſeul, ou de les appeler à lui, en les délivrant des misères de cette vie mortelle, quand il le juge à propos, ou de les faire triompher de la malice de ceux qui les perſécutent; ou encore d'épurer leur vertu par de nouvelles adverſités.

» Ainſi vous parle Adiram, le *génie* de Sadak & de Kalaſrade, qui eſt forcé par la loi du deſtin, à abandonner ſes pupiles aux malheurs qu'ils ont attirés imprudemment ſur eux ».

L'oiſeau d'Adiram, ayant fini de parler, s'envola rapidement dans les jardins du palais, laiſſant la tendre Kalaſrade fondante en larmes ſur le ſein de Sadak, qui n'étoit ni moins ſurpris, ni moins affligé qu'elle.

Dès que l'oiſeau fut parti, Sadak entendit un grand bruit d'hommes qui marchoient précipitamment dans la galerie. Les portes de l'appartement de Kalaſrade s'ouvrent

avec violence. Les gardes du férail entrent, & fe faififfent des deux infortunés, que leur tendreffe indifcrète livroit à la rage du fultan.

Sadak voulut réfifter & défendre fa chère Kalafrade. Quoiqu'accablé par le nombre, il fe faifit de l'eunuque qui vouloit la lui ravir, & il le renverfa.

La réfiftance de Sadak étoit inutile. On l'arracha bientôt des bras de fa femme, & on le chargea de fers.

Dès que Sadak fut enchaîné, le chef des eunuques parut à la porte, en demandant à haute voix :

« Efclaves, l'incrédule Sadak, qui a ofé pénétrer dans l'enceinte facrée du férail d'Amurath, eft-il pris ?

„ Oui, répondirent les gardes, il eft dans les fers, & nous n'attendons que tes ordres pour envoyer fon ame dans le lieu deftiné à celles qui ont ofé fe révolter contre leur fouverain.

„ Efclaves, répliqua Doubor, attendez la préfence d'Amurath, qui le réferve à de plus grands fupplices „.

Sadak étoit indigné de la conduite de Doubor & de fa contenance affurée. Kalafrade voulut lui faire des reproches. Mais elle craignoit d'offenfer Adiram, & elle n'étoit pas

encore sûre que ce fût lui qui les eût livrés.

Bientôt la musique du sérail se fit entendre. Le chef des eunuques alla au devant d'Amurath.

“ Prince de ma vie, lui dit-il, tes esclaves se sont assurés de l'ennemi de ton repos. Il est dans les fers.

„ Fidèle Doubor, répliqua le sultan ; j'approuve ton zèle. Où est cet infidèle qui a osé violer cette enceinte sacrée ?

„ Le voici, répondit Sadak d'un ton ferme, le voici, tyran : ose jeter les yeux sur moi, si l'oppresseur peut supporter les regards de celui qu'il opprime „. ---

A ce début, les gardes jugeant que Sadak étoit déterminé à insulter leur maître, lui fermèrent la bouche, d'abord avec leurs mains, puis avec un mords de fer.

La malheureuse Kalasrade, témoin du traitement indigne que l'on faisoit à Sadak, s'échappa des mains des gardes qui ne la tenoient que foiblement, pour voler à son secours. Sa tendresse lui donnoit de nouvelles forces.

“ Vils esclaves, dit-elle, le prenant entre ses bras, osez-vous traiter ainsi celui qui n'a d'autre crime que d'être vertueux & de m'aimer ! O Sadak ! noble & géné-

reux Sadak ! continua-t-elle, en versant un torrent de larmes ; ô joie de mon ame, source de ma vie ! quels outrages ces barbares te font souffrir ! comment ont-ils osé défigurer ta face respectable par des liens de fer ? Comment ton front, où la vertu respire, ne les a-t-il pas glacés d'effroi ? Et quelle gloire le cruel Amurath & ses gardes furieux prétendent-ils tirer des coups dont ils accablent un malheureux sans défense ? O Sadak ! ils t'ont enchaîné pendant ton sommeil, & à présent les tyrans inhumains rient de ta défaite ,,.

,, Pendant cet emportement de Kalasrade, les gardes & leur chef Doubor restoient dans l'étonnement, n'osant faire aucune démarche pour réprimer l'audace de cette femme furieuse, en présence d'Amurath, qui ne leur en donnoit pas l'ordre.

Le sultan n'étoit pas moins confondu que ses gardes. Chaque parole de Kalasrade étoit un trait qui lui perçoit le cœur ; cependant sa beauté, devenue plus touchante par les pleurs dont elle l'arrosoit, & l'aimable vivacité à laquelle elle se livroit aux dépens de sa vie, affectèrent si fortement Amurath, que sa bouche n'eut pas la force de prononcer l'arrêt de mort qu'il avoit médité.

Kalasrade osa couvrir de ses baisers le visage meurtri de Sadak. A cette vue, le tyran ne retint plus sa fureur ; il cria au chef des eunuques :

“ Vil esclave, empêche cette femme furieuse de prodiguer à ce malheureux des caresses qu'elle refuse au puissant Amurath. Et vous, gardes, votre vie me répondra de votre négligence. Le rebelle Sadak devroit être déjà enseveli dans les horreurs de la mort.

Le chef des eunuques sépara Kalasrade de Sadak, qu'elle tenoit toujours étroitement embrassé. Il la remit aux mains de ses eunuques ; puis il donna ordre aux gardes de passer le cordon fatal au cou de Sadak.

Kalasrade s'évanouit entre les mains des eunuques. Ses yeux égarés annonçoient l'état affreux de son ame. Ses lèvres étoient empreintes d'une pâleur livide.

Amurath craignant qu'elle n'expirât dans cet état de défaillance, ordonna vivement aux gardes de suspendre l'exécution du coupable ; puis se tournant vers Doubor, il lui dit :

Doubor, elle expire ! hâte-toi de la secourir. J'en jure par Othman, si elle meurt, vous périrez tous ”.

Doubor & ſes eunuques s'empreſſoient autour de Kalaſrade pour la faire revenir. Tout étoit inutile ; déjà elle ſembloit glacée par le froid de la mort. Le tyran, au déſeſpoir, eut recours à Sadak ; il le fit relâcher, & lui dit de rappeler Kalaſrade à la vie.

Dès que les gardes lui eurent ôté les liens de fer dont il étoit chargé, il ſe jeta ſur le corps expirant de ſa chère Kalaſrade.

“ Kalasrade, s'écria l'intrépide Sadak, j'envie ton ſort. Le prophète des croyans t'a délivrée de la tyrannie d'Amurath. Non, Sadak, n'arrêtera point dans cette priſon de chair ton ame pure qui s'envole vers un lieu plus fortuné. Pourſuis ta courſe glorieuſe, eſprit divin, va offrir ton innocence & ta vertu au pied du trône d'Alla. Que le ſon de la voix du malheureux Sadak ne te réveille point du ſommeil des juſtes.

“ Oh ! béni ſoit Alla, dit Kalaſrade, en reconnoiſſant la voix de Sadak, où ſuis-je ? Dans quelles demeures heureuſes m'avez-vous tranſportée, ô *Génies* bienfaiſans ! Quelle douce muſique s'eſt faite entendre ? La voix de Sadak conſole mon ame. Hélas ! le friſſon de la mort eſt paſſé ; Sadak, tu me fais oublier toutes les cruautés du tyran.

Malheureuſe Kalaſrade, dit Sadak, tu re-



Que le son de la voix du malheureux Sadah ne te reveille pas du sommeil des justes.

P. Marillier. inv. E. De Ghendt. Sculp.

vis pour de nouveaux ſupplices. Pourquoi t'ai-je réveillée du ſommeil paiſible de la mort ? --- Eſclaves, rendez-moi mes fers, ajouta-t-il, d'un air déterminé ; paſſez-moi au cou le cordon fatal. Non, Kalaſrade, ma vertueuſe compagne, je ne te rappellerai plus à la vie. Tyran, frappe-moi, je ſuis sûr à préſent que Kalaſrade me ſuivra dans l'ombre du tombeau.

Non, rebelle, dit Amurath, ta vie ne feroit rien, ſi celle de Kalaſrade n'y étoit pas attachée. Vis afin qu'elle vive ; mais c'eſt m'avilir que de parler à ce vil inſecte. Doubor, ſéparez ces miſérables ; & pour l'amour de Kalaſrade, conſervez les jours de Sadak ; qu'il ne manque de rien. Prenez encore un plus grand ſoin de ma belle ſultane ; ne ſouffrez pas ſur-tout que dans les accès de ſon emportement elle attente à ſa vie ; la vôtre m'en répondroit. Doubor, quand vous aurez exécuté les ordres de votre ſultan, vous viendrez me rejoindre dans le palais des peintures „.

Amurath ſe retira ; Doubor vint le trouver, après avoir exécuté les ordres qu'il en avoit reçus, concernant Sadak & Kalaſrade.

Fidèle eunuque, lui dit le ſultan, j'ap-

prouve ta conduite ; il eût été dangereux, comme tu l'as très-bien obſervé, d'arrêter publiquement Sadak, le favori des Janiſſaires. Il pouvoit occaſioner une révolte générale. A préſent, il faut que tu le faſſes mourir auſſi ſecrétement que tu l'as pris. Sa mort eſt abſolument néceſſaire à mon repos, & mon amour l'exige. Ainſi, fidèle Doubor, que demain, avant que le ſoleil ſe lève ſur les terres immenſes de l'empire *Ottoman*, le cordon termine la vie d'un rebelle qui m'eſt odieux. Un petit nombre d'eſclaves te ſuffira, pour que l'exécution ſe faſſe ſans éclat „.

“ Seigneur, répondit le chef des eunuques, ta volonté fait ma loi : j'obéirai „.

“ Mais, Doubor, reprit Amurath, j'ai un doute à te communiquer. Tu dis que Sadak eſt rentré dans le ſérail par ton avis ; mais qu'étoit-il beſoin de l'introduire la nuit dans l'appartement de Kalaſrade ? Il ſuffiſoit qu'on l'eût trouvé dans les jardins du palais. Cette penſée me fait quelque peine. Je te ſoupçonne de trahiſon. Traître, tu l'as conduit, ſous les habits d'un muet, dans les bras de Kalaſrade. Eſclave infâme ! tu ments : Amurath eſt trahi „.

“ O le plus éclairé & le plus ſage des

musulmans ! rien ne peut être caché à tes yeux, répondit Doubor, sans perdre contenance. L'esclave qui ose former le projet de trahir mon seigneur, est sûr de la mort : rien n'échappe à ta pénétration. Hélas ! si je n'avois pas connu la profonde sagesse du père de la foi, j'aurois peut-être fait ce dont tu me soupçonnes. Mais en voulant servir mon sultan, & faire encore plus que je n'ai fait, j'ai perdu son estime ".

Ces dernières paroles furent accompagnées de larmes. Amurath lui demanda, d'un ton radouci, ce qu'il vouloit faire de plus qu'il n'avoit fait.

" Puissant Amurath, répondit le chef des eunuques, lorsque j'eus fait entrer Sadak dans les jardins du sérail, pouvant lui parler en toute liberté, je lui demandai s'il ne consentiroit pas à céder Kalasrade au puissant & glorieux Amurath, supposé que le sultan lui donnât en échange une place de visir. Il me dit qu'il y consentiroit volontiers ; & que dès qu'il seroit sûr de sa nouvelle dignité, il feroit tout ce qu'il pourroit pour engager Kalasrade à aimer Amurath, comme elle l'avoit aimé lui-même.

Après cette promesse, je ne pus lui refuser de voir Kalasrade, & je me flatois

que cette entrevue tourneroit à l'avantage de mon ſultan ; c'eſt pourquoi je différai à te venir avertir de ce qui ſe paſſoit, juſqu'à ce que je ſuſſe le réſultat de cette conférence. Mais quand je l'eus introduit dans l'appartement de Kalaſrade, au lieu de remplir ſa promeſſe, il ne lui parla que de ſon amour & de ſa conſtance. Auſſitôt, me voyant ſi lâchement trompé, je vins en hâte t'avertir de la préſence de Sadak ; & tes gardes ſe ſaiſirent d'abord du faux muet „.

“ Cet éclairciſſement me ſatisfait, dit Amurath ; & puiſqu'il préfère l'amour aux honneurs, qu'il ſoit ſacrifié à l'amour. Dépêche-toi, Doubor : chaque moment qu'il vit augmente mon inquiétude. Mais prends garde au moindre éclat : prends garde que ſon dernier ſoupir ne parvienne aux oreilles de Kalaſrade ; il troubleroit à jamais ſa paix & mon bonheur „.

A peine Doubor fut-il parti pour aller exécuter cet ordre inhumain, qu'Amurath ſe repentit de l'avoir donné.

“ Hélas ! diſoit-il, qu'ai-je fait ? Mon emportement m'a fait oublier mon amour & mon ferment. L'honneur & l'amour combattent dans mon cœur. Un ferment ſolem-

nel me défend de jouir des embraſſemens de Kalaſrade, avant que je lui procure des eaux de la fontaine d'Oubli. Si Sadak meurt, qui pourra triompher des obſtacles & des dangers de cette expédition ?

“ Gardes, s'écria le ſultan, d'un ton impatient, rappelez Doubor ; dites-lui qu'il diffère l'exécution de mes ordres, & qu'il vienne me parler à l'inſtant „.

Le chef des eunuques revint.

“ Paix & gloire au puiſſant Amurath, dit-il, en ſe proſternant aux pieds du ſultan : périſſent tous tes ennemis „ !

“ Quoi ! malheureux, s'écria vivement Amurath, Sadak eſt-il au nombre des morts „ ?

“ L'ordre de mon ſeigneur étoit preſſant, répondit Doubor ; je me hâtois de l'exécuter ; mais la voix de tes gardes s'eſt faite entendre : j'ai briſé d'abord le cordon fatal, déja ſerré au cou de Sadak : il attend la mort ou la vie „.

“ C'eſt aſſez, Doubor, je ſuis content. Le miſérable peut m'être bon à quelque choſe. Ton maître, aſſez imprudent pour faire un ſerment téméraire, ne doit pas perdre le ſeul homme qui puiſſe déformais lui procurer les faveurs de Kalaſrade „.

“ Hélas ! il eſt vrai, dit Doubor, ton eſclave ſe rappelle le ſerment qui t’empêche de goûter les fruits de ton amour dans les bras de la belle ſultane „.

“ Cependant, Doubor, continua le tyran, ne penſe pas qu’à l’exemple des chrétiens je viole ma parole, lorſque l’intérêt de ma paſſion l’exige. Non ; Sadak s’eſt engagé auſſi, par ſerment, à conquérir les eaux de la fontaine d’Oubli. S’il refuſe de partir pour cette expédition, alors ſon parjure me dégage de ma parole ; il doit périr, & Kalaſrade m’appartient : elle m’appartiendra encore, ſi Sadak m’apporte des eaux de la fontaine. Doubor, que le vaiſſeau ſoit prêt à faire voile pour l’iſle enchantée ; va dire à Sadak qu’il parte, ſelon le ſerment qu’il en a fait „.

“ J’obeis, ô deſcendant illuſtre de la race d’Othman ! Mais ſi le foible jugement de ton eſclave oſe propoſer ſon avis, ne ſeroit-il pas à propos que mon glorieux ſultan donnât le commandement du vaiſſeau à quelque capitaine affidé, qui eût un plein pouvoir ſur le rebelle Sadak ? car tu ſais, ô père des muſulmans ! tu ſais combien Sadak eſt aimé de tes troupes de terre ; les gens de mer ne lui ſont pas moins dévoués : tous „

tant les officiers que les ſoldats, ſont pénétrés d'eſtime & de vénération pour lui. Il te ſouvient que dans la révolte des janiſſaires, arrivée au mois de *Muharrem*, lui ſeul put contenir les furieux & appaiſer le tumulte. Alors il étoit fidèle à ſon prince; mais à préſent Kalaſrade eſt dans ton ſérail. Je doute que ſon ame hautaine ſe porte aiſément à ſervir l'amour de ſon ſultan aux dépens de ſon propre cœur.

„ Qu'il meure donc, dit Amurath, je ne veux avoir de rival ni en amour, ni en puiſſance. Puiſqu'il a ſu ſe faire aimer de mes ſujets autant ou plus que moi-même, il mérite doublement la mort. Cependant, Doubor, je crois connoître ſon ame droite & pleine d'honneur; il ne voudra pas violer ſon ferment. C'eſt demain le jour qu'il a lui-même fixé pour ſon départ: qu'il ſoit à bord au lever du ſoleil.

„ Prince des fidèles, dit Doubor, vous ne devez pas craindre que Sadak ſoit votre rival en rien. Après tout, ſa gloire n'eſt qu'un rayon échappé de la ſplendeur qui ſuit par-tout Amurath.

„ Il eſt vrai, dit le ſultan; puiſque ſon courage eſt néceſſaire à mon repos, & que ſon honneur me répond de ſa fidélité, va,

prépare tout pour ſon départ. Hâte-toi de lui porter mes derniers ordres : mon amour ſouffre cruellement du moindre délai ,,.

Le chef des eunuques ne différa pas d'un inſtant l'exécution des ordres d'Amurath. Il revint à la tour où Sadak attendoit la déciſion de ſon ſort : il ordonna aux muets de ſe retirer.

Sadak, étonné de ce nouvel ordre, ſe leva en regardant Doubor avec des yeux qui marquoient ſon incertitude.

,, Sadak, lui dit Doubor, quand il fut ſeul avec lui, je t'apporte ta grâce. Le ſultan épargne tes jours, parce que tu les as conſacrés, par un vœu ſolemnel, au ſervice de ton maître.

,, Traître ! répondit Sadak, ſi c'eſt à ton maître ſeul que je dois la vie, il oblige un ingrat, & je ne lui en ſais aucun gré. Ma grâce ! Le tyran peut-il donc méconnoître juſqu'à ce point la malice de ſon cœur ? Eſt-ce donc une grâce, de me réſerver à d'autres genres de tourmens, de m'expoſer à mille morts pour une ? Va, fidèle eunuque, retourne vers ton maître ; dis-lui que Sadak ne veut point de la vie à des conditions auſſi baſſes.

,, Malheureux Sadak, répondit Doubor,

que demandes-tu ? Ne t'es-tu pas lié par un ferment ? Quand Amurath te verra refuſer d'accomplir ton vœu, ne ſe croira-t-il pas dégagé du ferment que Kalaſrade lui a arraché par ſupercherie ?

« Eſclave, je ne te comprends pas, répliqua Sadak. Il y a une apparence d'amitié dans tes diſcours ; & cependant il me ſemble entendre un ſerpent ſe gliſſer doucement ſous les fleurs ; & il eſt plus à craindre alors que quand ſes horribles ſifflemens annoncent ſa marche & provoquent une défiance ».

« Je ſuis homme, dit froidement Doubor, je dois de l'humanité à tout le monde : mon cœur ne cherche pas même à ſe venger de l'aſpic qui m'a voulu piquer lorſque je le careſſois. Mais, Sadak, je n'ai pas deſſein de te faire des reproches ; je te parle en ami ; obéis : l'obéiſſance eſt le ſeul moyen qui te reſte pour obtenir d'Alla quelque conſolation dans tes malheurs ».

« J'obéirai, Doubor, répondit Sadak, d'un air plus tranquille ; j'obéirai, puiſque tu me le conſeilles. Mais le temps fixé pour mon départ approche ».

« Ne craignez rien, dit Doubor, tout eſt préparé. Le vaiſſeau vous attend pour

mettre à la voile. Un habile capitaine vous guidera ſûrement juſqu'à la vue de l'isle. Je ne puis vous en dire davantage. Amurath attend votre réponſe, & je cours l'aſſurer de votre ſoumiſſion ».

Sedak commença alors à s'accuſer de légèreté, d'imprudence & de baſſeſſe. Il ſoupçonna de nouveau la ſincèrité du chef des eunuques. Mais Doubor étoit parti, & Sadak reſtoit ſeul dans ſa tour du ſérail.

« Alla, dit le malheureux fils d'Elar, proſterné la face contre terre, je te confie ce que j'ai de plus cher au monde. Prends ma chère Kalaſrade ſous ta divine protection; tu peux ſeul la ſoutenir, toi qui tiens le cœur des rois dans ta main puiſſante. Si ton bras fort daigne la ſoutenir, elle ſera comme le rocher inébranlable au milieu de la mer agitée : les flots viennent ſe briſer en gémiſſant à ſes pieds ».

Le chef des eunuques aſſura le ſultan que Sadak obéiroit. Il eut ordre de l'aller prendre à la tour du ſérail avec une eſcorte ſuffiſante, & de le conduire au port; ce qui fut exécuté dès le même ſoir. Sadak s'embarqua ſans avoir occaſion de témoigner ſa reçonnoiſſance à Doubor, à cauſe des

gardes, qui ne le quittèrent qu'au départ du vaiſſeau.

On mit à la voile ; & dès que l'on fut en mer, le généreux fils d'Elar s'apperçut que le capitaine étoit un chrétien apoſtat, auquel on avoit confié cette expédition ; Doubor n'ayant trouvé perſonne de ſa nation qui fût aſſez inſtruit dans la ſcience de la navigation pour faire ce voyage.

Le vaiſſeau vogua aſſez heureuſement pendant quelques jours, ayant le vent en poupe. L'infortuné Sadak étoit arraché malgré lui des lieux où ſa chère Kalaſrade étoit captive, comme l'agneau qui tette encore ſa mere, & que le vautour enlève dans la prairie.

Ces vents favorables furent bientôt ſuivis d'un calme aſſez opiniâtre, auquel ſuccéda enſuite un petit vent frais, dont le capitaine profita pour relâcher dans l'isle Serfu, où il reſta deux mois entiers, retenant l'équipage à bord, & ne permettant à perſonne de l'isle d'entrer dans le vaiſſeau.

Sadak, étonné de la conduite de Géhari, ſon capitaine, s'y ſoumit comme les autres, réſolu d'employer le temps à la méditation de la loi de Mahomet, qui l'armoit de courage contre la dureté de ſon ſort.

Enfin le capitaine reçut de Conſtantino-

ple les ordres qu'il en attendoit. Le vent devint favorable ; il mit à la voile, & entra dans l'Océan Atlantique.

A peine eurent-ils passé l'isle Kirigou, qu'ils furent assaillis d'une furieuse tempête ; & après avoir lutté plusieurs jours contre les flots & les vents, ils furent obligés d'entrer dans la baye qui embrasse la ville de Koron.

En vain les habitans de la ville firent signe aux gens de l'équipage de s'éloigner de leur port, les forces conjurées du ciel & de la mer les portèrent malgré eux jusques près du rivage, presqu'au pied des murailles de la ville. Effrayés de la tempête, qui sembloit recommencer avec une nouvelle fureur, ils gagnèrent précipitamment la côte ; & laissant le vaisseau à l'ancre près du rivage, ils coururent vers la porte de la ville.

« Où courez-vous, pauvres marins, s'écria un citoyen âgé de Koron ? Vous avez échappé à la fureur des eaux, pour périr victimes d'un air empoisonné ».

Cette terrible annonce les effraya. Sadak ne douta point qu'il ne trouvât la mort dans cette ville, que la peste ravageoit ; mais la vie lui étoit à charge, puisqu'il n'avoit

voit aucune espérance de revoir Kalasrade.

Le capitaine Géhari ordonna à sa troupe de garder Sadak à vûe ; & en même temps il envoya dire au gouverneur de la ville qu'il étoit chargé d'une commission importante de la part d'Amurath ; qu'il avoit à bord un prisonnier d'état, qu'il devoit confier à sa garde.

Sadak parut surpris de sa conduite : il dit qu'il ignoroit qu'on dût le traiter en prisonnier, & que Gèhari eût encore aucun pouvoir sur sa personne.

« Seigneur, répondit le capitaine, ne vous allarmez point : je n'ai aucun ordre de vous maltraiter. Si j'en avois, votre générosité ne me laisseroit pas la force de l'exécuter. Seulement on m'a ordonné de ne point aborder, s'il étoit possible, sur les terres de la domination Ottomane, mais si la nécessité m'y forçoit, de vous garder à vue comme mon prisonnier ».

« Géhari, répondit Sadak, suivez les ordres que votre maître & le mien vous a donnés. Sa volonté fait notre loi, & je m'y soumets sans peine ».

Il étoit heureux pour Géhari d'avoir un prisonnier d'une ame aussi noble que celle du généreux Sadak. Car telle étoit la con-

fusion qui régnoit dans cette malheureuse ville, que le gouverneur n'avoit plus de gardes, ni autorité sur des misérables qui n'attendoient que la mort.

« Hélas ! dit Géhari à Sadak en entrant dans la ville, la consternation est générale : il seroit bien inutile d'affecter quelqu'autorité sur vous dans un lieu qui n'est qu'un vaste tombeau où s'anéantit la vanité humaine. La mort & la destruction sont les seuls commandans de Koron. La désolation opprime les enfans d'Alla „.

« Non, Géhari, répondit Sadak, il n'en est pas ainsi. Tu n'as encore que la foi d'un chrétien. Apprends à connoître Alla, le père de ses enfans jusques dans le tombeau où il les fait descendre. Sa main, ô Géhari ! porte la famine & la peste où bon lui semble. Ces fléaux terribles tombent où il ouvre sa main ; & quand il le veut, il fait cesser leurs ravages. Entrons sans crainte dans ces lieux qu'habite l'horreur de la mort : & tandis qu'il nous reste encore de la force, secourons ces victimes infortunées de la plus horrible contagion. Peut-être aurons-nous le bonheur d'en sauver quelques-unes „.

Tous les gens de l'équipage qui étoient

aſſemblés autour de Géhari & de Sadak, animés par les ſentimens généreux de ce dernier, entrèrent dans la ville; &, tandis que les pauvres habitans reſtoient dans leurs maiſons, tremblans & dans l'inaction, n'oſant ſortir de peur de reſpirer les ſemences de mort dont l'air étoit chargé, Sadak & ſes compagnons remplirent envers eux les plus tendres devoirs de l'humanité.

Mais Sadak fut bientôt la victime de ſa compaſſion généreuſe & indiſcrette. Le venin mortel coula dans ſes vaines. Incapable d'aſſiſter les autres, il tomba entre deux morts à qui il avoit donné des ſoins inutiles.

La violence du mal lui en ôta la connoiſſance. Le déſordre ſe mit dans ſon eſprit; & la nature bienfaiſante le priva, pendant deux jours entiers, de l'uſage de ſes ſens, & de l'idée de ſes ſouffrances. Il paſſa tout ce temps étendu ſur la même place dans les rues de Koron.

Enfin la malignité du poiſon commença à ſe diſſiper. Le délire ceſſa. Il ſe crut aſſez de force pour ſe lever; ſon courage le trompoit. Ses genoux refuſoient de le porter. Il tomba. En jetant autour de lui des regards languiſſans, il vit par-tout des marques effrayantes de la contagion.

Le ſpectacle qui fixa le plus ſon attention, fut celui de deux jeunes enfans à genoux auprès d'un vieillard reſpectable, dont ils recueilloient le dernier ſoupir empoiſonné, unique & fatal héritage que leur laiſſoit leur père expirant. Leurs tendres larmes, leur pieuſe attention toujours fixée ſur le viſage du vieillard mourant, & leur humble ſoumiſſion à la volonté du ciel, émurent l'ame de Sadak long-temps avant qu'il s'apperçût que c'étoient ſes propres enfans qui rendoient les derniers devoirs à Mépiki, père de Kalaſrade.

„ O mes enfans ! mes vertueux enfans ! s'écria Sadak en ramaſſant un reſte de force pour ſe traîner juſqu'à eux, puiſſe Alla bénir votre père ! Vous vous montrez les dignes fils de Sadak & de Kalaſrade. Votre père eſt plus content de vous voir remplir ainſi les devoirs de l'humanité que de triompher d'une armée innombrable „.

Le ſaiſiſſement de Codan & d'Ahud à la vue de leur père qu'ils reconnurent plutôt au ſentiment de la nature, qu'à la reſſemblance de ſes traits que la maladie avoit défigurés, ne les empêcha point de ſatisfaire à leur pitié envers. Mépiki Ils lui fermèrent les yeux, l'arroſèrent de leurs pleurs, &

embrassèrent avec vénération le visage glacé de leur ancêtre respectable.

L'ame de Sadak fut attendrie jusqu'aux larmes. Celui que la vue d'une armée entière n'auroit pas fait changer de contenance, ne put supporter sans défaillance ce spectacle touchant.

Codan & Ahud, voyant leur père évanoui, volèrent à son secours. Ainsi le plaisir de revoir l'auteur chéri de leurs jours fut mêlé de la plus vive douleur. Cependant leurs soins firent revenir le vieillard aussi vertueux qu'infortuné.

“ Tendre Codan, tendre Ahud, dit Sadak en s'efforçant de serrer ses deux fils entre ses bras ; mon ame fuyoit dans l'ombre du tombeau, votre piété me rappelle à la vie. Sadak goûte encore un plaisir pur avant de mourir. J'ai la consolation de voir que la tendresse de Kalasrade l'emporte dans le cœur de mes enfans sur la fierté de leur père ”.

“ Source de notre vie, sage guide de nos pensées, répondit Codan, tes enfans ont levé leurs cœurs vers Alla, & Alla nous donne la plus douce consolation au sein des horreurs qui nous environnent ”.

“ O mes enfans ! dit Sadak, je sens mon

esprit s'affoiblir avec mon corps. Satisfaites ma curiosité. Par quelle fatalité vous retrouvé-je dans la ville de Koron ,, ?

" Mon père, répondit Ahud, vos enfans ont partagé les malheurs des auteurs infortunés de leur vie. Lorsque vous nous eûtes quittés pour vous rendre au palais d'Amurath, un esclave vint dans la maison de Mépiki, du généreux Mépiki sous la garde duquel vous nous aviez laissés ,,.

,, Vieillard, lui dit l'esclave, sors d'ici promptement, & emmène avec toi les enfans de Sadak. Les janissaires approchent à grands pas. Tu n'as que le temps de fuir. Amurath a ordonné de détruire les enfans de Sadak.

" Le respectable Mépiki fut affligé. Les janissaires étoient proches. Nous les voyions. Nous étions seuls avec ton père, Codan & moi ,,.

" Hélas! dit-il, cinq enfans de ma fille sont avec les eunuques à l'extrémité du jardin. Leur mort est sûre, & comment pourrons-nous échapper ,, ?

L'esclave lui répondit : " Vénérable vieillard, il est bien impossible d'empêcher que ceux qui ne sont pas avec vous ne soient immolés; mais si vous voulez me suivre,

vous & ces deux enfans, dans la forêt qui couvre le village, je vous ſauverai de la fureur des barbares qui vous cherchent „.

“ Sauve-nous donc, fidèle eſclave, reprit Mépiki, ſauve-nous de l'oppreſſion d'Amurath. Pour moi, peu importe que je meure : je tomberai bientôt ſous le poids de l'âge, ſinon ſous les coups de l'épée. Mais il faut que ces enfans vivent : peut-être ils vengeront un jour le ſang innocent de leurs ancêtres.

„ Nous ſuivîmes l'eſclave. Codan & moi nous tirâmes nos cimeterres, moins pour protéger notre vie, que pour défendre les jours de Mépiki. Bientôt les cèdres de la forêt nous cachèrent aux yeux des janiſſaires.

“ Nous marchâmes juſqu'à la nuit. Nous ſortîmes de la forêt, & notre guide nous fit entrer dans une ville éloignée d'environ quatre lieues de la demeure de Mépiki.

“ Nous croyant trop près d'Amurath, nous en partîmes le lendemain, & nous arrivâmes à Barébo bien avant dans la nuit. Nous fûmes au port, où nous trouvâmes un vaiſſeau prêt à faire voile pour Iſmir. Le capitaine nous reçut à bord, & nous vîmes bientôt cette ſuperbe ville d'Aſie.

„ Nous ne reſtâmes que peu de jours à

Iſmir. La peſte commençoit à ravager les faux-bourgs. Mépiki réſolut de s'embarquer ſur le premier vaiſſeau qui ſortiroit du port.

» C'étoit un navire marchand qu'un vent favorable pouſſa légèrement à la vue de cette miſérable Koron.

» Le but de notre voyage étoit d'échapper aux ravages de la peſte : il ſembloit que nous vinſſions la chercher. Les gens de l'équipage en furent attaqués les uns après les autres. La contagion étoit ſi rapide, qu'en moins d'une demi-lune plus de la moitié de la ville en avoit reſſenti les funeſtes effets.

» Mépiki nous tint quelque temps enfermés dans un appartement retiré de la maiſon où nous logions, pour nous préſerver de l'air contagieux. Lorſqu'il ſentit les premières atteintes du mal, il nous dit de le conduire en plein air, de peur qu'il n'infectât celui que nous reſpirions. Il nous a fallu obéir, & nous l'avons tranſporté ici ce matin ».

“ Mes enfans, dit vivement Sadak, avez-vous été aſſez heureux pour échapper à la contagion générale „ ?

“ Mon père, répondit Codan, juſqu'ici notre vie a été incertaine. Mais après la conſolation que nous avons de voir notre

bon père délivré du danger que nous avons craint pour lui, nous ne plaindrons plus notre ſort, ſi nous ſommes enſevelis dans les horreurs de cette ville „.

“ Mon fils, dit Sadak, ſe plaindre de ſon ſort, c'eſt ſe révolter contre Alla. Il n'y a point de malheur qui puiſſe juſtifier nos murmures, lorſque la religion nous aſſure qu'Alla règle lui-même nos deſtinées „.

Codan reçut reſpectueuſement cette pieuſe leçon.

Tandis que Sadak s'entretenoit ainſi avec ſes enfans dans les rues de Koron, il vit paſſer auprès de lui le capitaine qui l'avoit amené, Le feu de ſes yeux étoit preſque éteint : la lampe de la vie ne jetoit plus qu'une pâle lueur ſur les joues de Géhari.

“ Généreux Géhari, dit Sadak, je vois que nous avons eu le même ſort. Mais que nous avons d'obligations à Alla de nous avoir fait triompher de la mort! Que nous lui devons d'actions de graces „!

“ Oui, répondit Géhari, je dois remercier Alla de m'avoir rendu la vie, parce que j'eſpère auſſi qu'il me rendra les douceurs dont mes premières années furent remplies ; mais sûrement la mort eût été un don précieux pour l'infortuné Sadak „.

“ Mon ami, dit Sadak d'un air ferein ; c'eft par la volonté d'Alla que je fuis dans l'affliction. Quand mes malheurs augmenteront, je bénirai encore fon nom. Tandis que je vivrai, on ne m'entendra point me plaindre lâchement de mon fort „.

“ O Sadak ! dit triftement Géhari, vous avez befoin de joindre le courage des braves à la foumiffion des croyans. Vous allez avoir occafion d'exercer cette double vertu. Je viens vous preffer, malgré moi, de partir „.

„ Je fuis prêt, dit Sadak ; mais, ô Géhari ! je vous demande une grace. Souffrez que mes deux fils que vous voyez foient les compagnons des travaux de leur père „.

“ Quoi ! répliqua le capitaine étonné, font-ce-là les fils de Sadak, dont le fultan a mis la tête à fi haut prix ? Sadak, apprends-moi à préfent à accorder ce que je dois d'obéiffance aux ordres de mon fouverain, avec l'amitié que m'infpire ta grandeur d'ame. Tous les fujets d'Amurath doivent, fous peine d'encourir fon indignation, dénoncer tes enfans par-tout où ils les trouveront ; & cependant périffe plutôt Géhari fous le fer d'un bourreau, que de jamais attrifter l'ame généreufe de Sadak !

“ Géhari, obéis à ton prince, répondit Sadak; l'amitié ne doit point faire de rebelles ,,. —

,, Quoi! mon père, interrompit Codan, livrerez-vous vos enfans en proie au tyran? C'eſt donc en vain que Mépiki expoſa ſes jours pour ſauver les nôtres. Plût au ciel que nous euſſions été immolés avec nos frères par le fer des janiſſaires! Nous euſſions épargné un crime à Sadak. Quelle malheureuſe étoile nous a fait rencontrer l'ami de notre père ,,!

“ Codan, répondit Sadak d'un ton auſtère, le mieux c'eſt que les branches reſtent attachées au tronc de l'arbre. Comme père, je pourrois oublier dans ma tendreſſe ce que j'ai droit d'attendre de votre piété filiale. Mais Sadak déteſtera toujours la rébellion & les rebelles, dût ſon bras enfoncer le poignard dans le cœur palpitant de Codan. Cependant, ô mon fils! le plus ardent de mes vœux, c'eſt qu'Amurath pour qui ſes eſclaves vivent, pèſe dans une balançe égale ſes plaiſirs & le bien de ſes ſujets. Sans-doute Alla a voulu que nos jours fuſſent à la diſcrétion du tyran; mais il a prétendu auſſi que le père de la foi ſeroit le père de ſes ſujets ,, & que leur bonheur

etoit le sien. Si tu juges après cela qu'il soit permis de se révolter contre son souverain pour une injure particulière, & prendre sa vie lorsqu'il demande la nôtre, quel est le monarque de la terre qui ne préférât la condition du moindre esclave à la sienne ?

« Généreux Sadak, dit Géhari, ne cherche point à fortifier le cœur de tes enfans contre un malheur auquel ton ami ne les livrera point. Ne cherche point à étouffer la voix de la nature. Le fier Codan & son docile frère partageront le sort de leur père. Il ne me reste que sept hommes de mon équipage, tous mes officiers ont péri victimes de la peste; Codan & Ahud les remplaceront; & nous tâcherons de gagner quelque port peu éloigné d'ici ».

« O mon ami! dit Sadak, comment pourrai-je reconnoître les bontés dont tu nous accables. Permets-nous seulement de couvrir de terre le corps du vertueux Mépiki, afin qu'il ne soit pas dévoré par les oiseaux du ciel; & nous te suivrons à ton bord ».

Géhari laissa Sadak & ses enfans rendre les derniers devoirs au mort, appela le reste de ses gens, & se rendit à son bord.

Sadak vint le rejoindre avec ses deux fils,

dès qu'ils eurent couvert de terre le corps de Mépiki.

Le vent étoit favorable. Ils ſortirent du port. Géhari ne voulant pas retourner à Conſtantinople, fit voile vers Médine, où il recruta ſon équipage.

De Médine, ils atteignirent l'isle de Gémérou après un trajet ennuyeux. Ils ne s'arrêtèrent dans l'isle qu'autant qu'il étoit néceſſaire pour ſe rafraîchir. Ils voguèrent enſuite vers le Sud, au travers de l'Océan Atlantique. Bientôt ils ſentirent les chaleurs brûlantes de la Zône torride.

Sadak profitoit du voyage pour inſtruire ſes enfans à la vertu. Le jour il leur donnoit les leçons de force & de courage qu'il avoit méditées pour lui-même pendant la nuit; car la penſée de Kalaſrade & des maux qu'elle ſouffroit occupoit ſans-ceſſe ſon eſprit.

Ayant paſſé la Zône torride, ils s'arrêtèrent dans des régions plus tempérées. Géhari jeta l'ancre à la vue d'une isle délicieuſe ſous le plus beau ciel de la terre.

Ils y trouvèrent tout ce dont ils avoient beſoin pour ſe refaire de la fatigue du trajet. En peu de jours l'équipage parfaitement remis des incommodités d'un voyage péni-

ble, fut en état de pourſuivre ſa courſe ſous le commandement de l'infatigable Géhari qui s'empreſſa de partir dès qu'il eut fait radouber ſon vaiſſeau, & prendre de nouveaux agrès.

En quittant l'isle, ils entrèrent dans le détroit qui ſépare l'Océan Atlantique de la mer Pacifique. Mais lorſqu'ils approchoient de terre, un vent violent ſouffla tout-à-coup, les flots de la mer furent ſoulevés, préludes de l'affreuſe tempête qu'ils eurent à eſſuyer.

En vain les matelots firent la meilleure manœuvre. Ils avoient beau diriger le vaiſſeau vers l'Oueſt, ils ne pouvoient dominer la fougue impétueuſe du terrible élément, & le vaiſſeau ſe dreſſoit devant la tempête, comme un cheval indompté ſe cabre en un jour de bataille.

Sadak voyoit d'un œil tranquille le déſordre de la mer; mais Codan ne pouvoit contempler ſans effroi cet horrible ſpectacle, l'abîme ouvert pour les engloutir, des montagnes d'eau prêtes à les écraſer.

L'ame de Codan étoit encore plus agitée par les mouvemens impétueux de la terreur, que le vaiſſeau par les vagues de la mer. Sadak s'efforçoit en vain de lui inſpirer une partie de ſon courage.

« Eſt-ce vous, Codan, eſt-ce vous que je vois fondant en larmes, lui diſoit ſon père ? Eſt-ce là le deſcendant d'Elar, qui a ſupporté ſi courageuſement la mort de Mépiki ? Fils indigne, qu'eſt devenue cette noble intrépidité qui mérita autrefois mes éloges » ?

„ O mon père ! répondit Codan, n'accuſez point votre fils de foibleſſe. Je n'en ai point ; mais j'aime mon père, & c'eſt pour lui ſeul que je crains. N'étoit-ce point aſſez qu'Amurath vous ravît Kalaſrade ? Devoit-il encore vous livrer à la fureur du plus terrible élément ?

Codan, dit Sadak, votre crainte annonce une ame tendre & généreuſe. Je l'approuve : mais la marque la plus chère de votre piété filiale, c'eſt de montrer un courage digne de .... „.

Une vague l'empêcha d'achever, & couvrit ſubitement Sadak, ſes fils & le vaiſſeau qui les portoit.

Le père, ſe tenant ferme à une des pièces du vaiſſeau, réſiſta à la violence des ſecouſſes qu'il éprouva : Codan fut emporté par un flot impétueux.

Sadak fut quelque temps avant de ſe reconnoître dans l'horreur qui l'environnoit

Dans un moment où la mer sembla presqu'oublier sa fureur, il jeta les yeux autour de lui, & vit Codan qui luttoit contre les flots : il vole à son secours ; il veut le suivre, & il se seroit précipité dans la mer, si Ahud ne l'eût retenu.

„ Ahud, dit Sadak, es-tu jaloux de voir Codan partager avec toi ma tendresse ? Pourquoi as-tu empêché ton père d'arracher son premier-né à la fureur de l'Océan ?

„ Mon père, répondit Ahud, pardonne ma témérité. Sadak doit conserver ses jours précieux pour l'amour de Kalasrade. Ahud sauvera son frère, ou périra avec lui.

„ Non, dit Sadak en réprimant l'impétuosité de son fils qui vouloit se précipiter dans l'Océan ; reste, Sadak va te rendre ton frère „.

Ainsi le vieillard & le jeune homme, retenus l'un par l'autre sur le bord du vaisseau, combattoient de tendresse, lorsque Géhari accourut vers eux.

„ Hélas ! mon ami, dit-il à Sadak, vous ajoutez aux maux que j'éprouve dans ces momens terribles. Codan n'est plus. Voulez-vous m'abandonner aussi dans ce péril extrême ?

Nous voulions ſauver Codan, l'ami de notre cœur, répondit Sadak.

„ J'admire votre tendreſſe, répliqua Géhari, mais je dois empêcher qu'elle ne vous emporte au-delà des bornes de la raiſon. Pourquoi ſacrifier votre vie, ſans que votre mort puiſſe ſauver votre fils? Un tel ſacrifice n'eſt ni prudent, ni courageux. Il y a plus de force à réprimer l'accès d'une paſſion violente, qu'à ſuivre ſes ſaillies.

„ Les paroles de Géhari ſont comme un baume ſur la plaie d'un homme bleſſé, dit Sadak; & nous devons apprendre, ô Ahud! à nous ſoumettre à la volonté d'Alla, lors même qu'il nous afflige par l'endroit le plus ſenſible, en s'oppoſant au deſir vertueux que nous avons de faire le bien. Oui, Géhari, il étoit plus difficile pour moi de voir mon fils luttant contre les flots, que d'affronter leur fureur, pour recueillir ſon dernier ſoupir. Mais Alla eſt avec toi, ô Codan! & Mahomet prendra ſoin lui-même de ton corps qu'habita une ame droite & généreuſe. Tandis que nous reſtons à la merci des flots d'une mer furieuſe, délivré des misères de cette vie, tu habites la céleſte patrie des Croyans „.

Ahud entra aiſément dans les ſentimens

de résignation que lui inspiroit l'exemple & le discours de son père. Géhari eut assez d'empire sur leur esprit pour leur faire quitter un dessein téméraire. La mer étoit si agitée, que le vaisseau, conduit par la meilleure manœuvre, pouvoit à peine résister.

Cependant le temps se calma ; & Géhari se disposa à passer le détroit, & à entrer dans la mer Pacifique.



Suite du Conte de Sadak & de Kalasrade.

LE reſte du voyage fut aſſez heureux ; mais la faveur des vents & des flots ne dédommageoit point Sadak de la perte de ſon premier né, que leur fureur lui avoit enlevé.

Après une courſe de cinquante jours, Géhari découvrit de loin une grande fumée qui ſembloit ſortir du ſein des eaux ; & du centre de ce nuage ténébreux, on voyoit s'élancer de temps en temps des traits de feu ſemblables aux éclairs qui accompagnent la foudre. Ce phénomène devenoit à chaque moment plus terrible, ſur-tout dans les ombres de la nuit : il s'étendoit de côté & d'autre, comme pour fermer le paſſage de la mer. Les matelots en étoient tellement effrayés, que Géhari craignit qu'ils refuſaſſent de paſſer outre, ou qu'ils ſe révoltaſſent contre lui, s'il vouloit les y forcer.

Les craintes de Géhari n'étoient pas ſans fondement. Lorſque l'on fut à portée de voir plus diſtinctement ce que c'étoit, les flots parurent embraſés, & l'Océan reſſem-

bloit à une fournaiſe ardente. La nuit ſurtout, on voyoit ces flots de feu ſe pouſſer & s'entre-choquer les uns les autres, & jeter une fumée ardente, comme le métal fondu dans le creuſet du rafineur. Ce ſpectacle horrible ſaiſit tous les matelots d'épouvante. La crainte étoit peinte ſur leurs viſages dont la pâleur étoit encore augmentée par la ſombre lueur des feux dont la vue les glaçoit d'effroi.

Dans leur frayeur, ils tombèrent la face collée ſur le tillac; ſans que les menaces & & les promeſſes de leur capitaine puſſent les tirer de cette poſture. On eût dit que la mort les rendoit immobiles.

Sadak, témoin de l'embarras de Géhari, & craignant encore plus les ſuites néceſſaires d'un effroi qui empêchoit les matelots de manœuvrer, dans le temps & les circonſtances qui demandoient le plus d'activité & d'habileté, ſe ſentit animé d'un nouveau courage. Sous le bon plaiſir du capitaine, il tira ſon cimeterre, & d'une voix forte il adreſſa ces mots aux matelots proſternés d'effroi :

„ Enfans de Mahomet, frères de la vérité, quoi ! vous tombez comme les feuilles de l'automne ! Quel eſt donc l'ennemi dont la

présence cause votre effroi ? Quels sont les dangers qui abattent le courage des soldats du prophète ? Les infidèles de l'*Europe* viennent-ils contre nous ? Les téméraires chrétiens ont-ils assemblé leurs forces pour s'opposer à notre passage ? S'ils paroissoient devant vous, ô mes amis ! je ne doute pas que vous ne fussiez prêts à venger la foi des musulmans : je vous verrois sortir du profond sommeil de la crainte, prendre les armes, & revêtir les sentimens qui doivent animer les guerriers de la vérité. Quoi ! vous vous laisseriez effrayer par les yeux d'un élément qui emprunte l'éclat innocent d'un autre ? Vous avez résisté aux horreurs de la tempête ; l'abîme étoit ouvert sous vos pas ; des montagnes d'eau menaçoient vos têtes ; le bruit & les éclairs de la foudre semoient mille morts au tour de vous ; l'Océan sembloit un vaste tombeau où vous alliez être engloutis ; vous êtes échappés à tous ces dangers, & vous tremblez à la vue de ce même Océan, qui par les feux d'allégresse vous présage des succès & non des malheurs ! O mes amis ! levez-vous, & voyez Sadak plonger ses mains dans ces eaux lumineuses, dont l'éclat ne peut nuire, & remerciez le prophète de ce qu'il veut

bien vous donner cette lumière favorable pour éclairer votre courſe pendant les ténèbres de la nuit „.

En achevant ces mots, l'intrépide Sadak s'avança ſur le bord du vaiſſeau, puiſa de l'eau embraſée dans une cruche, & la verſa ſur ſes mains. Les timides matelots levèrent la tête, contemplant avec admiration le courage de Sadak, & l'effet innocent des eaux qui cauſoient leur épouvante. Honteux alors de leurs vaines frayeurs, ils ſe levèrent & recommencèrent la manœuvre, traverſant audacieuſement cette mer embraſée.

Ils rencontrèrent bientôt de nouveaux ſujets de crainte. Après avoir vogué pendant quelques jours, ils parurent à la vue de l'île, au milieu de laquelle s'élevoit une haute montagne dont le ſommet ſe cachoit dans les nues. C'étoit un volcan extraordinaire qui vomiſſoit par cent bouches un déluge de feu. Les éruptions étoient accompagnées d'un mugiſſement épouvantable qui retentiſſoit dans les profondes cavernes de la terre.

Un torrent de feu deſcendoit à grands flots de tous les côtés de la montagne & ſe précipitoit dans la mer, dont il embraſoit les eaux, pourſuivant au loin ſa courſe terrible;

ſa trace étoit marquée dans l'air par une fumée ardente.

Géhari fut ſaiſi d'un étonnement mêlé de quelque frayeur. Il avoua à Sadak qu'il n'oſoit avancer plus près de l'île, ne croyant pas ſon vaiſſeau à l'épreuve de ces flots de feu.

„ Donnez-moi donc la chaloupe & quelques proviſions, lui dit l'intrépide guerrier, & Sadak affrontera lui ſeul les dangers qui vous arrêtent; j'irai juſques dans l'île puiſer des eaux à la fontaine d'oubli.

„ Non, mon père, dit le généreux Ahud, vous n'irez pas ſeul. Je ſuivrai vos pas dans les horreurs de ce lieu redoutable.

„ Ahud, répliqua Sadak, vous êtes mon ſang; j'approuve votre généroſité. Souvenez-vous que Codan n'eſt plus, & que vos autres frères ſont tombés ſous les coups des Janiſſaires d'Amurath. Si Sadak périt, ſon nom & ſa vertu vivront dans Ahud. Reſtez pour conſoler Kalaſrade, & nous venger des maux que ſon innocente beauté attira ſur nous.

Et comment conſoler Kalaſrade, quand Sadak ne ſera plus? Non, répondit Ahud; ſi elle apprend que j'ai pu livrer mon père aux horreurs de la mort, ſans partager ſes

travaux, elle me chargera d'imprécations. Oserai-je paroître en sa présence ?

„ O Sadak ! interrompit Géhari, souffre que ton généreux fils t'accompagne. Ta sûreté l'exige „.

Sadak se laissa gagner par les vives instances d'Ahud & de Géhari. Ce noble & malheureux père, suivi de son fils, descendit dans la chaloupe ; on leur donna les provisions nécessaires. Géhari & tous les mariniers les virent s'éloigner à regrêt. Ils répandoient des larmes d'amitié & de compassion.

On étoit peut-être à trois lieues de l'île, lorsque la chaloupe quitta le vaisseau. Un vent favorable la poussa légèrement vers l'île d'Oubli.

A mesure qu'ils approchoient, l'entrée leur en paroissoit plus difficile. Elle étoit entourée de rochers inaccessibles, battus sans-cesse par les flots de la mer, avec une violence qui devoit ôter à Sadak l'espoir de pouvoir aborder en aucun endroit.

A une demi-lieue de distance, la chaloupe s'arrêta tout-à-coup sur un banc de sable, sans que Sadak pût avancer ou reculer. Tous les efforts qu'il fit, ne servirent qu'à l'enfoncer davantage dans le sable. Il prit le parti

parti de ſortir du bateau, pour ſe rendre à pied juſqu'à l'île; mais le ſable mouvant refuſoit de le porter.

Après bien des tentatives inutiles, il prit pluſieurs des planches qui faiſoient le fond de la chaloupe, & les attachant enſemble, il en fit deux eſpèces de radeaux, dont il ſe ſervit aſſez heureuſement pour faire quelques pas. Il les changeoit ſucceſſivement de place, mettant en avant celui qu'il venoit de quitter.

Mais cet expédient étoit trop imparfait: chaque radeau ne pouvoit porter qu'un homme à-la-fois; de ſorte qu'Ahud reſtoit dans la chaloupe, ſans pouvoir ſuivre ſon père.

Sadak ſentit l'inconvénient: pour y remédier, il revint à la chaloupe. Il fit un troiſième radeau avec les rames & le gouvernail. Alors Ahud fut en état de ſuivre ſon père. Il donnoit à Sadak le radeau qu'il venoit de quitter: Sadak le mettoit en avant & paſſoit deſſus: Ahud avançoit auſſi d'un pas; puis, prenant encore le dernier radeau, il le donnoit à Sadak pour le mettre en avant. Ils marchèrent ainſi à pas lents, & avec beaucoup de fatigue vers la côte eſcarpée de l'île.

Il y avoit plusieurs heures que la marée avoit quitté le pied des rochers, lorsque Sadak atteignit ce mont épouvantable, dont l'aspect faisoit horreur. Les deux voyageurs abordèrent sur une petite côte fort étroite, qui paroissoit avoir été formée à la longue, par les vagues dont les coups redoublés avoient miné le rocher en cet endroit : des masses énormes pendoient sur leurs têtes.

Ils avoient pris des provisions dans leurs poches, en sortant de la chaloupe. La fatigue du trajet, & la vue des nouvelles peines qu'ils alloient essuyer, les avertirent de réparer leurs forces. A peine avoient-ils de quoi vivre le lendemain. Ils n'avoient pu se charger davantage.

Sadak & Ahud ayant pris quelques rafraîchissemens, se levèrent pleins de courage ; après avoir rodé autour des rochers, cherchant un passage qui pût les introduire dans l'île, ils rencontrèrent un torrent embrasé qui les força de reculer, pour n'être pas consumés.

Pour comble de malheur, la marée remonta avec une violence, qui ne leur laissa pas le temps de se retirer. Dans un instant, Sadak & son fils furent à moitié couverts par les eaux de la mer.

Ils ne perdirentt point courage : ils continuèrent à marcher le long de la côte malgré les flots. Ahud précédoit ſon père ; il découvrit une caverne qui s'enfonçoit dans le roc, un peu plus haut que la marée ; ils y grimpèrent l'un & l'autre.

La marée n'étoit pas encore montée au degré de ſa crûe ; les eaux de l'Océan ſuivirent bientôt Sadak & ſon fils dans la ſombre caverne. Le flot qui les inonda, les frappa avec d'autant plus de violence, qu'il étoit pouſſé par un vent impétueux.

Cependant la marée ne s'éleva point au-deſſus d'eux ; elle ſe retira peu-à-peu. Ils étoient ſi épuiſés, qu'ils tombèrent de laſſitude ſur une couche-de-ſable, que la mer leur avoit apportée au fond de la caverne, pour leur ſervir de lit.

Leur ſommeil ne fut pas long ; ces muſulmans infortunés ſe reveillèrent au bruit épouvantable qui précéda de violentes ſecouſſes de tremblement de terre. L'île trembla, comme la tour chancèle ſur le dos de l'éléphant bleſſé au jour de la bataille.

Les vents déchaînés ſoulevoient les flots, les vagues s'élançoient juſqu'aux nues avec un ſifflement horrible. On voyoit, à la lueur des éclairs, mille monſtres affreux ſe livrer

des combats ſanglans ſur la plaine liquide. Leurs longs mugiſſemens retentiſſoient dans les antres des rochers; & pour augmenter cette ſcène d'horreur, le tonnerre grondoit avec un bruit effroyable.

» Ahud, dit Sadak en s'éveillant, tel ſeroit le déſordre de la nature, ſi les *génies* étoient maîtres de notre ſort. Mais ne crains rien, ô mon fils! tu peux contempler ſans peur ce ſpectacle effrayant pour tout autre qu'un fidèle adorateur d'Alla. Cette ſcène horrible ſe paſſe à la vue du prophète. Son œil pénétrant nous voit dans cette ſombre caverne: témoin de notre foibleſſe, il ne nous laiſſera pas ſuccomber ſous le poids des élémens prêts à s'écroûler. Ayons confiance au pouvoir & en la bonté d'Alla, qui nous donne la vie, & qui a droit de nous la redemander.

» Oui, mon père, répondit Ahud, l'homme ſoumis à la volonté de l'être ſuprême, qui gouverne ce vaſte univers, reſte inébranlable au milieu du déſordre univerſel des élémens.

» Notre foible nature, reprit Sadak, s'allarme aiſément au moindre ſpectacle extraordinaire. Notre imagination timide cède à la crainte; mais la tempête qui ſoulève l'Océan

& la chûte du monde entier, n'irritent point Alla, comme les murmures des méchans, quoiqu'ils ſemblent autoriſés par la proſpérité des infidèles & les malheurs du juſte. L'ame des méchans, ô Ahud! eſt plus ténébreuſe & plus violemment agitée que les flots d'une mer orageuſe. L'horreur qui nous environne n'eſt qu'une foible image du déſordre affreux de leurs penſées. Cependant ils tremblent au moindre bruit; la vue d'un inſecte les glace d'effroi, tandis qu'ils nourriſſent dans leur ſein le plus horrible des monſtres, un cœur rebelle & déſobéiſſant.

Par ces ſages & pieuſes réflexions, Sadak cherchoit autant à ſe fortifier lui-même contre les atteintes de la crainte, qu'à inſpirer à ſon fils la même fermeté. Cependant il s'oublioit pour penſer à ſa chère Kalaſrade, qui, depuis qu'il l'avoit quittée, devoit ſouffrir un genre de ſupplice encore plus cruel, livrée aux emportemens d'une paſſion féroce, plus terrible mille fois que la fureur des élémens confondus.

Elle s'étoit abandonnée ſans contrainte à la juſte douleur que lui cauſoit le ſort de Sadak. Elle craignoit que le barbare Amurath ne le fît mourir ſecrettement. Dans cette cruelle penſée, elle éprouvoit à-la-fois les

tourmens de l'incertitude, & les peines d'une perte aſſurée.

Amurath ſouffroit impatiemment la loi qu'il s'étoit impoſée par un ſerment inviolable. Chaque jour il envoyoit Doubor chez Kalaſrade, pour voir comment elle ſupportoit l'abſence de Sadak; & ſans la prudence du chef des eunuques, il eût accablé la belle affligée à chaque moment par ſes importunités aſſommantes.

Doubor, qui connoiſſoit trop bien la vertu de Kalaſrade, pour ne pas ſentir que les marques fréquentes de l'inquiétude d'Amurath ne feroient qu'aigrir davantage le cœur ulcéré de la femme de Sadak, trouvoit chaque jour de nouvelles raiſons pour empêcher le ſultan d'aller au ſérail. Enfin, quand il vit qu'Amurath ne pouvoit plus réſiſter au violent déſir de voir ſa captive, il le prévint, en aſſurant Kalaſrade que Sadak vivoit encore, & qu'il étoit parti pour l'iſle où couloient les eaux de la fontaine d'Oubli.

La préſence d'Amurath renouvella tous les chagrins de Kalaſrade; elle le regardoit comme le meurtrier de Sadak; & toutes les expreſſions de tendreſſe dont il uſa en lui parlant, furent reçues avec une froideur

qui lui annonçoit la résolution d'un cœur qui n'avoit que de la haine pour lui.

Amurath, irrité de ce mauvais succès d'une entrevue dont il se promettoit autre chose que des froideurs, maudit le fidèle Sadak. Son serment l'empêchoit de se livrer à l'impétuosité de ses désirs. Il médita d'autres projets de vengeance, & resolut de tourmenter Kalasrade dans ceux qui lui étoient les plus chers.

Il la quitta brusquement, avec la rapidité du tigre qui fuit devant les chasseurs qui le poursuivent.

Ce fut alors qu'il donna ordre aux Janissaires d'aller prendre les enfans de Sadak, qui étoient avec leur grand-père Mépiki sur la côte opposée de l'*Asie*. Mais les Janissaires n'avoient pu exécuter entièrement ses ordres cruels; Mépiki, ayant pris la fuite avec les deux aînés, s'étoit dérobé à leur barbarie.

Amurath fit porter aux Janissaires la peine de leur négligence, puis ordonna qu'on disposât les cinq autres enfans de Sadak, qui étoient dans les prisons du sérail, à paroître devant lui.

Le lendemain, le monarque se rendit chez Kalasrade; & de ce ton impérieux qui

glace les ſens au lieu de donner de l'amour, il lui commanda de ſe rendre à ſes déſirs.

Kalaſrade lui rappela ſon ſerment, & en fit le prétexte de ſa réſiſtance. Le ſultan fut indigné qu'une femme, dans ſon ſérail, dédaignât l'honneur qu'il vouloit bien lui faire.

L'orgueil & la fureur tranſportoient ſon ame. Il ſe fit amener le plus âgé des enfans de Sadak : c'étoit l'aînée de ſes filles.

La jeune innocente parut devant Amurath, comme une victime dévouée à ſa cruauté.

„ Doubor, dit le ſultan au chef des eunuques, tire ton cimeterre, & frappe à mes pieds le fruit maudit de l'amour de Sadak „.

Kalaſrade avoit longtemps ſoupiré après la vue de ſes chers enfans. Son cœur ſe réjouit quand elle apperçut Rachal; & la petite Rachal, appercevant ſa tendre mère, s'élança vers elle, ſans faire attention aux ordres ni à la préſence d'Amurath.

L'amour maternel tranſportant Kalaſrade, elle tenoit ſa fille étroitement ſerrée entre ſes bras, la couvrant de ſes tendres baiſers, & l'arroſant de ſes larmes. Rachal répondoit à ſes tranſports par ſes innocentes careſſes.

Le barbare Amurath fut touché de cette ſcène attendriſſante; mais ſe rappelant auſſi-

tôt que Rachal étoit fille de Sadak, il se roidit contre le doux sentiment de la commisération. La pitié fit place à la vengeance. Amurath ordonna à Doubor d'arracher Rachal des bras de sa mère & de l'immoler sur le champ.

A cet ordre du sultan, les yeux de Kalasrade étincelèrent de fureur : elle ressembloit à une lionne enragée dont les chasseurs ont forcé le repaire pour lui enlever ses lionceaux.

„ Tyran, lui dit-elle, la mort seule pourra me séparer de ma chère Rachal. Tu m'a enlevé Sadak : son devoir fut triompher de son amour ; mais une mère ne connoît point de devoir plus sacré que celui de protéger ses enfans contre la rage du tigre qui veut les dévorer.

„ Doubor, dit Amurath, n'oses tu donc résister à la volonté d'une femme ? Esclave, ne devois-tu pas lire dans l'esprit de ton maître ? Frappe la mère & la fille. -- Mais non, tu as encore quatre autres victimes en ton pouvoir ; va les immoler à mon amour méprisé. Que cette femme vaine & insensée apprenne ce qu'elle doit à Amurath, son souverain.

„ Que dis-tu, tyran, reprit Kalasrade ? Quoi ! Camir, l'image de son malheureux père ; Elphan, l'aimable Elphan, dont la

douceur & la soumission charmoient le cœur de sa mère ; la belle Ophu, dont les jeux enfantins étoient si plaisans ; la vive Isadi, qui sourioit si tendrement aux caresses de Kalasrade ; quoi ! ces tendres innocens tomberont sous le fer meurtrier d'un esclave ? O Alla ! toi qui, dans ta faveur, m'accordas ces gages précieux de l'amour de Sadak, daigne te souvenir des maux que m'a coûté leur enfance, & ne permets pas qu'un vil esclave détruise en un moment des créatures enfantées dans la douleur, & élevées avec tant de peines & de soins.

„ Les vains discours d'une femme rebelle t'ont-ils changé en pierre, dit Amurath à Doubor ! Tu restes interdit & pantelant, comme un cerf réduit aux abois ! Esclave, exécute mes ordres ; va me chercher les têtes de ces quatre misérables, coupables des crimes de leur père „.

Doubor obéit malgré lui. Il laissa le sultan dans l'appartement de Kalasrade, & vint au donjon du sérail, où étoient les quatre autres enfans.

Dès que Camir & Elphan virent le chef des eunuques, ils vinrent à lui ; & se saisissant de ses mains tremblantes, ils les baisèrent plusieurs fois par respect ; ils lui di-

rent qu'ils étoient charmés de le voir, ajoutant que le vilain noir qui les gardoit ne leur avoit point encore apporté à manger.

Doubor, qui avoit toujours chéri les enfans de Kalafrade, ne fut point furpris de leur familiarité; mais il ne put recevoir leurs innocentes careffes fans verfer des larmes amères. Un ordre barbare le forçoit à tremper dans leur fang fes mains, qu'ils couvroient de leurs baifers.

Doubor les prit entre fes bras & les embraffa avec la tendreffe d'un père. L'ordre étoit preffant. Il voulut étouffer tout fentiment de pitié. Déja le fer cruel étoit à moitié forti du fourreau. Les pauvres enfans, effrayés, s'enfuirent avec précipitation à l'extrémité du donjon. Doubor, plus ému qu'eux, tomba par terre, hors d'état d'exécuter la volonté de fon maître.

Amurath n'étoit pas moins irréfolu dans l'appartement de Kalafrade, que le chef des eunuques dans le donjon du férail. Plufieurs fois il leva le cimeterre fur la tremblante Rachal, toujours il fut attendri par les larmes de la mère. La force de fon amour combattoit fans-ceffe l'efprit de vengeance qui l'animoit. Le fer lui tomboit des

mains, lorſqu'il penſoit que le même coup devoit frapper la mère & la fille.

Honteux de ſa propre foibleſſe, le ſultan ſortit, la fureur peinte dans les yeux. Il dit aux muets qui ſe trouvèrent dans la ſalle voiſine de l'appartement de Kalaſrade :

“ Eſclaves, arrachez cette enfant des bras de ſa mère inſenſée ; & avec vos mains, armées de griffes de fer, imprimez ſur ſon viſage enfantin l'image de la mort „.

Les muets obéirent aux ordres de leur maître. Ils entrèrent chez Kalaſrade ; & ſans égard pour les larmes & les cris de cette tendre mère, ils lui arrachèrent brutalement la petite Rachal, qu'elle tenoit toujours étroitement ſerrée entre ſes bras.

Il lui fallut céder à la force. En vain elle invoquoit Alla, elle appeloit Sadak ; elle oſa même prononcer le nom d'Amurath. Que n'inſpire point l'amour maternel ! Tout fut inutile. Les barbares exécutèrent en ſilence l'ordre du ſultan ; ils déchirèrent le tendre corps de Rachal avec leurs griffes impitoyables, & la jetèrent expirante aux pieds de ſa mère déſolée.

Kalaſrade n'attendit pas que les muets ſe fuſſent retirés pour prendre entre ſes bras le corps enſanglanté de ſa chère fille ; elle

le pressoit contre son sein palpitant; elle le baignoit de ses larmes inutiles. Dans l'excès de sa douleur, elle s'écria :

„ O prophète! saint prophète! daigne avoir pitié de nos malheurs; daigne jeter un coup d'œil sur cette victime innocente ; daigne exaucer la tendresse d'une mère ; délivre Rachal des ombres de la mort; délivre-la, ô prophète des justes „.

Cependant elle tâchoit d'arrêter le sang qui sortoit de ses plaies ; elle y mêloit les flots de ses pleurs amères : elle s'écria, avec un soupir qui auroit percé le cœur même du cruel Amurath : Ah, Rachal! Rachal! que le ciel ait compassion de tes souffrances & de ma douleur „!

Le chef des eunuques, le visage pâle & les mains sanglantes, entra dans l'appartement de Kalasrade ; & tandis qu'il se disposoit à lui raconter une nouvelle scène d'horreur, il vit cette mère infortunée pressant contre sa poitrine les membres sanglans de sa chère Rachal, & s'efforçant en vain de retenir son dernier soupir.

Son cœur fut attendri à ce spectacle. Le fidèle eunuque s'empressa de seconder les soins de sa douleur avec la tendresse d'un père.

“ Hélas !... les barbares !... mère infortunée !... O vertu !.. dit Doubor d'une voix entrecoupée, de quels traits cruels ont-ils percé ton cœur ! O malheureuse Kalasrade !... Rachal, innocente Rachal ! comme ils ont défiguré, déchiré la parfaite image de la beauté de ta mére „ !

Kalasrade ne s'apperçut de la présence de Doubor que lorsqu'il fut auprès d'elle, & qu'elle entendit les cris que lui arrachoit une compassion involontaire. Quand elle vit ses mains sanglantes s'avancer pour prendre Rachal, elle crut qu'il venoit ajouter à ses malheurs, s'ils n'étoient pas encore à leur comble.

„ Non, barbare, dit-elle, tu ne te repaîtras pas des membres sanglans de ma fille.... Ciel ! le voilà teint du sang de mes autres enfans ! Tigre féroce, as-tu dévoré le cœur palpitant de Camir & de ses frères ? Viens-tu me demander celui de Rachal ? Arrache le mien, mais épargne ma fille „ !

Doubor, frémissant, put à peine lui répondre.

„ O Kalasrade ! dit-il, mère infortunée, dont je respecte la vertu & plains les malheurs, je ne viens point t'enlever les restes défigurés de la belle Rachal : je cherchois

Amurath. Que ne puis-je réparer les maux qu'ils ont faits à la mère & aux enfans! Que ne puis-je rappeler ta fille à la vie „.

„ Ajouter l'insulte à la cruauté! reprit vivement Kalasrade; cœur endurci, oses-tu bien t'offrir à guérir des plaies profondes que tu as faites? Je te vois les mains teintes du sang de mes quatre enfans, & tu viens me parler de réparer leurs malheurs & les miens. Sans-doute tu as jeté leurs membres déchirés aux animaux des bois, cent fois moins féroces qu'Amurath & son esclave. Doubor. O mes enfans! les barbares se sont abreuvés du sang qui passa de mes veines dans les vôtres; ils se sont rassasiés de la chair qui fut ma substance! O prophète! délivre-moi de ces affreuses pensées „!

“ Alla sait combien le cœur de Doubor frémit aux ordres cruels d'Amurath, dit le chef des eunuques; mais à ce moment, ô Kalasrade! rien ne me force à agir contre le sentiment de commémoration qu'Alla a mis en moi. Si mon art ne me trompe point, je puis aisément rappeler Rachal des portes de la mort „.

“ Tu me trompes, dit Kalasrade. Seroit-il possible que ces mains sanglantes „

qui viennent de donner la mort, fussent devenues des instrumens de vie?... Ah! Doubor, pardonne ce doute. Doubor, si tu rends la vie à ma chère Rachal, je te pardonne tout.---- Non, je ne puis te pardonner le meurtre de mes enfans. Que dis-je? Alla, ô Alla! Le desordre de mes discours annonce celui de mon esprit. Je ne sais ce que je dois dire. Mais toi qui sais tout!, je te remets le sort de ma fille, & non aux promesses trompeuses de cet eunuque. Toi seul, ô Alla! tu peux ranimer le souffle de la vie dans le corps glacé de Rachel; & si tu daignes te servir du meurtrier de mes enfans pour opérer ce prodige, c'est à toi seul que s'adressera ma reconnoissance,,.

Doubor ne répondit point: son cœur attendri ressentoit en ce moment une partie de la douleur de Kalafrade. Il tira de sa poche une petite phiole, & en versa quelques gouttes dans la bouche de Rachal, étendue sur les genoux de sa mère.

Le remède opéra d'abord, & produisit un changement si merveilleux & si subit dans la petite Rachal, que les convulsions de la mort cessèrent à l'instant: elle ouvrit ses beaux yeux bleus, qui recommencè-

rent à briller d'un éclat aussi vif que l'étoile du matin.

Les pleurs de Kalasrade cessèrent de couler. Il sembloit que Doubor eût rendu la vie à la mère, ainsi qu'à la fille. Son cœur plein de sentimens nouveaux alloit se répandre en reconnoissance, lorsqu'un esclave entre brusquement & dit à Doubor de se rendre auprès d'Amurath.

Le chef des eunuques quitta Kalasrade. Le sérail étoit en confusion. Les Janissaires se plaignoient hautement de la tyrannie du sultan. Ils lui demandoient Sadak, le brave Sadak, & ses illustres enfans si dignes de leur père.

Amurath redoutoit les effets de leur rage. Il avoit demandé le fidède Doubor pour l'engager à appaiser la révolte qui commençoit à éclater. Quand il vit le fidèle eunuque les mains fumantes de sang, il perdit tout espoir. Son ame fut couverte des ombres d'une tristesse mortelle, comme la nuit répand ses sombres voiles sur la face du jour.

“ Doubor, dit Amurath, va laver tes mains meurtrières dans l'Océan. Que toutes les mers soient plutôt souillées de ton crime que de laisser paroître une seule

goutte de ſang qui pourroit coûter la couronne & la vie à ton maître. O Doubor! Doubor! à quel prix je voudrois recueillir, s'il étoit poſſible, le ſang précieux que tu as répandu aujourd'hui? O mon fidèle eunuque! va appaiſer les clameurs des Janiſſaires, mais que ta main coupable cache le crime encore plus grand de ton cœur. Sers-toi habilement du voile épais de la diſſimulation. Doubor, ſi tu réuſſis... dis-leur de ma part que Sadak ſera rétabli dans tous les honneurs dûs à ſon rang, à ſes ſervices, à ſes vertus : ſes enfans lui ſeront rendus. Dis aux rebelles que je promets tout. O prophète! ſauve-moi de la mort dont je ſuis ménacé, je te conſacre le reſte de mes jours „!

Doubor ſe mit en devoir d'obéir; il alla trouver les Janiſſaires, qui ſe diſpoſoient à aſſiéger le palais du ſultan. Il tâcha en vain de les ramener à des ſentimens moins violens. Ils ne vouloient rien entendre avant qu'on leur eût rendu le brave Sadak.

Le chef des eunuques revint avec cette réponſe vers Amurath, qui l'attendoit avec la plus vive impatience.

« Seigneur, dit l'eunuque tremblant, on ne peut réſiſter au torrent. Le nombre de tes

ennemis croît à chaque instant : leur fureur augmente, & à moins que Sadak ne leur soit rendu, ils font serment d'immoler à leur vengeance & le tyran & ses esclaves.

« C'en est donc fait, Doubor, dit Amurath tremblant de peur ; je vais mourir. O vie ! ô douce vie, tu vas me fuir pour toujours » !

« Illustre rejeton de la race Ottomane, répondit Doubor, ne permets pas que la crainte t'empêche de songer à ta sûreté. Envoie d'abord tes esclaves promettre aux révoltés que dans peu d'heures on leur rendra Sadak. Je profiterai de ces momens pour enlever tes plus riches effets, & nous fuirons dans quelque ville voisine, dont tes fidèles sujets ne refuseront pas de protéger leur sultan contre une troupe de rebelles ».

« Doubor, dit Amurath, tes paroles me rendent la vie. Fais ce que tu jugeras à propos. N'oublie pas sur-tout la belle Kalasrade; qu'elle nous suive dans notre fuite avec les muets & les esclaves ».

Ces derniers mots percèrent le cœur de Doubor; mais il jugeoit que l'obéissance auroit un double mérite dans des circonstances si fâcheuses.

Kalaſrade, étonnée de ſon ſort, & ne ſachant ce que ſignifioit ce départ inattendu, fut conduite avec ſa fille Rachal ſur les côtes de l'Aſie. Doubor ne les confia qu'à lui-même. Amurath ſuivit bientôt, déguiſé en muet avec les eſclaves du ſérail.

Le fidèle Doubor conduiſit la famille royale à Iznimid, où il annonça l'arrivée prochaine d'Amurath, & la révolte des Janiſſaires.

Abdulraham, gouverneur de la place, aſſembla auſſi-tôt la garniſon, & les troupes de la province, vinrent ſe ranger ſous les étendarts de leur ſultan. L'armée augmentoit chaque jour.

Kalaſrade étoit renfermée dans l'appartement des femmes d'Abdulraham; Rachal, ſa chère Rachal, ſon unique conſolation, étoit avec elle.

Les Janiſſaires avoient choiſi le brave Boluri pour leur général. Ils n'ignorèrent pas longtemps l'évaſion d'Amurath. Ayant appris qu'il s'étoit retiré à Iznimid, ils réſolurent d'aller l'attaquer avant qu'il s'y fût fortifié, & que les troupes de la province euſſent le temps de le joindre.

Abdulraham ſortit de la ville pour s'oppoſer à la marche de Boluri. Il attaqua les

rebelles, mais la victoire se déclara en leur faveur. Quelques fuyards vinrent annoncer au sultan la défaite du gouverneur. A cette nouvelle, Amurath sortit brusquement d'Iznimid pour chercher une autre retraite.

Boluri, profitant de sa victoire, marcha droit à Iznimid. En entrant dans la ville, il apprit que le sultan s'étoit retiré dans un château voisin, où il étoit soutenu par quelques troupes d'élite, qui n'avoient pu rejoindre assez-tôt l'armée d'Abdulraham.

Ce château étoit aussi fortifié par la nature que par l'art. Le sultan s'y défendit plusieurs mois sans que les rebelles pussent l'y forcer.

Le siége fut long & pénible. Plusieurs Janissaires, ennuyés de rester si longtemps devant une place où ils n'avoient aucune espérance de faire un riche butin, étoient d'avis de lever le siége, de pénétrer dans les plus riches provinces de l'Asie, & de mettre au pillage toutes les villes qui n'embrasseroient pas le parti de la révolte. Boluri, leur général, étoit d'un avis contraire. Il craignoit que le sultan, devenu libre, ne retournât à Constantinople, ne fortifiât son parti, & ne se mît en état de faire échouer leurs projets.

Ainſi, la méſintelligence ſe mit inſenſiblement dans l'armée des révoltés. Boluri étoit au-deſſus des baſſeſſes de l'avarice. On ne devoit pas compter qu'il permît le pillage. Quelques officiers trouvèrent le moyen d'introduire des eſclaves dans la place avec des lettres où ils offroient au ſultan de lui livrer Boluri vif ou mort, pourvu qu'il pardonnât à ſes Janiſſaires.

Amurath promit tout. Boluri fut étranglé la nuit dans ſa tente ; & les Janiſſaires vinrent mettre leurs armes aux pieds d'Amurath.

Le ſultan, hors de danger, oublia les obligations qu'il avoit à ceux qui venoient de trahir Boluri. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité ſur l'armée des rebelles, fut un ordre d'empâler indiſtinctement tous les chefs de la révolte.

Après cette ſanglante exécution, il marcha vers Conſtantinople. Il n'eut pas de peine à s'y faire reconnoître. En peu de jours tout y fut preſqu'auſſi tranquille qu'auparavant. Amurath, rétabli ſur le trône & dans le ſérail qu'il avoit failli de perdre, continua à être méchant.

Sa paſſion pour Kaiaſrade ſe ralluma avec plus de force que jamais. Le danger paſſé,

les remords étoit étouffé. Affermi de nouveau fur fon trône, il eut honte qu'un ferment l'eût empêché jufqu'alors de fatisfaire à fes défirs.

Doubor, à qui il confia ce qui fe paffoit dans fon cœur, fit tout ce qu'il put pour le détourner de violer fon ferment. Amurath fentit que le fidèle & religieux eunuque s'opposeroit conftamment à ce qu'il défiroit avec tant de paffion. Il réfolut de l'éloigner, au moins pour quelque temps.

Il le fit appeler, & le chargea d'aller porter quelques ordres affez peu importans à Iznimid, réfolu de mettre à profit cette abfence pour triompher de la vertu de Kalafrade. C'étoit beaucoup que le fultan ne fongeât pas à fe délivrer par une voie plus violente d'un cenfeur importun.

Tandis que le tyran s'occupoit de ces penfées déteftables, Sadak & fon fils, enfevelis fous les rochers de l'isle d'Oubli, éprouvoient tout ce que la tempête a d'horreurs. Ce fut la nuit même du départ de Doubor de la ville d'Iznimid, qu'Ahud & fon refpectable père pensèrent périr mille fois dans l'affreufe caverne où la mer fembla les pourfuivre pour les engloutir dans fes abîmes.

La piété de Sadak, & l'humble réfigna-

tion d'Ahud pûrent ſeules adoucir en quelque ſorte les horreurs de cette nuit affreuſe, juſqu'au lendemain matin que le ſoleil ramena le calme. Mais aux approches du jour, la marée remonta, & ils furent encore inondés, comme les pluies abondantes du ſolſtice inondent l'inſecte caché ſous l'herbe.

Ils attendirent patiemment que la mer ſe retirât. Sadak ſortit alors de la caverne avec ſon fils. Ils rampèrent entre le long de la côte étroite, à moitié plongés dans la mer; car la crainte de perdre l'aſſiſtance favorable du jour, leur fit hâter l'exécution de leur projet. Ils dirigèrent leur marche vers la gauche. Ils avoient deſſein de tourner cette partie de l'isle qui étoit oppoſée au volcan, eſpérant que l'autre côté leur offriroit un accès plus facile.

Après un trajet pénible, ils ne ſe trouvèrent pas plus avancés qu'auparavant. L'isle, au contraire, ſembloit encore plus inacceſſible de ce côté que de l'autre. Les rochers, minés par la violence des flots qui les battoient ſans-ceſſe, s'élevoient en voûtes ſur leurs têtes, & formoient ainſi une barrière continue, excepté en quelques endroits où la mer s'étoit fait un paſſage entre deux montagnes; mais dans ces endroits-
là

me, les flots agités tournoyoient rapidément, & formoient un gouffre qui engloutiſſoit tout ce qui entroit dans ſon tourbillon.

Sadak & ſon fils retournèrent à leur première caverne attendre que la marée revînt exercer leur patience. Un ſommeil de fatigue leur ôta pendant quelques heures le ſentiment de leurs maux. Le bruit de la mer qui montoit avec rapidité les réveilla: ils ſe levèrent pour n'être pas enſevelis ſous les flots.

Le peu de proviſions qu'ils avoient apporté, ſe trouvoit épuiſé. Le malheureux Sadak jeta un regard de compaſſion ſur ſon malheureux fils, excédé de fatigues, tourmenté par une faim cruelle, & dévoré par une ſoif brûlante.

Il lui reſtoit encore quelques gouttes de vin dans une petite phiole. Ce tendre père voulut les verſer ſur la langue altérée de ſon fils. Ahud, le généreux Ahud, refuſa ce ſecours, en preſſant ſon père d'en profiter lui-même. Un tendre combat s'éleva entre ces deux infortunés. Sadak voulut employer l'autorité paternelle pour faire prendre à ſon fils ce foible ſoulagement. Ahud, cédant aux tranſports de l'amour filial qui l'anime,

reçoit la phiole des mains de ſon père ; & avant que Sadak pût ſe défier de ſon deſſein, il verſe la liqueur dans la bouche du reſpectable vieillard, & le force de la boire juſqu'à la dernière goutte ; puis ſe jetant à pieds, il s'écrie :

« O mon père ! pardonne-moi la première déſobéiſſance dont ton fils ſe ſoit rendu coupable. J'ai oſé employer contre l'auteur de ma vie, la force que je tiens de lui. O mon père ! pardonne ma témérité ; ou plutôt écrâſe ce fils préſomptueux, qui a pu ſe révolter contre les ordres & l'autorité de ſon père. O Alla ! je ne mérite plus de vivre : mais épargne les jours de Sadak ».

« O Ahud ! répondit le vénérable vieillard, ô mon fils ! Alla te pardonne : Alla bénira ta généroſité. Tu as montré la force de ton bras contre ton père ; non, c'eſt la force de ton amour : la piété filiale a triomphé de la tendreſſe paternelle. Mais, hélas ! quelque chère que ſoit pour mon cœur cette marque de ton affection, je penſe avec douleur que c'eſt aux dépens de ta vie que tu as voulu prolonger la mienne de quelques inſtans. Je touche au terme de ma carrière, & tu n'es qu'à l'entrée de la tienne. C'eſt toi, mon fils, que tu devois conſerver ».

Les paroles de Sadak consolèrent le généreux Ahud. Il oublia les supplices que la faim lui faisoit éprouver, pour se livrer à la douceur qui suit une bonne action. Cependant, l'ardeur de la soif le tourmentoit cruellement ; ses yeux, tantôt fixés sur son père, & tantôt levés vers le ciel, marquoient assez sa langueur.

« Mon fils, mon cher fils ! lui dit Sadak, la mort dont tu m'as délivré pour quelques instans me seroit moins cruelle, que le chagrin que je ressens de te voir ainsi expirant de soif. O Ahud ! fils barbare, je révoque le pardon que je t'ai donné ; tu m'ôtes une vie mille fois plus chère que la mienne ».

Tandis que Sadak parloit, Ahud, emporté par l'excès de la soif, se déchire de ses propres dents, & suce avidément le sang de ses veines. Ce secours, tout inhumain qu'il étoit, le soulagea pendant quelque temps. Il attendit avec patience que la marée leur permît, en se retirant, de chercher quelque moyen d'échapper à la mort.

En passant le long de la côte, Sadak apperçut l'eau qui sortoit d'une ouverture assez étroite entre deux masses de rochers.

« Mon fils, dit ce père malheureux, attendons ici le retour de la marée, & voyons

si l'eau passe au travers de cette ouverture. Peut-être pourrons-nous y pénétrer ».

Ahud se livra au premier rayon d'espérance : s'assit avec son père sur la pointe d'un rocher, attendant en silence le retour de la marée.

La conjecture de Sadak n'étoit pas vaine ; l'eau entra avec rapidité entre les deux rochers, & sembla s'y engloutir comme dans un gouffre.

« Quel que puisse être notre sort, dit Sadak, ce passage est le seul moyen qui nous reste à tenter pour échapper à la mort. Nous sommes sûrs de mourir de faim sur cette côte avant deux jours. Ahud, plongeons-nous dans ce gouffre ; nous y trouverons, ou la récompense de nos travaux, ou la fin de nos malheurs.

» Mon père, répond Ahud, pourquoi nous exposer tous les deux au danger ? Restez sur ce bord, je vais examiner l'issue de ce passage étroit ».

Ahud n'espéroit aucun succès de son entreprise ; il ne pensoit qu'à prolonger les jours de son respectable père.

Sadak en jugeoit autrement ; il se rendit aux instances de son fils, dans la pensée qu'il réussiroit. Ahud lui promit de revenir, s'il

étoit poſſible ; auſſitôt il ſe précipita dans le gouffre & diſparut aux yeux de ſon père inquiet.

Sadak goûta pendant quelques inſtans les douceurs de l'eſpérance ; il ne doutoit pas que ſon fils ne fût déjà dans l'isle. Mais lorſqu'il vit les eaux refluer, ſortir d'entre les rochers avec autant de précipitation qu'elles y étoient entrées, & inonder la côte où il étoit ; alors ſon eſpérance s'évanouit : il s'écria dans l'excès de ſa douleur ; « ô mon fils, mon cher fils ! Perfide Océan ! tu m'as ravi mes deux fils ».

Le progrès de la marée l'obligea de retourner à la caverne ; là, plongé dans l'abîme de la douleur, il penſoit tour-à-tour à ſes enfans & à ſa chère Kalaſrade.

La faim ſe fit ſentir avec une nouvelle force ; il l'appaiſa en dévorant le cuir de ſes pantoufles. Quand la mer entra dans la caverne, il ſe courba pour puiſer quelques gouttes de ſes eaux ſalées dans le creux de ſa main, & en humecter ſa langue.

Après le reflux, Sadak ſe rendit à l'endroit où il avoit vu ſon fils diſparoître à ſes yeux. Il n'attendoit que le retour de la marée pour ſe précipiter dans le gouffre ; c'étoit la ſeule reſſource qui lui reſtât.

Le premier flot qui entra dans la fente du rocher, y porta Sadak ; il fut longtemps jeté de côté & d'autre contre les pointes ſaillantes de la montagne, juſqu'à ce qu'enfin il apperçut la lumière du jour au travers des eaux ; Il étoit dans une cave profonde, creuſée dans le roc vif. Le fond en étoit étroit & inégal ; l'ouverture en étoit large & élevée, la pente dure & rapide ; & les eaux que le flux de la mer y apportoit, la rendoient fort gliſſante.

Cependant, Sadak redoubla de courage ; & quoiqu'il reſſentît de vives douleurs des meurtriſſures qu'il avoit reçues en paſſant ſous le rocher, il gravit, à force de travail, la pente eſcarpée du précipice, & atteignit enfin le ſommet.

En jetant les yeux autour de lui, il découvrit une vaſte campagne plantée irrégulièrement de différens arbres chargés de fruits, & traverſée par des ruiſſeaux dont les bords étoient émaillés de fleurs.

Le premier mouvement de Sadak fut de ſe proſterner la face contre terre, & d'adorer Alla, en lui adreſſant cette fervente prière :

« Etre ſuprême, ô Alla ! ta créature chantera éternellement tes louanges ; le malheureux, dont tu daignes bénir les travaux

adore ta bonté, dans les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance ».

Sadak ſe leva : la campagne fertile avoit diſparu. Il lui ſembla que les eaux du gouffre le rejetoient ſur la côte d'où il s'étoit précipité dans la mer quelques heures auparavant.

A cette vue, Sadak pouſſa un profond ſoupir. Il étoit confondu & ſtupéfait de ce changement ineſpéré ; mais quand il vint à penſer que ce ne pouvoit être que l'effet d'une cauſe ſurnaturelle, il ſe roidit contre la tentation du déſeſpoir.

« Si ce changement eſt le fruit de ma prière, dit-il avec une humble réſignation, je dois m'y ſoumettre. Alla le bénira ; car Sadak adorera ſon dieu dans l'horreur de ces rochers, comme au milieu d'une plaine agréable ».

A peine avoit-il fini de parler, tout-à-coup les flots de la mer s'élevèrent en ſortant du gouffre avec un bouillonnement extraordinaire ; une femme habillée d'or parut ſur la ſurface des eaux.

« Vertueux Sadak, dit le *génie* Adiram, je te félicite de ton courage intrépide ; je m'eſtime heureuſe d'être envoyée par le prophète pour te conſoler ; mais avant que je remontre à tes yeux des merveilles que tu

n'as vues qu'un moment, permets que je t'introduise sans danger dans cette place dont tu es sorti à l'instant comme d'un songe ».

Les eaux s'arrêtèrent à l'entrée de la fente du rocher. Le *génie* & Sadak descendirent légèrement dans le précipice, d'où il remontèrent avec la même aisance. Sadak reconnut la campagne fertile qu'il avoit déjà vue.

Quand ils furent dans la plaine, Adiram dit à Sadak.

« Les arbres abaissent leurs branches chargées de fruits pour les mettre à ta portée: répare tes forces épuisées, tu recevras ensuite les instructions des *génies* protecteurs du genre humain.

» Mais, répondit Sadak, puisque telle est la foiblesse de l'homme, que ce qui lui semble un bien peut devenir pour lui un mal réel, permets, ô *génie* bienfaisant! que je commence par adorer Alla, au nom duquel personne ne sera trompé. C'est lui qui fait mûrir ces fruits, je dois remercier sa bonté avant que d'en faire usage ».

Sadak se prosterna ensuite la face contre terre, & répéta cette prière:

« Etre suprême, ô Alla! ta créature chantera éternellement tes louanges; le malheureux dont tu daignes bénir les travaux

adore ta bonté dans les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance ».

Adiram exalta la piété & l'humble réſignation d'un guerrier élevé ſous la tente & dans les horreurs des combats.

“ Ta religion ſurpaſſe mes eſpérances, ô Sadak ! dit le *génie*, l'adverſité ranime la ferveur des hommes. Il n'eſt pas rare de les voir recourir à leur dieu dans les jours de la diſgrâce, mais il eſt encore plus ordinaire de les voir oublier Alla, lorſque tout ſeconde leurs déſirs. A meſure que la proſpérité croît, la piété diminue dans leur cœur. Lorſqu'ils jouiſſent des biens qu'ils ambitionnoient, ils ne ſongent plus à celui dont il les tiennent. L'amour-propre & la préſomption ſe nourriſſent des douceurs de l'aiſance; l'homme le plus indigne des dons du ciel les regarde comme le prix de ſon mérite & le fruit de ſon habileté. Heureux celui qui les réçoit avec reconnoiſſance, en avouant humblement que la gloire n'appartient qu'à Alla.

„ O *génie* ! reprit Sadak, mon cœur eſt fortifié par tes pieuſes leçons ; mais hélas ! je ſens qu'il ſoupire encore après Ahud que j'ai perdu, & après Kalaſrade que j'ai laiſſée au pouvoir du tyran.

„ A l'égard d'Ahud, dit le *génie*, il n'eſt pas encore temps que tu apprennes ſon ſort ; pour Kalaſrade, elle ſouffre, pour avoir trop mépriſé une vie qu'Alla lui avoit ordonné de conſerver. Ah ! pauvre Kalaſrade, l'oiſeau d'Adiram ne peut pas te ſecourir long-temps. Le ferment d'un tyran ſans foi eſt une corde lâche, autour d'un pilier embrâſé.... Mais hâte-toi de conquérir les eaux de la fontaine d'Oubli ; ne te laiſſes point rebuter par les dangers. Tu as appris par expérience que les périls les plus redoutables ſont ceux que l'on n'apperçoit pas. La fontaine eſt cachée au centre du volcan ; gravis ce mont embrâſé „.

Le *génie* Adiram diſparut. Sadak, le brave & religieux Sadak, ayant pris quelques rafraîchiſſemens, s'arma de courage, & s'avança vers la montagne qui jetoit ſans-ceſſe des flammes.

La plaine le conduiſit à une vallée profonde, couverte de buiſſons épais, qu'il eut toutes les peines du monde à traverſer. Les branches & les brouſſailles manquèrent pluſieurs fois ſous ſes pieds, & il tomba dans des précipices où il faillit de reſter enſeveli : ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il put en ſortir, à l'aide de ces

mêmes branchages qui l'avoient trompé.

Au sortir de cette vallée épineuse, il trouva une rivière rapide qui couloit entre les rochers ; elle avoit pour source une cataracte élevée, dont les eaux tomboient avec un bruit épouvantable, en se partageant dès le haut, pour former deux torrens qui rouloient leurs flots impétueux des deux côtés de la montagne.]

Sadak fut saisi d'étonnement à la vue de cette terrible chûte d'eau. Il resta immobile, également incapable & d'avancer & de revenir sur ses pas.

Il se trouvoit entre deux torrens dont la rapidité lui ôtoit toute espérance de pouvoir tourner à droite ou à gauche. Tout le parti qui lui restoit à prendre, étoit d'essayer de grimper sur le rocher escarpé qui s'avançoit entre les deux cataractes.

Il s'y détermina courageusement ; la nature frémissoit à cette généreuse résolution. Sans écouter ce mouvement de frayeur involontaire, il se jette sur le rocher, & se servant des pieds, des mains, des dents, il rampe avec une fatigue incroyable sur sa pente glissante.

Les eaux impétueuses des deux cataractes l'inondoient à tout moment, & avec d'au-

tant plus d'abondance, qu'il grimpoit plus haut. Elles emportoient quelquefois des pièces de rocher qui le frappoient en tombant, & dont il risqua d'être renversé.

Il atteignit enfin une espèce de petite terrasse formée par une partie du rocher plus avancée que le reste. La fatigue l'obligea d'y rester étendu quelques instans; un mouvement naturel le porta à avancer la tête, pour voir à quelle hauteur de la montagne il étoit parvenu. Il trembla en contemplant le chemin qu'il avoit fait : il ne pouvoit comprendre comment il avoit pu faire un pas sur un rocher nud : sa vue se troubla; mille couleurs jouoient devant ses yeux; il lui sembla que le rocher croûloit, l'emportoit dans sa chûte & l'écrasoit sous ses débris.

Dans cette espèce de délire, causé par un épuisement d'esprits, la nature s'oublia elle-même pendant quelques minutes. Sadak fut saisi d'un tremblement violent, malgré la force d'ame qui le soutenoit. Dans ces agitations involontaires, il roula le long du rocher qu'il avoit eu tant de peine à gravir. Il ne s'apperçut de son égarement & de son malheur, qu'au milieu de sa chûte; la vue du danger lui donnant alors de nou-

velles forces, il s'attacha fortement au rocher avec les mains, & regagna la terraſſe, où il ne fut plus tenté de regarder le pied de la montagne. Il tourna plutôt les yeux vers le ſommet, pour voir le chemin qui lui reſtoit à faire.

Il y monta plus aiſément qu'il ne penſoit. La cîme lui offrit un lac très-large, qu'il lui falloit paſſer avant d'arriver au volcan. Le volcan brûloit ſans ceſſe, l'air étoit obſcurci par la fumée épaiſſe qu'il pouſſoit, & infecté d'une odeur de ſoufre inſupportable.

Sadak ne ſongea d'abord qu'à paſſer le lac à la nâge. Le courant étoit rapide; il riſquoit d'être entraîné par la violence des flots, & précipité de toute la hauteur du rocher dans l'un des deux torrens, où il eût péri ſans reſſource.

Le danger ne l'arrêta point. Il ſe précipita dans le lac; & nâgeant avec autant de force que d'habileté, il atteignit bientôt l'autre bord.

Ici Sadak fut aſſailli d'une grêle de pierres & de charbons ardens que vomiſſoit le volcan. Pour s'en garantir, il arracha une grande quantité de roſeaux humides qui croiſſoient ſur les bords du lac & les mit

sur sa tête, pour se préserver des matières qui pleuvoient de toute part.

En cet état, il s'avança au travers des cendres ardentes qui lui brûloient les pieds, & au milieu d'une atmosphère sulphureuse qui le suffoquoit presque. Il vint au bord d'une cave énorme, au centre de laquelle couloit un petit ruisseau d'eau noire.

Sadak ne doutant plus que ce ne fût-là la fontaine d'Oubli, se jeta dans la cave, en courant précipitamment vers le ruisseau. Il vit, à quelques pas de la source, une jeune fille, assise dans une attitude douce & aisée. Elle se leva à l'approche de Sadak, & le félicita sur son heureuse arrivée.

" Généreux étranger, lui dit-elle, il y a deux cent égires que personne n'a pénétré dans ces lieux terribles. Mais vous pouvez goûter des eaux de la fontaine d'Oubli, & jouir de l'immortalité ".

En disant ces mots, la déesse (car elle n'avoit point l'air d'une mortelle) puisa des eaux dans une tasse d'or & la présenta à Sadak. Celui-ci détourna doucement la tasse, & répondit ainsi :

" Belle gardienne de cette source enchantée, excusez mon refus. Ce n'est pas pour moi que je suis venu chercher les eaux de

la fontaine d'Oubli. Un ferment fatal m'a fait entreprendre ce pénible voiage. Je suis un misérable exilé de l'empire Ottoman, qui viens conquérir dans ces lieux, pour prix de mes succès, une mort mille fois plus cruelle que ne l'a été celle de ceux qui y ont échoué „.

„ Eh bien! reprit la belle nymphe, bois des eaux d'Oubli, & perds pour jamais le souvenir des cruautés d'Amurath : que tes premières pensées s'anéantissent ; que ton être se renouvelle & renaisse, pour goûter les douceurs d'une scène variée de plaisirs. Oublie tes fautes & tes peines passées. Que ton esprit, dégagé du poids accablant des années qui courbe ton corps, prenne des sentimens nouveaux ; que les moindres traces d'une vie malheureuse s'effacent pour jamais. Livre-toi aux illusions brillantes & flatteuses de l'espérance : que le songe du plaisir joue devant ton imagination. La santé, les honneurs, les richesses, la réputation, la volupté, occuperont tour-à-tour ton esprit, partagé entre ces différens objets ; & la pensée des maux que tu as soufferts autrefois ne troublera point cette douce rêverie ».

« De tels plaisirs, répondit Sadak, peuvent

captiver des malheureux, dont la conſcience, déchirée de remords, a raiſon de ſouhaiter que le ſouvenir importun de leur vie paſſée ſoit entièrement effacé. Pour moi, ô nymphe! au milieu des maux extrêmes que j'ai ſoufferts, j'ai toujours eu la conſolation de ne les avoir ni cherchés, ni mérités „,

“ L'orgueil eſt une marque de folie, plutôt qu'une preuve de mérite dans l'homme, répliqua la gardienne de la fontaine d'oubli. Les mortels, auſſi vains que foibles, auſſi préſomptueux qu'ignorans, s'égarent d'erreurs en erreurs: ils flottent dans l'incertitude du doute. Plus aveugles à meſure qu'ils avancent dans leur carrière, quand ils paroiſſent au grand jour, ils voudroient que le paſſé n'eût jamais été „.

« *Génie* tutélaire de ces lieux, répondit Sadak, ce n'eſt point par une vaine préſomption que je refuſe le don que vous m'offrez. Le témoignage de ma conſcience m'aſſure que je n'ai point cherché le mal. Je remercie le prophète de m'avoir ſoutenu au milieu des tentations de la vie. J'eſtime trop les grâces que j'ai reçues du puiſſant Alla pour en vouloir perdre le ſouvenir, & oublier les ſentimens de reconnoiſſance

où j'ai trouvé tant de douceurs. J'ai reçu l'adverſité comme un don du ciel propre à fortifier ma foi. Les revers ont été pour moi des ſources de bénédictions, des encouragemens à la vertu : les oublier, ce ſeroit une baſſe ingratitude. Tous mes jours n'ont pas été malheureux ; la penſée d'un état dont j'ai goûté autrefois les délices, m'eſt trop chère pour vouloir la perdre : ce ſeroit me rendre à jamais indigne de la miſéricorde de mon Dieu. Un moment du ſouvenir précieux de la fidélité de Kalaſrade eſt plus doux à mon cœur, que dix ans de volupté entre les bras d'une nouvelle amante. O Codan ! je ne t'oublierai point : ta piété envers Mépiki ſera toujours préſente à mon eſprit. Et toi, ô mon fils Ahud ! quoique tu ſois auſſi perdu pour moi, ton image reſtera gravée dans le cœur de ton père, avec ta dernière action. O Ahud ! nom vertueux ! ſans doute tu jouis à préſent de la vue du prophète. Tu reçois le prix immortel de ta piété : pour cette goutte de vin dont tu abreuvas la langue altérée de ton père, tu puiſes le bonheur dans une ſource intariſſable. Du paradis, où tu n'as plus rien à craindre de la méchanceté du tyran, contemple les reſtes de la triſte &

vertueuse famille d'Elar. Et toi, illustre auteur de ma vie, maudis à jamais ton fils ingrat, s'il songe à perdre le souvenir de la sainte religion dont il reçut de ta bouche les premiers principes. Peut être après avoir bu de ces eaux, j'oublierois Alla & son prophète, pour me faire chrétien ; ou, à l'exemple des mauvais *génies*, transporté d'une insolence orgueilleuse, j'oserois me révolter contre le maître tout-puissant du ciel & de la terre».

« Généreux Sadak, répliqua la belle nymphe, toi seul entre les hommes méritois de réussir dans une conquête aussi difficile que celle que tu as entreprise. Tu en connois le prix. Prends cette tasse d'or, & va porter au sultan les eaux d'oubli qu'elle contient. Ne crains point les dangers du retour. Car aussi-tôt que la tasse sera dans ta main, tu te trouveras transporté aux portes du sérail d'Amurath „.

« Mais, ô vierge aussi pure que belle! dit Sadak, avant que je reçoive de ta main ce don inestimable, ne pourrois-tu point m'apprendre ce qu'est devenu le vertueux Ahud, la gloire de ma vieillesse „?

« J'ignore le sort d'Ahud, répondit la nymphe ; je sais seulement que tu es le seul

des hommes qui ait réuſſi dans la conquête des eaux d'oubli „.

En achevant ces mots, elle donna la coupe d'or à Sadak. Dès qu'il l'eut priſe, la nymphe, la fontaine, la caverne & la montagne diſparurent, & il ſe trouva aux portes du palais d'Amurath.

Les janiſſaires reconnurent les traits de leur ancien général; & le peuple en tumulte annonça le retour de Sadak, par ſes cris d'allégreſſe.

Les eſclaves coururent à l'appartement d'Amurath; les eunuques ſe hâtèrent de l'introduire en triomphe en la préſence du ſultan.

Sadak entra d'un air reſpectueux & noble. Il tenoit en main la taſſe d'or pleine des eaux tant deſirées. Le ſultan étoit aſſis ſur un ſopha de velours cramoiſi, brodé en or & relevé de pierreries.

Sadak ſe proſterna trois fois devant ſon ſouverain. Amurath fut ému; & pour avoir moins de témoins de ſon émotion, il fit ſigne aux eunuques & aux courtiſans qui l'entouroient de ſe retirer.

Reſté ſeul avec Sadak, il ſe remit du premier mouvement de ſurpriſe qu'il avoit

éprouvé, & dit fièrement au brave & respectable vieillard :

« Esclave, as-tu réussi dans la commission dont je t'avois chargé ? ou viens-tu m'apporter ta tête en tribut „ ?

« Puissant maître de l'empire Ottoman, répondit Sadak, le grand Alla que je sers a béni l'entreprise & le voyage de ton esclave : Sadak, couronné de gloire, vient t'offrir sa conquête „.

„ Maudit soit Sadak & sa gloire, reprit vivement Amurath ; esclave présomptueux, ton orgueil sera humilié. Crois-tu l'emporter sur ton souverain ? Penses-tu qu'Alla te réservoit des délices supérieurs à celles dont jouit Amurath „.

“ La bonté d'Alla m'a soutenu dans les dangers que j'ai courus pour satisfaire au serment que j'avois fait, répondit Sadak ; Alla étoit avec moi, sa divine présence m'encourageoit, sa lumière m'éclairoit, sa miséricorde adoucissoit les horreurs que j'ai vues „.

Tu blasphêmes, vil esclave, dit le sultan furieux ; tu ments avec impudence. Alla n'a point béni l'esclave au-dessus de son maître. Ton cœur orgueilleux s'est flaté d'un vain espoir ; & Alla a permis ta présomption,

pour la tromper d'une manière plus ſenſible. Ton maître s'eſt vengé au gré de ſa volonté ; j'ai brûlé ta maiſon, maſſacré tes enfans, & forcé Kalaſrade à m'accorder des faveurs que tu te croyois réſervées. A préſent maudis ton Dieu, & meurs „.

« Tyran, le crime triomphe, dit Sadak ; j'ai donc apporté pour moi ce breuvage enchanté : il m'eſt néceſſaire „.

« Eſclaves, s'écria le ſultan avec un emportement furieux, hâtez-vous d'ôter cette coupe précieuſe des mains de ce malheureux. Qu'il n'ait pas la conſolation d'oublier des malheurs qu'il a trop mérités ».

A ces cris, les eſclaves entrèrent & arrachèrent la taſſe d'or des mains de Sadak.

« Rendez-moi la coupe, ou donnez-moi la mort, dit Sadak aux eſclaves „.

„ Ni la mort, ni le précieux breuvage, reprit Amurath. Je me charge, moi, du ſoin de conſoler ton cœur. Tu ſeras enchaîné dans la priſon la plus obſcure de la tour. Chaque jour je viendrai t'entretenir des délices que j'aurai goûtées la nuit précédente dans les bras de Kalaſrade : je te peindrai nos combats amoureux, ſa réſiſtance qui accroît le feu de mon amour, & la douceur de ma victoire. Lorſque je

vogue sur l'océan de l'amour, la douce haleine de Kalasrade est pour moi un vent favorable qui me pousse doucement au port „.

Tyran, cent fois plus vil que tes esclaves, dit Sadak; ta foi violée, ton serment méprisé, ta gloire souillée, n'attirent point encore sur toi la foudre d'Alla! Je n'appellerai point sa vengeance. Ton cœur est ton bourreau. Quoique tu me refuses, & la mort pour terminer mes malheurs, & les eaux d'oubli pour en perdre le souvenir, le pauvre Sadak aura toujours l'avantage sur le puissant monarque de l'*Asie*. Je ne suis point déchiré de remords comme le tyran qui m'opprime „.

„ Esclave, dit Amurath d'un ton cruel, j'aime à entendre les expressions de ta pieuse résignation. Mais, sache pourtant que ta mort paiera ton imprudence, si tu ôses encore insulter ton maître. Ne crois pas, malheureux! que je m'applaudisse d'avoir violé mon serment. Non, la vertu & la religion triomphent dans mon cœur. L'excès de ma passion l'a emporté sur l'amour du devoir. Je ne me suis livré qu'en tremblant au plaisir que j'ai goûté dans les bras de la belle Kalasrade, & le souvenir en est suivi de remords, je l'avoue : mais je

t'aurai l'obligation de m'avoir délivré de de ces pensées importunes ; & toi, tu auras le dépit d'avoir contribué malgré toi à mon bonheur. Les eaux d'oubli sont destinées pour moi & pour Kalasrade. Kalasrade oubliera Sadak, & se livrera amoureusement à la passion du sultan. Amurath oubliera la vertu & la religion qui combattent dans son ame une passion qu'il chérit. Esclaves, donnez-moi la coupe. Adieu, vertu ; adieu, religion ; adieu les remords que vous m'inspirez ; adieu, vos misérables leçons qui n'ont servi qu'à répandre l'amertume sur mes plaisirs. Mais, esclaves, vous aurez soin de me faire souvenir que j'ai juré la mort de Sadak „.

Le sultan féroce prit la coupe des mains des esclaves. Puis, regardant avec un sourire barbare le pauvre Sadak, il lui dit d'un ton insultant : Heureux époux de Kalasrade, vois avec quelle grâce ton seigneur salue son esclave. Je bois ces eaux pour ressembler à Sadak. Lorsque Kalasrade en aura goûté, elle oubliera que je suis Amurath, & m'aimera comme elle aima Sadak „.

Alors le tyran but avidement une partie de la liqueur noire contenue dans la tasse d'or. Aussi-tôt l'effet cruel s'en fit sentir,

en portant la mort avec l'oubli dans les veines d'Amurath.

Sadak, ſurpris, admira les voies extraordinaires de la bonté & de la juſtice d'Alla. Les eſclaves voulurent en vain ſecourir Amurath. Voyant leurs ſoins inutiles, ils ſe jettèrent aux pieds de Sadak, & le reconnurent d'avance pour leur ſultan, ne doutant pas que les janiſſaires ne le proclamaſſent ſur le champ empereur de *Conſtantinople.*

« Maître de notre vie, dirent-ils d'une voix unanime, Alla punit la méchanceté d'Amurath ; il le punit de la violation de ſon vœu, & des maux dont il a accablé la famille d'Elar. O Sadak ! tu nous vois proſternés à tes pieds : nous attendons tes ordres pour jeter ce cadavre en proie aux oiſeaux de l'air ».

« Miſérables, dit Sadak, je ne cherche point le pouvoir que vous me déférez. Faites avertir le fidèle Doubor : qu'il apprenne aux ſujets de l'empire *Ottoman* la perte qu'ils viennent de faire,,.

,, Illuſtre héritier de la puiſſance d'Othman, repondirent les eſclaves, Doubor eſt allé à Iznimid, par les ordres d'Amurath, pour des affaires d'état ,,.

« Eh

« Eh bien ! reprit Sadak, faites voir aux ſoldats le corps mort de leur ſultan. Puiſqu'il n'a point laiſſé d'héritier de ſon ſang ; c'eſt à eux de mettre la couronne ſur la tête de celui qu'ils croiront le plus propre à la porter. Pour moi qui ſuis maudit dans ce que j'ai de plus cher, je n'ai garde de rechercher un tel honneur. La grandeur m'eſt devenue inſupportable. Kalaſrade, ô vertueuſe Kalaſrade ! hélas ! ils t'ont deshonorée ! Sadak doit cacher ſa honte dans l'antre des rochers ».

Le bruit de l'arrivée de Sadak & de la mort d'Amurath ſe répandit bientôt dans tous les appartemens du férail. Tandis qu'une partie des officiers s'empreſſoit de nommer Sadak ſultan de l'Aſie, les autres ſe rendirent chez Kalaſrade pour lui porter cette double nouvelle.

« Eſt-il revenu, dit Kalaſrade avec tranſport ? S'il vit, tous mes maux ſont paſſés comme le ſonge de la nuit ; & je me lèverai au jour de la conſtance & de l'amour. Conduiſez-moi vers mon bien-aimé. Où eſt-il ? Que je lui donne le baiſer de l'amour ». Elle ſe fit conduire vers Sadak. Il étoit dans l'appartement royal, au milieu des gar-

des. Kalaſrade tomba à ſes pieds, & les arroſa de ſes larmes.

Sadak ne put la voir ſans éprouver un ſentiment mêlé d'amour & de fureur. Son ame, partagée entre la tendreſſe & le reſſentiment, ne ſavoit quel accueil lui faire. Sa langue ne put proférer une ſeule parole. Quand il la vit à ſes pieds, il s'inclina vers elle, mais ſans parler.

« Quoi! dit Kalaſrade au comble de la ſurpriſe, roi de mes penſées & de mes affections, eſt-ce l'excès de la joie qui te rend muet & immobile? Malheureuſe que je ſuis! Pourquoi n'ai-je pas préparé ton cœur à cette entrevue? Sadak, ô Sadak! mon bien-aimé, daigne jeter un regard d'amour ſur la plus tendre des femmes. Hélas! gardes, dit-elle en ſe tournant vers les eunuques, Sadak reſte immobile la face contre terre. La mort n'a pas étendu ſa main ſur ſa tête; mon bien-aimé n'a pas bu le reſte de la coupe fatale ».

» Hélas! dit foiblement Sadak, plût au ciel que j'euſſe bu des eaux de la fontaine d'oubli, lorſque la nymphe m'en préſenta »!

« Tu parles, ô Sadak! reprit Kalaſrade, tu parles, & ce n'eſt point à moi! Quel terrible accueil! & qu'en dois-je augurer? Ne

ſuis-je plus Kalaſrade ? ou n'es-tu plus Sadak, le bien-aimé de mon cœur » ?

La tendre Kalaſrade tomba évanouie entre les bras des eſclaves.

Sadak, la voyant en cet état, ſe leva précipitamment, & la prit entre ſes bras. « Ame de mon ame, s'écria-t-il, ouvre tes yeux, regarde le malheureux Sadak. O Kalaſrade! c'eſt Sadak qui t'appelle; reconnois le ſon de ſa voix »

« Tu m'appelles, reprit Kalaſrade d'une voix preſqu'éteinte. Tu m'appelles, moi qui ai ſoupiré ſi longtemps après ton retour. Tu rappelles Kalaſrade à la vie. O Alla! épargne-moi, j'appartiens à Sadak.

« Quel affreux ſouvenir tu renouvelles! dit Sadak; penſée cruelle! Plût au ciel que Kalaſrade n'appartînt qu'à Sadak; que je puſſe preſſer ton cœur contre le mien, & dire avec verité: Kalaſrade eſt à moi ſeul ».

« Oui, tu peux le dire, ô Sadak! dit Kalaſrade, d'un ton plus animé; je ſuis à toi ſeul, & je ne pourrois être à un autre. Les menaces & les promeſſes d'Amurath n'ont pu éteindre ni affoiblir le feu de mon amour, ni m'inſpirer d'autres affections ».

« Infortunée Kalaſrade, répartit Sadak, Alla ſait combien j'ai compati à tes mal-

heurs; mais ne cherche point à me déguiser bassement un crime qui n'est pas le tien, mais plutôt celui du tyran & de sa brutale passion. Sans doute tu ne voudrois pas recevoir Sadak dans des bras souillés du plus grand des crimes».

«Ciel! s'écria Kalasrade, de quoi me soupçonne Sadak? Je te le jure par l'amour même; je n'ai point ajouté le déshonneur à tes autres malheurs».

« Femme perfide, dit Sadak, d'un ton indigné, le tyran s'est vanté lui-même de son crime; il a souillé mes oreilles par le récit infâme des excès de sa passion».

A ces mots Kalasrade, confondue, regarda tendrement Sadak. Le torrent de ses larmes s'arrêta. Sa contenance exprimoit l'excès de son étonnement. Il n'étoit plus question d'avoir recours aux protestations: l'amour seul pouvoit convaincre Sadak de son innocence.

Son cœur fut ému sans être désabusé; mais sa conscience lui reprochoit la cruauté avec laquelle il augmentoit les malheurs d'une femme dont le crime supposé eût été involontaire.

« O vertueuse Kalasrade! dit-il, en la pressant entre ses bras, pardonne un injuste

ſoupçon, qui te prouve l'excès de ma tendreſſe. Tu venois chercher quelque ſoulagement à tes longues ſouffrances; plus cruel qu'Amurath, j'ajoute aux maux dont il t'accabla ».

« Une parole de Sadak peut me faire perdre le ſouvenir de tous mes maux, répondit Kalaſrade; un reproche de ſa bouche m'eſt plus inſupportable que tout le reſte ».

Sadak répliqua en peu de mots & d'un ton réſolu :

« Quelqu'accablant que ſoit pour moi le malheur que je crains, il doit l'être encore davantage pour Kalaſrade. Mais il convient mal à des époux auſſi infortunés que vous & moi de ſe donner en ſpectacle à tout un peuple ſur le plus brillant des trônes du monde. C'eſt pourquoi, ô Kalaſrade! ſouffrez que je parle aux janiſſaires, & je reviendrai pleurer avec vous nos malheurs communs ».

La belle Kalaſrade ſe retira, fondant en larmes, & déſeſpérant de regagner jamais le cœur de Sadak.

Sadak donna audience aux officiers de l'armée, aux viſirs & aux bachas de l'empire Ottoman. Il refuſa l'honneur qu'ils lui déféroient; mais ſes refus ne les empêchèrent pas de le nommer leur ſultan, & il ſe vit con-

traint, malgré lui, d'accepter l'empire.

L'air retentit des acclamations de l'armée & du peuple. L'allégresse régnoit par-tout. Au milieu de ces cris de la joie publique, un messager vint au sérail annoncer le retour de Doubor.

Au nom de Doubor, Sadak sembla respirer. Un rayon d'espérance commença à luire dans son ame. Il envoya ses visirs à la rencontre du chef des eunuques, en leur recommandant de le lui amener d'abord.

Doubor, qui avoit appris la révolution subite qu'avoit causé la mort d'Amurath, se hâta de venir se jetter aux pieds de Sadak.

« Puisque celui que je servis & honorai longtemps n'est plus, dit le fidèle eunuque, Doubor applaudit au choix qui couronne la vertu de Sadak. Pardonne-moi, ô sultan! si je joue mal devant toi le rôle d'un courtisan. Elevé dès ma jeunesse sous l'œil gracieux d'Amurath, comblé de ses bienfaits, sa mort m'a arraché des pleurs. Je les dois, sinon à ses vertus, au moins à ses bontés pour moi ».

« Doubor, répliqua tristement Sadak, tu n'es pas le seul que cette mort afflige; Kalasrade la ressent encore plus vivement que toi : un deuil éternel est le partage de Sadak ».

“ Magnifique ſeigneur, dit le chef des eunuques, Amurath auroit-il oſé violer la ſainteté de ſon ſerment „.

“ Oui, Doubor! Tu me le demandes, eſclave, reprit fièrement Sadak, crois-tu m'en impoſer par ce doute apparent. Je te ſoupçonne d'avoir été le confident, peut-être le complice de ſon crime. J'aurois ſupporté patiemment tout autre malheur : celui-là m'accable „.

“ Seigneur, dit Doubor, avec une noble aſſurance, permettez que je vous ſuive dans l'appartement de Kalaſrade ; il y a là quelque myſtère : on cherche à troubler votre repos „.

“ Voiler par un diſcours ambigu un mal qu'on ne peut réparer, c'eſt le devoir d'un eſclave, dit Sadak ; mais je ne me laiſſe point tromper aux vains diſcours d'une femme. J'ai vu Kalaſrade ; mes yeux ont vu la beauté déshonorée de celle que j'aimai. O prophète, ſaint prophète ! où étoit ton œil, qui voit tout, lorſque la paſſion féroce d'Amurath ſouilla la pureté de Kalaſrade „ ?

“ Puiſſant & généreux Sadak, répond Doubor, en ſe jetant à ſes pieds, je t'en conjure, n'accuſe point la belle & vertueuſe fille de Mépiki avant d'être sûr du mal que tu redoutes. N'accuſe point la bonté de no-

tre prophète, qui n'a jamais abandonné ceux qui mettent leur confiance en lui „.

“ Doubor, dit Sadak, je ſais que tu as toujours ſervi fidèlement ton dieu & ton prince ; tu as ſu accorder la ſoumiſſion dûe au ſultan Amurath, avec l'obéiſſance que tu dois également à Alla ; j'y conſens, paſſons chez Kalaſrade. Puiſſent mes ſoupçons être vains „ !

Le chef des eunuques précédoit le nouveau ſultan. Ils traversèrent les appartemens par où Sadak avoit été traîné autrefois comme un malheureux, par les ordres d'Amurath. Les portes s'ouvrirent à ſa préſence. Il parut dans l'appartement de Kalaſrade ; elle étoit aſſiſe ſur un ſopha, au milieu de ſes femmes.

La belle ſultane ſe leva bruſquement, & d'un air effrayé, elle s'écria, en parlant à ſes eſclaves : « Quel eſt le téméraire qui oſe jouer baſſement la majeſté d'Amurath ? Vil eſclave, qui que tu ſois, ſors, ou, j'en jure par ma beauté, le dieu Amurath va t'immoler en ſacrifice à notre amour ».

« O prophête ! dit Sadak, ſtupéfait de cet accueil, quel changement ! & que m'annonce-t-il ? O Kalaſrade ! ne reconnois-tu point Sadak, ton ami ; Sadak, qui vient

dans le deſſein d'être déſabuſé, & de perdre ſes ſoupçons ? Je ſerai au comble de la joie, quand tu m'auras convaincu que tu n'as point cédé à la paſſion infâme d'Amurath ».

« Malheureux ! reprit Kalaſrade, avec une fierté affectée, tu oſes blaſphémer Amurath & ſon amour ! Ma joie égala ſon emportement : une feinte réſiſtance augmenta ſon amour & la volupté qu'il me fit éprouver. Mais toi, eſclave groſſier, donne-toi de garde d'avilir, par tes careſſes féroces, une beauté qui a ſu captiver le cœur de ton maître ».

« Alla, ô Alla ! s'écria Sadak, qu'ai je entendu ? N'ai-je donc vécu juſqu'à ce jour que pour entendre Kalaſrade maudire Sadak, & lui préférer le plus cruel des tyrans ? --- Non, cela ne peut pas être. Le délire la tranſporte. Son eſprit troublé ne reconnoît plus l'empire de la raiſon. C'eſt moi qui, par mes reproches cruels, l'ai jetée dans cet état. Le paſſage ſubit de la plus profonde triſteſſe à la plus douce eſpérance, & de celle-ci à l'accablement le plus terrible, a mis le déſordre dans ſon ame. Après un long-temps, paſſé dans les larmes, tu venois au-devant de ton ſeigneur recevoir le prix de ta vertu. Cédant aux vifs

transports de la joie, tu volois dans mes bras; ton cœur palpitoit: ton ame, attirée sur tes lèvres & dans tes yeux, sembloit vouloir passer dans la mienne. Ma froideur t'a glacée; mes reproches t'ont accablée d'une douleur bien plus sensible que toutes les cruautés d'Amurath. O ciel! un indigne soupçon me fait perdre Kalasrade! Prophète! tu te venges de mon ingratitude. J'ai ajouté plus de foi aux vains discours d'un monstre, qui se vantoit d'avoir violé son serment, qu'aux protestations d'une femme dont la vertu avoit résisté à de si terribles épreuves. Je me suis défié des promesses de Mahomet & de la puissance d'Alla. O prophète! tu me punis justement. O Alla! j'ai mérité le dernier coup qui m'accable ,, !

Ces paroles de Sadak furent suivies d'un prodige inattendu. L'appartement fut tout-à-coup éclairé d'une vive lumière; un nuage d'azur sembla descendre du plafond. Sadak en vit sortir le *génie* Adiram, qui lui adressa ce discours:

" Sadak, les épreuves de ta vertu sont finies. Adiram vient t'annoncer une vieillesse heureuse. La belle femme qui est ici devant toi n'est point la véritable Kalas-

rade, comme tu le verras, dès qu'elle aura rendu à Doubor l'anneau enchanté qu'il lui a donné.

„ Après que tu fus parti pour la conquête des eaux d'Oubli, je connus qu'un ſerment étoit un frein trop foible, pour arrêter un homme tranſporté par l'eſprit de vengeance, & qui avoit étouffé tout ſentiment d'humanité. J'envoyai mon petit meſſager aîlé porter un anneau enchanté à Doubor, avec ordre de lui en déclarer les vertus & l'uſage qu'il en devoit faire en faveur de Kalaſrade, lorſqu'il n'y auroit plus d'autre moyen de la délivrer des importunités du tyran. Doubor eut pendant quelque-temps aſſez de pouvoir ſur Amurath, pour l'empêcher de violer ſon ſerment. Mais quand il vit que la paſſion de ſon maître ne vouloit plus reconnoître de loi, il uſa du ſtratagême que je lui avois inſpiré par mon oiſeau; c'étoit de mettre la bague au doigt d'une des femmes du ſérail, qui par ce moyen ſeroit en état de repréſenter Kalaſrade aux yeux du ſultan, qui y ſeroit trompé.

» Doubor, ravi de cet expédient, alla trouver Zurac, la belle & fière Zurac, qui aimoit tendrement le ſultan, qui la né-

gligeoit, & qui même n'avoit jamais répondu à son amour.

» Zurac, lui dit le chef des eunuques, vous n'ignorez pas sans doute la nouvelle passion d'Amurath. Tout le sérail sait que Kalafrade possède le cœur du sultan, & que depuis le moment qu'elle a paru à ses yeux, il méprise toutes les autres beautés.

„ Mais, belle princesse, si Doubor avoit assez d'ascendant sur l'esprit de son maître, pour lui faire négliger Kalafrade, & ne rechercher que Zurac, quelle seroit la récompense de son zèle?

« Si Doubor me procuroit cette faveur, répondit vivement Zurac, je ne mettrois point de bornes à ma reconnoissance. Le chef des eunuques pourroit me demander ce qu'il voudroit, & il l'obtiendroit d'abord, s'il dépendoit de moi; car la grace qu'il me fait espérer m'est plus douce qu'une source d'eau claire dans un désert brûlant; plus chère que le pardon à un criminel qui attend la mort.

„ Eh bien! continua Doubor, mettez cette bague à votre doigt. Tant qu'elle y sera, vous aurez les traits & la voix de Kalafrade, la sultane favorite; au moins prenez garde de vous trahir. Ne montrez

point trop de joie. Rendez-vous difficile ; cédez avec une feinte résistance aux désirs amoureux du sultan, de peur qu'il ne soupçonne le stratagême qui le met entre vos bras. Je vais vous faire passer dans l'appartement de Kalasrade, qui occupera le vôtre.

„ Cependant Amurath, qui souffroit impatiemment que le chef des eunuques s'opposât à sa passion par des vains scrupules, l'envoia à Iznimid ; & , dès le jour suivant, il vint trouver Kalasrade.

“ Zurac, flattée de l'empressement du monarque, comme si elle en eût été réellement l'objet, joua son personage à merveille ; elle feignit de résister ; mais la passion du sultan triompha le jour même, avant que Sadak revînt avec les eaux d'oubli.

„ Quoiqu'Amurath fût accoutumé à se livrer sans contrainte à la fougue de ses desirs, quels qu'ils fussent, à peine eut-il satisfait sa passion, qu'il en eut du remords. Son repentir augmenta, lorsqu'il apprit votre retour ; mais la résignation de Sadak, sa vertu, sa générosité, qui se joignoient aux remords du monarque pour lui reprocher son crime, l'irritèrent si furieusement, que, pour rendre sa vengeance complette,

il verſa ſa malice ſur votre cœur ; & vous ſavez de quelle terrible manière Alla punit ſa méchanceté, en lui faiſant boire le breuvage de la mort.

„ Auſſi tôt j'apparus à Doubor qui revenoit d'Iznimid ; je lui dis de reprendre la bague enchantée des mains de Zurac, & de ne révéler le ſecret à perſonne, avant que je lui apparuſſe une ſeconde fois.

„ A préſent, Sadak, continua le *génie*, allez trouver Kalaſrade ; portez-lui ces heureuſes nouvelles ; qu'elle reconnoiſſe la protection d'Alla, ce qui a cauſé les ſoupçons jaloux de Sadak, & ce qui lui rend l'amour de ſon ſeigneur. Dites-lui auſſi que ſes enfans ne ſont pas morts ; que celui-là même qui avoit ordre de les maſſacrer, les a ſouſtraits ſecrettement à la fureur d'Amurath ; que le ſang dont elle a vu vos mains teintes, n'étoit que le ſang d'un animal, que vous aviez répandu pour tromper le tyran. O Sadak ! pour que rien ne manque à votre bonheur, vous reverrez Ahud, que l'amour filial précipita dans le gouffre rapide. Il fut porté comme vous dans la caverne, d'où il ſortit avec peine. Arrivé ſur la plaine fertile, il y cueillit des plus beaux fruits, avec un empreſſement qui n'avoit

que ſon père pour objet. Dès qu'il en eut pris autant qu'il en put porter, il voulut redeſcendre la montagne, réſolu de n'y pas toucher avant de les avoir préſentés à Sadak. Malheureuſement ce qu'il devoit à ſon père lui fit oublier ſes obligations infiniment plus grandes envers ſon Dieu. Il négligea de remercier Alla de la protection dont il avoit reçu des marques ſi frappantes. Les mauvais *génies* lui en firent un crime capital au tribunal de Mahomet. Nous avons pris ſa défenſe, & nous n'avons rien omis de tout ce qui pouvoit diminuer ſa faute aux yeux du prophète. Après des vives & longues conteſtations de part & d'autre, Mahomet a décidé que le jeune-homme ne périroit point, & qu'auſſi il ne reverroit point ſon père auſſi tôt qu'il le deſiroit; mais qu'il ſeroit conduit au vaiſſeau de Géhari, qui faiſoit voile pour Conſtantinople; qu'après un voyage d'un an, il rentreroit dans ſa famille, ſi Alla le permettoit; &, par commiſération pour la poſtérité de ſes fidèles ſerviteurs, Alla a décidé qu'Ahud ne rejoindroit ſon frère Codan, dans le ſéjour des juſtes, qu'après avoir ſoutenu après toi la gloire de la couronne Ottomane ».

Ainſi parla le *génie* Adiram ; il diſparut en s'élevant dans le nuage d'azur qui l'avoit apporté. Sadak ayant aſſuré Zurac qu'elle jouiroit des honneurs dus à la ſultane d'Amurath, ſe hâta d'aller trouver ſa fidelle Kalaſrade.

Doubor avoit exécuté les ordres du *génie* ; Kalaſrade l'attendoit, & elle careſſoit ſes tendres enfans que l'eunuque lui avoit amenés. Lorſque Sadak, entra, il trouva Kalaſrade plus belle que jamais, parce qu'il la retrouvoit fidelle & digne de lui. Il éprouva toutes les douceurs de la tendreſſe paternelle, en revoyant ſes enfans chéris qui ſe jetèrent à ſes pieds, en répandant des larmes de joie.

Kalaſrade & Sadak qui ſe rappeloient les leçons d'Adiram, modérèrent les tranſports d'une paſſion dont l'excès avoit attiré tant de malheurs ſur leur tête. Ils remercièrent de concert la providence d'Alla, qui couronnoit, par une ſi douce entrevue, leurs longues adverſités.

Ils ſe proſternèrent d'abord avec leur famille, pour adorer Alla, leur créateur, dont la bonté avoit éclaté en leur faveur. Après avoir ſatisfait à ce devoir de religion, ils converſèrent tranquillement & affectueu-

fement, s'oubliant preſque pour ne careſſer que leurs chers enfans. Ils verſèrent quelques larmes ſur la mort de Codan, & ſur l'abſence d'Ahud, en s'excitant mutuellement à la réſignation.

Doubor s'étoit retiré par reſpect; Sadak l'appela, & lui dit en l'embraſſant:

« Ami de mon cœur, toi dont les puiſſances du ciel ſe ſont ſervies pour ôter mon précieux tréſor des mains de mon raviſſeur, tout ce qu'un ſultan peut faire pour toi ne récompenſeroit que foiblement tes ſervices. Qu'Alla te donne la paix d'une bonne conſcience, le plus doux prix de la vertu. A l'égard des biens de ce monde, demande ce que tu voudras, toutes les richeſſes de mon empire ſont à ta diſpoſition ».

Kalaſrade & ſes enfans ſuivoient l'exemple de leur père, en remerciant le chef des eunuques de ſa générofité à leur égard.

Le reſpectable eunuque, attendri de cette ſcène affectueuſe, ne put répondre que par ſes larmes. Il leva les yeux au ciel, & voulut ſe jeter aux pieds de Sadak. Le ſultan l'en empêcha, & le fit aſſeoir auprès de Kalaſrade, comme le protecteur de ſa vertu.

Une converſation douce & tranquille ſuccéda à cette entrevue affectueuſe. Sadak,

Kalafcrade, leurs enfans, & le fidèle Doubor, au comble du bonheur, en rapportèrent la gloire à la bonté d'Alla.

Le *génie* Adiram ayant fini fon conte, Iracagem & tous les *génies* qui l'entouroient lui en marquèrent leur fatisfaction. Leurs difciples étoient animés d'un courage mâle; l'image du brave & généreux Sadak enflammoit leur imagination.

Iracagem, voyant le feu qui brilloit dans leurs yeux, en prit occafion de leur faire cette courte leçon.

„ Tandis que les favoris de Mahomet ont reçu des inftructions de force des lèvres de notre fœur Adiram, les fils du prophète ont trouvé dans le même conte des leçons de conftance & de fidélité. Kalafrade eft un bel exemple de vertu. Oui, belles vierges, la chafteté fera toujours le plus bel ornement de la beauté. Les femmes les plus fidelles à la foi conjugale feront toujours les plus refpectées des hommes. Alla, le puiffant Alla, qui vous a donné une ame immortelle, n'a point borné fon fort aux biens & aux maux de cette vie. Il deftine à fes enfans un avenir heureux ou malheureux, felon leurs mérites. Il permet qu'ils foient affligés ici bas

pour purifier leur vertu ; mais il ne les laiſſe point ſuccomber ſous l'excès du mal. Il proportionne la force & la patience qu'il leur donne, à la grandeur de l'affliction ; & c'eſt lorſque l'adverſité ſemble à ſon comble, & que la foibleſſe humaine n'a plus de reſſources, qu'il emploie des voies extraordinaires pour la délivrer de l'oppreſſion.

» Ne croyez pas, ô filles de l'affliction ! que votre ſexe ſoit expoſé à des dangers inſurmontables. Il eſt vrai, l'homme vous ſurpaſſe en force, & il eſt rare que l'amour de la vertu l'emporte dans ſon cœur ſur l'aſcendant d'une paſſion impérieuſe. Mais vous venez de voir comment les gardiens de votre innocence ſavent faire échouer leurs projets d'iniquité, & faire retomber ſur eux-mêmes l'effet de leurs ſtratagêmes. Les ſouffrances ſont pour la vertu d'une femme, des ornemens d'un éclat bien pl.s vif & plus pur que celui des riches pierreries dont vous avez coutume d'embellir vos charmes.

Vierges aimables, perſévérez dans l'innocence. Ne laiſſez point ſouiller l'image de la vertu empreinte dans vos ames. Les fils d'Adam reçoivent de vos regards leurs premières impreſſions. Lorſque toutes les

femmes feront vertueuses, les hommes rougiront du vice, & imiteront votre exemple ».

Après cette leçon, le sage Iracagem se tourna vers Nadan, pour l'engager à profiter des heureuses dispositions de la vertueuse jeunesse prête à l'écouter, en versant dans des cœurs si purs les douces semences de la sagesse, par un conte aussi agréable & aussi instructif que celui d'Adiram.

„ O chef de notre race immortelle ! répondit Nadan, je t'obéis „.



CONTE DIXIEME.

MIRGLIP LE PERSAN,

OU

PHESOJ ECNEPS, DERVIS DES BOIS.

AU commencement de l'égire des turcs, la *Perse* étoit gouvernée par Adhim, surnommé le magnifique, qui transporta sa cour d'Ispahan à *Raglai* dont il fit le lieu de sa résidence, & qu'il embellit avec plus de pompe & de grandeur qu'aucun de ses prédécesseurs.

Le palais royal s'élevoit comme une grande ville sur la montagne d'*Orez*, au milieu d'une vaste plaine qu'Adhim fit entourer de quatre murailles de deux cent pieds de haut, dont la plate-forme, pavée de marbre, pouvoit tenir neuf chariots de front. Du côté du nord, la muraille qui dominoit la mer *Caspienne*, avoit trois lieues de longueur, & étoit flanquée de

trente-ſix tours qui s'élevoient cent quatre-vingt-deux pieds au-deſſus de la plate-forme.

La muraille du côté oppoſé, vers le ſud, avoit pour perſpective la ville d'*Ormus*. Sa longueur étoit auſſi de trois lieues : elle étoit fortifiée de trente-ſix tours de même hauteur que les autres.

La muraille de l'oueſt regardoit l'Aſſyrie. Ses trente-ſix tours, ſemblables aux autres, étoient diſtribuées comme elles, ſur une longueur de trois lieues.

La quatrieme muraille, celle de l'eſt, regardoit les royaumes de l'Inde. Du reſte, elle reſſembloit aux trois autres : elle avoit une même étendue, & un égal nombre de tours. Telle étoit la magnificence avec laquelle Adhim avoit fait fortifier la montagne d'Orez pour y faire ſa réſidence.

L'enceinte étoit diviſée en jardins. Comme il n'y avoit point de rivière dans le voiſinage, trois mille hommes furent employés à creuſer & conſtruire un canal pour conduire les eaux de la grande rivière d'Abutour d'au-deſſous de Caſſémabat dans la plaine d'Orez, en un vaſte baſſin creuſé au côté oriental, où elles entroient par-deſſous une grande arche, dont le ceintre s'éle-

voit jufqu'à la plate-forme de la muraille du même côté.

Adhim fit bâtir dans les jardins qui s'étendoient de la muraille à la montagne mille palais pour les grands de fa cour & les généraux de fes armées. C'étoit au milieu de ces mille palais que s'élevoit celui du roi de Perfe, fur la montagne, dont le fommet étoit plus de huit cent pieds au-deffus du niveau de la rivière Abutour.

Le terrein de la plaine d'Orez étoit dur & pierreux : il n'étoit prefque compofé que des débris du rocher. Quinze mille chariots apportèrent continuellement des meilleures terres des vallées, dans l'enceinte des murs, jufqu'à ce qu'elle en fût toute couverte à la hauteur de plufieurs pieds. Adhim fit encore defcendre des montagnes d'Efdral les cèdres qui les couvroient, & les tranfplanta dans le nouveau terrein qu'il avoit formé. La nature fembloit lui obéir. En peu d'années il créa une des plus belles villes de la Perfe, le plus magnifique palais, & une forêt de plufieurs fiècles.

Adhim, contemplant du haut de fon palais les grandes chofes qu'il avoit faites, en conçut de l'orgueil. Il dit aux courtifans qui l'entouroient : « Quel monarque eft égal à

Adhim? J'ai enfanté une grande ville, une nouvelle terre qui s'étend comme la mer Caſpienne. Quel homme pourroit compter les ouvrages que j'ai fait conſtruire » ?

Ses courtiſans lui répondirent au gré de ſon amour propre : « Adhim, le vice-roi d'Alla, n'a point d'égal : perſonne ne peut lui être comparé ».

Lémack, ſon viſir, ajouta: " Perſonne n'eſt égal à notre glorieux ſultan. Chacun des édifices qu'il fait bâtir ſont comme les plus belles cités des princes de l'Orient, & ſon palais eſt un grand royaume ,,.

Adhim avaloit à longs traits le poiſon de la flatterie. Il paſſoit une partie du jour ſur les balcons de ſon palais, à contempler la magnificence de la montagne d'Orez. Chaque ſoir il ſe couchoit plus vain & plus orgueilleux que la veille. Dès le matin il faiſoit appeler les princes & les viſirs de ſa cour, pour leur faire admirer la gloire de ſon règne.

Ses courtiſans lui répondoient toujours ſur le même ton de flatterie : " Adhim, le viceroi d'Alla, n'a point d'égal: perſonne ne peut lui être comparé ,,.

Lémack, ſon viſir, ajoutoit toujours : " Perſonne n'eſt égal à notre glorieux ſultan. Chacun

Chacun des édifices qu'il fait bâtir ſont comme les plus belles cités des princes de l'Orient, & ſon palais eſt un grand royaume „.

Adhim ſe dégoûta bientôt de la répétition monotone d'une louange qui l'avoit tant flatté au commencement. Un jour que ſes courtiſans la lui répétoient pour la millième fois, il les fit retirer : puis il monta ſeul ſur la plate-forme la plus élevée de ſon palais, pour mieux jouir du ſpectacle qui l'enchantoit. Son imagination le flatoit mieux que les grands de ſa cour.

En un moment, ſon eſprit fut rempli de la haute idée de tant de magnificence. Ses yeux erroient de côté & d'autre avec une douce complaiſance. Il entreprit de compter les troupeaux qui paiſſoient ſur les bords de la rivière Abutour. Ce fut en vain. Leur nombre étoit ſi grand qu'il mit pluſieurs heures à parcourir des yeux un petit coin de la vaſte étendue qu'il voyoit, ſans pouvoir compter les troupeaux qui le couvroient. Cette épreuve le charma.

“ Mais, diſoit le monarque avec dépit, qu'eſt-ce pour moi que cette pompe & cette grandeur, ſi mes courtiſans ne ſont pas remplis de la vaſte idée de la magnificence de leur maître? Voilà des objets propres à

varier pendant mille ans les pensées & les justes louanges de mes visirs, & cependant ils ne font que me répéter chaque jour ce qu'ils m'ont dit la veille. Ames retrécies! Ils ne voient rien de la gloire qui les environne. Ils ne sont pas dignes d'approcher de ma personne, puisqu'ils ne sentent pas la grandeur des œuvres que je fais ,,.

Adhim descendit : il entra au sérail, conduit par les mêmes pensées qui l'occupoient sans-cesse. Il dit aux sultanes qu'il aimoit le plus, de venir prendre le frais sur la terrasse. Son dessein étoit de leur faire admirer les palais superbes qu'il avoit élevés.

“ Yasdi, contemple à loisir la gloire de ton maître, dit le sultan à celle de ses femmes qui étoit à sa droite; peux-tu compter le nombre des palais qui couvrent la plaine d'Orez ? Peux-tu compter combien ton sultan fait d'heureux ,,.

“ O gloire de la terre ! répondit la princesse Yasdi, grandes sont les perfections d'Adhim. L'éclat qu'il répand autour de lui est comme la lumière du soleil, & sa bonté comme la chaleur de cet astre bienfaisant. Mais, ô mon seigneur ! si ton esclave osoit parler, s'il étoit permis à celle que tu daignes recevoir dans tes bras de demander

une grâce au glorieux Adhim, Yaſdi ſe proſterneroit à tes pieds, & tu donnerois aux enfans de mon père un appartement dans un des palais de la plaine „.

« Yaſdi, je t'accorde ta demande, répondit Adhim ; mais que dit Téma de la magnificence étalée à ſes yeux „ ?

“ Seigneur, dit Téma, puiſque tu m'ordonnes de parler, je dirai naïvement ma penſée. Téma, dont l'ame eſt toute amour, & dont l'eſprit paſſionné ne s'occupe que du déſir de t'aimer davantage, s'il étoit poſſible, Téma ne voit rien de ſi grand ni ſi aimable qu'Adhim ; elle voudroit jouir de ſes regards gracieux dans ces bocages charmans, & n'y voir jamais que ſon bien aimé „.

“ Belle Téma, dit le ſultan en ſoupirant, ton amour me flatte, j'en aime les tranſports ; & je conçois facilement que le maître de ces bocages enchantés a aſſez de charmes pour exciter les tendres affections de Téma.

“ Mais, ajouta le monarque, en ſe tournant vers la ſultane favorite, que penſe Ahiaza „ ?

“ Seigneur, répondit Ahiaza, dans quel lieu m'avez-vous amenée ? La tête me tourne ſur cette terraſſe élevée ; & quand je

regarde dans la plaine, mon imagination s'égare, je tombe en défaillance ».

Adhim, ne pouvant plus cacher ſon indignation, quitta bruſquement les princeſſes, & rentra dans ſon appartement, où, après avoir été quelques momens ſeul, il fit appeler ſon viſir Lémack.

Lémack ſe rendit auprès du ſultan, & ſe proſterna en ſa préſence.

Adhim lui dit d'un air chagrin : « Puiſque ceux qui approchent le plus près de ma perſonne, & à qui j'ai fait le plus de bien, ne ſentent pas toute l'étendue de ma grandeur & de ma gloire ; j'ai réſolu d'entendre mes louanges de la bouche de mes moindres ſujets. Lémack, ayez ſoin de me procurer deux habits d'artiſan, l'un pour moi, l'autre pour vous. Nous ſortirons dès ce ſoir de mon palais. Je veux me mêler dans la foule du peuple qui eſt au-delà de cette enceinte ; peut-être la gloire d'Adhim eſt-elle mieux connue hors de ces murailles, qu'elle ne l'eſt de ceux qui la voient de trop près ».

En vain le viſir employa toutes les reſſources de l'adulation pour flater l'orgueil du monarque. Adhim l'arrêta, en lui diſant d'un ton ſérieux de ne pas rendre ſa pre-

mière indifférence plus ſenſible par des éloges artificieux.

Lémack obéit. Avant que la chauve-ſouris eût déployé ſes aîles ſans plumes, dans l'obſcurité de la nuit, le ſultan & ſon viſir déguiſés, deſcendirent la montagne d'Orez, & paſsèrent juſqu'aux fauxbourgs qui étoient au pied de la muraille.

Après avoir traverſé pluſieurs rues, ils rencontrèrent deux marchands, qui venoient de payer la nouvelle taxe impoſée par le ſultan ſur toutes les marchandiſes, pour fournir aux fraix énormes de ſes bâtimens.

" Ah! dit l'un des marchands, voilà ſans doute deux de ces miſérables ouvriers que le ſultan emploie à élever ces palais ſuperbes, dont chaque pierre nous coûte ſi cher. Tous nos biens vont s'engloutir dans l'enceinte de ces murs, & il n'y a que misère au-delà ,,.

" Cela eſt vrai, répliqua l'autre marchand; mais Adhim ignore peut-être combien ſes ſujets de Raglai ſont malheureux. Oh! combien ces mêmes peuples pourroient être heureux, ſi le ſultan n'avoit pas plus d'ambition que le ſage, dont nous connoiſſons la frugalité ,,!

" Seigneur, dit Lémack au ſultan, rentrons dans votre palais d'Orez. Je doute que

nous trouvions vos ſujets fort diſpoſés à exalter votre magnificence „.

“ Non, dit Adhim, continuons plutôt notre route. Il faut qu'un monarque s'accoutume à entendre avec indifférence le mal comme le bien. Lémack, tous mes ſujets ne ſont pas marchands; & tout marchand qui vient de payer l'impôt eſt mécontent, & a droit de ſe plaindre „.

Comme ils avançoient, ils rencontrèrent une troupe de jeunes Perſans ivres.

“ Ces gens-ci, dit le ſultan, quoique rebelles à la loi du prophête, & aux ordres du gouvernement, ne déguiſeront point leur penſée. Le préjugé, l'intérêt, ni la mauvaiſe foi, ne repoſent point ſur la langue de celui qui s'eſt enivré du jus des vignes de Décan „.

“ Si j'étois ſultan de Perſe, diſoit l'un, je voudrois que la rivière Abutour roulât des flots de vin; toute la Perſe ſeroit couverte de vignes „.

“ En vérité, diſoit un autre, quand je contemple la montagne d'Orez, & les quatre murailles qui la fortifient, je ne puis m'empêcher de m'écrier: Pourquoi eſt-il plus permis d'élever des palais avec tant de dépenſes, que de planter & cultiver des vi-

gnes qui sont d'une toute autre utilité „ ?

“ Il est vrai, disoit un troisième, voilà un magnifique palais : il n'y manque qu'une vigne. On diroit qu'il a été bâti pour notre ami le buveur d'eau „.

“ Paix, ajouta un quatrième, l'haleine vineuse de l'ivresse n'imprimera point de taches à la gloire du sage. Malgré toute ma gaieté & mon goût pour le vin, j'aime encore mieux ce sobre buveur d'eau, que le maçon Adhim „.

A ce mot, le sultan put à peine dissimuler son indignation, de se voir ainsi traité par de jeunes étourdis; mais il étoit déterminé à continuer ses recherches. Il laissa cette troupe folâtre de jeunes gens, sans daigner leur répondre.

Lémack fit de nouvelles instances pour engager le sultan à rentrer dans son palais, sans pousser plus loin un essai, dont les commencemens lui étoient si peu favorables. Au milieu de leur entretien, ils furent arrêtés par un vieillard & son fils.

“ Seigneurs, dit le vieillard, soyez juges entre moi & mon fils. Ce jeune homme s'est enfui ce matin de la maison paternelle, & il est revenu ce soir transi de froid, & presque mourant de faim. Je lui ai fait servir du riz

& de l'eau, & quelques légumes, nourriture dont nous faisons usage sa mère & moi depuis notre enfance; il n'en a point voulu. Il ne parle que des mets délicats que l'on sert à la table des grands, dans les palais de la plaine d'Orez „.

“ Et mon père, reprit vivement le jeune homme, voudroit me faire accroire que notre voisin vit mieux qu'Adhim, le magnifique; & que celui qui se contente de peu, est plus heureux que le monarque de la Perse „.

Adhim, sans leur répondre, dit à Lémack, son visir: “ Lémack, ayez soin que ce vieillard & son fils, la troupe de jeunes gens, & les marchands que nous avons rencontrés, paroissent devant moi demain au matin. Je veux savoir ce qui fait que ces gens préfèrent leur voisin à leur sultan „.

Lémack promit d'obéir, & Adhim continua sa course nocturne.

A quelques pas de-là, une petite famille éplorée suivoit un homme & une femme en assez mauvais équipage: ils remplissoient les rues de leurs cris lamentables.

“ O bons musulmans! dit le père, ayez pitié d'une pauvre famille que l'on opprime. Nous sommes perdus. On nous ruine, pour

ajouter un vain éclat à la ſplendeur de ceux qui ſe font un plaiſir féroce de la misère du genre humain „.

“ Et de qui vous plaignez-vous, mon ami, lui dit Adhim avec douceur ? Qui ſont ceux qui oſent vous opprimer, ſous l'empire d'un prince juſte „ ?

“ Hélas ! répondit l'homme, nous ſommes ſi malheureux, que nous n'oſons même nommer l'auteur de nos malheurs. Si nous n'avions pas trouvé une ame charitable qui nous a fait ſubſiſter aujourd'hui, nous ſerions tombés de défaillance ſur la rue „.

Adhim, touché de compaſſion, donna ordre à ſon viſir de procurer à ces gens un aſyle où ils puſſent paſſer la nuit, & de les lui amener le lendemain avec les autres.

“ O chef des croyans ! répondit Lémack, ton eſclave obéira aux ordres de ſon maître ; mais, ô magnifique ſultan ! le ſerein eſt dangereux, & je crains que la ſanté de mon prince n'en ſoit affectée „.

“ Lémack, répondit le ſultan, approchons-nous de cette troupe de gens aſſemblés devant nous : voyons de quoi il s'agit. Nous rentrerons enſuite dans mon palais „.

“ Hélas, hélas ! s'écrioit une femme déſolée, Queshad, le fidèle Queshad n'eſt

plus. Il me faisoit subsister moi & mes chers enfans : chaque jour nous pouvions manger un pain arrosé de la sueur de son front. O Queshad ! tu n'es point tombé sous le poids des années. Tu as consumé tes forces dans les travaux du jour ; & la mort t'a surpris, lorsque tu travaillois aux superbes bâtimens de ton sultan ,,.

“ Femme infortunée de Queshad, disoit quelqu'un de la troupe assemblée autour d'elle, consolez-vous. Alla éprouve votre foi : ayez confiance en sa miséricorde. Queshad étoit un bon mari pour vous, & un bon père pour vos enfans ; mais Queshad n'étoit pas votre Dieu ni le leur. Alla a laissé un lieutenant sur la terre, qu'il a chargé de secourir les veuves & les orphelins. Je ne doute point que le juste Adhim ne soulage votre misère quand il en sera instruit. Lorsqu'il apprendra que votre mari a perdu la vie en travaillant aux somptueux édifices qu'il ne cesse d'élever autour de son palais royal, il sera aussi magnifique dans les dons de sa bonté, qu'il l'est dans ses bâtimens ,,.

“ Puissant Alla ! dit Adhim en soupirant, étoit-ce là la gloire que je me proposois, lorsque je résolus d'employer les bras de mes sujets à ces travaux immenses ? Lémack,

ô Lémack ! qu'ai-je fait? Je crains bien d'avoir pris l'ombre de la grandeur pour la grandeur même. Cependant amène-moi demain cette veuve & son consolateur, qui connoît si bien le cœur de son maître ".

Le visir employa une partie de la nuit à rassembler tout le monde qu'il devoit conduire le lendemain aux pieds du monarque. Adhim se retira dans son palais pour prendre quelque repos ; mais son esprit étoit trop occupé des diverses rencontres du soir.

Le divan étoit assemblé. Les prisonniers attendoient la présence du sultan. Il y avoit un concours de peuple d'autant plus grand, que l'on ignoroit leurs crimes.

Dès que le sultan fut assis sur son trône, Lémack lui présenta les deux marchands.

« Marchands, leur dit le monarque, ce que je n'ai pas entendu comme sultan, je ne le punirai pas comme sultan. Soyez plus réservés à l'avenir. Prenez garde sur-tout de calomnier sans raison ceux qu'Alla a établis pour vous gouverner. Mais, dites-moi sincèrement, s'il vous étoit libre de vous choisir un maître, qui placeriez-vous sur le trône? Quel est celui que vous souhaitiez hier à la place d'Adhim ,, ?

Les deux marchands, confus qu'Adhim

eût entendu leurs murmures de la veille ; se jetèrent à ses pieds, en lui demandant pardon. L'un d'eux lui dit :

« Alla, préserve ton esclave de voir jamais un autre que le magnifique Adhim sur le trône de ses ancêtres ; mais puisque mon sultan m'ordonne de m'expliquer avec sincérité, j'avoue que je voulois parler du persan Mirglip, dont la vertu mérite une couronne.

» Lémack, dit Adhim à son visir, faites avancer les jeunes débauchés qui ont violé la loi de Mahomet. Souvenez-vous aussi, en sortant du divan, de faire chercher le persan Mirglip, & de me l'amener „.

Les jeunes gens, honteux de leurs excès, n'osoient lever les yeux sur le trône du sultan. Adhim leur fit une douce réprimande, en leur observant combien le prophète avoit eu raison de défendre l'usage d'une liqueur capable de faire perdre la raison à l'homme. Il leur demanda ensuite quel étoit l'homme sobre dont ils avoient exalté la tempérance malgré leur ivresse. Ils remercièrent la clémence du monarque, & l'un d'eux lui dit :

“ Après le magnifique Adhim, le persan Mirglip est le plus aimé dans la ville de *Raglai* „.

Lémack ne ſe poſſédoit pas de colère ; il maudiſſoit au fond de ſon cœur l'impudent jeune homme qui oſoit parler d'un autre que de lui après le ſultan. Diſſimulant ſon indignation, il fit approcher le vieillard & ſon fils.

« Jeune homme, dit le monarque, en adreſſant la parole au fils, d'où vient que tu mépriſes tes parens, leur manière de vivre, & leur condition ? Qui t'a appris à te révolter contre l'autorité de ceux qu'Alla a mis ſur toi ?

" Maître de tes eſclaves, répondit le jeune homme en tremblant, pardonne les folies d'une jeuneſſe ſans expérience. Je reconnois ma faute : je te promets de régler déſormais ma conduite ſur la vie frugale & tempérante du perſan Mirglip.

Quoi ! dit le ſultan étonné, Mirglip eſt-il donc le voiſin de tous mes ſujets ,, ?

" En vérité, dit le vieillard, c'eſt Mirglip, c'eſt ce modèle de tempérance que je propoſois hier au ſoir pour exemple à mon fils ,,.

Quand le vieillard & ſon fils ſe furent rétirés, Lémack fit approcher du trône la pauvre famille qui avoit excité la compaſſion d'Adhim.

De qui voulois-tu te plaindre hier au soir, demanda le sultan au père? tes paroles couvertes me sembloient désigner ton roi. Parle sans contrainte. Ne me déguise point la vérité „.

Pardon, ô gloire de la *Perse*! répondit le père d'une malheureuse famille; mon cœur ulcéré a osé se répandre en plaintes devant mon seigneur. Les maux que mes pauvres enfans ont soufferts depuis que l'on a détruit ma cabane & pris mon champ pour pour y placer les machines dont on se sert à abattre les cèdres des montagnes, & à les descendre dans la plaine; ces maux m'ont arraché les plaintes qui sont parvenues aux oreilles de mon seigneur „.

" Esclave, repliqua le sultan, ta présomption est grande. Mais je n'ai pas dessein de punir; & ta médisance, quelque outrée qu'elle soit, ne me fera pas changer. Mais, quelle est l'ame charitable qui t'a fait subsister hier, toi & ta famille „?

" Maître de ma vie, répondit le pauvre homme, c'est à Mirglip que nous devons l'existence „.

" C'est un complot formé, dit Lémack; sûrement ces esclaves ont médité leurs réponses. Quelqu'ennemi secret d'Adhim

leur a inſpiré d'élever l'hypocrite Mirglip au-deſſus de ſon ſeigneur „.

“ Ton ſoupçon eſt juſte, dit le ſultan; achevons cependant d'entendre ceux que nous avons rencontrés hier au ſoir, nous ſongerons enſuite à punir l'inſolence & l'hypocriſie de Mirglip, comme elles le méritent „.

On fit donc approcher la veuve de Queſhad, & celui qui avoit eſſayé de la conſoler en lui inſpirant de la confiance en la généroſité d'Adhim.

La veuve inconſolable tomba aux pieds du ſultan, & les paroles qu'elle put à peine prononcer, furent entrecoupées par les ſanglots de la douleur.

L'étranger qui étoit auprès d'elle, ému de compaſſion, attendoit, dans un reſpectueux ſilence l'ordre du ſultan pour parler à la place de la veuve.

« Etranger, lui dit le monarque, vos ſentimens pour cette femme m'ont charmé; puiſque vous avez été ſon conſolateur dans ſes peines, ſoyez auſſi l'interprète des penſées de votre amie ».

“ Chef & protecteur de notre foi, répondit l'étranger, cette veuve eſt réellement mon amie, car elle eſt perſanne &

ſoumiſe à la loi de Mahomet; & quoique je ne l'euſſe jamais vue avant-hier au ſoir, ſon affliction m'a inſpiré de l'amitié pour elle.

“ Je vous entends, dit le prince en ſouriant, la beauté de cette aimable veuve vous touche autant que ſon malheur, & vous êtes prêt à remplir auprès d'elle la place que Queshad ne peut plus occuper „.

« Seigneur, répondit l'étranger, jamais ton eſclave n'engagera cette veuve à oublier celui qu'elle a perdu. Le deuil eſt un juſte tribut que l'amour paie à la mémoire de la perſonne aimée. Quoique j'aie tâché de conſoler la veuve de Queshad, je ſerois bien fâché de la voir changer les pleurs de ſon affliction en l'appareil d'une nouvelle nôce. Non, glorieux ſultan : l'humanité ſeule m'a inſpiré des paroles de conſolation pour cette femme; & le même ſentiment me fait implorer pour elle la bonté du puiſſant Adhim „.

« Lémack, dit vivement le ſultan en ſe tournant vers ſon viſir, crois-tu que le nouveau favori de mes ſujets, le perſan Mirglip, ait la moitié des vertus de cet homme compatiſſant ? Fais chercher cet hypocrite, qu'il paroiſſe devant moi pour être confondu „.

Tandis que le ſultan donnoit cet ordre au viſir, l'étranger ſe proſterna au pied du trône, en diſant :

« Si Mirglip a offenſé ſon roi, que tes gardes, ô ſultan ! le frappent & le ſacrifient à ton juſte reſſentiment ,,.

Quoi ! reprit Adhim avec ſurpriſe, es-tu Mirglip ? Eſclave officieux ! n'étoit-ce pas aſſez d'avoir mis ſur mon paſſage, & de m'avoir envoyé ici cette troupe de tes vils flatteurs ? Falloit-il encore que tu vinſſes en perſonne jouer à mes yeux le rôle d'un hypocrite ,, ?

,, Son audace eſt extrême, ajouta le viſir ; trop généreux Adhim, ſouffre que ce cimeterre frappe le traître, & délivre à jamais mon ſouverain de ſon ennemi ,,.

« Arrête, viſir, dit le ſultan, ne ſouille point mon trône du ſang de mes ſujets. Si cet étranger eſt tel qu'il paroît & que la renommée le publie, il mérite la faveur d'un monarque, plutôt que ſa haine ,,.

Tout le peuple applaudit à ce généreux ſentiment. Ils trembloient pour le vertueux Mirglip. Un mot changea leurs alarmes en une joie univerſelle. Le ſeul Lémack ne ſavoit quelle contenance faire.

Cependant, il prit le parti de diſſimuler,

Voyant la réfolution de fon maître, & le contentement univerfel du peuple, il agit en habile courtifan. Mirglip étoit toujours profterné; le vifir s'approcha de lui pour le relever.

« O Adhim! s'écria Mirglip toujours dans la même pofture, fi c'étoit par l'amour d'une vaine gloire, ou d'une baffe flatterie que j'euffe fait mon devoir, je mériterois d'être accablé fous le poids de ton indignation; mais fuivre les faints préceptes de notre loi, & en rapporter la gloire à Alla & au prophète, eft-ce un crime qui mérite la colère d'Adhim „.

“ Lève-toi, Mirglip, dit le fultan. J'applaudis à ton zèle. Tu vivras déformais dans la vafte enceinte de ces murailles. Je veux jouir chaque jour de ton entretien vertueux ».

Que mon feigneur modère les effets de fa bonté, répondit Mirglip; élevé dans une condition baffe, à l'ombre des forêts, ton efclave répondroit mal à l'honneur que fon maître daigne lui faire. J'aurois mauvaife grâce à jouer le rôle d'un courtifan. Que le magnifique fultan de Perfe laiffe Mirglip vivre parmi fes égaux comme auparavant. C'eft affez pour l'efclave, que fon maître approuve fa conduite „.

Quoi! reprit le ſultan, tu refuſes les offres de ton roi! La tribu de Xémi, la plus puiſſante de mes ſujets; les capitaines de l'armée de Fériz, qui ſe ſont acquis tant de gloire dans les travaux de la guerre, ſollicitent avec empreſſement l'honneur d'être admis dans les palais de la plaine d'Orez, & Mirglip, le dernier des perſans, oſe rejeter la faveur du ſultan! Oui, ajouta le monarque d'un ton ſévère, continue de vivre avec tes pareils. Je punirai aſſez ta folie en t'accordant ta demande. Va, dans l'horreur de tes forêts, pleurer le mépris & la perte que tu as faite de l'amitié de ton roi „.

Adhim, ſans attendre de réponſe, ſortit bruſquement du divan avec Lémack ſon viſir. Le peuple ſuivit Mirglip, en admirant ſon généreux mépris pour les grandeurs de la terre.

L'orgueil du ſultan étoit cruellement mortifié. L'indifférence de Mirglip mettoit le comble à ſon indignation. Elle eut encore un autre effet. Adhim ne regardoit plus qu'avec dédain ſes immenſes palais, depuis qu'il ſavoit combien ils étoient peu capables de donner une idée de ſa grandeur à

ſes ſujets, ou même d'exciter l'admiration d'un payſan.

Lémack, témoin du trouble de ſon maître, en conçut une joie ſecrète. Il lui étoit aſſez indifférent qu'Adhim fût heureux ou non; mais il avoit intérêt à ſe conſerver la faveur de ſon maître en le flattant.

« Magnifique ſultan, lui dit-il, il n'y a que les grandes ames & les eſprits ſublimes qui puiſſent ſentir combien les ouvrages que tu fais élever ſont admirables. Mirglip & ſes pareils contemplent un chef-d'œuvre d'architecture comme une haute montagne, ſans ſavoir en admirer l'auteur puiſſant. Ainſi l'oiſeau imbécile qui traverſe la plaine de l'air vole au-deſſus d'un palais, comme au-deſſus d'une chaumière, ſans diſtinguer le ſultan de Perſe d'un payſan des montagnes ».

« Lémack, répliqua le monarque, tu crois peut-être adoucir mon chagrin par ce diſcours, & tu l'aggraves. Oui, j'ai vu la grive occupée à ſe faire un nid; j'ai ſouri de ſon embarras & de ſa foibleſſe. Et peut-être à préſent ce même oiſeau forme dans l'air, en volant, des cercles qui embraſſent dans leur enceinte étroite la magnificence d'Adhim. Crois-tu cette penſée bien flatteuſe pour le ſultan de Perſe? Crois-tu lui

faire ta cour en lui disant que les oiseaux du ciel ne le distinguent pas du moindre de ses sujets ,,.

“ Mon maître a raison d'être mécontent de son esclave, dit Lémack.

“ Ton maître, reprit Adhim, est mécontent de lui-même & de sa propre magnificence, depuis qu'il voit un paysan plus estimé pour ses vertus personnelles, que le sultan de Perse pour ses immenses palais. Lémack, j'estime moi-même Mirglip, & peut-être plus qu'il ne m'estime. Tu auras soin de faire donner au plutôt cent sequins à la veuve pour qui il témoignoit une affection si charitable & si désintéressée ,,.

“ Hélas ! ô gloire de l'Orient, répondit le visir, mon seigneur va donc se mettre au-dessous d'un vil paysan ? Quand le sultan de la Perse donneroit la moitié de ses richesses à cette veuve, la gloire d'une telle générosité ne seroit pas pour lui, mais pour Mirglip. Cet hypocrite sembleroit t'avoir fait son caissier & le dépositaire de ses trésors ,,.

“ Périsse plutôt la veuve, comme l'ambre qui se fond, dit le sultan, que de m'exposer à de tels propos ,,.

“ Mais, reprit Lémack, pourquoi les folies d'un paysan affectent-elles l'esprit de

mon ſeigneur, au point de troubler ſon repos? Tu as dix mille eſclaves prêts à ſervir tes plaiſirs. C'eſt pour toi que le chaſſeur, ſuivi de ſa meute agile, fait lever le cerf dans la forêt. C'eſt pour toi qu'il va reconnoître les repaires où la panthère cache ſes petits. C'eſt pour toi qu'il perce d'une flèche empennée les flancs du tigre & du ſanglier. Pour toi, l'air retentit des accords de mille inſtrumens; & la trompette par ſes ſons éclatans annonce par-tout ta marche brillante & majeſtueuſe. C'eſt pour toi que le ſoleil répand la lumière ſur tes immenſes bâtimens; c'eſt pour toi qu'il fait de beaux jours. Les filles de l'Orient s'embelliſſent pour ton plaiſir : c'eſt pour toi que leurs cœurs innocens s'ouvrent aux feux de l'amour. Tous les yeux ſont ouverts ſur toi. Tu es comme un Dieu qui donnes la vie à tout ce qui reſpire autour de toi „.

“ Et quel eſt donc ce plaiſir que tu me vantes, reprit Adhim? Eſt-ce d'être le tyran des bois; de répandre la terreur dans les forts; de faire tomber ſous les coups de mes chaſſeurs le lion ſuperbe, la panthère & les petits qu'elle a conçus & allaités? Lémack, le ſultan de Perſe fera-t-il donc conſiſter ſon bonheur à enſanglanter la fo-

rêt du ſang de ſes hôtes, à la faire retentir des longs mugiſſemens du tigre & des autres animaux qui l'habitent ? Ma réputation n'eſt-elle donc fondée que ſur les éclats bruyans de la trompette, qui ſe diſſipent dans l'air ? Veux-tu donc me faire accroire que c'eſt pour mon plaiſir que le ſoleil ſe lève, lorſqu'il éclaire d'autres régions avant de briller ſur mes états, & qu'il les quitte pour porter ſa lumière ſur un autre hémiſphère ? Me ſuppoſes-tu aſſez de foibleſſe pour tirer vanité de l'amour de mes femmes ? Lémack, ce n'eſt pas moi qu'elles aiment, c'eſt la pompe & l'éclat qui m'environne, ce ſont mes tréſors & ma faveur. O viſir ! il n'y a point de vrai plaiſir ſans le témoignage d'une bonne conſcience. Sans la vertu, tous les autres biens ne ſont que vanité. Mirglip goûtera plus de ſolide bonheur en faiſant une bonne action, qu'Adhim n'en peut goûter ſur le trône de Perſe, au ſein des grandeurs & de la volupté.....

„ Lémack, continua le ſultan, Mirglip mérite d'être notre ami ; & il déſirera de l'être, lorſque nous ſerons auſſi vertueux que lui. Amène-le moi demain avant le lever du ſoleil „.

« La volonté d'Adhim eſt la loi de ſon viſir, répondit Lémack ».

Ainſi parla le viſir en diſſimulant ſon dépit. Il avoit de la répugnance à exécuter les ordres de ſon maître, & en même temps il craignoit les ſuites de ſa déſobéiſſance, s'il en différoit l'exécution.

« Le vil eſclave, diſoit-il en lui-même ! ſes vertus ruſtiques ont corrompu l'ame magnifique d'Adhim. Tandis que le ſultan faiſoit paſſer les eaux du fleuve Abutour au travers des rochers, je le conduiſois dans les routes ténébreuſes de l'illuſion. A meſure que ſon ambition croiſſoit, j'élevois l'édifice de ma fortune; les pierres que je lui faiſois entaſſer les unes ſur les autres, étoient autant de degrés qui ſembloient l'élever juſqu'au ciel, & moi juſqu'au trône. Ces idées de grandeur l'occupoient tout entier. Il me laiſſoit le ſoin du gouvernement; ſon ame étoit déſormais trop grande pour s'abaiſſer à conduire des hommes; il jugeoit plus glorieux d'arranger des pierres, de couper des montagnes, d'abattre de grands arbres. Cependant, l'or de la Perſe entroit dans mes coffres: tout plioit devant moi; & lorſque je paſſois, les femmes, les enfans, tous les Perſans s'inclinoient juſqu'à

terre

terre en criant : Lémack vient, prosternons-nous en sa présence. A chaque pas, j'écrâsois quelque vil esclave, & les Persans imbéciles recevoient la mort de ma main, comme un passeport pour entrer dans le paradis du prophète. Si je daignois sourire à quelque femme, son mari tremblant venoit me l'offrir; c'étoit pour lui un honneur que le sang de Lémack se mêlât à celui de sa postérité. Si la femme, par un vain préjugé, refusoit de se rendre à mes désirs, sa maison démolie, ses enfans massacrés, son mari empalé, & elle-même livrée aux plus terribles châtimens annonçoient mon indignation.

„ Ainsi Lémack étoit honoré, lorsque le sultan s'occupoit tout entier du plaisir de voir s'élever ses immenses palais. A présent que son plan est rempli, que la plaine est enceinte d'une quadruple muraille, son esprit oisif cherche d'autres amusemens; &, au défaut du vice, la vertu a fait un effort pour s'emparer de son cœur. Mais je saurai prévenir ce malheur. Je semerai l'erreur sur ses pas. Sur-tout je lui ôterai la vue de ce modèle de frugalité & de tempérance pour lequel il a pris tant de goût. Mirglip trouvera bientôt la route du ciel après lequel il sou-

pire. Je lui apprendrai à être vertueux ſous le régne de Lémack „ !

Telles étoient les penſées de Lémack. Dès qu'il fut rentré dans ſon palais, il réſolut d'envoyer un aſſaſſin maſſacrer le vertueux Mirglip dans ſa maiſon, où il lui étoit aiſé de s'introduire, en demandant à lui parler de la part du ſultan.

Après un moment de réflexion, Lémack craignit que cet expédient ne réuſsît pas ſelon ſes déſirs. Une reſiſtance ouverte pouvoit aigrir le cœur du ſultan, & l'affermir dans ſes réſolutions vertueuſes. Souvent en détruiſant la plante, on en fait pouſſer mille autres de la même ſouche. Il prit le parti de céder en apparence aux circonſtances, & d'aller trouver ſecrètement le ſorcier Falri, dont il avoit reçu les leçons, dans ſon enfance, dans les cavernes de Goruou.

Pour cet effet Lémack quitta ſa robe de viſir, & prit l'habit d'un dévot. Mais de peur que cette fauſſe apparence ne prévînt Falri contre lui, & pour lui perſuader que ce n'étoit qu'un jeu, il prit un flacon du meilleur vin de Tihi, avec quelques autres mets délicats, pour en faire préſent au ſorcier.

Il ſortit de ſon palais dans cet équipage,

& prit le chemin des cavernes de Goruou. La demeure de l'enchanteur étoit dans la partie la plus épaisse de la forêt, à trois lieues du palais royal d'Orez. Le visir eut soin de marcher par les sentiers les moins pratiqués, de peur d'être rencontré. S'il eût été reconnu par quelques Persans, ils n'auroient pas manqué l'occasion de se venger des maux dont il les accabloit.

L'antre de Falri étoit environné d'un troupeau de cochons qui grognoient sur un tas d'avoine & de glands, que le socier leur avoit fait jeter : un ruisseau d'immondices couloit de leurs étables, &, en couvrant la terre, infectoit l'air d'une puanteur insupportable.

Lémack reconnut à ce signe qu'il étoit près de la demeure de son ancien maître. Il traversa le troupeau, mais avec quelque danger. Les gardes immondes du sorcier, élevant leur grouin contre lui, s'opposèrent d'abord à son passage, puis sentant le fumet des mets délicats qu'il portoit sous ses vêtemens, ils l'assaillirent de toutes parts, & ils l'auroient dévoré, s'il ne s'étoit précipité en hâte dans l'antre de Falri.

La caverne ne sentoit pas plus agréablement que les étables des pourceaux. On

voyoit de tous côtés des marques non équivoques d'ivrognerie & de gloutonnerie : les débris qui couvroient le pavé annonçoient à Lémack qu'il venoit trop tard pour partager la débauche de Falri.

Le ſorcier étoit étendu dans l'endroit le plus élevé de la caverne, la tête appuyée ſur une main graſſe & malpropre. La lie du vin dont il s'étoit enivré découloit de ſa bouche : ſes petits yeux hagards étoient à moitié fermés par la langueur de l'ivreſſe. Son teint blâſé, & ſon nez chargé de rubis marquoient ſes excès. Sa barbe longue & ſale étoient couverte des reſtes de différens mets, dont il avoit aſſouvi ſa gourmandiſe depuis plus d'un mois. Son eſtomac, trop plein, obligé de ſe décharger d'un poids ſuperflu, avoit laiſſé ſur ſes lèvres des traces du courant de matières fétides qui en étoient ſorties. Ses dents noires de pourriture reſſembloient à un double rang de charbons éteints, au travers deſquels on entrevoyoit ſa langue livide d'où pendoient quelques gouttes de moiſiſſure. Ses vêtemens étoient dans un pareil déſordre ; ſon turban étoit à ſes pieds ; ſa ceinture à moitié déchirée couvroit imparfaitement ſa tête ; & ſon corps à demi-nud

dans une posture indécente, étoit l'emblême de sa brutalité. Auprès de lui un long tube chargé de tabac allumé remplissoit la caverne de sa fumée puante. A sa main droite étoit une calebasse pleine d'une liqueur vulgaire.

Quand le visir entra, l'enchanteur Falri l'accabla d'imprécations & d'exécrations; mais dès qu'il reconnut son ancien disciple sous l'habit d'un dévot Musulman, il se leva sur ses jambes tremblantes, s'avança vers lui, & étendit ses bras immondes pour l'embrasser.

« Que m'apporte Lémack, dit le sorcier? Les festins de Raglai envoient-ils quelque tribut à la caverne de Falri? ou bien, tous les bœufs de la plaine d'Orez sont-ils dévorés? Tous les flacons d'Adhim sont-ils vuidés ».

« Hélas! répondit Lémack en soupirant, ton fils étoit autrefois le roi de la plaine d'Orez. Sa voix étoit l'unique loi que l'on suivît dans toute la Perse. Adhim étoit magnifique, & Lémack absolu. Je passois le jour dans des fêtes continuelles, & la nuit dans la débauche. Mais hélas! mon triomphe est fini. Adhim se réveille du sommeil de l'erreur où j'avois eu soin de l'en-

tretenir. Il prend du goût pour la vertu. Un payſan va devenir ſon modèle & ſon conſeil, ſi le pouvoir de Falri ne nous délivre de Mirglip & de ſa dangereuſe vertu ».

« Quoi ! Lémack, dit l'enchanteur, tu es viſir, & tu viens me prier de te délivrer d'un eſclave ! Que n'ordonne-tu à tes gardes de mettre en pièces le vil Mirglip ? Fais-le maſſacrer cette nuit, & ne crains pas de le rencontrer demain ſur ton paſſage ».

« O mon maître ! reprit Lémack, j'avois ſongé à cet expédient. Adhim ne prendra pas le change. Il s'irritera : il fera chercher le meurtrier ; & le coup dont j'aurai frappé mon ennemi retombera ſur moi ».

« Eh bien ! dit Falri, laiſſe vivre ce payſan, l'ami d'Adhim. Retourne en paix dans ton palais, & demain, lorſque tu paroîtras en préſence du ſultan, dis-lui que Mirglip n'eſt pas en état de ſe préſenter devant lui, parce qu'il eſt ivre de vin ».

« Cet expédient ne réuſſira pas mieux que l'autre, dit Lémack. Le ſultan l'eſtime trop pour le croire capable de s'enivrer. Il me ſoupçonnera de menſonge, fera venir Mirglip ; & ma fourberie découverte me fera perdre pour jamais l'eſtime du ſultan ».

« Ne crains rien, répliqua le ſorcier. Si

Adhim conçoit de pareils ſoupçons, engage-toi à lui faire voir Mirglip ivre la nuit ſuivante, & laiſſe-moi la conduite de cette affaire. Tu peux te repoſer du reſte ſur mon art qui ne m'a jamais manqué ».

« Je laiſſe tout à la prudence de Falri, & au pouvoir de ſon art, dit le viſir. Le tems preſſe, je vais reprendre le chemin de la plaine d'Orez ».

Lémack prit congé de l'enchanteur, ſans lui donner le flacon de vin, & les mets délicats qu'il lui avoit deſtinés. Il jugea que Falri n'avoit beſoin ni de boire ni de manger : l'état où il l'avoit trouvé le lui faiſoit ainſi penſer. D'ailleurs il étoit lui-même fatigué de ſon voyage. Il s'arrêta dans l'épaiſſeur de la forêt, où il dévora avidemment tout ce qu'il avoit apporté, ſans le partager avec perſonne.

Le lendemain, Lémack ſe rendit au palais du ſultan. Adhim demanda où étoit le Perſan Mirglip. Le viſir répondit comme Falri le lui avoit conſeillé.

« Gloire de la terre, dit-il en ſe proſternant ! quel eſt celui qui peut t'être comparé pour toutes les perfections de l'eſprit & du corps. Toi ſeul es ſupérieur à toutes habitudes déréglées. Toi ſeul ne reſſens

pas l'empire des passions. Mirglip gagne l'affection de tes sujets, ô magnifique sultan! il répand par-tout les effets de sa bienfaisance : il soulage la misère de ses pauvres voisins. Mais, fatigué de l'austérité des devoirs du jour, les ombres de la nuit servent à couvrir la liberté avec laquelle il travaille à réparer ses forces épuisées, pour se disposer à d'autres travaux. Il fait couler dans ses veines le jus délicieux de la grappe. Ainsi, en se délassant de la fatigue du jour passé, il prend de nouvelles forces pour le suivant ».

« Lémack, dit le sultan, vous m'étonnez. Le sage Mirglip, dont tout le monde exalte la tempérance, seroit l'esclave du vin! Non, Lémack, cela ne se peut ».

« Ton ame droite, ô sultan! t'empêche de soupçonner d'hypocrisie, un homme que tu estimes, répondit le visir. Pardonne la sincérité de ton esclave. Le mensonge fuit devant toi, & ta pénétration fait tomber le voile dont il se couvre. J'ai de la répugnance à accuser mon frère. Mirglip est mon ami, il m'est uni par les liens de la vertu & de la religion. Je m'empresserois de cacher ses moindres défauts; mais tu veux apprendre la vérité de ma bouche.

Sache donc, ô sultan ! que pour obéïr à tes ordres, je suis entré ce matin dans la cabane de Mirglip, & je l'ai trouvé étendu sur le pavé, un flacon vuide à côté de lui. J'ai été surpris & fâché qu'un sage fût sujet à un vice si bas. Je suis sorti sans éveiller Mirglip, pour venir te rendre compte de ma commission. En revenant, j'ai appris d'un de ses voisins, que ce n'est pas la seule fois que ce paysan ait été surpris dans cet état. Il m'a dit que Mirglip s'enivroit toutes les nuits ; ainsi, mon seigneur peut aisément s'assurer dès la prochaine nuit de la vérité de mon rapport ».

« C'est ce que j'ai dessein de faire, dit le sultan. Lémack, laisse-moi seul ; reviens ce soir avec les deux habits de déguisement qui nous ont déjà servi ».

Lémack obéït. Sur le soir il revint au palais du sultan. Adhim & son visir, déguisés, sortirent d'Orez pour se rendre à la cabane de Mirglip.

Cependant, Falri, aussi déguisé, entra dans la ville de Raglai. Il avoit pris un habit de marchand. Il frappa le même soir à la porte de Mirglip, qui le reçut civilement, selon sa coutume, & lui servit des rafraîchissemens, le prenant pour un voya-

geur qui venoit de loin, & qui pafferoit peut-être la nuit chez lui.

Le faux marchand, après avoir bien mangé, feignit d'être excédé de fatigues ; & demanda, en soupirant, fi Mirglip n'auroit pas un peu de vin à lui donner.

Mirglip, surpris de cette queftion, lui dit qu'il n'en avoit point, & que fa maison n'étoit pas faite pour recevoir les impies, rebelles à la loi d'Alla & de son prophète.

» Hélas! répondit le voyageur, Mahomet fait combien j'ai de peine à te demander ce foulagement néceffaire dans l'épuifement où je suis, le feul qui puiffe prolonger ma vie. Je fens mes forces m'abandonner, mes nerfs fe relâchent, je tombe en défaillance. Le prophète ne fauroit défapprouver que tu fauves la vie à un miférable par un goutte de vin ».

Le forcier fe laiffa tomber comme un homme près d'expirer : il s'écria d'une voix mourante : » O prophète ! aies pitié de ton ferviteur ».

Mirglip, trompé par tant d'hypocrifie, fe hâta d'aller chercher un peu de vin pour rappeler ce pauvre marchand à la vie.

Comme il revenoit, Adhim & Lémack

paſsèrent devant la porte de sa maison, où ils le virent avec le vin qu'il portoit.

Le ſultan, indigné, fut tenté de l'immoler ſur le champ à ſa juſte colère. Son viſir l'y excitoit; mais Adhim jugea qu'il valoit mieux lui faire ſon procès dans les formes, & le faire punir publiquement, que de s'expoſer à encourir la haine de ſon peuple par une exécution précipitée, qui, vu la diſpoſition des eſprits, ſeroit infailliblement attribuée à l'eſprit de vengeance, au moins à l'emportement, plutôt qu'à une juſte indignation.

Adhim rentra dans ſon palais, fort mortifié d'avoir conçu trop d'eſtime pour un hypocrite, qui ne méritoit que le plus profond mépris; car il n'avoit pas le moindre ſoupçon du ſtratagême de l'enchanteur. Il ordonna qu'on allât prendre Mirglip le lendemain, & qu'on le lui amenât. Lémack, s'applaudiſſant de l'erreur du ſultan, ne doutoit plus que le ſort de ſon ennemi ne fût décidé.

Dès le lendemain de grand matin, les gardes entourèrent la maiſon de Mirglip. Quelques-uns des plus affidés avoient ordre d'entrer & de ſe ſaiſir de ſa perſonne.

Mirglip alla au-devant d'eux. Il étoit ſur-

pris du bruit qu'il entendoit, & n'avoit garde de s'imaginer que ce fût lui que l'on cherchât. Sa confcience ne lui reprochoit rien. Il ne montra point de crainte. Le fer qui pouvoit lui ôter la vie, ne put lui ravir la paix de l'ame.

Les gardes, accoutumés à répandre partout la terreur, crurent s'être mépris. Ils ne foupçonnoient pas qu'un homme qui ne fe jetoit pas à genoux à leurs pieds pour exciter leur pitié, qui ne paroiffoit pas même effrayé de leur préfence, fût celui qu'ils avoient ordre de prendre.

Lorfqu'ils eurent appris de fa bouche même qu'il étoit le Perfan Mirglip, ils le ménèrent à Lémack, dont les yeux étoient enflammés de colère, & les fourcils chargés de méchanceté.

„ Quelle hypocrifie! quelle audacieufe fermeté, dit le vifir avec emportement! As-tu déjà cuvé ton vin? Ne te reffens-tu plus des débauches de la nuit? Il faut que tu y fois accoutumé, puifqu'elles font fi peu d'effet fur toi. Mais Adhim fera ton juge, infâme fcélérat. --- Gardes, n'avez-vous point trouvé de complices avec Mirglip? N'y avoit-il pas encore quelqu'un

avec lui, lorſque vous l'avez trouvé étendu ivre ſur le plancher „ ?

„ Juge équitable, répondit le ſorcier déguiſé, en ſortant d'un coin où il avoit fait ſemblant de ſe cacher, que Lémack me promette mon pardon, & ma bouche lui dira la vérité.

On te pardonnera, dit Lémack, ſi tu déclares au ſultan ce qui s'eſt paſſé cette nuit entre toi & Mirglip. En attendant tu ſeras chargé de fers comme lui, & conduit de ce pas au divan „.

Le peuple étoit aſſemblé ſur leur paſſage. Une foule innombrable ſuivit le viſir & les deux priſonniers juſques dans le divan. Mais Mirglip étoit ſeul l'objet de leur inquiétude.

Adhim étoit aſſis ſur ſon trône. Lémak fit avancer Mirglip, & dit au ſultan en le lui préſentant :

„ O prince ! voilà l'homme que la Perſe aime plus que ſon ſouverain : voilà cet hypocrite qui prêche la vertu le jour, & qui s'enivre la nuit. Il abuſe ton peuple par les dehors trompeurs d'une ſainteté affectée. Le jour il ne parle que de tempérance, & lorſque la nuit approche, il maudit Alla &

ſon prophète dans les tranſports de son ivreſſe ,,.

Le peuple aſſemblé murmuroit de l'emportement de Lémack. Etonnés du ſuccès de ſa profonde malice, ils n'eſpéroient pas que leur ami échapât du piége qu'on lui avoit tendu.

,, Viſir, dit le ſultan d'un ton modéré, nous ſommes ici pour juger des faits, & non pas pour donner des marques d'un zèle emporté par des expreſſions peu ménagées. Qui eſt-ce qui accuſe Mirglip ?

,, Ce marchand qui a paſſé la nuit avec lui, & que nous avons pris dans ſa maiſon, répondit Lémack. Séduit par l'hypocrite Mirglip, & repentant de ſa faute, il s'offre de lui-même à dire la vérité, ſi mon ſeigneur veut bien lui promettre le pardon de ſes crimes ,,.

En achevant ces mots, le viſir préſenta le faux marchand au monarque.

,, Père des croyans ! Protecteur de la foi, s'écria Falri, proſterné devant le trône, que mon maître daigne pardonner à ſon eſclave, & je parlerai.

,, Parle, dit le ſultan, ne me déguiſe point la vérité. La juſtice, douce & compâtiſſante, te pardonnera en faveur de ta ſincérité.

„ En entrant hier au soir dans ta ville de Raglai, continua le marchand, je rencontrai Mirglip, que je n'avois jamais vu. Il m'aborda civilement, en me demandant si je voulois partager avec lui son souper. Je le remerciai de son offre & le suivis, fort charmé de cette bonne rencontre. Il me servit quelques racines & un peu de riz bouilli. Après ce frugal repas, il me dit : marchand, êtes-vous un homme discret ? Vous devez être fatigué, & un flacon de vin est justement ce qu'il faut pour vous remettre. Ce fut en vain que je lui alléguai la loi du prophète & la défense du prince. Mirglip me pressa de suivre son exemple : il me donna une petite tasse, prit pour lui une coupe énorme comme une mesure de riz. Par des rasades répétées, nous eûmes bientôt vuidé notre premier flaçon. Mirglip en alla chercher un autre.

„ Plus nous buvions, plus notre cœur s'épanouissoit. Marchand, me dit confidemment Mirglip, je n'invite ici que des étrangers, & jamais plus d'un à-la-fois ; jamais encore je ne garde chacun plus d'une nuit. Vous êtes sans-doute surpris qu'un pauvre paysan comme moi puisse supporter cette dépense continue ; car je bois toujours du

meilleur vin. Vous ſaurez donc que j'ai ſu gagner l'eſtime des plus riches marchands de Raglai. Ils m'apportent leurs aumônes pour les diſtribuer aux veuves, aux orphelins, & aux pauvres de toute eſpèce. Je remplis en partie leurs pieuſes intentions. J'emploie le jour à diſtribuer de côté & d'autre la moitié de l'argent qu'ils me confient, & par cette conduite je paſſe pour un grand ſaint aux yeux du peuple. L'autre moitié fournit à ma dépenſe; je l'emploie à me procurer chaque nuit quelques flacons de cette liqueur délicieuſe, dont le prophète jaloux nous a défendu l'uſage.

„ Mais, lui dis-je, comment faites-vous pour empêcher les étrangers qui paſſent la nuit à boire avec vous, de vous trahir ?

„ Mirglip me répondit myſtérieuſement que c'étoit un ſecret qu'il ne révéloit à perſonne. Je conjecturai qu'avant de renvoyer chacun de ſes convives, il leur faiſoit boire quelque liqueur qui leur ôtoit la mémoire de la débauche qu'ils avoient faite dans la maiſon de cet hypocrite. Comme je n'étois pas encore épris de vin, je réſolus de garder ma mémoire, & de ne plus rien prendre.

„ Mes ſoupçons étoient juſtes. Quelques heures après cet entretien, comme j'allois

prendre congé de Mirglip, il tira une petite bouteille qu'il me dit contenir un vin précieux, dont il ne donnoit jamais qu'un coup à chacun.

,, Il m'en verſa plein ma taſſe, mais je fis ſemblant de le boire, & réellement je répandis la liqueur dans mon ſein. Par cette adreſſe, je conſervai ma mémoire, & me ſuis ménagé le moyen de découvrir à mon ſeigneur l'hypocriſie de Mirglip ,,.

Quand le faux marchand eut fini de parler, il s'éleva un grand bruit dans l'aſſemblée. Le peuple indigné s'écria de tous côtés : ,, Mirglip, le pauvre Mirglip eſt pris dans les filets des méchans ! Puiſſe le prophète délivrer ſon ſerviteur des effets de leur rage ,, !

,, Le rapport du marchand eſt vrai, dit le monarque; j'ai été moi-même témoin d'une partie de ce qu'il a dit. Je me ſuis déguiſé pour voir par mes yeux la vérité; & lorſque je paſſois devant la maiſon de Mirglip, je l'ai vu rentrer chez lui avec un large flacon de vin ,,.

Il n'en falloit pas davantage pour faire condamner Mirglip. Son procès ſembloit ſuffiſamment inſtruit. Le ſultan ne vouloit pas même que l'accuſé répondît.

„ Ta langue, lui dit-il, eſt accoutumée au menſonge ; & je n'ai pas beſoin d'entendre les impoſtures que tu as méditées pour ta juſtification „.

Lémack fit ſaiſir le coupable, & donna ordre aux gardes de le faire ſortir ſur le champ, de peur qu'il ne s'oubliât juſqu'à blaſphémer contre Alla & contre ſon roi.

L'infortuné Mirglip fut contraint de céder à la force. Lémack ſe flatoit qu'il ſeroit d'abord exécuté. Mais le ſultan, malgré ſon indignation, ſe ſentoit ému en faveur de Mirglip. Il différa de prononcer contre lui l'arrêt de mort, & ordonna au viſir de le faire garder dans la tour qui étoit au pied de la montagne, où s'élevoit le palais du ſultan.

Le ſage Perſan ſe ſoumit à ſon ſort, & ſans ſe mettre en devoir de répliquer, il ſuivit tranquillement les gardes qui le conduiſirent à la tour où ils avoient ordre de l'enfermer.

Ce n'étoit pas aſſez pour Lémack d'avoir calomnié Mirglip. Il ſentoit que le ſultan avoit de la peine à quitter les ſentimens vertueux qu'il lui avoit inſpirés. Il crut néceſſaire de hâter la mort de l'un, & d'affermir l'autre dans ſes premières erreurs.

Il fit chercher les plus belles esclaves qu'il fut possible de trouver. Il s'en servit pour distraire l'esprit du monarque de ses nouvelles idées de vertu, par les charmes de l'amour & de la volupté.

Les ordres du visir étoient toujours aussitôt exécutés que donnés. La crainte donne des aîles aux esclaves. Les plus belles femmes de Perse furent conduites au sérail du sultan, sans égard pour le rang, & contre toutes les loix de l'honnêteté.

Cependant Lémack choisit les trente plus belles ; & après les avoir fait orner le plus galamment, & le plus richement qu'il fut possible, il les conduisit lui-même dans la superbe galerie où Adhim venoit assiduement prendre le frais vers le milieu du jour.

Le sultan, qui avoit pu chasser Mirglip de sa présence, ne pouvoit le bannir de sa pensée. Loin d'être flaté du zèle officieux de Lémack, il lui ordonna de retirer avec ses femmes.

Il eut peine à digérer cette mortification. Mais voyant l'air rêveur du monarque, il n'osa le distraire. Il se retira, & fit signe à ses trente beautés de le suivre.

Le sultan qui avoit jeté un coup-d'œil indifférent sur toutes ces femmes, en avoit

remarqué une qui sembloit charmée de l'ordre qu'il venoit de donner à son visir de les faire retirer. C'étoit celle qui l'avoit le plus frappé en entrant. Ses yeux étoient alors modestement baissés, & ses bras croisés en signe de désespoir. Mais au moment que Lémack leur avoit dit de le suivre, elle avoit levé les yeux au ciel avec transport, tandis que toutes les autres avoient paru mortifiées de l'indifférence du sultan.

“ Visir, dit le prince, quelle est cette fille qui se réjouit de me quitter „ ?

La belle Nourenhi, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, trembla à la voix du sultan. Elle connut à ces mots qu'Adhim avoit pris garde à ses transports qu'elle avoit mal dissimulés; le voile pâle de la crainte couvrit l'éclat de son teint vermeil.

Nourenhi étoit encore belle sous le voile de la pâleur. Ses yeux n'avoient pas perdu toute leur vivacité; & la régularité de ses traits n'en avoit presque pas souffert. Au contraire, elle avoit un air de langueur, qui, en tempérant l'éclat de ses charmes, le rendoit plus touchant.

“ O Alla! s'écria le monarque en la contemplant: qui êtes-vous, fille de Perse, vous dont le corps est blanc & poli comme

les piliers d'albâtre du temple ; vous dont le ſein s'agite comme un chevreuil pantelant qui cherche l'ombre des buiſſons ; vous dont le front s'élève comme un hémiſphère radieux & tout éclatant de gloire „ ?

" Seigneur, répondit Nourenhi, tu vois à tes pieds la fille d'un pauvre payſan, dont la vieilleſſe & les infirmités ſont à préſent ſans aucun ſoutien, depuis qu'il a perdu ma ſœur Kaphira, & que j'ai été enlevée à ce vieillard infortuné pour être eſclave dans ton ſérail „.

" Fille céleſte, dit le ſultan en s'empreſſant de la relever, périſſe celui qui a oſé outrager ton père reſpectable, en lui enlevant les ſeuls appuis de ſa vieilleſſe !

" Lémack, continua vivement Adhim, d'où vient cette tendre fleur qui répand une odeur ſi ſuave ? L'a-t-on arrachée par force du lieu où elle a pris naiſſance ? Ou, fière de ſa beauté, vient-elle briguer d'elle-même l'honneur d'être reine de Perſe „ ?

" O royal ſultan ! dit le viſir, cette fleur eſt tombée par haſard entre mes mains. Lémack ignore le lieu de ſa naiſſance, & le nom de ſes parens „.

" Chef-d'œuvre de la nature, dit Adhim à la belle Nourenhi, quelle mine précieuſe

a produit l'éclat dont tu brilles à mes yeux ? Je veux la transplanter dans la plaine d'Orez. Tu seras assise sur le trône de Perse ; ta beauté t'en rend digne , & ta famille sera la mienne ,,.

“ Hélas ! répondit Nourenhi en versant un torrent de larmes , mon père accoutumé à une vie obscure & frugale maudiroit sa fille , si mon seigneur vouloit changer son sort , en celui d'un courtisan. Que dis-je ? Peut-être j'offense mon seigneur. — Non , ô puissant monarque ! terreur de la terre , le pauvre vieillard ne désire point tant d'honneur. Son grand âge succombe sous le poids du malheur.

,, Il souffre sans se plaindre. Ce qu'il regrette , ce n'est pas de mourir ; c'est d'ignorer le sort de ce qu'il a de plus cher au monde ,,.

“ Par Mahomet , ton père respectable est un saint , dit le sultan. Le portrait que tu me fais , m'intéresse pour lui : tes lèvres ne peuvent prononcer que la vérité ; tout ce que tu dis est aimable comme toi. Apprends-nous seulement le nom de celui à qui tu dois la vie. Lémack l'ira chercher , & il sera notre ami ,,.

“ Pardon , ô puissant roi ! dit Nourenh-

en ſoupirant, je n'oſe prononcer le nom de mon père devant mon ſeigneur. Car, lorſque les émiſſaires de ta cour forcèrent le bois tranquille qui avoit caché juſqu'à ce jour ton eſclave, il me dit : Nourenhi, ne découvre jamais à perſonne cet aſyle ſacré qui a ſi longtemps caché ton père aux yeux du tyran „.

“ S'il eſt ainſi, reprit le ſultan, je veux ignorer où il eſt, juſqu'à ce que j'aie couronné la belle Nourenhi. Mais lorſque le diadême de Perſe brillera ſur ta tête, alors il faudra ſurprendre agréablement le vieillard, & aller lui annoncer que le ſultan eſt ſon gendre „.

“ Alla me préſerve d'oublier jamais les leçons de tempérance que me donna mon père, répondit Nourenhi avec une fermeté au-deſſus de ſon âge & de ſon ſexe ! Non, Adhim, j'ai appris à préférer les humbles vertus dont Mirglip nous donne l'exemple, à tout l'éclat qui environne le trône de Perſe „.

“ Cela ſuffit, dit le monarque en ſe tournant vers ſon viſir : cet hypocrite ne ſe contente pas de s'enivrer chaque nuit ; il ſéduit encore les plus belles filles de mes états ;„

,, Elevés ensemble, Mirglip & moi, depuis notre première enfance, dit Nourenhi, nous aimons d'une affection pure & sainte. Alla & son prophète ont souvent entendu nos chastes soupirs & nos ferventes prières ,,.

,, C'est assez, dit le prince. Esclaves, qu'on fasse retirer cette femme audacieuse. Que la hache tombe sur le cou de Mirglip. Son crime est suffisamment prouvé. Il est temps de délivrer la Perse de cet hypocrite qui la séduit ,,.

Le visir pressa les muets d'exécuter l'ordre de leur maître. En vain Nourenhi, étendant les bras vers le sultan, vouloit demander grâce. Les gardes l'entraînèrent par force hors de la galerie peinte, où le sultan resta seul.

Adhim, agitée de pensées sombres, se jeta sur un sopha, attendant avec impatience le retour du visir avec la tête de Mirglip. Il entendit du bruit dans la cour, Il se leva & courut à la fenêtre, soupçonnant que Lémack, pour rendre le supplice du coupable plus frappant, le faisoit exécuter dans cette même cour à la vūe de tout le peuple.

Mais l'embonpoint du visir avoit retardé sa marche, à son grand dépit; & sa méchanceté

méchanceté impatiente n'étoit pas encore rassasiée du sang de l'innocent. Lorsqu'il traversoit avec peine la foule du peuple, deux Imans l'avoient arrêté. Adhim les vit prosternés à ses pieds, & lui parlant ainsi : « Vice roi de la Perse, lui disoit l'un, nous venons dénoncer au sultan un sacrilège qui a osé abuser les oreilles sacrées de la justice par des mensonges prémédités ».

« Retirez-vous, vils prêtres, répondoit Lémack, tout hors de lui-même. Le sultan n'a pas le temps d'écouter vos visions fanatiques. Si vous osez remettre les pieds dans l'enceinte de ce palais, je ferai voler vos têtes par-dessus ces murailles, & les enverrai prêcher, sans vos corps, aux imbécilles assez sots pour vous croire.

» Visir, cria le sultan par la fenêtre de la galerie, je ne veux pas que l'on maltraite sans raison les ministres de mon Dieu ; au contraire, si, profanant la sainteté de leur caractère, ils violent nos loix, alors ils méritent d'être plus sévèrement punis que les autres : car ils doivent donner l'exemple, & pratiquer les premiers ce qu'ils enseignent. Mais je ne vois pas quel mal il peut y avoir à venir révéler des crimes secrets, sur-tout si l'amour seul de la vérité conduit

leurs pas. C'eſt plutôt une action ſainte que j'approuve. Vénérables Imans, continua le monarque, ſi vous avez un accès libre auprès d'Alla, pourquoi vous interdirois-je l'entrée de mon palais ? Parlez avec cette liberté qui convient aux miniſtres de la vérité éternelle ; & que les prêtres flatteurs, qui n'oſent dire le vrai par la crainte des hommes, ſoient en horreur aux princes de la terre, comme ils ſont coupables devant Dieu „.

Lémack, ſe voyant ſurpris par le ſultan, changea de langage : il tâcha d'excuſer ſon emportement.

„ Gloire de la terre, dit-il au monarque, j'ai eu tort de parler avec tant de vivacité aux enfans de notre prophète. Mon zèle m'a fait paſſer les bornes de la modération. J'étois fâché que ces envoyés du ciel retardaſſent l'exécution des ordres de mon ſeigneur contre l'impie Mirglip ; & dans l'excès de ma colère, je n'ai point eu aſſez d'égards pour les Imans reſpectables que j'honore en toute occaſion „.

„ Je te pardonne, dit le ſultan ; je connois ton zèle pour l'honneur de ton maître. Fais monter ici ces deux Imans, & laiſſe

vivre Mirglip jufqu'à ce que je les aie entendus „.

Le vifir obéit avec une joie feinte. Il les conduifit lui-même dans la galerie des peintures. En entrant, ils fe profternèrent devant Adhim, qui leur commanda de déclarer le fujet de leur vifite.

“ Prince, dit le plus âgé, toi à qui le puiffant Alla a confié le gouvernement d'un peuple nombreux, pardonne la hardieffe de tes efclaves, qui ofent t'affurer de l'innocence de Mirglip „.

„ Saints vieillards, leur répliqua le monarque, je pardonne tout, excepté le menfonge. Prenez garde de mentir devant moi. L'hyprocrifie de Mirglip eft trop évidente pour qu'une impofture adroite puiffe déformais en cacher la malice „.

„ Sultan de Perfe, répondit le même Iman, il y a aujourd'hui fix jours que le vifir vint avec la troupe de fes gardes pour fe faifir de Mirglip; & nous n'avons appris qu'hier qu'il étoit accufé d'ivrognerie par un marchand qui avoit logé chez lui. Si nous l'avions fu plutôt, nous n'aurions pas tant tardé à venir le juftifier des calomnies du marchand.

„ La nuit avant fon emprifonnement,

Mirglip vint nous dire qu'un voyageur étranger étoit chez lui, qu'il étoit excédé de fatigue, qu'il lui avoit demandé un peu de vin, disant que, s'il lui refusoit ce cordial, il alloit expirer sur le champ. C'est pourquoi, ajouta le charitable Mirglip, je vous prie de venir à son secours, & de le consoler avant que le voile de la mort s'étende sur ses yeux. Vos bonnes prières fléchiront le prophète, & il ne mourra point.

„ Les instances de Mirglip étoient si pressantes, que nous le suivîmes aussitôt. Nous trouvâmes réellement le voyageur étendu par terre, qui nous dit d'une voix foible & gênée, qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre.

Nous l'exhortâmes à se résigner à la mort, si le prophète l'appeloit à lui ; & nous passâmes la nuit en prières auprès de lui. Cependant le marchand feignit de se trouver mieux, il se leva, & nous pria de le laisser reposer sur un sopha sur lequel il se mit, en feignant d'être accablé des marches pénibles qu'il disoit avoir faites presque sans prendre de nourriture.

„ Nous nous rétirâmes ; mais avant de quitter notre ami Mirglip, nous le vîmes répandre dans la cour le reste du vin dont

le marchand avoit pris quelques gouttes, de peur que ce reſte ne fût pour ſes eſclaves une occaſion de violer la loi du prophète.

« Viſir, dit le monarque, ce que l'Iman dit peut être vrai. Faites-le garder à vue dans mon palais. Qu'on diſe au marchand de ſe rendre à mes ordres. Cependant, différez l'exécution de la ſentence portée contre Mirglip, juſqu'à ce que nous ſoyons pleinement informés de la vérité de cette hiſtoire ».

Lémack s'empreſſa d'obéïr au ſultan. Il ſuppoſoit que ſon ami étoit retourné à ſa caverne, où il comptoit l'aller trouver la nuit ſuivante, lorſque les habitans de Raglai ſeroient enſevelis dans un profond ſommeil.

En effet, on eut beau faire chercher le marchand qui avoit accuſé Mirglip, on ne le trouva point. Le viſir en fit ſon rapport à Adhim.

« Cette circonſtance me donne quelque ſoupçon, dit le ſultan. Mais nous pouvons tirer la vérité de Mirglip même; & il n'eſt pas poſſible qu'il nous en impoſe. Depuis qu'il eſt arrêté, il n'a parlé à perſonne: il ne peut rien ſavoir de ce que les Iman,

disent pour sa défense, si c'est un conte qu'ils ont forgé pour délivrer leur ami. Visir, qu'on fasse venir Mirglip, nous n'avons pas voulu l'entendre; mais à ce moment, il faut qu'il parle. Je vous recommande surtout de l'accompagner vous-même, & de ne laisser approcher de lui aucun autre officier, afin qu'il ne sache pas pourquoi je le fais appeler. Et vous, Imans, ajouta-t-il, entrez dans cet appartement, d'où sans être apperçus, vous pourrez entendre ce que dira Mirglip pour sa justification. Si sa déposition s'accorde avec la vôtre, je lui rendrai mon estime; autrement, vous partagerez son sort ».

Lémack entra dans la tour où étoit Mirglip. Celui-ci crut qu'il venoit lui annoncer la mort: ce Lémack entroit rarement dans les prisons, sinon lorsqu'une pareille commission l'y amenoit.

Mais le visir commençoit à craindre pour lui-même. Il se repentoit d'avoir paru si empressé à condamner Mirglip. Il ne doutoit pas, d'ailleurs, que quand même il seroit justifié par les Imans, l'amour de Nourenhi ne le perdit bientôt. Il résolut donc de prendre avec lui le masque de l'amitié, afin d'être prêt à tout événement

& ſurtout pour empêcher que le crédit de Mirglip ne fût pour lui l'époque de ſa diſgrâce.

C'eſt pourquoi, quittant l'air ſévère & cruel qu'il avoit preſque toujours, pour prendre le ton d'un flatteur, il aborda amicalement l'infortuné Mirglip, en lui parlant ainſi :

« Quand on eſt vraiment ſage & vertueux, on n'a rien à craindre de ſes ennemis; car Mahomet protège les juſtes, & leurs perſécuteurs deviennent leurs meilleurs amis. Pour moi, Mirglip, j'admire votre vertu, votre bonté & votre patience; & je ſuis indigné contre tous les officiers de la couronne de ne m'avoir pas fait connoître votre mérite, afin que, dans la nouvelle promotion, j'euſſe la ſatisfaction d'élever le meilleur des hommes au rang qu'il eſt digne d'occuper ».

« Je me ſoumets à la volonté du ſultan, quelle qu'elle ſoit, dit Mirglip d'un ton reſpectueux ».

« Le ſultan, reprit Lémack, veut entendre ta défenſe de ta bouche. Mieux informé de ta conduite depuis quelques momens, que je ne l'avois été juſqu'ici, je lui ai inſpiré des ſentimens de clémence. J'ai ordre de te conduire en ſa préſence.

Viens, & aies ſoin de forger quelqu'hiſtoire propre à achever de toucher ſon cœur; & il t'accordera ton pardon ».

« Si la vérité ne mérite point de grâce, dit froidement le priſonnier, le menſonge en eſt encore moins digne ».

Le viſir ne répliqua point. Il conduiſit Mirglip en ſilence, de la tour à la galerie peinte. Il vit bien que le jeune Perſan ſe défioit de ſes belles paroles.

Les réponſes de Mirglip furent conformes à ce qu'avoient dit les Imans. Adhim fut ſatisfait; & toute ſon indignation retomba ſur le marchand, vil impoſteur qui avoit calomnié l'innocence de Mirglip. Il ne ſoupçonnoit pas encore que le viſir eût trempé dans ce complot déteſtable.

Lémack, craignant que la vérité ne prévalût, & confus de la noble ſimplicité de Mirglip, ſur qui il n'oſoit lever les yeux ſans honte, fut le premier à demander la permiſſion de relâcher les deux Imans. Il pouſſa la diſſimulation juſqu'à les féliciter ſur l'heureux ſuccès de leur information.

Adhim ne fut pas moins frappé de la patience & de la ſoumiſſion de Mirglip, qui ne parut ni intimidé par la crainte de la mort, ni fier de s'être juſtifié devant ſon roi

Dans les tranſports de ſon admiration, la beauté de Nourenhi s'offrit à ſa penſée. Mirglip étoit aimé d'elle ; c'étoit aſſez pour le rendre coupable aux yeux de ſon amour.

« Lémack, dit le ſultan à ſon viſir, renvoyez ces Imans avec de magnifiques préſens. Je veux que mes ſujets ſachent combien j'honore ceux qui aiment à ſecourir la vertu opprimée ».

Quand le viſir eut congédié les Imans, Adhim lui ordonna de faire venir Nourenhi, afin d'apprendre d'elle par quels artifices le Perſan l'avoit ſéduite : car il n'étoit encore juſtifié que de l'accuſation d'ivrognerie.

Au nom de Nourenhi, Mirglip laiſſa échapper un profond ſoupir, dont le ſultan s'apperçut malgré ſa contenance aſſurée.

« Vil corrupteur, lui dit le prince, ta conſcience te reproche ton crime ; elle prend juſtement l'alarme. Ton iniquité eſt connue ; & ton roi qui connoît ton hypocriſie va te juger ».

« Si aimer la plus belle perſonne de ſon ſexe, dit Mirglip ; ſi promettre ſa foi, ſelon les loix établies par Alla pour le bonheur du genre-humain, ſi obéïr aux loix de la nature, ſanctifiées par les cérémonies

de la religion, ſi ce ſont-là des crimes, Mirglip eſt coupable ».

« Je ne croyois pas, reprit le ſultan, qu'un homme comme Mirglip, qui fait profeſſion d'une tempérance ſi auſtère, pût ſe livrer aux folies de l'amour. Jeune homme, vous paſſez pour un ſaint aux yeux de tous vos voiſins; mais votre ſainteté ſe relâche beaucoup entre les bras de Nourenhi. En prêchant la vertu, vous en altérez la pureté ».

“ J'ai toujours cru, ô ſultan! que la véritable ſageſſe conſiſtoit dans un juſte milieu également éloigné des excès oppoſés. Jamais elle ne ſe livre à la diſſolution : elle n'eſt point non plus ennemie des plaiſirs innocens. Élevé avec la belle Nourenhi, j'appris avec elle la loi du ſaint prophète. Nous recevions enſemble les ſages leçons de ſon reſpectable père, Pheſoj Ecneps; & nous réſolûmes dès-lors de vivre enſemble dans les liens du mariage.

“ Le bon Dervis, témoin de notre amour, ne le déſapprouva point. Il nous apprit ſeulement à le modérer, à le ſanctifier par des vues ſaintes & religieuſes.

“ Dès ce moment, nous nous promîmes une foi mutuelle; & ſans les contre-temps arrivés depuis huit jours, nous ſerions unis

à cette heure sous les loix du mariage „.

“ Hypocrite, dit le sultan, tu cherches en vain à me tromper par un conte dépourvu de vraisemblance. Mon fidèle visir vient avec la belle Nourenhi que tu as séduite. Tu vas être confondu „.

Lémack entra avec Nourenhi, appuyée sur une esclave.

Nourenhi n'apperçut point d'abord son amant. Elle avoit les yeux modestement baissés. Le sultan lui ordonna de les lever. Elle fut émue en voyant Mirglip. Le sultan, témoin de son émotion, en frémit. Lémack s'applaudissoit du tour que prenoit cette entrevue. Il sentoit que Nourenhi résistoit à la passion du sultan, & que l'indignation de son maître retomberoit sur Mirglip.

“ Nourenhi, dit le sultan, reçois Adhim entre tes bras; ou prépare-toi à voir la tête de Mirglip tomber sous le fer de mon visir „.

A ces mots, les yeux de Lémack étincelèrent de joie & de rage : déjà il avoit mis la main sur son cimeterre pour le tirer du fourreau.

“ Je renonce à voir jamais celui que j'aime, si le sultan l'ordonne; répondit la belle

perſonne ; mais je ne puis violer la foi que je lui ai promiſe ,,.

“ Mirglip , reprit le ſultan , dégage cette fille de ſa promeſſe. Cède-la à ton roi , & tu feras le premier de la Perſe après moi ,,.

Lémack trembla : il crut que Mirglip alloit accepter les offres du ſultan.

“ O mon ſeigneur ! répondit Mirglip , comment pourrois-je accepter un honneur qui m'eſt offert au prix d'un crime ? M'eſt-il permis de violer mon ferment ,, ?

“ C'eſt aſſez , continua le monarque , je vois qu'ils ont pris leur parti. Lémack , cherche des ſupplices proportionnés à leur obſtination ».

Auſſi-tôt le viſir tira ſon cimeterre , & dit d'un ton furieux : “ Ce fer ſuffit pour punir le traître Mirglip : je le frapperai ; mais je livre la belle Perſanne à la clémence de ſon maître. Quand elle verra ſon amant étendu mort à ſes pieds , elle prendra des ſentimens plus favorables à l'amour de mon ſeigneur ,,.

“ Arrête , viſir , dit le prince ; Adhim n'eſt point tranſporté comme toi par les ſentimens d'une baſſe vengeance. Non , Lémack , c'eſt la juſtice que je cherche ; & je veux que ces coupables ſoient punis comme leur crime le mérite ,,.

“ Mirglip, & vous, beauté auſſi fière qu'adorable, approchez „.

L'un & l'autre obéirent en tremblant, & ſe jetèrent aux pieds d'Adhim. Chacun craignoit moins pour ſoi-même que pour l'objet de ſon amour.

Alors Adhim tira ſon cimeterre royal, & leur dit: “ L'amour eſt votre crime, que l'amour ſoit votre châtiment! Levez-vous, aimez-vous l'un & l'autre, & ſoyez heureux. Loin que votre ſultan ait jamais ſongé à déſunir des cœurs ſi fidèles, c'eſt contre vos ennemis que ce fer eſt tiré. Celui qui n'aime pas Mirglip & Nourenhi, eſt un traître à ſon roi. Ne croyez pas, couple fortuné, qu'il m'en coûte peu pour remporter une telle victoire ſur moi-même. Dans ce moment, tandis que la juſtice & la raiſon me forcent à vous bénir, je ſens les cris d'une paſſion violente m'exciter à vous punir. Retirez-vous; cachez-moi votre bonheur. Un ſoupir échappé du ſein de la belle Nourenhi ſeroit capable de m'enflammer derechef d'amour & de colère „.

Lémack avoit été frappé de ce changement ſubit, comme d'un coup de foudre. Mais il avoit eu le temps de ſe remettre de ſon étonnement pendant le diſcours du mo-

narque, & de se préparer à lui faire ce compliment plus vrai que sincère.

" Généreux sultan, tu as béni ce couple heureux, & ces amans fortunés te béniront. Qu'on ne parle plus de la vertu de Mirglip. Tu viens de montrer, dans un moment, plus d'empire sur toi-même & sur tes désirs, que ce Persan n'en a fait voir dans tout le cours de sa vie. Tu triomphes de l'amour auquel il cède lâchement.

" Il est vrai, ô visir! dit Mirglip pénétré de reconnoissance; il est vrai qu'il y a peu de mérite à obéir lorsque l'obéissance est douce. La tempérance & la vertu coûtent peu, lorsqu'elles nous procurent une si belle récompense. On doit craindre alors de les aimer pour le plaisir qui les suit plutôt que pour elles-mêmes. Mais sacrifier ses désirs, & leur satisfaction à l'austérité de la vertu, c'est la véritable grandeur, & celle qui rend notre sultan le père de son peuple, & le bonheur de ses sujets ".

" O généreux monarque! reprit la belle Persane en se jetant aux genoux d'Adhim, non, jamais ton esclave n'oubliera ta bonté. Il n'est point de plaisir plus flatteur pour toi que celui de faire des heureux; ton esclave n'aura point de devoir plus sacré que celui

de la reconnoiſſance qu'elle te doit. Le ſentiment d'une bonne action remplira ton ame d'un plaiſir bien plus doux que tu ne pouvois t'en promettre de la jouiſſance forcée des foibles agrémens de ton eſclave. O Adhim! tu es véritablement notre protecteur, notre père; & comme les ſources d'eaux pures ſe précipitent du haut des montagnes dans la plaine, ainſi les torrens de ta bonté inondent tes eſclaves „.

Adhim, touché des tranſports de leur reconnoiſſance, ſe pencha ſur eux & les embraſſa tendrement: quelques larmes coulèrent malgré lui; il dit à ſon viſir: » Lémack, jamais je n'ai reſſenti tant de joie. Je donnerois toute ma gloire pour avoir ſouvent occaſion de faire des heureux. Un ſeul acte de généroſité m'eſt plus doux & plus cher que tous les exploits qui ont illuſtré ma vie paſſée, & que tous les monumens de ma grandeur. Il me tarde de voir le père de cette belle fille. Qu'il doit être ſage celui qui a ſu former des cœurs ſi vertueux »!

« O ſouverain de nos cœurs! répondit Mirglip, la reconnoiſſance nous donnera des aîles pour aller chercher le bon Phéſoj Ecneps. Lorſque le vieillard apprendra ta

généroſité, il ſe lèvera, & s'empreſſera de venir ſe proſterner à tes pieds ».

« Non, répondit le monarque, je ne demande pas un ſi grand effort de ſa part : il auroit de la répugnance à venir ſe mêler parmi des courtiſans inquiets & flatteurs. Si Phéſoj Ecneps me regarde comme le ſultan de la Perſe, il aura raiſon de douter de la ſincérité de mes diſpoſitions à apprendre la ſageſſe de ſa bouche, & je ſerai privé de ſes leçons. Quoique ſouverain d'un grand royaume, je ne m'eſtime pas au-deſſus des inſtructions d'un ſage dont le cœur eſt une ſource pure d'où découlent les eaux ſalutaires de la vérité & de la vertu. Mirglip, je me déguiſerai, & tu me conduiras vers ce reſpectable vieillard. Je le verrai, je l'écouterai, je recueillerai les paroles de ſageſſe qui tomberont de ſes lèvres. J'amaſſerai un tréſor de connoiſſances utiles & propres à faire le bonheur de mon peuple ».

Lémack, étonné de la réſolution du ſultan, craignoit qu'il ne voulût le mener avec lui entendre les leçons du dervis des bois. Il fut agréablement détrompé, lorſqu'Adhim, lui parlant en particulier, lui déclara que ſon intention étoit de lui laiſſer les rê-

nes du gouvernement jusqu'à son retour.

Le visir, dissimulé, cacha la joie secrète que lui causoit une telle déclaration. Il se jeta aux pieds de son maître, le conjurant de ne pas courir seul les hasards d'un tel voyage ; de ne pas s'engager sans suite dans une forêt inconnue & parmi des étrangers ; de permettre au moins que son visir l'accompagnât pour jouir de sa présence royale, & profiter avec lui des saintes leçons du dervis.

Le sultan, trop bon pour être soupçonneux, assura son visir qu'il prendroit toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté ; que du reste il n'avoit rien à craindre sous la garde de Mirglip si universellement chéri de ses sujets. Quant à sa demande, il lui dit qu'il devoit se résoudre à gouverner pendant son absence, n'ayant personne à qui il pût confier ce soin, à son refus. Il lui ordonna aussi d'envoyer chez le cadi, & de faire les dispositions convenables pour célébrer dans son palais le mariage de Mirglip & de Nourenhi.

Bientôt la ville de Raglai apprit que Mirglip étoit justifié. Les habitans de la plaine d'Orez, qui connoissoient la méchanceté du visir, en furent également surpris & char-

més. Chacun béniſſoit le ſultan. Chacun ſouhaitoit qu'il gouvernât par lui-même, au lieu de livrer ſes ſujets à la diſcrétion du viſir Lémack.

Adhim fit célébrer les noces des nouveaux époux avec une magnificence vraiment royale. Mirglip, quoiqu'ennemi du faſte, avoit trop d'obligations à ſon roi pour ne pas ſe ſoumettre à ſa volonté. La fête fut animée par les acclamations du peuple. On joignoit le nom de Mirglip à celui d'Adhim. Lémack étoit oublié.

Deux lunes après le mariage de Mirglip, Adhim fit appeler ſon ami; car c'eſt le nom qu'il donnoit à ſon nouveau favori. Il lui dit qu'il n'avoit pas oublié ſa promeſſe, & qu'il vouloit paſſer pour le fils de quelque grand de ſa cour, que ſon goût pour la ſageſſe conduiſoit auprès du dervis pour recevoir ſes leçons.

Mirglip & Nourenhi étoient dans la plus grande impatience de revoir le bon Phéſoj Ecneps, pour lui annoncer la généroſité du ſultan à leur égard. Auſſi ils furent comblés de joie, lorſqu'ils apprirent qu'Adhim étoit déterminé à ne pas différer plus long-temps l'exécution de ſon projet. D'ailleurs la vie de la cour les ennuyoit tous les deux. Nou-

renhi étoit trop vertueuſe pour écouter avec plaiſir les impertinences de tous ceux que ſa beauté aſſembloit autour d'elle. Mirglip étoit trop ſage pour s'accoutumer à la vie débauchée des émirs.

Le jour du départ arriva. L'émir Holam, homme reſpectable par ſon grand âge, & & ſur-tout par ſa probité, fut mis dans la confidence du voyage d'Adhim, qui voulut paſſer pour ſon fils. Mirglip & Nourenhi ſe dirent des amis du même émir, qui accompagnoient le jeune homme. Ce fut ſous ce nom qu'il traversèrent la citadelle en palanquins : ils ſortirent par la porte de l'orient.

Après trois jours de marche, ils entrèrent dans une plaine qui avoit à ſa droite un grand bois planté de cèdres & de palmiers.

Ici Mirglip dit au ſultan qu'il étoit temps de renvoyer à Raglai tous les eſclaves de leur ſuite, afin qu'aucun d'eux ne fût la retraite qui cachoit le dervis aux yeux des hommes puiſſans.

Les eſclaves furent renvoyés. Adhim, Mirglip & la belle Nourenhi s'enfoncèrent dans le bois. Le jeune Perſan les conduiſit par des ſentiers retirés, juſqu'à deux milles vers le centre du bois.

C'étoit une promenade agréable. Ils mar-

choient à l'ombre des cèdres & des palmiers qui les défendoient de l'ardeur du soleil. La terre étoit couverte de mouſſe & d'un gazon fleuri. L'air étoit doux & tempéré.

Parvenus au centre du bois, ils entrèrent dans une allée irrégulière que coupoit une ſource d'eau pure. Ils paſsèrent le ruiſſeau ſur un pont de bois qui les conduiſit dans une plantation épaiſſe de lauriers, de platanes, de jeunes cèdres, & d'autres arbriſſeaux fleuris.

Au bout de ce petit bois agréable, ils trouvèrent une ſeconde allée plus étroite que la première, & au bout de cette allée ils apperçurent un petit manoir aſſez propre, & ſur-tout auſſi bien aëré qu'il étoit poſſible au milieu d'une vaſte forêt.

„ Mon ſeigneur voit la retraite heureuſe de Phéſoj Ecneps, dit Mirglip au ſultan; qu'il me ſoit permis à cette heure d'oublier les honneurs dûs à mon roi, pour préſenter au dervis le puiſſant & glorieux Adhim, comme un diſciple vertueux qui vient recevoir ſes leçons.

„ Mirglip, répondit le monarque, un diſciple de la ſageſſe eſt plus glorieux qu'un roi eſclave du vice. Adhim goûte plus de vrai bonheur en approchant de cette de-

meure ruſtique, qu'il n'en a jamais reſſenti au milieu de la magnificence de la plaine d'Orez „.

Mirglip n'eut pas le temps de répliquer. Il apperçut le dervis qui ſortoit de ſa cabane. Il vola au-devant de lui & ſe jeta à ſes genoux en l'appelant ſon ami & ſon père.

„ O mon cher Mirglip! dit Phéſoj Ecneps avec un ſourire gracieux, vous avez donc laiſſé le pauvre dervis ſeul dans ces deſerts! Je craignois de ne te plus revoir. Mais je te revois auſſi vertueux que tu l'étois quand tu m'as quitté, & mon ame ſemble renaître aux doux rayons de la vertu qui brille dans tes yeux.

„ O mon père, dit Mirglip en eſſuyant des larmes qui couloient malgré lui, ſi nous ſommes vertueux, c'eſt de ta propre ſageſſe. Si Mirglip a quelques bonnes penſées & de pieux ſentimens, c'eſt dans ton ſein qu'il les a puiſés. Tu es la ſource du bonheur dont je jouis: je t'en dois toute la reconnoiſſance.

„ Mirglip, dit agréablement le dervis, tu parles en courtiſan. Mes oreilles ne ſont point faites à ce langage flatteur, & ta bouche ne doit célébrer que les louanges de ton Dieu, à qui ſeul appartient toute

gloire. Je ne ſuis ni Alla, ni ſon prophète ; je ſuis un pauvre vieillard qui n'eſt plus qu'un reſte de lui même, qui n'a plus aſſez de goût pour diſtinguer le doux de l'amer ; & tu me traites auſſi comme un vieillard imbécille qui a oublié que tout don vient de Dieu „.

Mirglip rougit à cette réprimande du dervis. Il eut honte d'avoir plus conſulté ſon amour pour le ſaint homme que la raiſon ; dans le compliment qu'il lui avoit fait en l'abordant.

„ C'eſt aſſez, continua Phéſoj Ecneps ; pardonne-moi, Mirglip, tu ſais que je ne ſuis ſévère que lorſqu'il s'agit de Dieu. Quoique notre force ne ſoit que foibleſſe, nous devons toujours être armés pour defendre ſa gloire & aſſurer la ſoumiſſion qui lui eſt due. Toutes les armées de la Perſe, quelque puiſſantes qu'elles ſoient, ne ſont pas capables de créer un grain de ſable ſur les bords de la mer, ni de faire tomber une goutte de pluie ſur la terre altérée.

„ O pieux ſerviteur d'Alla ! dit Mirglip en l'interrompant, je pourrois t'entendre parler ſans ceſſe de la grandeur de Dieu & de l'obéiſſance qui lui eſt due. Mais la belle Nourenhi, ta fille, attend près d'ici avec

un jeune seigneur Persan qui vient recevoir tes instructions.

,, Ma fille ! ma chère Nourenhi ! s'écria le bon vieillard. Quoi ! ils me la rendent après me l'avoir enlevée. O Mirglip, amène-la moi : ma force m'abandonne. O ma chère fille ! que je l'embrasse encore une fois avant de mourir ,, !

Mirglip sensiblement affecté de l'état où cette nouvelle inattendue mettoit le dervis, craignit de ne l'avoir pas assez préparé au retour de sa fille bien-aimée. Mirglip se trompoit. Lorsque ce père respectable vit sa fille, la tendresse céda aux transports de sa reconnoissance envers son Dieu.

,, O Alla ! s'écria le saint dervis en embrassant sa chère Nourenhi ; ô Alla ! que ton nom soit béni, pour la nouvelle grâce que tu me fais ! ô père de la vie ! apprends-moi à t'aimer par-dessus toutes choses ,,.

Adhim, témoin de ces sentimens nobles & religieux, admiroit avec ravissement la piété du dervis. Son ame s'élevoit au-dessus des pensées de la terre. Il contemploit intérieurement la gloire d'Alla, pénétré de sa propre bassesse.

,, Je comprends à ce moment, dit le prince dans l'excès de son admiration, je

comprends que ni les richesses, ni les honneurs, ni la puissance, ni la beauté, ni la volupté, ne peuvent élever l'ame de l'homme. Celui-là seul est véritablement grand & glorieux, qui reconnoît humblement la grandeur d'Alla, & se soumet à sa volonté,,!

Le dervis, tout occupé du plaisir de revoir sa fille, & d'en témoigner à Dieu sa reconnoissance, n'avoit pas fait d'abord attention à l'étranger. Transporté de ses pieux sentimens, il s'excusa en lui disant:

,, Noble étranger, pardonnez mon inadvertance. Vous me faites trop d'honneur de venir visiter l'humble cabane d'un vieillard penché vers la terre prête à le recevoir. La voix de la nature est impérieuse: elle entraîne notre volonté. Notre foiblesse fait sa force: heureux ceux qui savent résister à propos à ses violentes impulsions! Ce qu'elle veut est bon, lorsqu'elle ne veut rien que de conforme à la religion: alors ses mouvemens sont les puissans mobiles de nos actions. Si nous n'avions point de passions, nous n'aurions pas besoin d'instruction.

,, Mais, continua le Sage, joubliois que vous êtes fatigués d'une marche pénible, ô mes enfans! car tous ceux qui entrent ici

le font par l'affection que je leur porte. Mes enfans, repofez-vous fur ces fiéges de gazon; je vais vous fervir ce que j'ai, quelques légumes bouillis, & une cruche d'eau fraîche. Le pauvre dervis des bois n'a rien de meilleur à vous offrir; peut-être, ajouta-t-il, ne les mépriferez-vous pas, lorfque vous ferez attention que ces biens viennent d'Alla, & qu'il faut plus de fageffe & d'intelligence pour produire l'herbe des champs, que le monarque de la Perfe n'en a fait éclater dans les fomptueux édifices qu'il a élevés ,,.

Adhim étoit enchanté de la converfation aifée du bon vieillard, qui favoit tirer une inftruction utile des moindres chofes, affaifonnant la fageffe d'une douce gaieté.

Après leur frugal repas, Mirglip raconta au dervis ce qui lui étoit arrivé depuis qu'on l'avoit enlevé de chez lui comme un criminel. Il lui dit de quels moyens la providence s'étoit fervie pour lui rendre fa chère & belle Nourenhi. Il lui parla avec effufion de cœur de la bonté du fultan, qui avoit voulu que leur mariage fût célébré dans fon palais. Il faifit cette occafion de donner un libre cours aux fentimens de fa reconnoiffance en préfence d'Adhim,

qui ne pouvoit pas lui impoſer ſilence.

Phéſoj Ecneps fut ſi charmé du portrait qu'il lui fit du ſultan, qu'il félicita l'étranger d'être à la cour d'un ſi bon prince, dont il ſuivoit les traces, en préférant la vertu à tout le reſte. Ce compliment rendit le monarque déguiſé ſi confus, que le dervis eût eu quelque ſoupçon de ſon déguiſement, ſi l'étude & l'âge ne lui euſſent affoibli la vue, au point de ne pas voir la rougeur & l'embarras d'Adhim.

La belle Nourenhi raconta enſuite ſon hiſtoire depuis le moment qu'elle avoit quitté le bon dervis, ſon père, juſqu'à celui où elle avoit rencontré Mirglip dans le palais d'Adhim.

“ Vous ſavez, mon père, que nous nous promenions enſemble vers l'extrémité du petit boſquet de palmiers & de cèdres, pleurant la perte de ma chère ſœur Kaphira, lorſque les émiſſaires du viſir Lémack, traverſant le bois, & voyant une jeune fille, me pourſuivirent dans le boſquet où je m'enfuis. Ce fut en vain que vous m'appelâtes vous-même. Je craignois que l'éloquence de mon père ne pût rien gagner ſur des tigres féroces, envoyés par le plus méchant des hommes pour dévaſter les pro-

vinces de la Perse. Mais ces raviſſeurs m'eurent bientôt atteinte. Deux d'entr'eux me ramenèrent vers vous, malgré ma réſiſtance. Alors je m'oubliai moi-même, j'oubliai Mirglip, & ne m'occupai que de l'accablement où je vous vis. Les larmes de la douleur couloient des yeux preſqu'éteints de mon reſpectable père, le long de ſes joues ridées juſques ſur ſa barbe d'argent.

„ Les officiers du viſir montrèrent l'ordre qu'ils avoient d'arrêter toutes celles qu'ils jugeroient aſſez belles pour plaire à leur maître. Mon père jugea qu'il étoit inutile de réſiſter. Il leur demanda ſeulement la permiſſion de m'entretenir un moment en particulier. Je n'oublierai jamais ce peu de mots que j'entendis de ſa bouche.

» Mon enfant, me dit-il, nous ſommes les créatures d'Alla. Il permet que la main de l'oppreſſeur s'appeſantiſſe ſur nous. Supportons avec patience les afflictions qu'il nous envoie; & dans quelque condition qu'il lui plaiſe de te mettre, ô ma fille! ſouviens-toi de ne jamais révéler la retraite de ton père. C'eſt la ſeule grâce que je te demande en t'embraſſant pour la dernière fois ». . . .

« Ce fut tout ce que mon père put me

dire. Les officiers du visir m'arrachèrent d'entre ses bras, & me conduisirent par force à Raglai. J'arrosai la route de mes larmes, & l'air retentissoit de mes cris. Rien ne les touchoit.

» En entrant dans le palais du visir, je trouvai plusieurs centaines d'autres filles qui avoient eu un sort semblable au mien. Mais elles se réjouïssoient de ce qui étoit pour moi le plus grand des malheurs : elles se félicitoient de leur bonne fortune.

» Le visir Lémack choisit celles d'entre nous qui lui parurent les plus belles. Je souhaitois d'être rejetée & renvoyée vers mon père. J'eus le malheur d'être choisie pour être mise au premier rang ; mais la miséricorde d'Alla, dont les voies sont impénétrables, a comblé mes vœux en refusant d'exaucer ma prière. Il m'a conduite entre les bras du vertueux Mirglip, en me faisant entrer dans le palais du sultan ».

« O ma fille ! ô vertueux Mirglip, dit le vieillard en les embrassant, je prierai sans-cesse le père commun de tous les hommes de répandre sur vous ses bénédictions, de sanctifier les nœuds qui vous unissent, de vous donner une nombreuse postérité. Que vos enfans, imitateurs de votre piété,

apprennent de votre bouche les effets ſignalés de la protection d'Alla ſur vous ; & qu'ils méritent ſes faveurs par une vertu ſemblable à la vôtre ».

Le bon vieillard exalta enſuite la généroſité d'Ahim. Le ſultan déguiſé fut obligé d'écouter patiemment ce panégyrique d'autant plus flatteur, qu'il étoit dicté par une juſte reconnoiſſance, & prononcé par l'auſtère ſageſſe. Tel fut l'entretien du reſte du jour, juſqu'à ce que chacun ſe retira pour repoſer.

Phéſoj Ecneps n'avoit que deux eſclaves pour le ſervir. L'un avoit ſauvé la vie à ſon maître, en l'empêchant de tomber dans un précipice. Le dervis, pour lui marquer ſa reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, le traitoit plutôt comme ſon libérateur que comme ſon eſclave. Celui-ci lui en étoit plus attaché, ſans s'en prévaloir. L'autre, gagné par la douceur d'un ſi bon maître, n'avoit jamais voulu le quitter, quoiqu'il lui eût ſouvent offert la liberté.

Les deux eſclaves conduiſirent d'abord l'étranger dans l'appartement qui lui étoit deſtiné. C'étoit une petite chambre convenable à la pauvreté du dervis. Mirglip &

Nourenhi ſe retirèrent auſſi dans leur appartement.

Au lever du ſoleil, lorſque les oiſeaux recommencent leurs hymnes innocentes à la gloire du Dieu qui leur rend le jour, le dervis ſe leva, s'habilla proprement & ſimplement, & entra dans une petite moſquée qui étoit à une des extrémités de ſa maiſon. Mirglip, qui ſavoit la coutume du ſaint vieillard, l'avoit prévenu. Il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit dans la moſquée avec Adhim & Nourenhi.

Le dervis les ſalua avec un air de bonté, & fit ſa prière à haute voix, ſelon ſa coutume, pour lui & pour ſa famille. Il répandit ſon cœur devant Alla, le remerciant des grâces qu'il lui faiſoit dans ſa vieilleſſe, ſe ſoumettant à ſa volonté céleſte, le ſuppliant avec ferveur de bénir ſes adorateurs, de leur donner la force de fuir le mal & de faire le bien. Toute la famille entroit dans les pieuſes diſpoſitions du bon vieillard, & ſe pénétroit des mêmes ſentimens.

Lorſque la prière fut finie, Adhim, tranſporté de joie & de ferveur, courut embraſſer le dervis, en lui diſant :

« O ſaint vieillard ! que je vous ai d'o-



O Saint Viellard, que je vous ai d'obligation de me faire approcher de si près de la Divinité!

Borgnet sc.

bligations de me faire approcher de si près de la divinité ! Une étincelle du feu sacré qui embrâse ton cœur, est tombée sur le mien. Oh ! si tous les Persans pouvoient t'entendre prier ; si tous les hommes prioient avec autant de ferveur que toi, la mosquée seroit un séjour de félicité. Adhim, notre sultan, quitteroit la plaine d'Orez, pour venir habiter avec toi dans le temple d'Alla ».

« Mon cher & vertueux disciple, répondit Phésoj Ecneps, je ressens une vraie satisfaction de vous voir pénétré de ces sentimens réligieux. Mais les accès de votre ferveur me font soupçonner qu'elle ne vous est pas ordinaire. Mon bon ami, la vraie dévotion est calme & tranquille : elle n'est ni passionnée, ni emportée : elle ne se livre ni aux transports de la joie, ni à l'accablement du désespoir : elle est constante & uniforme, cette chaste fille de la vérité, cette douce compagne de la raison, née pour habiter dans tous les cœurs, & pour unir tous les hommes par les liens de la justice. La réligion ne nous ordonne pas de fuir la société de nos semblables. Au contraire, elle nous donne des leçons de toutes les vertus sociales, & elle fonde nos espérances sur notre fidélité à remplir

nos devoirs envers nos frères. Notre premier devoir eſt d'adorer Alla, le ſecond eſt d'être utile aux hommes. Ne jamais entrer dans la moſquée pour y prier, adorer & remercier Dieu, c'eſt une négligence impardonnable. C'eſt une piété mal entendue d'y reſter enfermé ſans ceſſe, au lieu de remplir les obligations de la vie civile, & d'employer au bien de l'humanité les talens que nous avons reçu du ciel.

„ Vous ſouriez, continua le dervis, je lis dans votre penſée. Séqueſtré du reſte des hommes dans cette retraite agréable Phéſoj Ecneps vous ſemble agir contre ſes maximes. Vous croyez ſa conduite en contradiction avec ſes principes. Des emplois différens conviennent aux différens âges de la vie. Autrefois, jeune comme vous, lorſque je jouiſſois de toute la vigueur d'une ſanté robuſte, je liſois la loi de notre prophète dans les moſquées d'Iſpahan. Je vins enſuite à la cour de Perſe, où pluſieurs émirs m'avoient appelé pour me charger d'accompagner leurs fils dans leurs voyages. Je parcourus avec eux les différentes cours de la terre, &, comme l'abeille induſtrieuſe, ils recueilloient le miel de la ſageſſe dans

les différentes contrées où nous nous arrêtions. Ils rentrèrent dans leur patrie, chargés de ces précieuses richesses auxquelles chaque nation avoit contribué. J'ose dire, ô mon illustre ami ! que la protection d'Alla nous suivoit par-tout. Adhim doit à mes soins, ou plutôt aux succès dont la providence voulut bien les couronner, les plus sages émirs qui illustrent sa cour. Je dois l'avouer : Phésoj Ecneps n'eut pas beaucoup de peine à cultiver les semences de vertu qu'il trouva dans les cœurs des jeunes seigneurs confiés à sa garde. Après que je les eus rendus à leurs parens, je revins dans le sein de ma famille. Mon père, accablé sous le poids des ans & des infirmités, m'appeloit pour lui fermer les yeux. Un de mes anciens disciples me fit bâtir cette maison qu'il me donna comme une marque de sa reconnoissance. Marinak, ma chère Marinak, me fit père de deux filles que j'élevai dans la vertu. Elles croissoient en beauté & en sagesse sous les yeux de leur tendre père, lorsque Kaphira m'a été enlevée, je ne sais par quel accident; & depuis, je n'en ai pas entendu parler.

Le bon vieillard s'arrêta pour donner libre cours aux larmes que lui arrachoit

le ſouvenir de ſa chère famille. Puis ſe tournant vivement vers le ſultan déguiſé, il ajouta :

„ Noble étranger, les larmes qui tombent de mes yeux annoncent une ſenſibilité dont je fais gloire, loin de la regarder comme une foibleſſe. Quiconque n'eſt pas affecté par le tendre ſouvenir de ceux auxquels il fut uni par les liens du ſang, eſt au-deſſous de l'humanité. Je ne ſais point m'élever au-deſſus des ſentimens de la nature ; & j'eſtime aſſez la dignité de mon être, pour ne point l'avilir par des penſées qui le dégradent. Nos penchans naturels nous viennent du ciel : c'eſt un don, & non pas un châtiment. Si nous les ſuivons avec droiture, ils nous conduiront à la vertu, dont nous éloigne une vaine philoſophie qui voudroit inſpirer à l'homme l'inſenſibilité d'une pierre ».

» O vénérable ſage ! dit Mirglip, tu caches une partie de tes vertus à cet illuſtre étranger. Tu ne dis pas qu'il n'y a point de famille à plus de dix lieues à la ronde, qui ne reſſente les heureux effets de la préſence de Phéſoj Ecneps. C'eſt le dervis qui donne à la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe des directeurs vertueux qui inſpirent

à ces tendres cœurs l'amour de la vertu, & les élèvent dans les ſentimens de reſpect & de ſoumiſſion qu'ils doivent à Alla, & après lui à leur ſultan. Comme le ſoleil éclaire la terre, même pendant la nuit par ſes rayons réfléchis ſur le diſque de la lune, ainſi Phéſoj Ecneps réfléchit les rayons de ſa vertu ſur les autres ſages qui les renvoient ſur les cœurs de leurs diſciples „.

» Mirglip, dit le dervis, faloit-il par ton indiſcrétion enlever à ton ami le mérite de ſes foibles vertus ? Le bien que nous faiſons en ſecret n'eſt connu que d'Alla. Ce que nous donnons en ſecret, nous le donnons comme les dépoſitaires de Dieu, qui nous a confié ſes dons pour les diſtribuer aux autres. Alors toute la gloire en eſt rapportée à celui-là ſeul à qui elle appartient entièrement. Mais lorſque nous publions nos bonnes actions ou nos charités, c'eſt toujours par un motif de vaine gloire, par un retour d'amour-propre, ou pour en être eſtimés davantage, ou pour qu'on nous en ait obligation. Ainſi nous nous attribuons une gloire à laquelle nous n'avons pas droit „.

„ Vénérable dervis, répondit Mirglip, je cherche moins à dérober au grand être

que nous adorons, la gloire qui lui eſt due, qu'à édifier celui qui a pénétré dans l'épaiſſeur de ce bois, pour contempler la ſageſſe de Phéſoj Ecneps. N-a-til pas mérité de la voir dans tout ſon éclat? Ne doit-il pas ſavoir comment le dervis des bois mit en pratique ſes propres leçons, par ſon affection reſpectueuſe pour ſa tendre mère, qu'il ſut conſoler de la perte d'un époux tendrement chéri, & lui faire trouver des douceurs dans une épreuve que le ciel lui envoyoit pour achever de purifier ſon ame par l'affliction? Il la rappela à la vie, & lui rendit ainſi le jour qu'il avoit reçu d'elle. Il n'a quitté le monde que pour lui être plus utile. Dans le commerce libre de l'amitié, il répand les charmes de la vertu, de la paix & du bonheur. La joie marche à ſes côtés. Il inſtruit les ignorans, il conſole les affligés, il ſoulage les malheureux. Le vice & la pauvreté diſparoiſſent devant lui. Tandis que ſon corps ſe courbe vers la terre, ſon ame pure s'élève vers la céleſte patrie des juſtes. Il eſt le ſeul qui ignore ſon mérite, & le poiſon de l'orgueil n'a point corrompu ſa ſageſſe „.

» Mon ami, dit Phéſoj Ecneps, en in-

terrompant Mirglip, j'ai peut-être tort d'arrêter un discours qui me mortifie; mais je le dois à l'édification de cet étranger, à qui tu ferois croire, par ton indiscrétion, que la voix de la flatterie se mêle à nos pieux entretiens. Mirglip, l'adulation est la marque ou d'un excès d'affection, ou d'une basse hypocrisie. Je te rends justice, ce dernier vice n'est pas le tien : mais je crois que tu as le malheur de m'aimer trop, & de m'estimer plus que je ne vaux réellement. Ta générosité m'humilie; ton ami ne pourra te croire : plus tu veux me rendre grand à ses yeux, plus tu me rends petit aux miens ».

» Pieux dervis, répliqua Mirglip, je suis fâché de ne pouvoir être de ton sentiment. Je respecte le voile dont te couvre ta modestie pour t'empêcher de voir tes vertus. Elle est plus capable d'en donner une juste idée à ton nouveau disciple & au monde entier, que mes foibles louanges ».

» Le monde, dit Phésoj Ecneps, n'est point resserré par les mers, ni circonscrit par les limites des langues. La Perse n'est qu'un point sur la surface du globe. Le dervis des bois est inconnu, même dans la Perse. Le pigmée qui ne peut élever sa tête à la hauteur d'un épi de bled, s'imaginera-

t-il que tous les hommes doivent l'admirer? --- Mais je me tais, car Mirglip ſait tirer des ſujets de flatterie de tous mes diſcours. Mes amis, promenons-nous autour de ce petit terrain que j'ai cultivé ſous l'œil de la nature, & qu'elle enrichit beaucoup plus par ſa fécondité que moi par mes ſoins „.

La compagnie ſuivit Phéſoj Ecneps, & traverſant l'allée étroite qui étoit devant ſa maiſon, ils s'enfoncèrent dans le petit boſquet de cèdres & de palmiers.

Le dervis ſembloit s'arrêter avec complaiſance dans pluſieurs endroits du boſquet; &, quoiqu'ils n'euſſent rien de plus particulier que le reſte, ils ſembloient répandre dans l'ame du vieillard une joie pure, qui ſe faiſoit remarquer ſur ſon viſage.

Mirglip dit à voix baſſe au ſultan : » Adhim, nous perdons le fruit de notre promenade, & la plus douce partie du plaiſir qu'elle peut nous procurer, ſi vous ne demandez à notre ami qu'il nous faſſe part du ſujet de ſes raviſſemens intérieurs «.

Adhim, ſuivant le conſeil de Mirglip, s'approcha du dervis & lui dit :

« Sage vieillard, pardonne-moi ſi j'oſe troubler tes douces méditations. A chaque

ſtation que nous faiſons dans ce boſquet, ton ame ravie ſemble goûter un plaiſir délicieux. Sans doute un tendre ſouvenir ſe préſente à ton eſprit, & y verſe une joie céleſte. Ces penſées ne peuvent qu'édifier tes diſciples, ſi tu daignes les leur communiquer.

» Les divers lieux où je m'arrête avec complaiſance, reprit le dervis, je les ai conſacrés à la mémoire de mes vertueux amis : leur image qui s'offre à mon imagination à meſure que je les parcours, me rappelle leurs vertus. Ce n'eſt pas une légère ſatisfaction de ſe retracer leurs différentes épreuves, & les victoires qu'ils ont remportées ſur leurs paſſions. Je goûte une douce joie à honorer leurs bonnes actions, elles m'inſtruiſent, elles m'excitent à l'amour de la ſageſſe ».

Ainſi parla le dervis. Ses trois diſciples l'entouroient, & recueilloient avidément les paroles qui tomboient de ſa bouche. Il reprit ainſi :

« Nous avons déjà paſſé le premier lieu conſacré à l'amitié & à la vertu. Quoique celui que j'y honore ait été le plus cher de mes amis, je n'outragerai point la vertu de celui auquel j'ai dédié le cabinet de verdure où nous ſommes à cette heure ; en m'y

occupant d'un autre que lui. O Ellor! je t'ai élevé ce petit temple champêtre: Ellor! compagnon vertueux de mes premières années! nos cœurs s'ouvrirent ensemble aux doux rayons de la vertu & de la piété. La religion purifia nos mœurs, & nous délivrant des désirs terrestres, y substitua la noble ambition de mériter la couronne des justes. Tu jouis à présent de cette récompense céleste. Tu m'as laissé ton exemple pour gage de ton amitié. Il m'instruit après ta mort, comme ta conversation m'inspiroit la sagesse pendant ta vie; car c'est toi qui m'appris à recevoir la bonne & la mauvaise fortune, comme un don de la providence ».

» Cet autre endroit est consacré à la mémoire du paisible Yéliah, dit le dervis en avançant quelques pas. Yéliah! nom cher à tous les amis de la vertu! Ton cœur ne sentit point le trouble inquiet de l'ambition: il suivoit doucement les loix de la nature & de l'humanité. Quoique tu fusses caché au monde, comme le moindre arbrisseau qui croît à l'ombre des plus hauts cèdres, tu n'en fus pas moins utile à la société. La veuve & l'orphelin imploroient ton assistance, & ils ne l'imploroient jamais en vain.

Le pauvre te montroit ſa misère, & ta bienfaiſance le ſoulageoit ».

Le dervis ayant paſſé au-delà du boſquet avec ſa compagnie, les conduiſit le long du ruiſſeau, qu'ils paſsèrent à la hauteur de deux isles plantées d'ifs toujours verds. Entre les deux isles, un rocher couvert de coquilles élevoit ſa tête irrégulière.

« Ces îsles, dit Phéſoj Ecneps, étoient autrefois découvertes. J'y ai planté & cultivé les arbres qui en couvrent la ſurface. D'autres peut-être abattront cette ſuperbe forêt pour divers uſages.

» Mais, dit l'étranger, il faudroit des machines énormes pour mouvoir ces grands arbres : comment un ſeul homme a-t-il pu planter cette vaſte forêt ?

» Je n'ai point tranſplanté ces grands arbres dans l'état où ils ſont à préſent. C'eût été dégarnir un endroit pour en orner un autre. Chaque année j'ai coupé les rejetons que pouſſent les racines des arbres, au retour du printemps, & qui leur ſeroient nuiſibles, ſi on ne les coupoit : je les ai portés dans ces isles, où ils ont produit de nouveaux arbres. C'eſt ainſi que, ſans forcer la nature, je l'ai aidée à ſe multiplier avec avantage. Elle a bien ſecondé mes ſoins ;

c'eſt la récompenſe que j'en attendois ».

Le ſultan admira la beauté des deux isles. En comparant la grandeur & la vigueur de leurs arbres avec l'état des cèdres de la plaine d'Orez, il fut intérieurement mortifié de reconnoître que, par les bons ſoins du dervis, la forêt qu'il avoit cultivée avoit profité chaque année, tandis que ſa forêt d'Orez dépériſſoit, & laiſſoit tomber les débris de ſa tête ſuperbe dans la plaine.

Parvenu à une troiſième ſtation, le dervis oublia les isles & la forêt; & après s'être recueilli un moment, il s'écria d'un ton un peu plus élevé que de coutume :

« Aimable Symac, ce lieu me rappelle ton enjouement; ta converſation vive & agréable, où ton eſprit armé de ſaillies ingénieuſes, perçoit le vice des traits de la plus fine raillerie. Les ris ne ſont pas faits pour amuſer l'intempérance, mais pour égayer l'auſtérité de la vertu: l'ame ſourit dans le calme des paſſions; & la joie des méchans n'eſt que folie. Tu ſavois que la gaieté fut donnée à l'homme pour ſoulager & adoucir les misères de la vie : tu ſavois donner à la vertu la ſérénité dont les méchans n'ont que le maſque. Au ſein de l'affliction, au milieu des douleurs aiguës, ton

ame ferme & inébranlable ſe montroit ſupérieure aux foibleſſes humaines. Le malheur accable les ames communes ; la ſienne ſe rendoit maîtreſſe du ſort par une patience inaltérable. Ainſi un grand feu dévore tout ce qui l'environne, au lieu qu'une étincelle s'étouffe aiſément.

» Dans les jours de l'adverſité, lorſque les heures ſe prolongent par le ſentiment de la douleur, alors Symac ſavoit ſe diſtraire agréablement des maux qu'il ſouffroit, ou par le ſouvenir d'un temps plus heureux, ou par la perſpective d'un meilleur avenir. Ainſi mon vertueux ami ſavoit être heureux en tout temps, & trouver toujours des ſujets de remercier la gracieuſe providence.

» Un peu plus loin, continua le dervis, j'honore Eloc, adorateur conſtant d'Alla & de ſon prophète. Il étoit l'organe de la raiſon, & l'interprête de la ſageſſe. Doux, humble, toujours égal, incapable de ſoupçon, parce qu'il étoit ſans malice, il jouiſſoit de la vie ſans craindre la mort ».

Le vieillard avança quelques pas, traînant après lui ſes diſciples attentifs. Il s'arrêta dans une autre ſtation, & dit :

« Ici Sérahi, l'ami de mon cœur, fixe mes penſées. Notre eſtime mutuelle com-

mença avec notre amitié, & notre amitié commença dès notre plus tendre jeuneſſe. Il étoit le favori de la fortune, lorſque je le vis pour la première fois. Quand je le revis, l'ingrate l'avoit abandonné. Il ne m'en fut que plus cher. Ses biens devinrent la proie de l'oppreſſeur, après avoir été le partage des malheureux.

» Il fut contraint de fuir ſous un ciel étranger, loin de ſes amis & de ſes parens, pour chercher les moyens de ſubſiſter, qu'on lui refuſoit dans le lieu de ſa naiſſance. A préſent, ſoumis à la loi du prophète, dont il pratique les ſaints préceptes, il apprend aux étrangers qui l'ont accueilli, à ne point mettre leurs eſpérances dans des biens que les méchans peuvent leur ravir ».

Mirglip, voyant que le ſage avoit fini le panégyrique de Sérahi, s'avança vers le cabinet de verdure conſacré à Norloc; celui-ci, plus couvert que les autres, étoit caché au pied de la montagne.

« Norloc, ſage inconnu au monde, dit Pheſoj Ecneps, ton image ſacrée ſera toujours préſente à ma mémoire. Ton courage ſurmonta, par un travail aſſidu, les obſtacles que la pauvreté mettoit à ton inſtruction. Obligé de gagner ta ſubſiſtance à la

ſueur de ton front, tu trouvas encore aſſez de loiſir pour pénétrer dans les profondeurs des ſciences. Tu ne fus point ſavant pour toi ſeul. Tu fis part de ta ſageſſe à ceux qui peuvent déſirer de recevoir tes leçons. Mais hélas! que t'a ſervi de leur avoir donné des inſtructions dont ils n'ont pas ſu profiter. Ceux que tu as inſtruits ſe ſont élevés contre leur maître. Tu n'as point trouvé de récompenſe ſur la terre. Puiſſe Alla couronner ta patience dans une autre vie!

« Mais, dit Mirglip, ſi le temple champêtre conſacré à Norloc eſt caché, la montagne qui le couvre domine tout le pays d'alentour. Du ſommet de cette montagne on voit une partie des provinces de la haute Perſe ».

« Nous gravirons le rocher, reprit le dervis : nous contemplerons le pays immenſe qu'il domine. Cette vaſte étendue de terrain, & la variété des points de vue, nous donneront quelqu'idée du ſavoir prodigieux de celui à qui j'ai dédié le ſommet de cette montagne ».

Ils tournèrent le rocher par un ſentier en ſpirale, dont la pente étoit douce & aiſée. Arrivés au ſommet, ils découvrirent ſur la gauche la mer Caſpienne, & ſur la droite

les vaſtes états ſoumis à la domination du magnifique Adhim.

„ La vue de ce pays immenſe me rempliroit d'étonnement, dit le monarque déguiſé, ſi je ne me rappelois la promeſſe que nous a fait le dervis, de nous entretenir des connoiſſances encore plus vaſtes de ſon ami.

„ Les royaumes que vous voyez devant vous, auſſi loin que la vue peut porter, dit Phéſoj Ecneps, contiennent un peuple innombrable qui parle la langue Perſane; mais Stébi parle toutes les langues de l'Aſie: il ſait encore toutes les langues de l'Europe, tant anciennes que modernes. Le langage n'eſt que la clef de la ſcience. Riche des connoiſſances de tous les climats, il n'ignore aucune des vérités que la philoſophie enſeigne. Il monte juſqu'au ciel pour y contempler ces globes immenſes qui roulent ſur nos têtes, & admirer la ſageſſe du grand être qui arrangea le ſyſtême harmonieux de ces mondes innombrables.

„ Ce ſavant, reprit Adhim, mérite d'être le favori du grand monarque. Il mérite d'avoir une demeure dans la plaine d'Orez, où Adhim a invité tous les ſages & les ſavans de ſon empire, ceux ſur-tout qui ex-

cellent dans la connoiſſance des corps céleſtes.

„ Hélas ! dit le bon dervis, qu'eſt-ce que le mérite ſans protection ?

„ Il eſt vrai, répondit Adhim qui ſavoit le manège des cours ; ce ſont les miniſtres qui propoſent au ſultan des ſujets pour remplir les places qui viennent à vaquer. Le ſultan ne peut que choiſir parmi ceux qu'on lui préſente : encore eſt-il obligé de choiſir d'après le rapport qu'on lui fait du mérite des uns & des autres. Souvent ce rapport eſt infidèle. Ainſi le monarque accorde à la faveur de ceux qui l'approchent, des grâces qu'il voudroit ne donner qu'au mérite perſonnel „.

Mirglip ſourit à cette obſervation d'Adhim. Voulant détourner le diſcours, il deſcendit de la montagne. La compagnie le ſuivit. A une certaine diſtance du ſommet, il apperçut un petit endroit où il y avoit quelques ſiéges formés de groſſes racines raboteuſes & inégales. Il dit au dervis :

„ A qui ce lieu eſt-il conſacré ? On y entre par un ſentier difficile, & il offre peu d'agrémens à ceux qui voudroient s'y arrêter.

„ C'eſt à deſſein, répondit Pheſoj Ec-

neps, que je laisse cet endroit inculte. Je l'ai consacré à l'amitié de Smadac, & au triste souvenir de son sort infortuné. Seroit-il juste que je vinsse jouir des commodités & des agrémens de la promenade, dans un lieu destiné à me rappeler les maux cruels que souffrit mon ami ? Mais pourquoi les appeler cruels, puisque sa patience à les souffrir n'a fait qu'augmenter ses vertus & ses mérites ? Les revers & les afflictions de la vie ne sont pas des malheurs, lorsqu'on sait en triompher. La mémoire de Smadac passera à la postérité la plus reculée. On admirera avec quel courage, suivant les loix de la piété filiale, il résista aux charmes de l'amour....

„ Aux douceurs innocentes d'un amour pur & chaste, dit Mirglip, en interrompant le dervis ; d'un amour qui feroit honneur à la pureté même. Puisse le saint prophète le récompenser bientôt !

„ Hélas ! continua le vieillard, le ciel bénit rarement les enfans que leurs parens maudissent. Souhaitez d'abord que ceux de Smadac lui rendent leur amitié ; il pourra ensuite espérer la faveur du ciel. Quelquefois les parens aveuglés par des projets de fortune, ou par d'autres intérêts sembla-

bles

bles auxquels ils sacrifient le bonheur de leurs enfans, poussent l'autorité paternelle au-delà des loix divines & humaines, en leur ordonnant de violer leurs sermens, ou les forçant à des engagemens illégitimes. Cependant Alla doit être le premier obéi: car c'est de lui que dérive la puissance paternelle, & elle n'a point droit d'exiger qu'on lui sacrifie l'obéissance due à Dieu. Mais plus souvent, des enfans indiscrets s'engagent dans des nœuds malheureux, tantôt par un amour aveugle, fruit du caprice ou du hasard, tantôt faute d'expérience & de connoissance du monde, parce qu'ils se bercent d'un bonheur imaginaire qui s'évanouit avec le songe de l'amour. C'est aux parens judicieux qui ont passé par les différens états de la vie, à réprimer avec douceur ces premiers mouvemens de passion qui s'élèvent dans le cœur de la jeunesse. C'est à ceux qui jouissent de la pure lumière de la raison, & dont le jugement n'est offusqué ni par le préjugé ni par la passion, à gouverner l'esprit malade des jeunes amans.

„ Cependant, je suis bien éloigné de parler avec mépris du mariage, tel qu'il est institué par les loix civiles, approuvé par les plus sages d'entre les hommes, & sanc-

tifié par Alla. Jamais le libertinage ne prévaudra contre la foi conjugale, qui eſt le vrai triomphe de l'amour & de l'amitié ſur les cœurs, qui aſſure aux parens la propriété des enfans chéris qu'ils élèvent pour la ſociété, la perfection de la nature....

„ Mais ſortons de ce lieu triſte & mélancolique, paſſons dans celui que j'ai dédié à Rézaliph ; ſa voix ſe joindra à la nôtre pour célébrer les douceurs du lien conjugal ».

„ Il eſt donc heureux époux & heureux père, dit le monarque „.

„ Oui, continua le dervis ; deux enfans ſont aſſis ſur ſes genoux ; ils reçoivent les leçons vertueuſes de leur père qui n'a point de plus doux plaiſir que de leur apprendre la ſageſſe „.

» Le père qui conduit ſes enfans dans les ſentiers de la vertu, reprit Adhim, eſt le meilleur ſujet qu'un roi puiſſe avoir & connoître.

„ Le père qui conduit ſes enfans dans les ſentiers de la vertu, répéta Mirglip, goûte le plus grand bonheur dont l'homme puiſſe jouir ſur la terre. Lorſqu'il ſera couché ſur le lit de la mort, il verra ſes vertus, multipliées dans ſa poſtérité, le faire ſurvivre à

lui-même, & tranſmettre ſa mémoire aux âges futurs „.

Pheſoj Ecneps, accompagné de ſon heureuſe famille, traverſa le temple conſacré à Rézaliph. Un chemin ombragé par les plus grands arbres du bois les conduiſit dans une petite allée charmante, plantée de cèdres, au bout de laquelle Adhim apperçut la maiſon du dervis.

Le ſultan, qui n'avoit pas fait attention au circuit qu'ils avoient fait en ſe promenant, fut d'abord étonné de ſe retrouver dans l'allée d'où ils étoient partis. Mais il fut encore plus charmé de repaſſer par le premier bocage qu'ils avoient traverſé la première fois, ſans être informés des vertus de celui à qui il étoit dédié.

„ Je vois, lui dit le dervis, que vous voulez ſavoir en l'honneur de qui s'élèvent ces cèdres qui le diſputent en grandeur à ceux du Liban. C'eſt en l'honneur du premier de mes amis, quoique le dernier dont je vous parle. Adhim, notre glorieux ſultan, s'eſtimeroit heureux de le connoître, tant il a de vertu & de modeſtie !

„ Nael Ecaf mérite encore un juſte tribut de louanges, pour la droiture de ſon cœur, & l'intégrité de ſes mœurs. Je n'ou-

blierai pas non plus la douceur & l'affabilité de Talpar, la bonté de Gapſac, la générosité d'Eirruc, autant de ſages qui honorèrent Phéſoj de leur amitié, & qu'il reſpecte comme les favoris d'Alla, cet être ſaint & bienfaiſant qui nous a donné la vertu pour que nous puiſſions mériter en quelque ſorte ſon amour ſans bornes ».

„ Le boſquet ſuivant, dit Mirglip, n'a rien de remarquable, & ne mérite pas que nous nous y arrêtions.

„ Quoi ! reprit le dervis en ſouriant, croyez-vous que j'oublierai mon fils ? O étranger ! voyez avec quel ſoin j'ai embelli ce temple pour le rendre digne de celui qui y préſide. Vous vous doutez que c'eſt à mon cher Mirglip que je l'ai conſacré. Voyez comme ces arbres étendent au loin leurs branches pour nous procurer un ombrage frais : ainſi la charité de Mirglip s'étend à tous les malheureux qu'il peut ſecourir. Ces fleurs ſauvages qui ornent ce gazon d'un ſi beau verd, me retracent la beauté de ſon ame ornée de toutes les vertus „.

Adhim ſourit; puis marchant vers un petit plan d'acacia, il dit : “ A qui cet arbre

eſt-il dédié ? De qui ſon ombre rappelle-t-elle le ſouvenir „ ?

Phéſoj Ecneps répondit :

„ Il eſt dédié à un ami dont le caractère reſſemble au naturel de l'acacia. Il eſt doux & charmant lorſque le ſoleil de la vie brille ſur lui : mais dès qu'il ſe couvre de nuages, & que les vents de l'adverſité commencent à ſouffler, l'acacia n'eſt pas plus violemment agité par la tempête, que Maroh par la violence de ſa colère. Où eſt l'homme tout-à-fait exempt de foibleſſe & d'erreur, dont la vertu ne ſe démente jamais, qui ſoutienne jusqu'à la fin le caractère d'un homme parfait ?

„ Si un homme parfait eſt poſſible, nous allons en voir ici l'image, ajouta le dervis en s'arrêtant dans une autre ſtation de la même allée de cèdres. Je te ſalue, ô dervis de Sumatra ! l'ami de mon cœur, modèle de perfection, à qui je voudrois reſſembler. Le *génie* de la vertu préſida à ta naiſſance, & te doua de toutes les qualités de l'eſprit & du cœur, de tous les dons du ciel. C'eſt de toi que j'ai appris tout ce que je ſais. Tu m'enſeignas ſur-tout à méditer la loi d'Alla & à la pratiquer. Tu diſſipas les ténèbres de mon enfance : tu éle-

vas mes penſées vers le ciel. Mais qui pourroit peindre les vertus de ton ame? Qui pourroit célébrer les louanges que tu mérites, comme père, comme époux, comme ami, comme citoyen du monde, comme adorateur d'Alla, comme précepteur du genre humain? Supérieur à tous les autres hommes par la profondeur de ton génie & l'immenſité de tes connoiſſances, tu t'abaiſſes juſqu'à eux ſans leur faire ſentir ta ſupériorité : tu ſembles même apprendre d'eux, lorſque tu les inſtruis. Chéri, admiré, exalté, reſpecté de tout le monde, tu n'en es que plus modeſte „.

„ Quel eſt donc celui dont vous parlez avec tant d'emphâſe, demanda Adhim? La réputation de Mirglip fit naître dans mon eſprit la première penſée de vertu. Je le regardois comme le plus ſaint des hommes. Il me dit qu'il n'étoit que l'humble diſciple du dervis des bois. Il me parla de ſon maître : il m'a conduit ici pour entendre les leçons, & admirer les vertus de Phéſoj Ecneps. Je ſuis à la ſource où il puiſa la ſageſſe. Et à préſent Phéſoj Ecneps élève mes penſées au-deſſus de lui-même, me parle d'un autre dervis plus ſage & plus vertueux que lui. Juſqu'où ira cette progreſſion „?

„ Jusqu'à la source ineffable de tout bien & de toute vertu, répondit Phésoj Ecneps ; jusqu'à Dieu, la fin de toute perfection. Celui qui sait mieux l'adorer & le servir est le plus digne d'instruire le monde „.

Mirglip, frappé de l'étonnement d'Adhim, & de l'effusion du cœur avec laquelle le dervis lui parloit, s'attendoit à voir le sultan se trahir dans l'excès de son admiration, se faire connoître à Phésoj Ecneps, & le remercier de ses utiles leçons.

Cependant le soleil étoit au milieu de sa carrière. Le dervis & sa compagnie rentrèrent pour prendre un frugal repas, après lequel ils se retirèrent pour reposer quelques heures.

La soirée passa comme le matin, à visiter les environs de l'hermitage. Cette seconde promenade fut aussi agréable & aussi instructive que la première. A chaque station, le bon dervis avoit toujours quelque nouvel exemple à proposer à l'admiration de ses disciples, quelque nouvelle vérité à offrir à leur méditation. Il parloit tour-à-tour des vertus privées & des vertus publiques, des devoirs de l'homme envers lui-même & envers les autres. Il parcouroit les différentes conditions de la société, depuis le roi

jusqu'au dernier de ses sujets. Parmi les modèles d'une vertu privée, il exalta sur-tout le caractère de Stévar, à qui il avoit consacré un petit bois à quelque distance de sa maison.

Stévar, dit-il, élevé dans une condition où la vertu n'est guères connue, sut se préserver de la corruption. Il passa toute sa vie à parcourir les mers & les différentes contrées du monde : il porta par-tout l'exemple de sa vertu. Ni la liberté de sa profession, ni les vices des compagnons de ses voyages, ni les mœurs corrompues des différens peuples chez qui il s'arrêta, ne purent altérer l'honnêteté de son ame. Né avec une constitution robuste, & naturellement portée aux plaisirs des sens, il s'en fit un mérite de plus pour la tempérance ».

Le souvenir de Stévar arracha quelques larmes de tendresse au dervis & à Mirglip. Adhim, qui n'avoit jamais ressenti les douceurs de l'amitié, ni les délices d'une conversation honnête & cordiale, au milieu des vils adorateurs de sa puissance, remercioit intérieurement Alla d'avoir guidé ses pas vers des hommes qui lui apprenoient à connoître le prix de la vie, à goûter le bien-être réel de l'homme, beaucoup plus

que les plaiſirs & les grandeurs dont il étoit plutôt acéablé que ſatisfait à la cour de Perſe.

Suite du Conte de Mirglip le Perſan, ou Phéſoj Ecneps, dervis des bois.

LE ſultan paſſa pluſieurs ſemaines chez Phéſoj Ecneps, toujours plus charmé de ſon agréable retraite. Il avoit oublié la plaine d'Orez, & ne ſongeoit plus à retourner dans ſes états, y reprendre les rênes du gouvernement. Cependant, plus il admiroit les vertueuſes leçons du dervis, plus il ſentoit la néceſſité de les mettre en pratique, puiſque la providence l'avoit placé au rang ſuprême, pour y ſervir d'exemple aux autres. Il étoit ſur le point de ſe faire connoître au ſaint vieillard, & de lui demander ſes conſeils pour le diriger dans le gouvernement de ſon peuple & l'adminiſtration de la juſtice, lorſqu'un meſſager vint en hâte frapper à la porte de Phéſoj Ecneps, demandant à lui parler. Le dervis étoit avec ſa famille.

Le meſſager étoit Béreddan, fils de l'émir Holam, déguiſé en payſan. Il étoit venu à pied de Raglai.

Adhim le reconnut. Etonné de le voir ainſi déguiſé, il lui dit : « Jeune homme, quelle affaire t'amène ici ? Pourquoi ce déguiſement ? Tu parois inquiet. Que viens-tu m'annoncer „ ?

Hélas! répondit Béreddan, un traître a envahi tes états : il eſt aſſis ſur un trône qu'il a uſurpé ; & le ſultan légitime de Perſe n'a plus d'autre parti à prendre que de fuir, pour ſe ſouſtraire à la fureur de l'uſurpateur Lémack, qui a ſéduit les tribus de Xéni & les officiers de tes armées, & qui s'eſt fait proclamer ſultan à la place de ſon maître. La ville de Raglai gemit ſous la tyrannie de ton viſir. Il y a quatre jours qu'une troupe de ſcélérats, créatures de Lémack, te cherchent dans ce bois : ils ont ordre d'apporter ta tête en hommage à l'uſurpateur. C'eſt par ce crime horrible qu'il veut ſignaler le commencement de ſon règne. Un de ces malheureux inſtrumens de la rage de Lémack a eu horreur de cet attentat : il eſt venu m'en avertir, une heure avant que la troupe vînt inveſtir la demeure de mon père ; car Holam a le même ſort que ſon maître. Les aſſaſſins avoient ordre d'apporter ſa tête au féroce Lémack.

“ Mon père a heureuſement échappé à

leur poursuite. J'ai pris les habits d'un paysan ; & monté sur un coursier Arabe, j'ai parcouru, jour & nuit ce bois, cherchant mon maître pour lui sauver la vie. Le généreux cheval que je montois a secondé mon ardeur jusqu'à deux lieues de cette demeure, où il a succombé d'épuisement. Je l'ai laissé ; & puisque j'ai pu pénétrer à pied dans cette retraite cachée, je crains bien qu'elle ne soit pas un asyle assez sûr pour préserver mon seigneur de la méchanceté de Lémack.

Adhim étoit confondu. Il regardoit le dervis sans pouvoir prononcer une parole. Phésoj Ecneps étoit également étonné du récit de Béreddan & de la démarche du sultan, qu'il avoit possédé plusieurs semaines chez lui sans le savoir. Il se jeta aux pieds d'Adhim, & lui demanda pardon d'en avoir usé si familièrement avec lui. Le sultan le releva avec bonté, en lui disant qu'il n'en étoit que plus estimable à ses yeux.

Tout-à-coup on entendit un grand tumulte, semblable au bruit d'un escadron qui traversoit le bois. On conseilla unanimément au sultan de se tenir caché dans l'endroit le plus épais de la forêt, où il n'étoit pas possible que les chevaux pénétrassent,

& d'y rester jusqu'à ce que la troupe se fût éloignée de la demeure du dervis & des environs.

„ L'amour de la vie n'a point assez de force sur moi pour me faire prendre la fuite, dit Adhim ; je suis prêt à rendre l'existence à l'être qui me l'a donnée, dès qu'il me la redemandera : Mais je serois indigne de la couronne, si je ne prenois pas tous les moyens légitimes de la conserver. C'est par un excès d'amour pour la vertu que je me vois exposé au malheur qui me menace. J'espère qu'Alla me protégera. Je n'irai point me jetter indiscretement sous les coups des traîtres qui me cherchent : je me cacherai pour un temps aux yeux de leur méchanceté. Adieu, mes vertueux amis ; puisse ma fuite me procurer la victoire, & la paix à la Perse „.

Béreddan & Mirglip se disputoient l'honneur de suivre le monarque. Enfin il fut résolu que le fils d'Holam accompagneroit son maître, & que Mirglip resteroit avec sa femme Nourenhi auprès de Phésoj Ecneps.

Adhim avoit suivi la route secrète que lui avoit indiqué le dervis. Il eut de fréquentes alarmes. Il lui falloit éviter les gardes

cruels qui le cherchoient, & les bêtes féroces qui l'environnoient.

Vers le ſoir, il entra dans une vallée profonde, plantée de deux rangs de grands cèdres, dont la tête majeſtueuſe ſembloit ſoutenir les nuages.

Dans l'endroit le plus bas, couloit une ſource d'eau pure.

Près de la ſource, s'ouvroit une caverne, qui paroiſſoit fort profonde. Il ne ſavoit s'il devoit y entrer & y paſſer la nuit. Il craignoit que ce ne fût le repaire de quelque bête de la forêt.

Une voix éclatante ſortit du fond de la caverne, & le tira d'inquiétude en diſant :

» Adhim, ſultan de Perſe, ne crains point ».

Ce prodige augmenta la frayeur du monarque, au lieu de la calmer. Loin de ſe ſentir encouragé à entrer dans la caverne, il voulut fuir. Alors un inconnu ſe préſenta à l'entrée.

« Adhim, lui dit Nadan, ne crains point. Je ſuis Nadan, le *génie* gardien de cette forêt, & l'ami de la vertu.

» Qui que tu ſois, répondit le ſultan, ſi ton cœur aime la ſageſſe, tu ne peux refuſer l'hoſpitalité à un étranger, quoique le malheureux Adhim ne doit pas t'être tout-

à-fait inconnu, si tu es réellement le *génie* gardien de cette forêt „.

„ Adhim est malheureux, reprit Nadan: il mérite quelque compassion; mais il n'est pas sans crime. Né pour le bonheur de ton peuple, tu as méconnu pendant quelque temps cette glorieuse destination. Tu as recherché une vaine magnificence, comme si la gloire d'un roi consistoit à bâtir des palais, à élever des tours. Ces édifices ne sont rien pour la grandeur réelle de l'homme. Crois-tu que les montagnes, qui cachent leur tête orgueilleuse dans les nuages, soient plus estimables que les fertiles vallées. Sois utile, & tu seras grand. La justice seule peut te rendre illustre: elle vaut mieux que les trésors. Elle peut seule remplir ton cœur d'une joie pure & innocente: elle vaut mieux que toutes les voluptés. Tes peuples t'adoreront, & tu seras content de toi-même. Contemple la vaste étendue de la terre: la ville de Raglai, & tous les bâtimens qui s'élèvent sur la montagne d'Orez, sans en excepter le palais du sultan, ne sont qu'un point sur la surface du globe, ou comme une fourmi sur le plus grand cèdre de la forêt. Que sont donc les travaux des plus puissans des hommes, s'ils ne sont sancti-

fiés par une utilité réelle? Des monumens de leur orgueil, des marques de leur imbécillité; car ils n'ont point l'effet qu'on en attendoit. L'amour de la gloire est quelque chose de bon, de grand, de digne de l'homme, lorsqu'il est bien dirigé, lorsqu'il se propose un objet convenable. C'est alors une émulation raisonnable, un aiguillon pour la vertu. O sultan! ne crois pas que la retraite seule soit le sejour où se plaise la sagesse. Non, elle peut habiter le palais des rois; elle y est plus éclatante que dans l'obscurité d'une forêt. Le plus grand bien que l'homme puisse faire à ses semblables, c'est de lui donner un bon exemple, parce que la sagesse est le plus grand des trésors. La douceur, la paix, l'honneur, la fidélité, l'amitié, toutes ces vertus de la société peuvent être communes à tous les hommes, & elles constituent le vrai mérite: elles mettent une sorte d'égalité entre les monarques & les derniers de leurs sujets. La différence des conditions est un effet du hasard. On ne choisit point le sang dont on doit naître. C'est pourquoi la puissance, la noblesse, & tous les avantages de la naissance, ne sont que le moindre mérite des hommes.

„ Apprends donc à faire consister la véritable gloire dans la pratique des vertus privées, dont l'influence s'étend sur toutes les affections du cœur, sur toutes les actions de la vie. Cette sagesse domestique engendre la tempérance & la justice; & ces deux-ci donnent naissance au calme de la conscience, qui vaut infiniment plus que l'approbation de la multitude.

„ Ne néglige pourtant pas le soin de ta réputation. Quoiqu'il soit difficile de mériter tous les suffrages, l'expérience fait voir qu'avec le temps ils se réunissent tous en faveur de la vérité & de la vertu. Il est beau de se faire louer & bénir de tout le monde: il ne faut pourtant pas se rendre l'esclave de l'opinion d'autrui: il faut savoir se contenter quelquefois du seul témoignage d'une bonne conscience. Il faut avoir pitié des hommes, lorsqu'ils méconnoissent ou qu'ils outragent la vertu, qu'ils devroient honorer & respecter. Il y a bien plus de mérite à les faire revenir de leur folie par la voie de la douceur, qu'à les rendre opiniâtres dans leurs préjugés par une dureté excessive ».

„ Vertueux étranger, répondit le monarque, j'admire la douceur & la justesse de vos reproches. Vous êtes sans-doute un

génie bienfaisant. La sagesse qui réside dans votre cœur s'exprime par votre bouche.

„ Oui, dit Nadan, je suis de la race immortelle des *génies*, protecteurs des hommes, qui peuvent les porter au bien, sans avoir le pouvoir de forcer leur volonté. Mais, prince, oublie pour quelques heures la méchanceté de Lémack & des traîtres qu'il a envoyés à ta poursuite. Tu peux passer ici la nuit : cet asyle est inviolable. Il n'y a que les amis de la vertu qui puissent entrer dans cette caverne „.

En achevant ces mots, le *génie* Nadan introduisit Adhim dans la caverne. L'entrée en étoit assez étroite ; mais le dedans en étoit spacieux & embelli par la nature. Elle étoit soutenue par un double rang de piliers, auxquels l'art n'avoit point travaillé. Un magnifique diamant, d'une grosseur prodigieuse, étoit attaché au centre de la voûte, d'où il éclairoit toute la caverne, par ses rayons réfléchis de toutes parts, sur les pierres & les piliers ; dont le grain étoit poli & luisant.

Nadan lui servit des fruits de la forêt. Adhim se croyoit encore dans la compagnie du bon dervis des bois.

» Le sultan de Perse, dit le *Génie*, a été

malheureusement séduit par ses courtisans. O Adhim ! Alla t'avoit donné son peuple à gouverner. Il t'avoit confié une partie de sa puissance sur les habitans de la Perse, fidèles à sa loi ; & tu as donné ton héritage à un autre qui étoit indigne de te servir de marche-pied : cependant tu l'as élevé au-dessus de toi-même. Celui qui ne voit que par les yeux de ses favoris, est aveuglé par leurs passions & par les siennes. Le conseil des sages est la meilleure garde des rois. Un seul conseiller, quelque prudent qu'il soit, peut se tromper. Mais l'avis de plusieurs sages est le meilleur & le plus conforme à la vérité. Ce n'est pas le soleil seul, quoique glorieux dans sa course ; ni l'air seul, quoique doux & salubre ; ni la terre seule, quoique la matrice commune de la nature ; ni l'eau seule, quoique rafraîchissante ; en un mot, ce n'est aucun de ces quatre élémens qui fait seul croître & mûrir le bled de champs : c'est leur influence combinée qui opère la fécondité, & fait fructifier les semences.

„ Adhim, continua le *Génie*, tu as besoin de repos. Je te laisse. Tu vois au fond de ma caverne deux sophas destinés, l'un pour toi, l'autre pour ton ami „.

Le sultan auroit bien voulu jouir plus longtemps de l'entretien du *Génie*. Il se sentoit aussi extrêmement fatigué. Il reposa quelques heures sur les sophas de Nadan.

L'entrée de la caverne étoit exposée au soleil levant. Les premiers rayons du jour avertirent le sultan qu'il étoit temps de se lever pour reprendre sa route. Il chercha le *Génie* par toute la caverne ; il vouloit remercier son bienfaiteur & lui demander ses conseils. Il ne le trouva point.

Il compta sur la protection d'Alla, & prit le chemin de Raglai. Il marcha tout le jour sans faire de rencontre extraordinaire. Le soir il monta sur une petite montagne de jeunes palmiers, où il passa la nuit.

Adhim continua ainsi son voyage pendant deux autres jours, se nourrissant des fruits sauvages de la forêt, & passant la nuit sous le couvert des arbres.

Le quatrième jour, à midi, il finissoit son frugal repas, & se disposoit à reposer quelques momens à l'ombre sous un lit de feuilles & de gazon, lorsqu'il entendit marcher autour de lui. Il se détourna & apperçut une femme qui se promenoit seule dans le bois.

Adhim se sentit ému à la vue d'une femme : il le fut davantage lorsqu'il crut recon-

noître les traits de la belle Nourenhi, femme de Mirglip.

« Ah ! Nourenhi, charmante Nourenhi, disoit le sultan en lui-même, osez-vous bien vous promener ainsi seule dans l'horreur de cette forêt ? Me cherchez-vous ? Venez-vous me tenter par la force irrésistible de vos charmes ? Hélas ! la sagesse dort, la passion se réveille. La nature est foible : le souffle de la beauté porte le désordre dans mes sens.

« Cependant, ô Adhim ! tremble sur le bord du précipice. N'étouffe point les remords d'une conscience alarmée : c'est le cri de la vertu. Serois-tu l'esclave de tes sens ? Pourras-tu te rendre coupable de la plus basse ingratitude ? Le plaisir se dissipera comme un nuage. La honte & le repentir seront éternels. Que dis-je, le plaisir ! Peut-on donner ce nom sacré à un sentiment criminel, que tu ne pourras satisfaire sans remords. Vois ton ami outragé, toi-même abandonné du ciel & de la terre, ta vie empoisonnée par des pensées cruelles, ta conscience te reprochant sans-cesse ton crime. Mais où fuir ? Comment éviter la rencontre de cette beauté vraiment céleste ? Je sens le progrès de la passion. Ah ! Adhim,

tu n'as guères profité de l'exemple du saint dervis, & du discours de Nadan. Lémack, le vil usurpateur Lémack, est celui dont tu imites les actions infâmes. Tu opprimes comme lui l'innocence : tu te ris de la vertu : tu persécutes, tu outrages ses amis » !

Ainsi l'honneur & la passion combattoient dans le cœur d'Adhim. Il s'apperçut que la belle voyageuse le regardoit & n'en témoignoit aucune frayeur.

Cette circonstance ralluma le feu dont il étoit consumé. Il vole vers elle, se jette à ses pieds, & lui dit :

« O Nourenhi ! suis un prince aussi vil que malheureux ! Adhim, s'oubliant lui même, oubliant Mirglip & le vertueux dervis, voudroit qu'une vaine générosité ne l'eût jamais porté à te laisser sortir de son palais. Hélas! dois-je appeler générosité la basse complaisance avec laquelle j'ai cédé à un esclave la plus belle de son sexe, le chef-d'œuvre de la nature ? Non, je ne devois pas sacrifier la beauté aux folles maximes d'une équité dont l'excès devient une injustice....

» Ah ! continua le sultan, après un moment de silence, que vois-je ? Nadan ! Phésoj Ecneps ! Mirglip ! Perdrai-je en un moment le fruit de vos leçons ? Il me semble

qu'Alla a les yeux fixés ſur moi, & qu'au milieu des feux menaçans de ſon tonnerre, il me préſente ſa loi écrite en traits ardens ſur l'azur d'un nuage. O mes amis ! je me rends à vos ſages inſpirations. O puiſſant Alla ! j'obéis à ta loi. Ne m'accable pas du poids de ta vengeance : fortifie ma foibleſſe ; je t'adore, je t'obéis » !

La belle étrangère, étonnée du diſcours de l'inconnu, & de le voir proſterné à ſes pieds, lui répondit en peu de mots :

« Qui que tu ſois, fuis de ces lieux dangereux ſoumis à la tyrannie de Falri. Ici le monſtre tend des piéges inviſibles aux plus vertueux mortels. Si je ne me trompe, tu es Adhim, le ſultan de Perſe, ton diſcours me le fait ſoupçonner ; fuis de ces lieux, prince malheureux. Lémack te pourſuit. Les horreurs que j'ai vues me font craindre les derniers malheurs pour toi, ſi Farli ou quelqu'un de ſes amis découvre où tu es ».

« Qui es-tu donc, ô belle fille du jour ! reprit Adhim ; car plus je te contemple, plus tu me ſemble belle, & plus je ſuis malheureux. N'es-tu pas Nourenhi, femme de Mirglip, fille du dervis des bois » ?

« Il eſt vrai, répondit l'étrangère, je ſuis la fille de Phéſoj Ecneps, ſœur de Nou-

renhi, amie de Mirglip; je ſuis l'infortunée Kaphira ».

« O ſaint prophète! s'écria le monarque, je te remercie. Mon ami eſt content. Sa fille vit encore. Je ſuis le plus heureux des hommes. Oui, belle Kaphira, je ſuis Adhim, autrefois le ſultan de Perſe, comme tu l'as conjecturé, & à préſent ton eſclave. Plût au ciel que j'euſſe préféré de paſſer ma vie avec toi dans l'épaiſſeur obſcure de cette forêt, au haſard incertain de remonter ſur le trône, en te livrant au pouvoir d'un autre ».

« Seigneur, répondit Kaphira, la crainte que j'ai de voir arriver Falri fait que je vous écoute avec peine. Songez à votre sûreté. Sauvez-vous. Au nom d'Alla, ſauvez-vous »!

« Fille adorable, reprit le ſultan, ſoyez sûre qu'Adhim ne craint point le ſorcier infâme, pourvu que la belle Kaphira puiſſe échapper à ſa fureur ».

« Seigneur, dit Kaphira, il ſeroit hors de ſaiſon de vous entretenir à préſent de mes aventures: nous ne ſommes point ici en sûreté. Je crains toujours quelqu'embûche. On vous obſerve, on vous ſuit. Le cruel Falri a tendu des piéges dans tous les coins

de la forêt & ſous tous les arbres. Craignez ſa malice, ſi vous ne redoutez pas ſa puiſſance».

Kaphira parloit encore. Adhim apperçut l'enchanteur qui marchoit à grands pas vers lui. Il étoit entouré de ſatyres & d'autres monſtres horribles.

« Si je ne puis les vaincre, dit le ſultan en tirant ſon cimeterre, au moins il y auroit de la honte à leur céder ſans réſiſtance. Ne craignez point, adorable Kaphira, tant que mon bras pourra ſoutenir ce fer, ni Falri, ni aucun de ſes vils compagnons ne vous inſultera ».

« Plût au ciel, ô prince généreux! répondit Kaphira, que vous fuſſiez auſſi en ſûreté que moi! Mais les monſtres tournent à gauche. Ils ſemblent ne vous avoir pas apperçu. Ils ſuivent leur maître qui prend le chemin de ſa caverne ».

« Sur mon honneur, dit le ſultan, eſt-ce par dédain qu'ils ſemblent ne pas faire attention à moi? Leur mépris m'humilieroit plus que leur fureur ne m'épouvanteroit. Que veut dire ceci? N'ai-je plus aucune marque de mon ancienne grandeur? Mes traits ſont-ils changés? Ne reconnoiſſent-ils plus leur

ſultan?

ſultan ? ou craignent-ils la rencontre de celui qu'ils ont ſi baſſement outragé » ?

« Adhim, quelque *génie* inviſible protège le glorieux ſultan de Perſe, dit Kaphira ; autrement ton air majeſtueux & grand t'auroit trahi ».

» Peut-être auſſi, dit le ſultan, que je dois ma ſûreté à un anneau que j'ai trouvé à mon doigt lorſque j'ai quitté la caverne du *génie* Nadan, où j'ai paſſé une nuit ».

« N'en doutez pas, reprit Kaphira, le *génie* Nadan vous protège. Il m'a donné un anneau ſemblable, & c'eſt ſa vertu ſecrète qui me préſerve des enchantemens de Falri ».

« Puiſque nous n'avons rien à craindre de l'enchanteur & de ſes infâmes ſuppôts, dit le ſultan Adhim, permettez-moi de vous demander par quel étrange malheur vous vous trouvez dans ces lieux ſoumis à ſa puiſſance » ?

« Prince, répondit la belle Kaphira, je me promenois dans les boſquets qui environnent la maiſon de mon père, le dervis Phéſoj Ecneps : j'apperçus une petite boule d'or devant moi dans le ſentier où je marchois. Je me baiſſai pour la ramaſſer. Mais lorſque je voulus la prendre, elle ſe mit à rouler d'elle-même en fuyant devant moi. Je n'en fus que plus avide à la pourſuivre. Ainſi elle

m'attira bien loin de la maifon de mon père.

» Dès que je fus dans la plaine qui eft au-delà du bois, je vis la boule s'enfler. Alors j'eus peur, & je voulus m'enfuir dans le bois. Mais un faififfement qui avoit quelque chofe de furnaturel me priva de tout mouvement. Je reftai immobile dans l'endroit où j'étois. De nouveaux prodiges s'offrirent à ma vue.

» La boule d'or continua à s'enfler pendant plufieurs minutes ; & elle s'enfla jufqu'à une fi prodigieufe groffeur, qu'elle m'ôta la vue de la montagne qui étoit devant moi. Alors elle fe brifa en mille pièces avec un bruit effroyable. Je vis à fa place un homme, ou plutôt un monftre affreux monté fur un porc-épic.

» La curiofité a toujours perdu ton fexe, me dit le forcier avec un ris méchant. On fe laiffe d'abord féduire par une brillante bagatelle qui femble quelque chofe de fort innocent. L'amour de la nouveauté fe tourne bientôt en paffion; & l'on fuit indifcrètement l'objet que l'on recherche, au-delà des bornes où peuvent s'étendre les foins & les regards paternels. Tant que Kaphira n'eft point fortie de l'enceinte du bois de fon père, Falri a fait de vains efforts pour la

féduire. A prefent je fuis maître de ton fort ; tu feras auffi la maîtreffe favorite de Falri, & la maîtreffe commune de quelques autres monftres femblables à moi ».

« A ces mots, je jetai un cri effroyable. J'eus beau crier & pleurer. Ce fut en vain. Le monftre defcendit de fa monture hériffée de longues pointes. Il me faifit entre fes bras impurs, me mit fur fon porc-épic, où il remonta auffi-tôt derrière moi ; & dans cet équipage nous fûmes portés au travers de la forêt avec une fi prodigieufe rapidité, qu'il ne me refte aucune idée de cet enlèvement.

» En moins de quelques minutes nous nous trouvâmes à la vue de l'antre affreux de cet enchanteur.

« Je fus faifie d'une nouvelle horreur, qui augmenta encore lorfque Falri me fouhaita beaucoup de plaifir dans le palais de fa naiffance, & me dit obligeamment, qu'ennemi des cérémonies, il jugeoit que notre mariage n'avoit befoin que de notre confentement mutuel pour être légitime, ou que même fa volonté feule fuffiroit, fi la mienne s'y oppofoit.

« En entrant dans la caverne, j'apperçus

dans le fond une petite figure agréable. J'en fus étonnée. Je suppofai que c'étoit quelque parent ou ami de l'enchanteur. Je baiffois les yeux n'ofant pas le regarder.

« Belle efclave, me dit Falri dès que nous fûmes entrés, fachez que je regarde les femmes comme des êtres faits pour notre plaifir. C'eft à ce feul titre qu'elles méritent notre eftime. Je vous défends de retourner chez votre père, même de fortir de l'enceinte de cette forêt, où ma puiffance vous retiendra malgré vous. „.

„ Je ne lui répondis point. Il me regardoit avec des yeux enflammés. Je pleurois. J'étois réfolue de réfifter à fa paffion, même aux dépens de ma vie : car je préférois la mort au déshonneur.

„ Kaphira, me dit l'étranger que j'avois apperçu en entrant, calmez vos alarmes, ne craignez point ce monftre. Je fuis le génie Nadan, & non un parent ou ami de Falri, comme vous l'avez cru d'abord. Je fuis ici fans être vu de l'enchanteur, & il ne peut entendre les paroles que je vous dis. Votre curiofité vous a féduite, & m'ôte les moyens de vous délivrer. Mais votre faute eft digne de compaffion plutôt

que d'un châtiment extrême. Il n'y a eu que de l'indiſcrétion ſans méchanceté ; c'eſt pourquoi je ſaurai rendre inutiles les deſſeins impurs de Falri.

„ Prenez cet anneau, continua le *génie*, il vous rendra inviſible à Falri, & aux monſtres qui forment ſon cortège. Ainſi, vous ſerez préſervée de leur fureur brutale, tandis que vous reſterez dans cette forêt „.

„ Auſſi-tôt je pris l'anneau merveilleux de Nadan ; &, l'ayant mis à mon doigt, je m'apperçus que Falri changeoit de contenance.

Ah ! dit-il, tu m'échappes, méchante fille de Phéſoj Ecneps. Mes enchantemens ſont vains ; & les puiſſances que j'adore ſont maudites „.

“ Non répondit le *génie* Nadan ; c'eſt toi qui es maudit, vil eſclave. Tu as attiré Kaphira dans cette forêt par tes ſortiléges ; mais elle peut, ſi elle veut, ſe rendre inviſible à toi & aux monſtres tes amis, tant que tu t'obſtineras à la retenir dans cette forêt „.

“ Le ſorcier, enragé de voir ainſi ſa malice trompée, me chercha par tous les coins & recoins de ſa caverne. J'échappai aiſément à ſes recherches. Je quittai le monſtre

pour errer dans la forêt, où je me ſuis nourrie depuis ce temps des fruits de ces arbres ſauvages. J'ai ſouvent été témoin des débauches infâmes des habitans féroces de ces lieux „.

Quand la belle Kaphira eut fini le récit de ſes aventures, le ſultan Adhim lui dit :

„ Je ſuis ſenſible à vos malheurs, ô vertueuſe fille ! vous êtes digne d'un meilleur ſort ; mais je ne ſuis pas en état à préſent de vous le procurer. Sans doute vous avez appris mon infortune de la bouche de Falri & de ſa troupe immonde ; car le *génie* Nadan m'a dit que l'enchanteur étoit l'ami intime de Lémack, mon infidèle viſir. Si vous voulez vous aſſeoir quelques momens ſous l'ombre de ce palmier, je vous raconterai quelques particularités au ſujet de votre ſœur Nourenhi, de Mirglip, l'ami de votre enfance, & de Phéſoj Ecneps, votre reſpectable père, dont je penſe bien que vous n'avez point eu de nouvelles depuis que vous êtes priſonnière dans ces lieux d'horreur „.

Alors le ſultan Adhim informa la belle Kaphira de la réputation de Mirglip, de la captivité de Nourenhi, de leur union, & de ſon voyage chez le bon dervis ; il

finit par demander à Kaphira la permiſſion de l'aimer d'une affection tendre & inviolable : il la quitta enſuite pour reprendre la route de Raglai.

Il ne put ſortir de la forêt avant la nuit. Il craignit que l'anneau de Nadan n'eût de vertu que dans le lieu où l'enchanteur exerçoit ſa puiſſance. Cette crainte le fit ſonger aux moyens de ſe rendre méconnoiſſable au moins, s'il ne pouvoit plus ſe rendre inviſible. Il ſe frotta le viſage avec des mûres, ſe coupa la barbe, & ſe procura, dans les fauxbourgs, un habit de déguiſement.

Ainſi déguiſé, il entra dans la ville. Le premier objet qui ſe préſenta à ſa vue, ce fut une foule de peuple aſſemblé autour d'un crieur public.

Il s'approcha, & dit à un homme qui étoit auprès de lui : « Ami, qu'annonce ce crieur „ ? On lui répondit : « Ce crieur promet une récompenſe de mille ſequins à celui qui apportera la tête du traître Adhim au ſultan Lémack.

« Mais, reprit le faux étranger, la dernière fois que je paſſai par votre ville, Adhim étoit ſultan de Perſe ; comment eſt-il devenu un traître, digne que l'on mette ſa tête à prix „ ?

« Il eſt heureux pour vous, répliqua le citadin, que vous parliez ainſi à un ami d'Adhim; autrement, la moitié de ce que vous venez de dire vous coûteroit la vie, ſi quelqu'un des émiſſaires de Lémack vous entendoit „.

“ Comment donc oſez-vous vous dire l'ami d'Adhim, reprit le ſultan déguiſé „?

“ Je ne ſuis pas auſſi communicatif avec tout le monde, répondit-il, & je ne parle ainſi qu'à ceux que je crois être dans les mêmes ſentimens que moi. Mais ſi vous voulez me ſuivre, & vous ſoumettre aux conditions que je vous propoſerai, je m'expliquerai davantage. Vous apprendrez des choſes qui paſſent tout ce qu'on peut imaginer.

Le ſultan promit tout. Il étoit charmé d'avoir rencontré un ami d'Adhim. Il auguroit que Lémack s'étoit rendu odieux par ſa tyrannie, & que ſes ſujets retourneroient volontiers à l'obéiſſance de leur ancien ſultan, dès qu'ils n'auroient plus rien à craindre de l'uſurpateur.

Il ſuivit l'inconnu au travers de pluſieurs rues: ils s'arrêtèrent à la boutique d'un boulanger. L'ami d'Adhim dit au ſultan déguiſé:

“ Entrez ici ſans crainte; c'eſt ma de-

demeure; nous y ſerons commodément & ſûrement. Vous partagerez avec moi une nourriture ſimple & ſaine, & je vous y révélerai des myſtères qui vous ſurprendront & vous réjouiront en même-temps „.

Ils entrèrent chez le boulanger : celui-ci ſervit au ſultan des petits pains & des gâteaux, & lui dit de manger de bon appétit, & que ſa compagnie étoit tout le paiement qu'il exigeoit.

Adhim profita d'autant plus volontiers de ſa générosité, qu'il comptoit être bientôt en état de l'en récompenſer dignement.

„ Notre bon ſultan Adhim a gagné tous les cœurs de ſes ſujets, dit le boulanger, & toute la ville gémit ſous la tyrannie de l'uſurpateur Lémack.

„ Adhim étoit-il donc ſi fort aimé de ſon peuple, demanda le ſultan déguiſé?

„ Il faut que vous connoiſſiez bien peu Adhim le magnifique pour faire une telle queſtion, répondit l'ami du prince.

„ Oui, reprit le ſultan, je conviens que je ne le connoiſſois guère il y a quelque temps. Je crois le connoître un peu mieux à préſent.

„ Savez-vous où il eſt caché, reprit le boulanger? Je vois que je me ſuis fort

trompé à votre ſujet. Je croyois vous apprendre ce que vous ignoriez ; & c'eſt vous, au contraire, qui êtes en état de me donner des nouvelles plus certaines de notre bon maître. Dites-nous où il eſt : conduiſez-nous à ſes pieds. Je vous aſſure que tous les cœurs de ſes ſujets lui ſont dévoués, à l'exception peut-être d'un petit nombre d'hommes perdus, qui ſont les créatures de l'uſurpateur & les inſtrumens de ſa méchanceté.

„ Peut-être qu'avant peu vous pourrez le montrer à ſes ſujets abuſés, répondit l'inconnu. Pour le préſent, j'ai une vive impatience de ſavoir combien de ſes ſujets lui ſont reſtés fidèles, & déſirent ſincèrement de le revoir ſur le trône de ſes pères.

„ Eh bien ! dit le boulanger, je vais vous amener, dans un inſtant, une foule d'amis auſſi attachés à Adhim que je le ſuis moi-même. Ils vous diront tous que leurs parens, leurs amis, leurs voiſins, en un mot, que tous les habitans de Raglai ſont dans les mêmes ſentimens. Attendez ici, je reviens dans peu „.

Le boulanger ſortit. Adhim étoit auſſi ſurpris qu'enchanté de l'attachement de ce ſujet fidèle pour ſon prince, qu'il n'avoit peut-

être jamais vu. Il étoit fâché de ne s'être pas fait connoître d'abord à un ami qui lui étoit si affectionné.

„ C'est un manque de confiance tout-à-fait déplacé, disoit-il en lui même. C'étoit la moindre récompense que méritoit son attachement pour moi. Cependant il me connoîtra le premier. Je ne veux pas lui envier ce plaisir ; je ne veux pas qu'il le partage avec personne. Quand il reviendra avec ses amis, je lui parlerai en particulier ; je lui dirai qui je suis, & il aura l'honneur de présenter son souverain à ses fidèles sujets. Si je remonte jamais sur le trône de Perse, il ne sera point au-dessous de Mirglip, ni du dervis des bois „.

Le boulanger revint un peu avant la nuit avec une troupe nombreuse d'amis, qui s'annoncèrent avec un bruit qui sembloit marquer l'ardeur de leur attachement pour Adhim. Celui-ci fut alarmé ; il blâmoit l'imprudence du boulanger, qui exposoit ainsi ses amis aux soupçons des émissaires de Lémack.

Le boulanger demanda, en rentrant chez lui, où étoit l'étranger qu'il avoit amené le matin. Aussi-tôt Adhim se présenta pour le saluer, lui & sa compagnie.

„ Mes amis, dit le boulanger, voici celui dont la mort sera une fête agréable pour la ville de Raglai & un triomphe pour Lémack. Saisissez-vous de ce traître, & conduisez-le devant le sultan. Il ose préférer l'imbécille Adhim au glorieux Lémack, le souverain de la Perse „.

Adhim fut épouvanté de tant de perfidie. Son étonnement le rendoit immobile. Les gardes le saisirent à l'instant; & l'ayant chargé de chaînes, ils le conduisirent vers le palais d'Orez.

Le peuple crioit sur son passage: „ Qui est ce prisonnier „? Les gardes répondoient: „ C'est un ami d'Adhim, que le soleil verra demain sur l'échafaud à son lever „.

Adhim fut conduit au palais; mais le sultan étoit dans son sérail. Il donna ordre qu'on enfermât le prisonnier dans la tour au pied de la montagne, & qu'on le lui amenât le lendemain.

Le sultan, captif, ne montra point de foiblesse. Il suivit les gardes, qui, l'ayant enfermé dans la tour, l'y laissèrent seul toute la nuit.

„ Monarque de l'Asie! lumière du monde! effroi de la terre! gloire de l'Orient! réveille-toi, dit Adhim en lui-même: lève la tête,

& d'un clin-d'œil fais trembler les nations : ouvre la bouche, & que ta parole soit la loi suprême : fais un signe, & que toute la Perse tombe à tes pieds. Cependant, ô puissant monarque ! prends garde que quelque paysan ne vienne te séduire par un conte forgé à plaisir ; car alors, devenu sa dupe, tu verra ta gloire s'éclipser, & ton royaume t'échapper une seconde fois. O prophète ! à quoi m'as-tu réservé ? Après avoir entendu les sages leçons du dervis Phésoj Ecneps ; après avoir reçu les instructions salutaires du *génie* Nadan, le protecteur de la Perse ; après avoir échappé à la fureur du sorcier Falri, par la vertu d'un anneau enchanté ; après avoir éludé la vigilance des gardes de Lémack, je vais mourir victime de la basse fourberie d'un esclave. O prophète ! que tu prends bien soin de m'humilier ! Ote-moi cette élévation des sentimens, né avec moi, ou fais-moi périr d'une mort digne du rang où tu m'avois placé..... Enfermé dans cette tour, dont je fus maître autrefois ; relégué dans une enceinte, que je pris soin d'embellir, pour être le séjour de ma gloire ; accablé sous le poids des fers que je fis moi-même forger pour les autres, je sens combien l'homme est foible & vain ; j'apprends

à ſupporter, d'une ame égale, les biens & les maux de la vie. Le ſoleil ſe lève pour moi, diſoit Lémack; le traître oublia d'ajouter que la tour de la montagne ſe conſtruiſoit pour moi. Le favori de la fortune eſt comme les feuilles qui s'ouvrent à l'extrémité des branches de l'arbre: comme elles reçoivent les premiers rayons du ſoleil, elles ſont auſſi plus expoſées que les autres à l'intempérie de l'air; elles tombent les premières, & le voyageur les foule aux pieds. Ainſi je fus autrefois ſultan de Perſe, & je ſuis à préſent un eſclave enchaîné; cependant j'ai encore plus de liberté que les ſultans, mes célèbres ancêtres, dont les cendres pourroient à peine remplir le turban le plus étroit. Je ſerai donc réſigné à la volonté d'Alla: c'eſt lui qui règle tout: qu'il diſpoſe de moi comme il le trouvera convenable „.

Ainſi, Adhim réprimoit, par de ſages réflexions, les ſentimens d'orgueil & de déſeſpoir qui s'élevoient malgré lui dans ſon ame. Il attendoit patiemment le retour du jour qui devoit lui apporter la mort.

Mais avant que la lune, dont les rayons perçoient au travers des grillages juſques dans l'obſcurité de ſa priſon, eût terminé

ſa courſe nocturne, le ſultan Adhim entendit ouvrir les portes de la tour, apperçut une grande lumière, & entendit quelqu'un marcher aſſez doucement. Il trembla, craignant que ce ne fût un muet chargé de quelqu'ordre ſanguinaire. La mort étoit toujours préſente à ſon imagination. Avant qu'il fût revenu de ſa frayeur, il vit entrer dans l'endroit où il étoit une femme qui tenoit une lampe en main.

Elle paroiſſoit ſaiſie d'horreur. L'aſpect de ce lieu terrible, le froid & le ſilence de la nuit ſembloient la glacer d'effroi : elle reſta immobile devant le ſultan ſans pouvoir lui dire le ſujet de la viſite.

Adhim n'étoit pas moins alarmé, quoique ſa première crainte fut un peu calmée quand il vit que ce n'étoit qu'une femme. Il lui demanda d'une voix mal aſſurée, ce qui l'amenoit à cette heure dans le ſéjour de la mort.

Souffrez, répondit-elle, qu'avant de ſatisfaire à votre queſtion, je commence par délier les chaînes honteuſes dont ils vous ont chargé.

Auſſi-tôt elle tira de ſon ſein une petite clef avec laquelle elle ouvrit les cadenats

des chaînes, & rendit au ſultan une partie de ſa liberté.

„ Aimable inconnue, dit le captif, que ſignifie cette étrange bonté à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre “?

„ Je ſuis la fille de Colac, le concierge de cette tour, répondit-elle. On m'appelle Kufan, à cauſe de la couleur de mes yeux. Mais quoiqu'ils ſoient plus noirs que le jais, & plus brillans que le diamant, jamais ils ne ſe ſont fixés ſur un objet auſſi aimable que celui qu'ils admirent en ce moment „.

„ Que veux-tu dire, malheureuſe Kufan, répartit le priſonnier? Eſt-il poſſible qu'aucun des amis de ton père ne t'ait recherchée? Comment oſes-tu venir parler d'amour dans l'horreur de ces lieux, à un miſérable priſonnier que tu n'as jamais vu „?

« Jeune inſenſé, dit Kufan, n'eſt-ce pas aſſez que tu ſaches que j'aime & que tu es heureux. Oui, tu es heureux, puiſque la liberté peut être le prix de l'amour ».

« Va, tu déshonores ton ſexe, s'écria Adhim, en s'éloignant d'elle! Plût au ciel que tu m'euſſes laiſſé captif dans les chaînes dont ils m'ont chargé. Je les préfère à l'amour d'un monſtre tel que toi ».

« Inſenſé, reprit la fille, écoute-moi avant

que le jour paroiſſe, & que toute eſpèrance de ſalut ſoit perdue pour toi... Sache que j'ai les clefs de toutes les portes de cette tour. La liberté t'attend. Je te délivrerai, pourvu que tu répondes auparavant à l'ardeur de mon amour ».

« Je ne veux point de la liberté ni de la vie à de pareilles conditions, dit le priſonnier. Non, Kuſan, n'attends pas que je cède à ta paſſion. Va chercher des ames auſſi viles que la tienne. Tu n'as plus rien de la vertu de ton ſexe. Tu reſſembles à ces femmes proſtituées, qui, chez les peuples de l'Europe, vont offrir aux paſſans leurs careſſes impures „.

“ Meurs donc, répondit Kuſan, outrée de dépit; meurs, malheureux; va perdre le reſte de ta vie: car tu es plus qu'à moitié mort, puiſque tu es inſenſible à l'amour „.

A ces mots, les voûtes de la tour rétentirent avec un grand bruit. Kuſan, indignée de ne pouvoir ſéduire le captif, reſta auprès de lui malgré lui.

Cependant, Adhim étoit au déſeſpoir que cette fille perdue eût délié ſes chaînes, & qu'elle perſiſtât à reſter auprès de lui. Il ne doutoit pas que les gardes de Lémack,

le trouvant ainſi déchaîné, ne l'accuſaſſent d'avoir conſenti à la paſſion de Kufan, & d'avoir eſſayé de s'échapper par ſon moyen.

Au milieu du trouble où le jetoit cette penſée, Lémack entra appuyé ſur le concierge; car il avoit peine à ſe ſoutenir. Le cimeterre ſanglant brilloit dans ſa main.

« Eſclave, dit-il à Colac, où eſt le rebelle que la juſtice armée vient immoler dans le ſilence de la nuit. Les autres ſultans ſe repoſent ſur leurs ſujets de l'exécution de leurs ordres; ſouvent on les trompe. Perſonne n'eſt digne d'exécuter les miens que moi-même. Mais que vois-je, continua Lémack! malheureux Colac, fais-tu un ſérail de ce lieu terrible ».

Colac ne fut pas moins ſurpris que Lémack, de trouver ſa fille auprès du priſonnier. Il vouloit s'excuſer. Lémack outré de rage, le frappa de ſon cimeterre, & l'eſclave tomba mort dans ſon ſang; mais en tombant il entraîna Lémack dans ſa chûte.

Kufan s'évanouit à cette vue. Elle aimoit tendrement ſon père. Quoique corrompue & livrée à la plus infâme débauche, elle conſervoit la plus vive affection pour l'auteur de ſes jours.

Lémack eſſayoit en vain de ſe relever. Ivre encore des excès de la veille, il ne pouvoit que maudire, d'une voix mal articulée, l'eſclave qui avoit cauſé ſa chûte.

Adhim voyant que perſonne ne venoit au ſecours de Lémack, ſaiſit le cimeterre que le tyran avoit plongé dans le ſein de Colac. Il voulut en frapper l'uſurpateur; puis s'arrêtant tout-à-coup : " Non, dit-il, je ne veux pas d'une victoire ſi facile. Il y auroit de la lâcheté à t'ôter un reſte de vie que l'excès de la débauche t'a laiſſé ,,.

Kufan étoit à genoux devant le corps de ſon père expirant. Adhim la prit par les cheveux & lui dit :

" Ma belle nymphe, j'admire votre piété filiale ; je l'approuve autant que j'ai blâmé votre incontinence. Mais il eſt queſtion d'autre choſe à cette heure. Vous rendrez dans un autre temps les derniers devoirs à votre père. Levez-vous, & faites ce que je vais vous ordonner. Sachez que c'eſt Adhim qui vous parle. Votre obéïſſance pourra vous mériter le pardon de vos crimes ,,.

Kufan, confondue, ſe jeta aux pieds d'Adhim, & vouloit répliquer. Le ſultan l'en empêcha, & lui dit de l'aider à enchaîner Lémack, ce qu'ils firent d'autant

plus aiſément, que l'uſurpateur n'étoit pas en état de leur réſiſter. Adhim lui ôta ſans peine les habits royaux : il les revêtit lui-même. Armé du même cimeterre, encore dégoutant de ſang, il ordonna à Kuſan de ſortir ſans bruit, & ſans porter l'alarme nulle part. Il ferma & barricada toutes les portes de la tour, & rentra dans ſon palais.

Il traverſa tous les appartemens ſans la moindre réſiſtance. Les gardes le prirent pour le tyran Lémack. Il entra au ſérail où il trouva pluſieurs femmes nâgeant dans leur ſang.

“ Miſérables victimes de la rage de Lémack! dit-il en ſoupirant ; mais je dois diſſimuler „.

Il paſſa juſques dans l'appartement royal où le ſultan avoit coutume de paſſer la nuit. Il appela ſes eunuques.

Aucun n'oſoit approcher ; tant ils redoutoient de paroître en préſence de Lémack lorſqu'il étoit ivre ! Adhim, voyant que perſonne ne venoit, ſe jeta ſur le ſopha royal, s'occupant des voies ſecrettes de la providence qui le ramenoit dans ſon palais, lorſqu'il ſe croyoit aux portes de la mort.

Cependant, au bout d'une heure, le chef des eunuques, croyant ſon maître endor-

mi, ſe haſarda d'entrer dans ſon appartement.

“ Abélidah, lui dit Adhim, en contrefaiſant la voix de Lémack, faites dire aux émirs Holam, Phérizar, Humlack, Eupordi & Mélan, qu'ils ſe rendent ici dans l'inſtant „.

Abélidah fut étonné de cet ordre, d'autant plus que Lémack n'ignoroit pas que trois des émirs qu'il nommoit avoient pris la fuite auſſitôt qu'il avoit été proclamé ſultan.

Le chef des eunuques obéit pourtant ſans rien dire, ſachant que Lémack étoit abſolu. Il fit avertir Phérizar & Eupordi de ſe rendre aux ordres du ſultan.

Les deux émirs ſe crurent perdus. Ils s'imaginèrent que le priſonnier trahi par le boulanger, les avoit dénoncés au tyran comme partiſans du prince légitime.

Ils vinrent en tremblant au palais, entrèrent dans l'appartement du ſultan, & ſe proſternèrent devant le ſopha royal.

“ Abélidah, dit Adhim, en contrefaiſant toujours la voix de Lémack, retire-toi avec les muets & les eunuques „.

Abélidah obéit, & laiſſa Phérizar & Eupordi ſeuls avec le ſultan.

Adhim leur dit d'approcher ; & ils reconnurent leur prince bien-aimé.

Les émirs, frappés d'étonnement, ne savoient s'ils devoient en croire leurs yeux. Revenant ensuite de leur première surprise, ils renouvellèrent leur serment d'obéïssance & de soumission à leur maître légitime.

" Phérizar, dit Adhim, il n'est pas temps de vous raconter par quel prodige merveilleux je me retrouve en possession du palais que j'ai bâti. Il s'agit de s'assurer des chefs de la révolte, des officiers de l'armée qui ont épousé les intérêts de Lémack ; des visirs & autres grands de ma cour qui m'ont indignement abandonné pour servir l'usurpateur. Donnez-moi leurs noms, fidèle émir. Je continuerai à faire le rôle de Lémack, je les ferai venir, & ils seront chargés des fers qu'ils nous destinoient ".

Phérizar obéït au sultan. Il lui donna une liste des chefs de la révolte. Abélidah eut ordre de les faire venir les uns après les autres.

Les visirs & les officiers de l'armée, s'attendant à quelque nouvelle faveur de la part de Lémack, se rendirent avec empressement à ses ordres. A mesure qu'ils entroient, des gardes apostés par les émirs

les ſaiſirent les uns après les autres ; & ils furent gardés à vue dans des priſons ſéparées, pour plus grande sûreté.

Quand on ſe fut ainſi aſſuré des chefs de la ſédition, Adhim ſe fit connoître au chef des eunuques, & à la garde royale. Il envoya des héraults publier à ſon de trompe dans tous les carrefours de la ville, qu'Adhim, le légitime ſultan de Perſe, étoit de retour.

Tout cela fut exécuté avec tant de rapidité, que les ſoldats qui avoient perdu leurs capitaines, ſe trouvèrent hors d'état de ſe révolter. Les uns, jetant leurs armes, coururent à la ville prendre part à la joie commune. Les autres pénétrèrent jusqu'aux portes du palais, proteſtant de la plus humble ſoumiſſion au ſultan Adhim.

Phérizar & Eupordi avoient ordre de pardonner, au nom du ſultan, à tous ceux qui témoigneroient quelque repentir de leur rébellion. En conſéquence, ils aſſurèrent les ſoldats des diſpoſitions favorables d'Adhim ; ils ſe mirent eux-mêmes à leur tête, s'emparèrent des poſtes les plus forts de la ville, & firent avertir tous les amis d'Adhim de ſe ranger ſous ſes étendards.

Toute la ville ſe réjouiſſoit de cet heu-

reux changement. Ceux mêmes qui, auſſi méchans que Lémack, lui reſtoient attachés au fond du cœur, furent obligés de paroître prendre part à la joie publique, & de crier d'une voix unanime:

« Vive Adhim, vive le magnifique Adhim, notre légitime ſultan »!

Les imans que Lémack avoit chaſſés de leurs moſquées, y rentrèrent en remerciant Alla du retour de leur ſultan.

Phérizar eut ordre d'aller vers le bon dervis des bois, & de l'amener, lui, Mirglip & la vertueuſe Nourenhi.

Quand l'émir entra chez Phéſoj Ecneps, il trouva le bon vieillard, courbé ſous le poids de l'âge & des infirmités inſéparables de la vieilleſſe. Il lui avoit amené un palanquin pour le tranſporter plus commodément. Cependant, il étoit à craindre que le voyage ne fût très-long, & qu'ils ne puſſent pas être à Raglai au jour marqué pour faire le procès à Lémack.

Au départ de Phérizar, on avoit envoyé en hâte des couriers dans les différentes provinces, avec ordre aux gouverneurs de ſe rendre à la cour du ſultan, & on envoya à leurs places des hommes affidés, dont l'attachement étoit reconnu. Ainſi, Adhim

s'étoit

s'étoit assuré de l'obéissance de ses provinces avant même que la nouvelle de son retour y fût parvenue. Jamais ordres ne furent donnés avec plus de présence d'esprit, ni exécutés avec plus de célérité dans une conjoncture aussi critique.

Toutes ces dispositions étant faites, Adhim donna les clefs de la tour à Eupordi, & lui dit comment Lémack y avoit été enfermé avec l'aide de Kufan. Il lui commanda de laisser Lémack dans les fers au fond de son cachot, & de faire venir Kufan.

La fille de Colac, qui n'avoit pris aucune nourriture depuis son aventure dans la prison, se trouvoit foible & presque défaillante, tant de peur que de faim. La présence d'Eupordi augmenta tellement sa frayeur, qu'elle tomba sans mouvement à ses pieds.

Eupordi voyant Kufan évanouie, ordonna aux gardes qui le suivoient de la sécourir. Il pénétra ensuite jusqu'au cachot de Lémack. Il trouva l'usurpateur encore étendu par terre. Il le fit charger de nouvelles chaînes.

Lémack ne se réveilla que lorsqu'il se sentit presser les membres par les liens de fer dont on le chargeoit. Alors, hûrlant comme

un taureau, il voulut ſe lever : c'étoit en vain, il étoit attaché à la terre par des anneaux de fer paſſés à chaque pied.

« Dans quelle maudite région ſuis-je tranſporté, dit-il avec fureur ? Qui ſont les impies qui me tourmentent comme un damné ? Sûrement, je ſuis ſous l'empire de la mort, & l'enfer eſt ma demeure, hélas ! Adieu donc, douce volupté, plaiſir délicieux de la bonne chère, liqueur céleſte dont Mahomet nous envia les douceurs ! O Alla ! c'eſt la première fois que je t'invoque ; rends-moi la vie & ſes voluptés ; je te promets de t'adorer à ce prix.

» Ciel ! continua-t-il en regardant l'émir, n'eſt-ce pas Eupordi que je vois ? N'eſt-ce pas là le traître que j'aurois ſacrifié à mon reſſentiment, ſi j'avois joui un jour de la vie ? O précieuſe vie ! Es-tu auſſi dans ces lieux, fidèle émir ? Adhim & ſes vertus ne t'ont pu ſauver des horreurs de la mort ! Je le ſavois bien ; la vertu ne fut jamais qu'une farce. Celui-là eſt ſage qui fait ſon paradis ſur la terre. Viens, doux ami des prêtres, bon & religieux Eupordi ; apprends à maudire Alla, à te moquer de ces ſaintes maximes qui t'ont privé des douceurs de la vie,

& te livrent en proie aux horreurs du tombeau ».

« Infâme blaſphémateur, répondit Eupordi, tu jouis encore de la vie, ſi l'on peut appeler de ce nom une exiſtence dont tu as ſi mal uſé, que tu as employée à te rendre l'eſclave des plus viles paſſions, à te plonger dans tous les excès de la débauche. Une vie telle que la tienne eſt une malédiction de la colère céleſte, plutôt qu'un don du ciel. Mais quelle qu'elle ſoit, tu n'en jouiras pas longtemps. Sache que ton maître eſt remonté ſur le trône que tu voulois uſurper; & tu es le priſonnier d'Adhim ».

« Le priſonnier d'Adhim! répliqua Lémack en frémiſſant..... O Eupordi! le glorieux ſultan de Perſe eſt donc enfin rendu à ſes fidèles ſujets? Conduis-moi à ſes pieds, que je le félicite de ſon heureux retour; que je prenne part à la joie publique: que je baiſe le bord de ſes vêtemens. Que je m'eſtime heureux qu'il vienne reprendre les rênes du gouvernement, qu'il m'avoit confiées. Le poids de ſa couronne m'accabloit. Vieux comme j'étois, mon eſprit a ſuccombé ſous la multitude des affaires auxquelles je ne pouvois ſuffire. Chaque jour je ſentois que le magnifique Adhim, notre illuſtre

maître, étoit ſeul capable de tenir la balance de la juſtice, & de porter dignement la couronne de Perſe ».

« Je t'ai ouï dire quelquefois, reprit Eupordi, qu'un vil eſclave devient un cruel tyran ; je vois à tes diſcours qu'un tyran dépoſé devient un eſclave plus vil encore ».

« Fidèle émir, bon & ſage Eupordi, répliqua Lémack fondant en larmes, n'auras-tu point pitié de ton frère qui eſt tombé ? T'ai-je laiſſé vivre pour inſulter à mon malheur ? Va te jeter aux pieds d'Adhim, je t'en conjure. O mon ami ! demande-lui ma grace ; le ſultan ne te la refuſera pas ».

« J'obéirai aux ordres de mon maître, répondit Eupordi ; mais ne crois pas qu'il ait deſſein de te faire mourir en ſecret. Non, Lémack, ſi tu meurs, ce ſera après avoir été jugé publiquement. Adhim, dont les penſées ſont toutes juſtes & nobles, a convoqué un divan ſolemnel, où tes crimes seront examinés & jugés. Dans dix jours les viſirs & les émirs de ſon royaume doivent entrer au divan, & tu leur ſeras préſenté ».

« C'en eſt donc fait de moi, dit Lémack ; j'ai offenſé tous les grands du royaume, parce que je leur ai été préféré. Ils m'ont

vu avec des yeux jaloux poſſéder ſeul la confiance du ſultan ».

« Lémack, dit l'émir, ne parle point ainſi des grands de la Perſe; ils ſont au-deſſus des ſentimens d'envie & de malice que tu oſes leur imputer. Ils te jugeront comme leur frère; &, dans le doute, la pitié l'emportera dans leur cœur ſur une juſtice rigoureuſe ».

Eupordi quitta Lémack pour revenir vers Kuſan. Les gardes avoient tâché en vain de la faire revenir. Elle fut laiſſée morte ſur le corps de ſon père Colac.

Adhim lui fit rendre les honneurs de la ſépulture, ainſi qu'à ſon père. Il donna mille ſequins à la veuve de Colac, & le poſte de concierge de la tour fut accordé à quelqu'un de la famille pour paſſer de père en fils juſqu'à la cinquième génération.

Adhim, qui, au milieu de ſes ſuccès, n'avoit point oublié la belle Kaphira, auroit bien voulu la faire chercher. Mais il penſoit que le ſalut de ſon peuple étoit préférable à ſon bonheur particulier. Cependant, l'enchanteur Falri rendoit la forêt de Goruou inacceſſible aux troupes que le ſultan avoit envoyées de ce côté pour paſſer ou-

tre, & s'aſſurer de l'obéiſſance de ſes provinces.

Du reſte, Falri ſavoit, par le ſecours de ſon art, que Lémack étoit dans la tour. Il maudiſſoit l'ivrognerie du viſir. Il ne vouloit pourtant pas le laiſſer périr par la main d'Adhim. C'eût été une honte pour lui, après avoir pris ſi vivement ſa défenſe.

Il réſolut de dreſſer de nouvelles embûches au ſultan. N'ignorant pas que le *génie* Nadan le protégeoit, il imagina de le faire tomber dans ſes piéges par l'apparence du bien.

Dès la nuit ſuivante il ſe tranſporta dans le cachot de Lémack. Il l'appela pluſieurs fois. Le priſonnier étoit ſi interdit, qu'à peine put-il lui répondre. Tout ce que Falri lui propoſa lui parut incapable de le ſauver de la ſituation où il étoit. Lémack, au déſeſpoir, ſe mit à pleurer comme un enfant.

« Miſérable ivrogne, dit Falri; où la force ne peut rien, la ruſe triomphera. N'ai-je pas ſacrifié Mirglip à la calomnie? Ne doute pas qu'Adhim ne tombe dans les piéges que je lui tendrai ».

Ainſi parla le ſorcier. Puis il découvrit à Lémack le ſtratagême qu'il avoit imaginé pour perdre Adhim. Lémack, pour qui la

vengeance n'avoit point d'attraits, tandis que ſa propre vie étoit en danger, l'écouta avec indifférence, & ne lui répondit que par des hurlemens horribles.

Au dixième jour le fidèle émir Phérizar arriva à Raglai avec le bon dervis Phéſoj Ecneps, & le vertueux Mirglip. Le bon vieillard étoit ſi fatigué du voyage, qu'il n'étoit pas en état d'être préſenté au ſultan. Pour Mirglip, il s'empreſſa de s'aller proſterner aux pieds d'Adhim. Le monarque le reçut avec les plus grandes démonſtrations d'amitié : il lui demanda avec empreſſement des nouvelles du dervis & de la belle Nourenhi.

Le lendemain, le ſultan entra au divan. Il s'aſſit ſur ſon trône d'or, environné des viſirs, des émirs & de tous les grands de ſa cour. Il ordonna au chef des ennuques de lui amener le rebelle.

Lémack fut traîné entre un double rang de gardes poſtés depuis la tour juſqu'à l'entrée du ſanctuaire de la juſtice. Le bruit de ſes chaînes, mêlé à ſes cris, annonçoit ſa marche.

Il avoit l'air furieux, bas & rampant. Il n'oſoit lever les yeux : tout lui reprochoit ſes crimes. Ses larmes couloient ſur

ſes joues flétries, moins encore par l'âge que par l'excès de la débauche. Son ventre le précédoit, & retardoit par ſon poids ſa marche pénible.

Le traître ſe jeta au pied du trône, en demandant miſéricorde, jurant une fidélité inviolable à ſon glorieux maître, & promettant d'expier rigoureuſement les crimes dont il étoit coupable envers Adhim & ſes ſujets.

Le ſultan, quoiqu'indigné de ſon hypocriſie, étoit néanmoins touché à la vue de cet illuſtre coupable qui avoit eu autrefois ſa confiance. Il lui eût pardonné ſans-doute s'il eût été ſeul. Mais le divan étoit aſſemblé; & Lémack devoit être jugé ſelon les loix.

Le crime de Lémack étoit évident. Il ne pouvoit être ni déguiſé, ni excuſé. Adhim ne trouva aucun viſir qui voulût parler en faveur du coupable. Cependant, il les y engagea par ces mots pleins de bonté:

« O mes fidèles ſujets! que ma préſence ne vous empêche point de prendre la défenſe de ce pauvre captif. Je jure par mon ſceptre que celui qui défendra le mieux la cauſe de Lémack, en ſera remercié par Adhim ».

Perſonne ne répondit.

» Eh bien! je parlerai donc en ſa faveur, continua le ſultan : je vous demande, grands de la Perſe, ſi Lémack eſt coupable de mort. Peut-on l'accuſer d'avoir uſurpé une autorité que je lui avois confiée? &, s'il en a abuſé, n'eſt ce pas plutôt ma faute que la ſienne » ?

« O généreux monaque! répondit Phérizar, tu te montres encore plus doux envers le coupable qu'envers ceux qui ne t'ont jamais offenſé. Tu m'as fait appeler ici, pour parler ſelon la droiture de mon cœur. Lémack ſeroit abſous par ta voix, s'il n'avoit pas promis publiquement une récompenſe à celui qui lui apporteroit la tête de ſon ſultan ,,.

Toute l'aſſemblée applaudit au diſcours de Phérizar. Lémack étoit en horreur à tout le peuple qui connoiſſoit mieux ſa méchanceté que le généreux Adhim. Sa mort étoit néceſſaire à la paix générale de la Perſe.

Adhim ſe rendit à l'avis de ſon conſeil. La juſte punition du coupable pouvoit ſeule achever de lui gagner le cœur de ſes ſujets. Il livra Lémack à la juſtice de ſes juges. Le malheureux viſir entendit ſa ſen-

tence de mort prononcée de toutes parts.

Le sort de Lémack étant ainsi fixé, Adhim voulut qu'il assistât au jugement de quelques innocens qui avoient en vain demandé justice sous l'usurpation du visir.

Toute l'assemblée fut étonnée de la douceur & de la justesse avec laquelle le sultan décida les procès portés à son tribunal, ne faisant acception de personne, ne se laissant prévenir en faveur de qui que ce fût, faisant présider l'équité seule à ses jugemens. Ainsi il étoit l'oracle de la justice.

Lémack étoit autrement affecté que les autres. L'intégrité du sultan étoit un cruel reproche qui l'irritoit, au lieu de le convertir. Il souffroit de voir la vertu triompher, & le vice puni. Il voyoit avec indignation les passions des particuliers céder à l'intérêt public de la justice, & la loi triompher de tout le reste.

Ceux mêmes qui perdoient leur procès n'en murmuroient point. Ils reconnoissoient l'équité du sultan, & s'y soumettoient sans peine. Un crieur public avertit que tous les différends étoient terminés. Alors un jeune homme demanda à être entendu. Il étoit à l'extrémité de la salle, & avoit peine à fendre la presse.

L'aſſemblée étoit ſi charmée de l'intégrité des arrêts du monarque, qui auparavant venoit rarement au divan, ſe repoſant du ſoin de rendre la juſtice ſur ſon viſir, qui s'en acquittoit ſi mal, qu'on s'empreſſa de faire place au jeune homme, pour qu'il approchât plus près du trône.

Il tenoit par la main une jeune fille couverte d'un voile. Il ſe proſterna devant le ſultan, & dit :

“ Modèle de toute perfection, juge équitable de la Perſe, daigne m'entendre. Je n'abuſerai point de ta patience.

„ Je ſuis le fils d'un émir de ta cour. J'ai été touché des charmes de cette belle fille que je tiens par la main. Je lui ai demandé ſi elle conſentoit à m'épouſer, pourvu que j'obtinſſe l'agrément de ſon père. Elle me l'a promis. Je me ſuis adreſſé à ſon père; il a conſenti à notre union. A préſent que j'ai fait toutes ces démarches, elle refuſe de venir devant le cadi, & de me recevoir pour ſon époux „.

“ Belle Perſanne, dit le ſultan, ce jeune homme dit-il la vérité, ou ne vous a-t-il point arraché par force la promeſſe que vous lui avez faite „ ?

La jeune fille baiſſoit la tête, joignoit

les mains l'une dans l'autre, & ne répondoit point.

“ Si vous ne voulez pas répondre, continua le ſultan, j'ai tout lieu de vous croire coupable, & vous ſerez juſtement condamnée à remplir une promeſſe que vous ſemblez ne vouloir pas accomplir „.

La jeune Perſanne gardoit encore le ſilence. Elle ſoupiroit : ſes genoux trembloient : elle chanceloit.

“ Il eſt à croire que la honte de ſa faute & la crainte l'empêchent de parler, dit le monarque. Jeune homme, elle eſt à vous, puiſqu'elle s'eſt donnée elle-même : gagnez ſon affection par votre tendreſſe, & que le cadi ratifie votre union „.

A ces mots, la jeune fille s'évanouit entre les bras de ſon futur époux. Ceux qui étoient autour d'elle s'empreſsèrent de la ſecourir; on leva ſon voile pour lui donner de l'air. Kaphira, la belle Kaphira s'offrit aux yeux du ſultan étonné.

Adhim deſcendit précipitamment de ſon trône; il étoit ſur le point de la prendre entre ſes bras, & de la ſecourir pour la faire revenir de ſon évanouiſſement. Il ſe modéra, en diſant d'une voix foible :

“ Arrête, ſultan de Perſe, arête : par

le consentement de Phésoj Ecneps, par le silence de Kaphira, & par le jugement que tu viens de prononcer toi-même, elle est femme d'un autre „.

Le sultan prononça ces mots avec une fermeté qui surprit ceux qui les entendirent & qui en ignoroient le sens. Il remonta sur son trône, & ordonna qu'on n'épargnât rien pour faire revenir la belle Kaphira.

En même temps il dépêcha Abélidah, le chef des eunuques vers Mirglip, pour lui dire de se rendre au divan, où sa présence étoit nécessaire.

Mirglip se rendit aux ordres du sultan: “ Mon ami, lui dit le monarque en le voyant entrer, vois ta sœur Kaphira „.

Mirglip, aussi charmé que surpris, vole vers sa sœur : elle commençoit à revenir de son évanouissement. Mirglip l'embrassa avec la tendresse d'un frère.

Kaphira le regardoit avec une tendre émotion, elle dit avec un soupir : “ D'où viens-tu ? ô mon frère „ !

Alors le sultan demanda à Mirglip, s'il connoissoit le jeune homme qui demandoit sa sœur en mariage.

“ Oui, magnifique Adhim, répondit Mirglip ; je me remets les traits de ce vere-

tueux jeune homme. C'eſt Béreddan, fils de Holam, celui-là même qui a expoſé ſa vie pour venir informer ſon ſultan de la rébellion de Lémack. Je ſuis ſurpris que mon ſeigneur le méconnoiſſe „.

„ Juſte ciel! reprit Adhim tout étonné, je ſuis aſſez aveugle pour ne pas reconnoître Béreddan, & ſes généreux ſervices! C'eſt à lui que je dois la couronne & la vie.

» Béreddan, continua le ſultan, prenez & emmenez la belle Kaphira; elle eſt à vous : je n'en demande pas davantage. Vous avez l'agrément de Phéſoj Ecneps. Il y auroit de la dureté & de l'injuſtice à ſoupçonner la vérité de vos paroles «.

» Il eſt vrai, répliqua Mirglip, Béreddan a le conſentement de Phéſoj Ecneps. Il y a dix jours que le jeune homme vint trouver le bon dervis, en lui diſant qu'il avoit ſuivi en vain les traces d'Adhim; qu'il n'avoit pu le retrouver; mais qu'en traverſant la forêt de Goruou, il avoit vu la belle Kaphira qui y étoit retenue priſonnière par les enchantemens de Falri, & qu'il s'engageoit à la délivrer, ſi mon père vouloit la lui donner en mariage, ſuppoſé qu'elle y conſentît.

„ Le dervis des bois lui donna ſon agré-

ment dans la joie de ſon cœur. Auſſi-tôt le jeune homme s'enfonça dans la forêt pour y chercher Kaphira. Nous n'avons point appris le ſuccès de ſon entrepriſe ; mais, voyant ma ſœur, je ne doute plus qu'il ne l'ait délivrée ; & ſon amour mérite la récompenſe qu'il attend ».

La belle Kaphira paroiſſoit confondue au diſcours de Mirglip. Elle leva les yeux au ciel, & s'écria d'un ton qui marquoit l'excès de ſa douleur : » O Alla ! défends moi «.

Le ſultan n'oſoit la regarder. Il craignoit que l'éclat de ſa beauté ne rallumât dans ſon cœur des feux mal éteints. Cependant il étoit un peu choqué que Kaphira lui eût préféré Béreddan, après la converſation amoureuſe qu'il lui avoit tenue dans la forêt. Il ſuppoſa que la reconnoiſſance qu'elle devoit à ſon libérateur, & la promeſſe que le dervis avoit faite au fils d'Holam, l'avoient emporté dans l'eſprit de Kaphira ſur toute autre conſidération. Il réſolut de ſupporter ce coup avec une fermeté digne de lui.

Sa réſolution étoit vaine. L'amour, le puiſſant amour, s'étoit emparé de ſes ſens. Malgré le courage de ſon ame, la nature ſuccomba aux efforts qu'il faiſoit pour réſiſter

à la violence de sa passion. Il s'évanouit.

Les émirs voyant le sultan évanoui, s'empressèrent autour de lui, également inquiets de son état, & de ce qui pouvoit l'avoir occasionné. Kaphira parut plus sensible que personne; & si Bereddan ne l'eût pas retenue, elle seroit volée à son secours.

Adhim revint peu-à-peu: il se tourna vers Béreddan, & lui dit d'une voix languissante: » Cruel émir, retire-toi avec ta riche proie. O prophète! fais que je m'oublie, fais que je l'oublie «!

Le sorcier Falri, qui, sous les traits de Béreddan avoit trompé le bon dervis, & troubloit encore la paix d'Adhim, s'applaudissoit du succès de son stratagême. Il emmena la belle Kaphira, en donnant de grands éloges au désintéressement d'Adhim.

L'assemblée souffroit avec peine le triomphe du jeune émir; & si tous les esprits n'eussent pas été frappés d'admiration pour la vertu d'Adhim, le faux Béreddan eût été massacré sur le champ par le peuple.

Tandis que Béreddan se retiroit avec la belle Kaphira, Lémack se leva, & comme s'il eût eu encore quelqu'espoir après sa condamnation, il se tourna vers Adhim & dit:

» Que mon seigneur excuse la liberté de

fon efclave. Maître de ma vie, juge équitable de la Perfe, jure-moi de me pardonner mes iniquités, & je vais te révéler un myftère affreux de forcellerie, qui te rendra Kaphira, en l'ôtant au vil raviffeur qui l'entraîne contre toute juftice «.

» Parle, vifir, répondit vivement le fultan; tire-moi d'inquiétude; je te promets la vie «.

,,Qu'on arrête Béreddan, s'écria Lémack «.

Le peuple l'avoit arrêté, dès que Lémack avoit ouvert la bouche.

Falri, fe voyant trahi par celui qu'il avoit cru fon ami, eut recours aux enchantemens. Un pouvoir fupérieur en empêcha l'effet. Les efprits qui l'avoient fi bien fervi jufqu'alors, furent fourds à fa voix.

Auffi-tôt le *génie* Nadan parut au milieu du divan, & dit au fultan Adhim:

,, Prince, ne crains rien, Falri, trahi par Lémack, perd fa puiffance. Ainfi, les méchans fe confondent & fe détruifent les uns les autres ,,.

,, Parle donc, Lémack, dit le fultan, découvre-moi par quel affreux artifice Falri a pu conduire ici la belle Kaphira ,,.

,, Que l'on commence par m'ôter ces chaînes qui me pèfent, répondit Lémack,

& je deviendrai l'ami du magnifique Adhim; car moi ſeul, je peux remettre Kaphira entre ſes bras „.

Les ſpectateurs étoient indignés de l'inſolence avec laquelle il oſoit parler au monarque, ſe prévalant avec orgueil de l'avantage qu'on pouvoit tirer de ſes diſcours intéreſſés.

„ Gardes, dit le prince, qu'on lui ôte ſes chaînes, mais qu'on l'obſerve à vue. Mes ſujets maudiront l'heure où il jouira de la liberté. Et toi, Lémack, ſonge ſurtout à dire la vérité. Qu'elle ſorte de ta bouche, cette vérité ſacrée que tu as ſi longtemps méconnue „.

„ La vérité me rendra la vie, répondit Lémack. Ecoute, ô ſultan! Surpris dans un état de foibleſſe, lorſque j'étois ſans défenſe, tu m'enfermas dans le cachot de la tour. Falri y pénétra par la vertu de ſes ſortilèges. Il me découvrit par quel artifice il avoit deſſein de troubler la paix de ton ame.

„ Kaphira étoit ſa captive. Il ſavoit qu'elle poſſédoit un anneau qui la rendoit inviſible quand elle vouloit. Il la cherchoit dans la forêt ſans pouvoir la trouver. Il prit les traits & la figure de mon ſeigneur. La belle Perſanne ne ſe défiant de rien, crut

que c'étoit Adhim. Elle ſe montra. L'enchanteur profita de l'innocence de Kaphira pour en obtenir un conſentement qu'elle croyoit donner au ſultan de Perſe, & pour la conduire au-delà des lieux où s'étend la puiſſance du *génie* Nadan. Alors prenant la figure de Béreddan, qu'il avoit trouvé égaré dans la forêt, à la pourſuite de ſon maître, & conduit dans ſon antre où il le retenoit priſonnier, il alla trouver Phéſoj Ecneps, auquel il en impoſa par ſon déguiſement. Le bon dervis lui promit ſa fille.

„ Alors il revint vers Kaphira, non pas ſous les traits d'Adhim, mais ſous ceux de Béreddan. Kaphira, ſe voyant trompée, refuſa la main du jeune émir, proteſtant de ſon innocence. Falri alléguoit le conſentement de Phéſoj Ecneps, & le prétendu ſervice qu'il avoit rendu à la belle en la délivrant des enchantemens du ſorcier. Enfin il l'a conduite ici, ſous prétexte de juſtice, ſe flattant d'en impoſer au plus ſage & au plus juſte des rois. Ainſi, il comptoit ſe venger d'Adhim, en lui raviſſant la belle Kaphira. Ce trait, digne de ſa malice, n'avoit rien de conſolant pour le pauvre Lémack qui, accablé ſous le poids de ſes fers, ſe voyoit près d'expirer ſous les coups d'un

bourreau. Quand il m'eut fait confidence de ce myſtère d'iniquité que je n'approuvai pas au gré de ſon attente, il me fit de belles promeſſes. Il devoit me rétablir ſur le trône de Perſe ; mais ſes contes ne m'en impoſent plus.

„ Oui, lâche trompeur ; continua Lémack, en parlant à Falri ; ta ſorcellerie ne t'a-t-elle donc point appris qu'un homme vraiment ſage & prudent n'oblige point ſes amis à ſes dépens ? Né pour moi ſeul, je n'héſite pas un moment à te ſacrifier à l'eſpérance d'obtenir ma grâce, & jamais je n'obligerai perſonne que lorſque j'y trouverai mon intérêt particulier „.

„ Tai-toi, méchant, dit le monarque à Lémack ; ne ſouille point les oreilles de la juſtice par tes diſcours impurs. L'ingratitude te rend la vie : n'en triomphe pas. Le crime de Falri eſt évident par lui-même. Maudits ſoient ceux qui s'en rapportent aux paroles des méchans. Sors d'ici, malheureux, déteſté de tes amis, odieux à tout le monde, couvert d'opprobre & accablé ſous le poids de la malédiction publique. Va t'enſevelir dans l'antre des rochers, ou dans quelque précipice affreux, digne repaire des monſtres tels que toi „.

Lémack, qui s'attendoit à des remercimens de la part du monarque, pour le service qu'il venoit de lui rendre, étoit couvert de honte & de confusion. Il sortit du divan, ne sachant où fuir pour se mettre à l'abri de la fureur du peuple, qui le suivoit en le chargeant d'imprécations.

Adhim alloit procéder au jugement de l'enchanteur Falri. Le *génie* Nadan s'y opposa en disant :

„ O sultan ! Falri, devenu ton captif par l'effet de ma protection sur toi, n'est point soumis à la puissance humaine. Il doit vivre, tant qu'il y aura sur la terre des méchans qui se livreront aux excès & aux emportemens de leurs passions brutales. Cependant, ô prince généreux ! ton pouvoir s'étend jusqu'à le chasser de tes états, & de toute la Perse „.

„ Si le destin me condamne à l'exil, dit Falri, je saurai me venger de ceux qui me banniront. J'irai habiter quelque contrée de l'Europe où je ferai fleurir les sciences, les arts & le commerce. Là, j'attirerai toutes les richesses de l'Asie „.

Ainsi parla le sorcier : il reprit aussi-tôt sa forme naturelle ; & déployant ses aîles de

chauve-souris, il s'éleva dans l'air, en disant :

„ Adieu, Perse, lieu de ma naissance ; Albion te surpasse de beaucoup pour le luxe. J'y vais établir ma demeure. Je ne te regretterai point „.

Le *génie* Nadan présenta la belle Kaphira au sultan de Perse :

„ Reçois, ô prince ! lui dit le *génie*, reçois la juste récompense de tes travaux. Hâte-toi de montrer au dervis sa fille bien-aimée ; & souviens-toi que le vertueux Mirglip est, après Alla, la premiere cause de tout le bonheur dont tu vas jouir pendant un règne long & glorieux „.

Nadan ayant fini son conte, s'inclina profondément devant le trône brillant du sage Iracagen, qui le remercia en ces termes de son utile instruction :

“ O Nadan ! nous ne saurions trop vous remercier des leçons de vertus que vous venez de nous donner. Vous avez préconisé la tempérance & la justice. Vous les avez couronnées comme elles le méritent. Vous avez appris à nos vertueux pupiles quelle douceur suit la pratique des vertus sociales, & la fidélité aux devoirs réciproques qui lient les mortels les uns envers les

autres. Hélas ! ô Nadan ! nous ne t'entendrons plus, ni toi, ni tes sœurs. Le charme eſt détruit. Notre temple ébranlé juſques dans ſes fondemens, s'écroûle. Le ſonge eſt diſſipé „.

CONCLUSION.

„ Oui, cher lecteur, le charme eſt détruit. Les *génies* ne ſont plus. Horam n'eſt que le fantôme de mon imagination. Il ſe taît. Tout ce qu'il a dit n'eſt que fiction. Ses leçons n'en ſont pas moins utiles pour être enveloppées ſous le voile léger de l'allégorie.

„ J'ai écrit ces feuilles pour inſpirer l'amour & la pratique de la vertu. J'ai emprunté le langage oriental pour ſervir d'organe à la vérité. J'ai ennobli la race des êtres phantaſtiques, & des *gènies* ſuppoſés ont prononcé les oracles de la ſageſſe. On me demandera peut-être ce que deviendra l'auguſte vérité, à préſent que cette belle machine qui la ſoutenoit eſt détruite. Ces *génies*, rémunérateurs de la vertu, ne ſont plus, n'eſt-il pas à craindre que la vertu ne ſe perde avec eux dans les eſpaces imaginaires ?

» Lecteur, ſi vous voulez bien me prê-

ter un moment d'attention, je me flatte que vous ne regretterez pas long-temps la perte d'Horam & de ses génies. Si les principes de la morale n'avoient pour fondement que les visions de l'imagination, le moraliste devroit s'épargner la peine d'écrire; & quelque tournure qu'il donnât à ses leçons, il travailleroit en vain.

„ Elevez vos pensées au-dessus de tout ce que l'imagination peut concevoir. Une scène plus grande, plus merveilleuse s'offre à vos esprits étonnés. Le ciel s'incline vers la terre. Dieu descend parmi les hommes.

» Le voile est déchiré : le soleil de justice sort du sein d'un nuage ténébreux. L'empire de la mort est détruit. L'homme est racheté par un être infiniment supérieur aux anges & aux esprits ; la volonté de Dieu est manifestée à la terre par la voix de son Fils, à qui il a donné toutes les choses pour héritage, & par qui il a fait les mondes, qui est la splendeur de sa gloire, & l'image de sa personne ; qui, après avoir purifié le genre humain de ses iniquités, est assis à la droite du Très-haut, d'autant plus supérieur aux anges, qu'il a un nom plus excellent que le leur.

» Nous avons fait un heureux échange

de l'aveuglement du paganiſme, pour la vérité chrétienne, & nous pouvons déſormais nous regarder comme des créatures qu'une faveur particulière a rendues dignes du ciel. C'eſt pour nous qu'un Dieu s'eſt fait ſemblable à nous. Son nom eſt grand à jamais : il a ſauvé ſon peuple. Il a ceint le baudrier de juſtice ; le caſque du ſalut eſt ſur ſa tête ; il eſt revêtu de zèle ; il porte des nouvelles de paix ; il rend la liberté aux captifs ; il ouvre les portes des priſons, & briſe les fers des priſonniers. Notre ſoleil ne nous quittera jamais ; car le ſeigneur eſt notre lumière, & Dieu notre gloire.....

» Il eſt bien plus grand d'avoir Dieu pour ami, que d'être ſûr de la médiation des ames des juſtes & des anges, miniſtres du Tout-Puiſſant. Il eſt plus glorieux d'avoir le ciel pour conſolateur, & l'Eſprit ſaint pour guide & pour directeur dans les ſentiers de la vertu, que de jouir de l'aſſiſtance des génies ou de tous autres êtres intermédiaires.

» Le dernier des chrétiens eſt au-deſſus du ſage des payens. Fût-il au ſein de la pauvreté, celui qui ſanctifie le protége, & celui qui juſtifie a été ſacrifié pour lui. Il eſt plus grand que les rois, & plus

puiſſant que les princes de la terre ; car il eſt le temple du Dieu vivant, & l'eſprit du Seigneur habite en lui.

» Nous ſommes les favoris de Dieu, les enfans chéris de ſa miſéricorde. Nous jouiſſons de la pure lumière d'une réligion ſainte, qui eſt un don ineſtimable du Père tout-puiſſant, du médiateur tout miſéricordieux, & de l'Eſprit ſanctificateur.

» Quelle nouvelle ſcène de grandeur le flambeau de la vérité découvre à nos regards ! Des trônes inébranlables ! des puiſſances, des principautés, des dominations, qui ne ſont point le fruit de la guerre ou de l'uſurpation, mais la récompenſe éternelle de la foi & de la charité : des millions d'anges qui chantent les louanges de l'éternel : des armées triomphantes de martyrs qui ont dompté la chair, & réſiſté courageuſement aux attraits du vice. Oh ! quelle gloire ineffable, quel bonheur immenſe, quels biens infinis ſont réſervés aux fidelles chrétiens, au ſortir de cette vie mortelle !

» Dans ce moment redoutable, que les juſtes ſeront glorieux, lorſque le ſauveur du monde, couvert d'une robe teinte de ſon ſang, & portant écrit ſur la poitrine :

le roi des rois, le ſeigneur des ſeigneurs, viendra au-devant d'eux, en diſant : Venez les bénits de mon Père, venez poſſéder le royaume qui vous eſt préparé depuis la fondation du monde. Entrez dans la joie du ſeigneur, & ſoyez à jamais les *fils & les filles du Dieu tout-puiſſant* „ !

Fin du trentième Volume.

TABLE
DES CONTES.
TOME TRENTIÈME.

Fin de la Table du Tome trentième.





